

# APOCALYPSE

L'Apocalypse ou Apocalypse de Jean ou encore Livre de la Révélation, également appelé Révélation de Jésus-Christ (grec ancien : Αποκάλυψις Ιησού Χριστού) suivant les premiers mots du texte, est le dernier livre du Nouveau Testament



## PREMIERE PARTIE

### AGRESSIONS

#### CHAPITRE 1

Sylvain se hâtait dans les rues désertes à cette heure tardive. Il aimait traverser la ville endormie, engourdie par une température nettement négative. Cette nuit offrait un spectacle assez habituel en ce mois de février, mais Sylvain ne s'en lassait pas : l'éclat lunaire était particulièrement vif, il effaçait la brillance de la presque totalité des étoiles et laissait derrière notre satellite un ciel d'un noir profond. En total contraste, les sommets enneigés captaient l'intense réverbération de la lumière solaire que renvoyait la lune, ce qui les faisait apparaître tout à la fois plus hauts et plus près, dominateurs. « Au bout de chaque rue, une montagne » disait Stendhal en parlant de Grenoble, au bout de chaque rue c'était le même émerveillement, surtout de nuit lorsqu'on ne voyait plus que ces pics resplendissants, alors que rien d'autre n'attirait le regard.

Voilà cinq années que Sylvain habitait Grenoble. Après un master d'informatique il avait pendant deux ans occupé dans la région parisienne un poste d'analyste-programmeur pour une société américaine. Cependant la montagne lui manquait, lorsqu'il était encore collégien ses parents avaient choisi Annecy durant plusieurs années consécutives pour y passer les vacances scolaires d'été ; depuis qu'il était adulte il retournait régulièrement dans les Alpes pour satisfaire sa passion de la randonnée et de la montagne. Après quelques recherches d'emploi dans la région Rhône Alpes, une banque grenobloise lui avait proposé un poste de chef de projets qu'il avait accepté. Une carrière bancaire ne correspondait pas du tout aux attentes de Sylvain, mais cet emploi lui permettait de s'implanter dans la région en bénéficiant d'un salaire confortable. Il se fit vite de nombreux amis et rencontra Sophie, jeune fille jolie, joyeuse, radieuse, insouciante. Le début de leur vie commune avait été passionné mais le temps avait vite accompli son œuvre d'usure, surtout depuis que Sylvain avait été élu conseiller municipal et que son statut d'adjoint en charge de la communication l'obligeait à consacrer beaucoup plus de temps aux réunions et travaux municipaux qu'aux fêtes nocturnes quasi hebdomadaires qui se déroulaient soit chez eux, soit chez l'un ou l'autre d'un groupe de fêtards de leurs amis.

Ce soir, justement, Sylvain revenait d'une réunion qui s'était éternisée. L'action communale l'avait tout de suite captivé, mais les incontournables joutes politiques auxquelles il fallait assister, pas obligatoirement comme acteur mais la plupart du temps comme spectateur, l'ennuyaient profondément. Les réunions du Conseil municipal se terminaient toujours très tard, bien que les délibérations sur lesquelles les conseillers passaient le plus de temps n'aient souvent qu'un intérêt secondaire alors que certains débats d'importance ne donnaient lieu qu'à quelques questions pour la forme. Quatre ans après son élection, Sylvain avait perdu l'enthousiasme qui l'avait conduit à être candidat sur une liste municipale, puis à occuper un poste d'adjoint. Bien sûr, beaucoup de projets avaient vu le jour et de nombreux habitants reconnaissaient le travail et la réussite de cette équipe. Mais les soirées comme celles qu'il venait de vivre suffisaient à lui ôter toute envie de prétendre à un nouveau mandat, les débats avaient été plus que vifs et les invectives encore plus violentes qu'à l'habitude. S'il ne se représentait pas il ferait au moins une heureuse, Sophie ne manquait pas une occasion de se plaindre du temps qu'il passait à « s'occuper des autres ».

Las et fatigué, Sylvain était parvenu à l'entrée de son immeuble, il jeta un dernier regard au Grand Pic de Belledonne, point culminant de la chaîne du même nom, avant d'entrer dans le hall. Il eut un instant la tentation de monter directement à son appartement sans même prendre son courrier. Il avait simplement envie de retrouver Sophie, de boire un verre et d'oublier tout le reste. Mais par un réflexe naturel et quotidien, il avait déjà dans la main la clé de la boîte à lettres. Il l'ouvrit, n'y trouva qu'une enveloppe non affranchie, Sophie avait dû retirer le courrier du jour. Il sortit de l'enveloppe et lu le billet qu'elle contenait :

*« Chères voisines, chers voisins,*

*Je m'appelle Raymond Hardin. Il y a quelques jours, j'ai emménagé dans votre immeuble, je suis donc votre nouveau voisin. Tout d'abord j'espère que mon déménagement ne vous a pas occasionné trop de dérangement, les déménageurs ont dû utiliser l'ascenseur plusieurs fois. Si cela vous a incommodé, vous voudrez bien, je l'espère, m'en excuser. Je suis maintenant bien installé.*

*Plutôt que d'apprendre à se connaître lors de rencontres fortuites dans l'escalier, dans l'ascenseur ou à l'occasion d'un dépôt au local à poubelles, je souhaite vous inviter à prendre un verre chez moi vendredi prochain à partir de dix-neuf heures. Merci de bien vouloir me laisser un mot dans ma boîte à lettres pour me dire si vous pourrez être présents.*

*En espérant avoir le plaisir de faire votre connaissance à cette occasion, je vous adresse mes cordiales salutations.*

*Raymond »*

Ces quelques lignes amicales rendirent à Sylvain son optimisme naturel, il oublia les heures d'affrontement qu'il venait d'endurer. Il y avait encore des personnes capables de penser d'abord à s'harmoniser avec leur entourage ! Sylvain n'attendit pas d'être chez lui pour rédiger une réponse, il sortit un stylo de sa sacoche et répondit directement sur le billet d'invitation :

*« Cher nouveau voisin,*

*Merci pour votre sympathique invitation à laquelle je réponds positivement, nous serons deux. Ce sera pour moi, comme pour vous, l'occasion de mieux connaître un certain nombre de nos voisins.*

*A vendredi donc.*

*Sylvain Gourdon »*

A peine Sylvain eut-il glissé ce mot dans la boîte à lettres de son voisin qu'il lui revint en mémoire la réunion d'adjoints qui devait se tenir ce même vendredi soir. Eh bien voilà le début de la fin de mon mandat, pensa-t-il, c'est le premier conseil d'adjoints où je vais manquer. Sophie a raison, je passe trop de temps à m'occuper des affaires communales en plus de mon emploi du temps professionnel chargé, il ne reste que peu de place à la vie familiale et aux loisirs. C'est décidé, je vais considérablement alléger mes contraintes municipales.

Un peu revigoré par cette résolution, il grimpa quatre à quatre les marches des deux étages menant à son appartement. Dès l'ouverture de la porte, il ressentit cette impression qui fait qu'avant même de savoir quel événement s'est produit, nous savons que la situation est anormale, aucun bruit, aucune lumière. Il appela « Sophie ? », aucune réponse. Après avoir allumé, il parcourut les trois pièces de l'appartement, aucune trace de Sophie. La table de la cuisine portait la réponse, un mot de Sophie : « Sylvain, je ne supporte plus les soirées solitaires, comme Barbara je n'ai pas la vertu des femmes de marins et je sais que rien ne pourra te distraire de ces tâches municipales qui te prennent tant de temps. Aussi je ne te dis pas « quand reviendras-tu ? », je te quitte et te souhaite plein de bonnes choses pour la suite. Sophie »

Décidemment le chaud et le froid alternaient, Sophie le quittait au moment même où il prenait la décision d'alléger son emploi du temps. Sylvain retourna dans la chambre et ouvrit la porte de l'armoire de Sophie, elle était vide. Il revint dans le salon et se laissa choir dans le premier fauteuil à sa portée. Même si cette rupture le surprenait par sa soudaineté, il comprenait Sophie, elle avait été patiente mais elle ne partageait pas l'engagement de Sylvain et n'admettait pas ce temps passé à la mairie qu'il soustrayait à leur vie commune. Même s'il avait envisagé de ne plus être aussi présent à la mairie, il savait très bien que ce n'était certainement pas pour participer davantage aux soirées festives du samedi soir qui ravissaient Sophie.

Bizarrement, ce départ qui aurait dû l'accabler le laissait placide. Il se leva, prit un verre, se versa un whisky, ouvrit un sachet de noix de cajou et s'installa devant la télévision.

## CHAPITRE 2

Les jours de la semaine avaient passé très vite : toujours beaucoup de travail à la banque et, malgré ses bonnes résolutions, Sylvain s'était rendu à toutes les réunions municipales qu'il avait programmées. Une petite heure de footing à l'heure de la pause de midi et un bon film presque chaque soir avaient laissé peu de place à la nostalgie, Sylvain retrouvait rapidement ses habitudes de célibataire.

Ce vendredi, c'est avec un peu de retard sur l'horaire de l'invitation qu'il sonnait à la porte de l'appartement de Monsieur Raymond Hardin. Le cinquième étage ne comportait qu'un seul appartement, probablement un ancien propriétaire avait acheté les trois appartements initiaux pour n'en faire qu'un seul puisque les quatre autres étages et le rez-de-chaussée en comportaient trois. La porte s'ouvrit et le brouhaha qui s'échappa fit comprendre à Sylvain qu'il devait être parmi les derniers invités. Mais son attention fut immédiatement concentrée sur l'homme qui venait de lui ouvrir la porte et qui lui tendait la main après s'être présenté : « Raymond Hardin, vous êtes Sylvain je présume ? Je suis heureux que vous ayez pu venir ». Sylvain s'était imaginé un homme d'une cinquantaine d'années, voire plus, alors qu'il avait en face de lui un homme probablement d'origine africaine qui devait tout juste en avoir une trentaine. Peut-être est-ce le prénom qui avait forgé cette image dans son esprit, il fallait remonter à plusieurs décennies pour trouver quelques Raymond dans son entourage. Il tendit la main et sut aussitôt que son voisin avait autant de poigne que lui, ferme sans excès pour une poignée de main amicale mais avec un gros potentiel en réserve si le besoin s'en faisait sentir. Ils se ressemblaient d'ailleurs un peu, taille un peu au-dessus de la moyenne, physique de sportif accompli et allure générale décontractée. Raymond ne lâcha pas la main de Sylvain et lui fit passer la porte qu'il referma derrière eux.

- Presque tous nos voisins sont là, il n'y a que deux couples qui n'ont pas pu répondre à mon invitation, les Bernard car ils sont en congé et les Champion qui sont trop âgés et ne sortent plus de chez eux après dix-huit heures. Venez, vous en connaissez quand même quelques-uns ?
- Juste mes voisins de palier, cela fait peu de temps que j'ai emménagé dans cet immeuble.
- Mais votre épouse ou compagne n'est pas là ?
- Non, et vous ne la verrez pas car elle a décidé de me quitter le jour où vous avez lancé votre invitation.
- Ah ! je suis désolé.
- Ne le soyez pas, cette rupture me désole beaucoup moins que ce que j'aurais imaginé. Je m'aperçois que nous n'étions vraiment pas faits l'un pour l'autre et c'est ma compagne qui a pris la bonne décision.
- Eh bien allons boire un verre.
- Avec plaisir. Je pourrais presque dire que nous allons fêter ça aussi !

Tout en parlant ils avaient franchi la porte du vaste salon dans lequel une vingtaine d'adultes, trois adolescents et quelques enfants plus jeunes se pressaient près d'un buffet copieusement garni. Sylvain fit le tour de la pièce pour souhaiter le bonsoir à chacun. De vue, il connaissait la plupart d'entre eux mais fut étonné de croiser certains visages totalement inconnus, il est vrai qu'il prenait rarement l'ascenseur alors que c'était le principal lieu de rencontre. Il s'approcha du buffet et commanda un whisky à la jeune femme, elle aussi probablement d'origine africaine, qui faisait office de barmaid. L'épouse de Raymond Hardin pensa-t-il. Justement l'occupant des lieux revenait vers lui, avant que Sylvain ne puisse s'en saisir il prit le verre que tendait la jeune femme et le présenta à Sylvain en disant :

- Du whisky français et bio. Etes-vous amateur ?
- Non, j'aime bien le whisky mais, comme pour le vin, ce sont mes papilles qui me disent si je l'apprécie ou pas. Je peux donc trouver fort bon un whisky que des amateurs éclairés trouveraient passable et n'éprouver aucun plaisir avec un autre jugé exceptionnel.
- Et celui-ci, vous le trouvez comment ?
- J'aime bien ces whiskys où le goût efface la teneur en alcool.

- Il y a des amateurs qui viennent de très loin pour s'en procurer directement sur le lieu de distillation. Et vous ne savez probablement pas que ce lieu est très proche de chez nous, ce whisky est produit dans le Trièves.
- J'en ai entendu parler mais je ne l'ai jamais goûté. On trinque ?
- Non, je ne bois pas d'alcool. Mais je parle et j'oublie de vous présenter quelqu'un que vous n'avez probablement jamais croisé puisqu'elle n'habite pas ici, voici mon amie Carole que j'ai embauchée pour m'aider à faire le service pour cette soirée.
- T'aider à faire le service ! s'exclama aussitôt la jeune femme. Raymond, tu n'as pas l'impression que c'est toi qui m'aides, et seulement un tout petit peu.

Le grand sourire qui accompagnait ces propos ne laissait aucun doute sur l'amitié, peut-être plus, qui liait Carole et Raymond. Sylvain aurait voulu en savoir plus, il trouvait la jeune femme charmante et aurait bien aimé poursuivre la conversation avec elle mais son proche voisin, un homme d'une soixantaine d'années, l'entreprit :

- Vous êtes adjoint à la mairie il me semble, est-ce que vous pouvez me dire quand vont cesser les travaux de réfection de notre rue, c'est épouvantable ce bruit, ce va-et-vient de camions et cette poussière.
- Vous pensez que nous pouvons réhabiliter l'ensemble d'une rue, ce qui va des canalisations en sous-sol jusqu'à la végétalisation, sans quelques semaines de désagréments pour les riverains ?
- Il y a aujourd'hui de nombreux moyens d'éviter la poussière et le bruit. Je suis persuadé que les mêmes travaux entrepris dans la rue du Maire provoqueraient beaucoup moins de dérangements pour les habitants.
- Ne vous inquiétez pas, les travaux bruyants et poussiéreux sont bientôt terminés, répondit Sylvain de façon aimable bien qu'il ait plutôt l'envie de rembarrer ce citoyen qui rouspète pour quelques semaines de nuisances mais qui oubliera de montrer la moindre satisfaction pour les nombreuses années pendant lesquelles il pourra parcourir de façon agréable et plaisante son environnement quotidien.

D'autres voisins s'en mêlèrent mais le sujet que redoutait Sylvain, et qu'il souhaitait éviter à tous prix, vint pourtant bientôt alimenter la conversation : les prochaines élections. Le salon se vidait, laissant seuls les débatteurs. Sylvain tentait en vain de se soustraire aux échanges mais chaque fois qu'il faisait mine de s'esquiver, un voisin ne manquait pas de lui demander son avis. Raymond le sauva :

- Je vous l'emprunte quelques instants, lança-t-il. Il tira Sylvain par le bras et l'attira à l'écart des échanges qui montaient en puissance.
- Maintenant que de nombreux voisins sont partis et que ceux restants sont bien occupés, nous allons pouvoir parler un peu. Je vous ai croisé il y a quelques jours vers midi dans le parc Paul Mistral, vous courriez, je n'ai pas voulu vous interrompre dans votre effort mais si cela ne vous ennuie pas nous pourrions faire quelques footings ensemble, vous devez connaître de nombreux endroits appropriés, qu'en dites-vous ?
- Ce sera avec plaisir mais je cours plus souvent à quelques kilomètres d'ici que dans le centre de Grenoble. J'irai probablement trotter dimanche matin, juste une petite dizaine de kilomètres, ça vous dit ?
- C'est impeccable, j'espère que je ne vous ralentirai pas trop ?
- J'ai l'impression que vous avez une bonne condition physique, vous pratiquez la course à pied ?
- Je viens du sud et je fais surtout du vélo. Mais j'aime bien « trotter » comme vous dites.
- Alors c'est d'accord, à dimanche.
- Où et à quelle heure le départ ?
- Disons neuf heures en partant d'ici, c'est à dix minutes en voiture. Nous courrons le long du Drac.

- D'accord. Il se fait tard, nous pourrions apprendre à nous connaître au cours de nos prochains trottements.

Carole attendit la fin des arrangements concernant le footing pour annoncer son départ.

- Raymond j'ai rangé tout ce que j'ai pu, tu n'as plus qu'à mettre le lave-vaisselle en route. Bises et à bientôt.

Elle claqua deux bises sonores sur les joues de Raymond, n'hésita pas une seconde en se tournant vers Sylvain qu'elle bisa aussi, mais d'une façon un peu moins appuyée, pensa Sylvain. Il la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle quitte la pièce.

Les discussions électorales passionnées avaient cessé et la salle s'était vidée. Sylvain serra la main de Raymond et dit :

- Encore merci pour cette sympathique invitation. Bonsoir et à dimanche.
- A dimanche.

### CHAPITRE 3

L'habitude était prise, Sylvain et Raymond se retrouvaient tous les dimanches matin pour parcourir une dizaine de kilomètres à allure soutenue. Ce qui ne les empêchait pas de converser et chacun d'apprendre un peu de l'autre. Sylvain avait retracé un parcours sans événement marquant, de son enfance parisienne jusqu'à son arrivée à Grenoble. Raymond lui, était resté assez évasif sur son parcours étudiant, ce qui avait étonné Sylvain car il disait être ethnologue et anthropologue. Mais Sylvain ne pouvait douter de cela car les connaissances de Raymond dans ces domaines dépassaient largement les siennes. Leur relation s'était vite élargie au-delà du footing hebdomadaire, ils dinaient parfois ensemble, passaient des soirées en longues conversations sur tous les sujets qui leur importaient, une grande et solide amitié naissait. Carole était parfois invitée par Raymond et Sylvain se sentait de plus en plus attiré par cette belle jeune femme à l'allure sportive, à l'esprit vif, au tempérament affirmé, au sourire radieux qui reflétait sa joie de vivre. Plusieurs fois au cours de leurs rencontres, il avait failli lui demander de venir courir avec eux le dimanche mais il s'était abstenu, en pensant à juste titre que s'était plutôt à Raymond de proposer cela, s'il ne le faisait pas il serait peut-être contrarié que Sylvain le fasse à sa place.

C'est lors de leur sixième dimanche sportif que l'agression se produisit.

Ce dernier dimanche de mars annonçait un printemps clément ; la région de Grenoble connaît souvent des mois de mars et avril radieux, qui précèdent régulièrement un mois de mai froid et pluvieux et un été étouffant. Ce jour, la température était idéale, ni trop froide, ni trop chaude, aucun nuage ne venait voiler le bleu du ciel, les montagnes environnantes présentaient pour quelques semaines encore des sommets totalement enneigés. Après quelques minutes de voiture, les deux coureurs avaient rejoint la rive gauche du Drac. Ce torrent autrefois impétueux est aujourd'hui domestiqué par les nombreux barrages qui s'échelonnent le long de son parcours. Il prend sa source dans la vallée du Champsaur pour rejoindre l'Isère à l'ouest de Grenoble. Le chemin qui le longe est un agréable lieu de promenade et le rendez-vous de nombreux coureurs à pied. On y rencontre aussi quelques vététistes qui l'empruntent pour rejoindre les sentiers du balcon est du Vercors.

Alors que Sylvain et Raymond avançaient côte à côte en petite foulée d'échauffement, et bien que ce chemin soit totalement interdit aux véhicules à moteur, un quad déboucha au loin et vint à leur rencontre. Sylvain pesta contre ces engins bruyants et malodorants qui troublaient la quiétude des sous-bois. Il se trouvait au milieu du chemin et accéléra légèrement pour se placer devant Raymond afin de laisser un passage suffisant pour le quad qui s'approchait rapidement d'eux. Ils étaient deux sur la machine, un conduisait, l'autre assis à l'arrière, tous deux vêtus de treillis militaires. Bien que la température soit douce chacun avait un bonnet enfoncé au ras des yeux et une écharpe couvrait le bas de leur visage. C'est probablement Sylvain en se plaçant devant Raymond qui grippa la manœuvre des deux quadistes, le conducteur ralentit en arrivant à leur hauteur et le passager leva les mains qu'il tenait jusqu'alors cachées dans le dos de son compère. Ces mains n'étaient pas vides, elles tenaient un revolver que le passager braqua sur les deux jeunes gens. Mais il ne tira pas immédiatement, sa cible ne devait pas être Sylvain mais Raymond et il dut attendre que le quad soit presque à l'arrêt et ait dépassé Sylvain pour tirer. Il n'eut pas l'occasion de tirer une seconde fois, un jogger qui suivait les deux jeunes gens se jeta sur le tireur, lui attrapa le bras et comme le quad continuait sa course, même ralentie, ce bras subit une traction peu conforme à l'intégrité de l'articulation de l'épaule, la douleur provoqua un hurlement du tireur et lui fit lâcher son arme. Le conducteur du quad accéléra aussitôt trainant sur quelques mètres le jogger qui avait stoppé l'agression avant que celui-ci ne lâche le bras qu'il avait déboité.

Raymond gisait au pied d'un arbre, du sang maculait déjà le bas de son tee-shirt mais il était conscient. Sylvain, avant même de se préoccuper de lui, sortit son téléphone et composa le dix-huit. Il n'eut pas le temps d'enclencher l'appel, le jogger, qui avait probablement évité que le tireur ne tire une deuxième fois, s'était relevé et revenu vers eux. Il se précipita sur Sylvain et lui ôta le téléphone des mains. Sylvain allait se rebeller, mais avant qu'il ne puisse faire un geste le jogger défit la capuche qui cachait en partie son visage et tout

s'embrouilla dans la tête du jeune homme : devant lui se tenait Carole ! Elle ne lui laissa pas le temps de reprendre ses esprits ni de résoudre toutes les interrogations auxquelles il ne trouvait aucune réponse, elle sortit une clé de voiture d'une de ses poches et lui dit d'un ton qui ne souffrait pas de discussion :

- Ma voiture est sur le parking au départ du chemin, vous la récupérez et vous revenez ici le plus vite possible. C'est une Renault Kangoo verte, pour la reconnaître il suffit d'appuyer sur le bouton d'ouverture des portes et les feux vont clignoter.
- Mais il vaut mieux appeler les pompiers et le conduire rapidement à l'hôpital.
- Faites comme je vous dis, vite !

Raymond qui était conscient interpela Sylvain :

- Ais confiance en Carole et fais comme elle te dit, nous t'expliquerons ensuite pourquoi il vaut mieux que ce soit vous deux qui m'emmenez à l'hôpital.

Sylvain, en partie rassuré par le ton et les propos de Raymond, ne discuta pas et partit aussi vite qu'il le put pour aller récupérer le véhicule de Carole.

Quelques promeneurs qui avaient assisté à l'ensemble de la scène, plus quelques autres qui arrivaient sur les lieux, se massaient autour de l'arbre au pied duquel Raymond était allongé, se tenant le ventre là où probablement une balle l'avait atteint. Carole se fraya un passage et demanda à ceux qui étaient le plus près de se reculer. Elle se pencha vers Raymond et lui parla à voix basse, puis elle inspecta la blessure. Un homme s'avança et se présenta comme infirmier, Carole lui répondit aussitôt en disant qu'elle était médecin et qu'elle maîtrisait la situation. L'homme s'éloigna du groupe et se mit à téléphoner, Carole comprit qu'il appelait les pompiers. Il fallait que Sylvain fasse vite, si les pompiers arrivaient avant lui il lui serait impossible de gérer la situation. Sylvain mit une dizaine de minutes pour revenir. Il stoppa devant l'arbre, ouvrit la porte arrière du véhicule et aida Carole à transporter Raymond à l'intérieur, sous l'œil interrogateur de la plupart des curieux restés sur place. Raymond souffrait beaucoup mais pouvait quand même se déplacer, ce qui permit d'effectuer rapidement son installation, Carole se plaça à ses côtés et demanda à Sylvain de repartir rapidement en poursuivant sur le chemin plutôt que faire demi-tour. La sirène des pompiers se faisait entendre lorsqu'ils repartirent. Arrivés à l'intersection avec la route menant à Grenoble Carole dit :

- Sylvain, tournez à gauche.
- Mais il faut prendre à droite pour revenir sur Grenoble !
- Faites comme je dis, suivez cette départementale jusqu'à la sortie de Monestier-de-Clermont.
- Mais Raymond perd son sang, il ne va pas tenir encore trente kilomètres.
- Fais comme te dis Carole, intervint Raymond, je souffre mais je ne suis pas en réel danger. Pour ma sécurité, il est nécessaire, un : que je sois soigné, deux : que je sois protégé de ceux qui me veulent du mal. Là où Carole nous emmène, ces deux conditions seront remplies.
- Je veux bien coopérer mais il va falloir m'expliquer ce qui se passe. Et puis nous ferions mieux de prendre l'autoroute plutôt que la départementale.
- Je vais faire court, répondit Carole, nous précisons les choses plus tard car pour l'instant le principal est que vous nous conduisiez rapidement à l'endroit où Raymond pourra être soigné, mais sans passer par l'autoroute. Raymond, lors d'une conférence il y a quelques mois, a dévoilé les résultats de certains de ses travaux qui remettent en cause certaines croyances religieuses, notamment chez les chrétiens. Vous comprenez que cela irrite sacrément la hiérarchie qui, jusqu'alors, se contentait de protester. Mais les groupes extrémistes, les fous de Dieu, ont fait de Raymond une cible et notre ami n'a rien fait pour les apaiser puisqu'il en a remis une couche il y a quelques semaines. Ce qui a obligé son déménagement précipité et son installation à Grenoble pour se soustraire à leur vindicte et menaces de mort. Nous nous doutions que Raymond risquait quelques ennuis physiques, mais pas au point d'être la cible d'un tueur.
- Mais vous, Carole, comment se fait-il que vous soyez là ?

- Raymond n'est pas seul, nous sommes plusieurs à l'assister dans ses recherches. Raymond est un éternel optimiste et il n'a jamais voulu entendre la voix de ses nombreux collègues qui l'avertissaient des risques qu'il encourait s'il divulguait ses travaux. Aussi nous avons décidé, depuis son déménagement et chacun à notre tour, d'être toujours suffisamment près de lui dès qu'il se rend dans des endroits peu fréquentés, comme lors de vos séances de footing.
- Ça me paraît totalement incroyable votre histoire, pourtant j'ai bien mon ami Raymond dans ma voiture avec une balle dans le ventre et sa copine Carole qui lui compresse la plaie. Je suppose que vous me racontez un gros bobard avec votre histoire de fous de Dieu. Mais nous voilà arrivés à Monestier-de-Clermont, je vais où maintenant ?
- Tu traverses le bourg et avant d'arriver au col du Fau, tu tournes à gauche, direction Mens. Essaie de conduire en souplesse car la route est sinueuse et ça va être une épreuve douloureuse pour Raymond.

Tellement d'interrogations se percutaient dans sa tête que Sylvain ne prit pas garde à l'abandon du vouvoiement par Carole. Celle-ci pianotait un SMS sur son téléphone.

- J'avertis Jean de notre arrivée dit-elle à Raymond. Il faudra aussi qu'il récupère ta voiture qui est resté au point de départ de votre footing.

Effectivement la route n'était que virages, la conduite absorbait maintenant toute l'attention de Sylvain, ce qui l'empêchait d'admirer le superbe paysage de ce territoire du sud de Grenoble.

## CHAPITRE 4

Laissons Carole, Raymond et Sylvain franchir les quelques de kilomètres qui les séparent de leur destination.

Dès qu'il comprit que son compère avait raté son coup, Franco, il s'appelait Franck mais se faisait appeler Franco, avait accéléré pour quitter au plus vite les rives du Drac. Billy, encore un surnom pour celui qui s'appelait Gilles, braillait à l'arrière du quad, son bras droit pendait et le gauche s'accrochait à la selle car il manquait d'être éjecté à chaque virage que Franco prenait sans ralentir. C'était le duo parfait pour les basses besognes : un petit teigneux, fourbe, sadique, mais possédant suffisamment d'intelligence maléfique, un gros balourd costaud, prêt à toutes mauvaises actions sans une once de sensibilité. Arrivé au bout du chemin Franco franchit la route sans ralentir, obligeant un automobiliste à freiner brutalement pour ne pas l'emboutir, il s'engagea sur le parking du supermarché qu'il traversa pour s'arrêter à l'arrière d'un fourgon bâché. Il descendit du quad sans s'occuper de Billy, manipula la commande de descente du hayon et dès que celui-ci eut atteint le sol, il remonta sur le quad pour le placer dessus, Billy en était descendu. Franco actionna la commande de remontée sans descendre du quad et l'enfourna dans le camion dès qu'il fut à hauteur du plancher. Il redescendit, remit le hayon en position fermée et s'installa au volant, Billy avait déjà pris place sur le siège passager tout en continuant à gémir en se tenant le bras blessé avec le bras valide. Ils quittèrent le parking et, alors que Franco se préparait à tourner à gauche pour rejoindre l'autoroute, Billy surmonta sa douleur quelques instants et lui dit :

- Tourne à droite, on prend la route. Ils ont certainement déjà appelé les flics et il vaut mieux que nous passions là où on ne pourra pas nous coincer.
- Bah ! ils vont chercher deux mecs sur un quad, ils vont pas fouiller tous les camions.
- Tu as vu notre tenue, ça s'est repérable. Et puis maintenant les flics peuvent connaître les voitures volées rien qu'en les photographiant avec leur portable, on a plus de chances à les voir à une sortie d'autoroute qu'en passant par les routes secondaires. Alors fais comme je te dis et après tu files planquer le camion, plus vite on s'en débarrasse, mieux ça vaut.
- Ok, ça roule bien, dans dix minutes on est au dépôt, on laisse le quad, je me change et je vais poser le camion à des kilomètres. C'est toi qui vas poser problème, il va falloir que tu te changes aussi, on va pas pouvoir t'emmener chez un toubib en treillis.
- Je vais appeler Bastien, il saura quoi faire. Maintenant fonce, j'ai mal.

Pas besoin d'appeler, Bastien les attendait devant l'entrée du dépôt. Le camion entra, Franco déchargea le quad, chargea à la place le scooter qui lui permettrait de revenir et repartit aussitôt pour perdre le camion dans une commune loin d'ici. Il ne laissa pas au chef le temps de lui demander comment s'était passée la mission. Ce fut Billy qui dut tout expliquer en grimaçant de douleur :

- Le mec qui accompagne maintenant la cible pendant tous ses footings s'est foutu devant lui juste quand j'allais le buter. J'ai dû attendre qu'on passe juste à côté mais j'ai pu tirer qu'une fois, un putain de fumier de sportif de merde est arrivé et m'a chopé le bras et l'autre con de Franco a pas arrêté le quad. Ça m'a complètement pété le bras.
- Ton bras n'est pas cassé, juste démis. Allonge-toi.
- Qu'est-ce que tu veux faire ?
- Je vais te le remettre en place ton bras. Il n'y a pas de trace d'hématome, t'as donc pas pété une veine ou une artère, ça va pas te faire mal, allez, allonge-toi.
- Mais t'es pas docteur.
- T'inquiète pas, j'ai déjà fait ça souvent en opération, surtout lors des premiers combats, ya des gars qui savent pas parer les coups ou se recevoir lorsqu'ils tombent, même après des heures d'entraînement. Alors des épaules démisées, j'en ai déjà remis en place quelques-unes. Allonge-toi je te dis.
- Là, par terre ?
- Oui, tu veux pas que j'aie te chercher un lit !

Billy s'allongea sur le sol, Bastien s'assit lui aussi à terre, perpendiculairement à Billy du côté de l'épaule luxée. Il prit la main de Billy dans la sienne, cala une jambe contre le torse, sous l'épaule et commença à tirer doucement mais fermement. Billy hurla. Voyant que le blessé allait tourner de l'œil Bastien tira un peu plus fort et l'humérus retrouva sa place dans la cavité de l'omoplate. Billy était très pâle, des larmes inondaient ses joues.

- Bouge pas, je vais chercher de quoi te mettre le bras en écharpe. Et garde tes larmes pour la volée que va te passer le Curé quand il va savoir que vous avez foiré l'affaire.

Il se passa une bonne demi-heure avant le retour de Franco. Bastien avait profité de l'attente pour appeler le Curé, lequel avait donné les nouvelles consignes exigées par le ratage de l'opération.

Bastien laissa Franco garer son scooter dans le hangar puis il baissa le rideau métallique qui en fermait l'accès. Il demanda aux deux tueurs de le suivre dans son bureau, situé sur une mezzanine qui dominait l'entrepôt. Là, il sortit une bouteille de pastis et servit une rasade à chacun, ajouta un peu d'eau, vida son verre d'un trait et s'en servit un second. Il s'adressa ensuite aux deux malfrats :

- J'vous fais pas un dessin, le Curé est furieux. C'est pas possible de rater un truc aussi facile. Vous aviez gagné des points avec la récupération des Kalachnikovs, j'espère pour vous qu'elles fonctionnent. Mais là vous êtes dans le viseur, encore une connerie pareille et je ne donne pas cher de vos abatis. Le Curé va tenter de localiser l'hôpital où ils ont dû transporter la cible, il a des hommes pour ça. Dès qu'il aura trouvé, vous aurez une seconde chance, ne la ratez pas. En attendant tenez-vous peinarde, retournez au boulot, on vous fera signe dès qu'on aura besoin de vous.
- Pourquoi on nous file toujours des boulots de merde, répondit Billy, nous aussi on aurait pu se renseigner pour savoir où ils ont planqué la cible. Ya pas cinquante endroits, ils l'ont embarqué à La Tronche<sup>1</sup> et moi j'ai un pote qui bosse là-bas.
- Ca suffit, chacun son job. Le vôtre, et vous êtes bien payés pour ça, c'est les tâches de nettoyage. Vous oubliez aussi les bagnoles, ça fait quelques jours que vous n'en avez pas rapporté une seule. Regardez en bas, il y en a exactement vingt-huit, le Curé en veut soixante.
- On peut pas en soulever plus de trois ou quatre au même endroit, après les flics sont prévenus qu'il y a des vols, ils patrouillent plus souvent. Et puis des grosses tires comme ça, y'en a pas dans tous les quartiers autour de Grenoble, il faut qu'on aille les chercher de plus en plus loin.
- Le Curé il oublie aussi que les grosses tires sont maintenant équipées de système antivol de plus en plus compliqués. Des fois on met une heure avant de pouvoir calter. Ya même pas longtemps on a traversé Meylan avec l'alarme qui hurlait, j'avais pas réussi à la déconnecter. On s'est fait courser par les flics et heureusement que la caisse en avait dans le ventre, on les a semés rapido. On ferait mieux de reprendre le camion de dépannage, c'est plus rapide, on grimpe la bagnole sur le plateau et on s'en va.

Bastien failli poursuivre : « mais comment fait le Curé pour recruter des abrutis pareils ? », mais il s'abstint, inutile de les braquer. Il répliqua :

- Non, c'est trop voyant le plateau, et justement pas assez rapide pour que vous puissiez semer les flics. Vous seriez vite repérés et la police n'aurait plus qu'à vous suivre discrètement jusqu'ici. Et alors là, je te dis pas ce qui vous arrive. Allez, au boulot maintenant, il ne vous reste pas beaucoup de temps pour lever les trente voitures qui nous manquent.

Après un dernier pastis ils se séparèrent. Franco et Billy quittèrent l'entrepôt, Bastien avait encore beaucoup à faire car lui aussi était en retard concernant le stock de matériel nécessaire à la grande opération. Ça le faisait quand même franchement râler de ne pas savoir à quoi allait servir tout ce bazar, il avait parfois envie de tout laisser tomber car plus le temps passait, plus ils avaient de chances d'être pincés. Sûr, on lui versait

---

<sup>1</sup> La Tronche : nom de la commune où se situe le CHU de Grenoble

une somme confortable. Mais avec une telle préparation, ce devait être un sacré gros coup qui se préparait et il n'était pas certain d'en récolter ne serait-ce que des miettes.

## CHAPITRE 5

Arrivés à Mens, capitale historique du territoire Trièves, Carole guida Sylvain, ils ne rentrèrent pas dans le village et s'en éloignèrent de quelques kilomètres jusqu'au hameau du Serre de Millmaze. Carole indiqua l'entrée d'une cour de ferme, Sylvain s'y engagea. Un homme se tenait sur le pas de la porte du bâtiment, il attendit l'arrêt du véhicule pour s'en approcher. Carole sortit, ils se saluèrent rapidement puis sans échanger d'autres paroles ils extrayèrent Raymond du véhicule avec d'innombrables précautions. Sylvain les regardait faire, ne sachant comment les aider. C'est Carole qui dirigea la manœuvre de transfert : Elle et lui prendraient chacun un des bras de Raymond et le passeraient autour de son cou, le troisième homme qu'elle appela Jean prendrait les pieds. Ils le soulèveraient tous les trois pour l'emmener dans la maison. Cela se passa sans incident, Raymond toujours conscient semblait moins souffrir mais il ne prononça pas un mot tant qu'ils furent à l'extérieur. Ils traversèrent la cuisine puis Jean les guida jusqu'à une grande pièce à peu près vide hormis en son centre tout un appareillage que Sylvain n'associa à aucun instrument de sa connaissance. Ils déposèrent Raymond sur un matelas qui, visiblement, venait juste d'être placé là pour la circonstance et qui détonait dans cet environnement très technique. Jean ôta immédiatement la chemise de Raymond et tous purent constater la plaie béante qui s'ouvrait au beau milieu de l'abdomen. Sylvain, totalement déconcerté par l'attitude des trois autres, explosa :

- C'est ici, sur ce matelas miteux, que vous pensez soigner une telle blessure ?
- Fais-nous confiance Sylvain, répondit calmement Raymond.
- Ça devient de plus en plus difficile de vous faire confiance...

Carole ne lui laissa pas le temps de s'indigner plus longtemps, elle l'entraîna de nouveau dans la cuisine, laissant Jean s'occuper de Raymond. Là, Sylvain voulut enfin comprendre dans quelle aventure il était embarqué :

- Qu'est-ce que nous faisons ici ? Est-ce une clinique clandestine ? Est-ce que Raymond va être soigné ici ? Jean est-il médecin, ou bien marabout ? Qu'est-ce que c'est que tout ce matériel dans la pièce où nous avons laissé Raymond...
- Stop ! Carole l'interrompit avant qu'il n'épuise toutes les interrogations en file d'attente qui devaient s'accumuler depuis deux heures dans son esprit déboussolé. Je ne peux rien te dire pour l'instant, nous allons attendre que Jean vienne nous donner des nouvelles de Raymond, ce ne devrait pas être très long.
- Il est médecin ?
- Pas vraiment comme tu l'imagines, et pas marabout non plus malgré ses origines africaines. On peut faire entièrement confiance en son diagnostic et dans la façon dont va être traité Raymond si son état n'est pas trop grave. En attendant assieds-toi, tu veux un café ?
- Oui, je veux bien. Ça fait une éternité que je ne bois plus de café, mais là je crois que j'ai besoin d'une boisson forte, un whisky ferait mieux l'affaire.
- Je crains que ce genre de boisson ne fasse pas partie de la cave de cette maison. Il va falloir te contenter d'un café.

Sylvain retrouva le goût du café mais après plus d'une demi-heure et en avoir bu trois, il ne supportât plus cette attente, aucun bruit ne filtrait, ni dans la maison, ni à l'extérieur. Voilà qu'il ressassait toujours les mêmes questions sans qu'il puisse y apporter la moindre réponse et lorsqu'il interrogeait Carole, espérant qu'elle soulèverait juste un coin de mystère, il se voyait toujours retourner la même réponse :

- Plus tard, attendons le retour de Jean.

Il se passa une autre demi-heure avant que le dénommé Jean ne soit de retour. D'une cinquantaine d'année, c'était un homme de belle carrure, imposante, le premier contact donnait l'impression d'un homme calme et bienveillant mais sans savoir pourquoi, Sylvain ne put s'empêcher de ressentir une certaine méfiance à son égard. L'homme s'adressa immédiatement à lui :

- Bonjour, nous n'avons pas eu le temps d'être présentés, je m'appelle Jean Mercier. Carole ne vous a certainement rien dit du pourquoi de cette agression et de la suite que nous lui donnons ?
- Oh si ! Elle m'a raconté une histoire à dormir debout de conférences que donneraient Raymond et qui ne plairaient pas à je ne sais plus qui. C'est assez pauvre comme explication.
- Elle a voulu couper court à une discussion sans fin. Mais là où elle n'a pas eu raison, c'est de vous amener jusqu'ici. Il aurait fallu que vous l'aidiez à placer Raymond dans la voiture et elle aurait dû venir ici seule avec lui.
- Et comment va-t-il ? interrompit Sylvain, car c'est quand même la première chose qui m'importe pour le moment.
- Rassurez-vous il va se remettre rapidement de cette blessure.
- Je peux le voir ?
- Non, vous ne pouvez pas. Il a besoin de repos.
- Vous l'avez déjà soigné, en si peu de temps ?
- Oui, la blessure était beaucoup plus impressionnante que grave, la balle n'a fait qu'effleurer l'abdomen, une bonne désinfection et quelques points ont suffi pour que tout rentre dans l'ordre. Une petite semaine d'antibiotiques et Raymond sera de nouveau en pleine forme.
- Et avec si peu de dégâts je ne peux pas le voir.
- Non, il dort, il ne faut pas le fatiguer.
- Bien, alors je vais retourner chez moi, Carole, vous restez ici où vous retournez à Grenoble ?
- Je reste ici. Le problème, c'est que toi aussi tu restes ici.
- Quoi ! Qu'est-ce que c'est encore que ce micmac ?
- Comme tu as pu le constater, les personnes qui nous veulent du mal sont prêtes à toutes les extrémités. C'est valable pour nous, mais aussi pour ceux qui nous soutiennent. Si tu retournes à Grenoble, ils voudront savoir où nous nous sommes réfugiés. Et le seul moyen qu'ils aient de le savoir, c'est de te le demander.
- Et tu penses que je vais leur dire ? Tiens ! Sylvain est passé lui aussi au tutoiement, mais sans vraiment s'en rendre compte.
- Crois-tu que tu resterais muet avec un revolver braqué sur la tempe ?
- Là, je pense que tu pousses un peu loin. Je ne crois rien à cette histoire de conférences, je ne crois pas plus à cette guérison expresse de Raymond. Je veux rentrer à Grenoble et me rendre immédiatement dans un commissariat pour dire tout ce que je sais de cette histoire. Car en plus de tes tueurs, la police, elle aussi, doit être à notre recherche. Alors pourquoi ne pas nous mettre sous sa protection ?
- Parce que tout est beaucoup plus compliqué que tu ne l'imagines. Effectivement, j'aurais pu te donner une explication plus plausible que mon histoire de conférences mais c'est ce qui m'est venue en tête immédiatement ; devant ton stress et l'obligation de ton soutien pour embarquer Raymond il a fallu improviser.
- Peu importe les complications, je veux retourner à Grenoble et faire une déposition dans un commissariat. Ou peut-être devrais-je contacter un avocat d'abord.
- Bon, nous n'avons pas le temps de discuter plus longtemps. Ou tu restes sagement avec nous, ou nous t'y obligeons.

Sylvain se rappela qu'il avait laissé les clés de contact sur la voiture, il se leva brusquement mais Jean avait prévu cette réaction et s'était placé derrière lui, lorsqu'il fut debout Jean n'eut plus qu'à se caler contre lui et l'enserrer fermement dans ses bras. Il souleva le jeune homme qui ne pouvait qu'agiter nerveusement les jambes et pilonner les tibias de son emprisonneur, ce qui n'empêcha pas ce dernier de se diriger vers une porte que Carole ouvrit. Les deux hommes, l'un soulevant l'autre, descendirent l'escalier qui menait probablement aux caves de la ferme. Carole les avait précédés et après avoir éclairé, elle ouvrit une autre porte qui donnait sur une pièce qui semblait prévue pour une occasion comme celle d'aujourd'hui : elle était meublée d'un lit, d'une table, d'une chaise et, dans un renforcement, d'un lavabo, d'une douche et d'un WC.

Jean déposa Sylvain au fond de cette pièce et recula de quelques pas pour se placer près de la porte et ainsi empêcher toute fuite.

- Ne croyez pas que nous soyons mal intentionnés à votre égard, bien au contraire, nous sommes vraiment désolés que vous soyez impliqué dans cette mauvaise affaire. Nous allons vous garder ici le temps d'être certain que ni vous, ni nous, ne risquons plus rien de ceux qui ont agressé Raymond.
- Mais j'ai un emploi, demain je dois être à mon travail.
- Ne craignez rien, nous allons régler ce problème. Dès demain votre employeur recevra d'un médecin un arrêt de travail lui indiquant que vous êtes hospitalisé pour une quinzaine de jours, que vous ne pouvez recevoir aucune visite pour l'instant parce que vous êtes contagieux mais que votre état ne suscite aucune inquiétude.
- Vous pensez me garder ici pendant quinze jours ?
- Et même peut être plus si nous ne sommes pas certains de pouvoir retourner en ville en toute sécurité.
- Mais vous êtes des tortionnaires, vous voulez que je vive dans ce réduit deux semaines ou plus !
- J'espère que vous arriverez vite à comprendre que c'est pour nous protéger, mais pour vous protéger aussi, que nous agissons comme cela. Si nous estimons que vous le comprenez, alors nous pourrions vous libérer à la condition que vous nous donniez votre parole que vous ne chercherez pas à vous enfuir.
- Je ne pourrais faire cela que si je comprends pourquoi vous ne voulez pas, vous aussi, vous mettre sous la protection de la police.
- Nous vous l'expliquerons peut-être un jour, mais certainement pas aujourd'hui ni dans les jours qui viennent. Maintenant donnez-moi votre téléphone.

Sylvain voyant les échanges durer avait espéré qu'on oublie ce détail. Il savait qu'il ne faisait pas le poids face à Jean, surtout que Carole n'hésiterait pas à l'aider s'il tentait une sortie. Il tendit donc son téléphone, perdant ainsi tout espoir de communication avec l'extérieur. Après avoir récupéré l'appareil Jean quitta la pièce, suivit de Carole qui, avant de fermer la porte, lui dit :

- Je suis vraiment désolée de t'imposer un tel traitement. Je t'apporterai de quoi te restaurer dès que possible. Et même un petit apéro, si j'en trouve.

## CHAPITRE 6

Le Dauphiné Libéré du lundi 29 mars annonçait à la Une :

*Une agression étrange a eu lieu, hier dimanche, sur les rives du Drac, vers 9 h 15. Deux hommes en quad ont agressé deux autres hommes qui faisaient leur jogging. Les quelques témoins ont pu décrire les agresseurs de façon sommaire car les deux hommes portaient des casquettes et des foulards qui leur cachaient le visage. Le conducteur du quad était gros, le passager arrière petit et maigre. Ils roulaient à vive allure en direction des deux joggeurs et, arrivés à leur hauteur le passager a tiré un coup de feu sur l'un des deux, qui s'est aussitôt écroulé. Un troisième coureur qui les suivait de près a pu saisir le bras du passager du quad et lui a fait lâcher son revolver. Le quad a poursuivi sa route et les deux agresseurs se sont enfuis, probablement avec un bras cassé pour le passager qui a hurlé lorsque le coureur lui a agrippé le bras. Le jogger indemne a tenté de téléphoner apparemment sans résultat et une jeune femme noire, que certains témoins pensent être la personne qui a saisi le bras du passager du quad mais sans en être vraiment certains, lui a demandé d'aller chercher sa voiture pour emmener la victime immédiatement à l'hôpital. En attendant son retour elle s'est occupée du blessé, ne laissant personne d'autre s'approcher. Dès que le jogger au volant de la voiture fut de retour, lui et la jeune femme ont placé le blessé à l'arrière, ils sont ensuite montés, elle à l'arrière, lui au volant et sont partis avant l'arrivée des secours qui avaient été appelés par un des témoins. Les pompiers arrivés sur place n'ont pu que constater l'absence de blessé et sont repartis. Les policiers arrivés un peu plus tard n'ont pu recueillir les témoignages que de quelques personnes restées encore sur place. Seul élément de preuve de cet événement : à terre, le revolver lâché par le tireur, arme récemment volée dans une armurerie lyonnaise.*

*L'étrangeté de cette agression est que personne ne sait ce que sont devenus l'agressé et les deux personnes qui l'ont transporté. Aucun blessé par balle n'a été admis dans les hôpitaux ou les cliniques de la ville de Grenoble ou des environs. La police n'a pour le moment aucune information sur l'identité des trois personnes impliquées. Toutes personnes pouvant fournir un témoignage sur cette étrange agression sont invitées à contacter le commissariat principal de la ville de Grenoble.*

Un homme grand et mince, assis sur un banc du jardin de ville de Grenoble, lisait pour la deuxième fois l'article du Dauphiné Libéré lorsque son téléphone sonna, il posa le journal sur le banc et décrocha :

- Gaubert, j'écoute.

Sans présentation ni préambule son interlocuteur répondit :

- Vous devez impérativement retrouver l'endroit où a été transféré Monsieur Hardin, et vite. Mais ne tentez rien, vous le localisez simplement et vous me dites où il se trouve.
- Avez-vous le moindre indice qui me permette de le situer ?
- Aucun. Mais ils sont partis à trois. Il y a de grandes chances que l'accompagnatrice soit la secrétaire de Raymond Hardin, le troisième est un voisin dont nous pensons qu'il est totalement étranger à l'action que mènent nos opposants. C'est probablement lui qui a conduit les deux autres là où ils sont maintenant. Il n'est pas rentré chez lui et n'est pas à son poste de travail ce matin, c'est par lui que vous saurez où ils sont allés. Faites vite, le Guide s'impatiente.

L'appel se termina sur cette injonction. Le dénommé Gaubert ramassa son journal et quitta le jardin assez maussade, on lui confiait un job de petit détective qui lui convenait assez peu. La rémunération de ses journées de « travail » étant fixée par avance et suffisamment motivante, il prit sa voiture et se rendit sur le lieu de l'agression.

Un lundi matin les berges du Drac étaient quasiment désertes, seule une jeune femme poussait un landau, un peu plus loin un vieil homme promenait son chien. Il aborda la femme, sans vraiment croire qu'elle puisse lui apporter la moindre information :

- Avez-vous été témoin ce qui s'est passé à cet endroit hier matin ?
- Non, que s'est-il passé ?

Bon, elle était certainement sincère, elle n'avait pas dû regarder les informations régionales à la télévision hier soir et n'écoutait pas la radio le matin, ou alors seulement France Musique. Il répondit :

- Rien de grave, un ami cycliste a chuté, on a dû le transporter à l'hôpital mais il a perdu ses clés de voiture, il m'a demandé de voir si quelqu'un les avait trouvées. Mais si vous n'avez pas connaissance de cet accident je vais demander à ce monsieur qui promène son chien.

Il attendit que le pépé avec son caniche arrive à sa hauteur pour lui poser la même question. Il obtint la même réponse et avança la même explication. Aucune autre personne à l'horizon. Mais le vieux monsieur qui avait repris sa promenade fit demi-tour et revint vers lui :

- Peut-être devriez-vous demander au gardien de l'immeuble qui est juste au début du chemin. Si quelqu'un a trouvé des clés, c'est probablement à lui qu'on les a remises. Bonne journée monsieur.

Ce n'était pas idiot comme suggestion, un gardien d'immeuble, ça sait beaucoup de choses sur ce qui se passe dans l'environnement proche de son périmètre de responsabilités. Il se rendit immédiatement devant l'immeuble, trouva aisément la loge du gardien et sonna à sa porte.

Un homme d'une quarantaine d'années ouvrit rapidement.

- Bonjour, que puis-je pour vous ?
- Inspecteur Alain Dupont, voici ma carte. J'enquête sur l'agression qui a eu lieu hier matin près de chez vous et j'aimerais vous poser quelques questions.
- Mais on m'a déjà interrogé hier ?
- Je sais, mais nous avons besoin de quelques précisions. Pouvez-vous me donner à nouveau les circonstances qui vous ont fait prendre connaissance de cette agression ?
- La copropriété, comme vous pouvez le constater, est en limite du chemin qui longe le Drac. Je taillais des rosiers lorsque j'ai entendu ce qui m'a semblé être un coup de feu. Tout de suite après j'ai vu surgir un quad avec deux hommes dessus qui sortait du chemin. Ils ont traversé la route sans aucune précaution et sont entrés sur le parking du supermarché qui se trouve juste en face. Je les ai perdus de vue. Peu de temps après un homme est arrivé en courant sur le parking où se garent la plupart des promeneurs et sportifs du dimanche, il s'est mis au volant d'un Kangoo et a engagé la voiture dans le chemin. Bizarrement il n'est pas ressorti. Il a donc dû remonter le chemin sur au moins cinq ou six cents mètres pour retrouver la route.
- Vous avez pu relever le numéro de la voiture.
- Non, pas le temps. Mais vous devez le savoir puisque vos collègues me l'ont déjà demandé.
- Oui, certainement, mais je n'ai pas pris leur rapport avec moi. Vous l'aviez déjà vu avant cette voiture ?
- Je ne contrôle pas les voitures qui stationnent sur ce parking. Ça va et ça vient, surtout le week-end car c'est le lieu de départ de tous les coureurs du coin mais aussi des promeneurs. Je fais juste attention que certains ne viennent pas stationner sur le parking de la résidence quand c'est plein en face.
- Bien, je vous remercie. Au revoir.
- Et je ne signe pas de déclaration ?
- Non, puisqu'il n'y a rien de neuf par rapport à ce que vous avez dit à mes collègues.

Gaubert s'éloigna tout en se retournant fréquemment pour surveiller le gardien. Comme il s'y attendait celui-ci sortit son téléphone portable de sa poche et composa un numéro. Probablement les vrais policiers lui avaient laissé un numéro d'appel en lui demandant de signaler tout mouvement suspect et ce nouvel interrogatoire avait étonné le témoin. Rien de grave mais il fallait qu'il décampe, il avait bien fait de garer sa voiture sur le parking du supermarché.

Il ne lui restait plus qu'un moyen de retrouver le voisin, faire le guet devant son immeuble en espérant qu'il rentre rapidement.

## CHAPITRE 7

Depuis trois jours Sylvain se morfondait dans sa prison. Dès qu'il avait été seul, il avait inspecté tous les recoins de la pièce, seule issue, la porte. C'était un assemblage d'épaisses planches, probablement de mélèze, mais Sylvain ne connaissait pas suffisamment les arbres pour en être certain. Impossible de la forcer, la fermeture devait être assurée par un ou deux solides épars car on ne voyait pas la moindre serrure ; pas le moindre jeu non plus, rien ne bougeait lorsqu'il poussait. Les gonds se trouvaient à l'extérieur, donc là encore, pas de moyen d'intervenir. Le sol en terre battue était recouvert d'un linoléum, rien ne laissait supposer qu'il y ait un passage en dessous et Sylvain n'avait pas l'intention d'entreprendre le creusement d'un tunnel. Le mur de pierre au fond de la pièce aurait pu être disloqué facilement, mais comme cette cave était profondément enterrée il ne servait à rien de s'acharner sur lui. Les murs internes et le plafond avaient dû être bâtis récemment car ils étaient en béton brut simplement couvert d'une couche de peinture blanche. Sylvain avait donc renoncé à s'échapper tant qu'il serait en cage. Carole se montrait attentive, elle lui avait apporté une télévision et de nombreux CD et DVD ainsi que de la lecture mais il ne pouvait pas se concentrer, ni la musique, ni un bon film, ni quelques pages d'un livre ne pouvaient détourner son esprit qui s'échappait pour tenter de comprendre ce qui lui arrivait. Seules les visites de Carole qui venait parfois lui tenir compagnie le sortait du néant de ses longues journées. Lors de leurs discussions elle évitait tout ce qui avait trait à la situation actuelle, elle lui posait de nombreuses questions, sur sa vie mais aussi sur des sujets courants dont Sylvain s'étonnait qu'elle n'en ait pas plus connaissance. Il lui avait fait découvrir le jazz, le vrai, celui du milieu du vingtième siècle. Lors des quelques minutes qu'ils passaient ensemble ils écoutaient deux des musiciens préférés de Sylvain dont Carole avait pu se procurer un CD. Alors Sylvain renaissait, près d'une jeune femme qui le troublait tout en écoutant Thélonious Monk ou Miles Davis.

Dès que Carole le quittait, Sylvain retombait dans son ennui, il n'avait plus qu'une idée : fuir. Un vieux guide édité par le Conseil général de l'Isère avait retenu son attention : Le pays de Mens, à pied, à cheval, à VTT. A l'échelle de 1/30 000ème, et bien que le hameau où il se trouvait ne soit pas indiqué, il pouvait à peu près le situer. Si toutefois l'occasion se présentait de fausser compagnie à ses geôliers, cette carte lui serait d'un grand secours, il décida de la garder toujours sur lui.

Ce matin-là, Carole lui annonça que s'il le souhaitait il pourrait déjeuner avec eux. Bien évidemment Sylvain accepta, voyant là une occasion possible d'évasion. Mais Jean avait tout prévu, c'est lui qui vint le chercher et qui l'accompagna jusqu'à la table qui avait été dressée à l'extérieur, il faisait exceptionnellement doux pour une fin de mois de mars. Endroit rêvé pour s'enfuir pensa Sylvain. Mais les dispositions prises refroidirent son enthousiasme, une fois assis à table Jean lui lia chaque cheville, à l'aide d'une sangle, au pied de la chaise qui le portait. Malgré tout, cela lui fit le plus grand bien de prendre l'air après trois jours d'enfermement. Cependant il revint vite à ses interrogations et s'étonna tout d'abord de l'absence de Raymond :

- Vous m'aviez dit que Raymond allait très bien, pourquoi n'est-il pas à table avec nous ?
- « Aller bien », ce n'est pas forcément pouvoir à nouveau marcher correctement lorsqu'on a une belle balafre sur l'abdomen. Il pourra sortir bientôt répondit Jean.
- Et je ne peux pas le voir dès aujourd'hui ?
- Non, c'est impossible.
- Je ne sais pas ce que vous cachez, mais il est certain que vous me prenez pour un benêt. Comment voulez-vous que je vous croie. Jusqu'à présent je ne mettais pas vraiment en doute votre honnêteté, je ne comprenais rien à vos explications vaseuses mais je pensais réellement que vous agissiez par prudence. Mais la disparition de Raymond, c'est trop. Car même si vous ne souhaitiez pas que je rencontre Raymond, je suis certain que s'il était ici, en bonne forme comme vous le dites, il n'aurait pas manqué de demander à me voir.
- Il dort beaucoup car nous lui donnons des calmants, sa blessure lui fait encore très mal.

- Vous allez continuer à me raconter des bobards pendant longtemps ? Et toi Carole, tu ne dis rien, tu confirmes tout ce que dit ce Monsieur ?

Carole s'avança vers Sylvain et lui mit les mains sur ses deux épaules. Elle le regarda droit dans les yeux puis répondit :

- Arrête de te poser des questions, nous ne pouvons pas y répondre pour l'instant. Il faut que tu nous fasses confiance. Nous ne te voulons aucun mal, bien au contraire.

Et en disant cela elle accentua la pression sur les épaules de Sylvain. Pris entre deux sentiments totalement contradictoires Sylvain ne sut plus quoi dire. Il mit lui aussi ses mains sur celles de Carole. Ils restèrent ainsi quelques secondes et ce fut elle qui se libéra en premier. Durant tout ce temps Jean n'avait rien dit.

Sylvain fut reconduit dans sa cave et ne vit plus personne jusqu'au moment où Carole lui apporta son diner. Ils n'échangèrent pas un mot. Après son repas Sylvain regarda les informations régionales à la télévision. L'agression de dimanche ne faisait déjà plus partie des sujets d'actualité. Il attendit les prévisions météorologiques, bien qu'elles aient peu d'influence sur le déroulement actuel de son emploi du temps. Ensuite il consulta le contenu de la boîte de DVD, mais aucun ne le tenta. Alors il s'allongea sur le lit et déplia la carte de la région qu'il avait trouvée dans le lot de lecture que lui avait apporté Carole. Si l'occasion se présentait et qu'il réussisse à s'enfuir, il avait déjà établi l'itinéraire qui lui semblait le plus sûr. Bien évidemment, il éviterait le village qu'ils avaient traversé en arrivant, il partirait plutôt vers l'ouest en n'empruntant que des sentiers avant de rejoindre la départementale qui reliait Grenoble à Sisteron. Une fois sur la route, il faudrait qu'il ait la chance de trouver un automobiliste qui le prenne en stop. Il fallait espérer que Jean et Carole ne privilégient pas ce parcours dans leur inévitable recherche.

Perdu dans ses rêves d'évasion il faillit ne pas réagir en entendant la porte se libérer des épars qui la condamnaient. Il eut juste le temps de glisser le guide sous son matelas avant que la porte ne s'ouvre et de s'éloigner du lit. C'était Carole.

- Je ne te dérange pas ?
- Si, j'ai un programme très chargé depuis quelques jours.
- Je peux repartir.
- Dis-moi d'abord pourquoi tu es venue.
- Je voulais te dire combien j'étais vraiment désolée que l'on te retienne prisonnier, mais aussi que nous ne puissions pas t'expliquer d'avantage les raisons de cet enfermement. Peut-être pourrions-nous un jour nous faire pardonner ?
- J'aimerais tellement être sûr de pouvoir te pardonner !

Carole s'approche de Sylvain et posa sa main sur sa joue :

- Tu es un homme bon, je le sens, et probablement pas rancunier. Je suis certain que tu me pardonnerais si les événements font que je puisse te dire un jour la vérité.

En disant cela elle s'approcha et baisa les lèvres de Sylvain. Elle allait se reculer mais Sylvain l'attira à lui et ils échangèrent alors un long et troublant baiser. Ce fut la voix de Jean qui les obligea à se séparer.

- Carole, mais tu es folle !
- Excuse-moi Jean, mais je ne nous fais courir aucun risque. Je déteste cette situation bien que je sache que nous n'avons pas d'autre solution. Et Sylvain ...

Jean ne la laissa pas terminer.

- Si je n'étais pas arrivé et que notre ami ait eu envie de s'échapper, qu'aurais-tu pu faire ?
- Nous ne nous connaissons que depuis très peu de temps Jean, je peux t'assurer que mes méthodes pour neutraliser quelqu'un sont aussi efficaces que les tiennes.

- J'espère que nous n'aurons pas l'occasion de les comparer au détriment de Sylvain. Maintenant fermons la porte et laissons notre invité dormir.

Ils sortirent, laissant Sylvain un peu plus désemparé.

## CHAPITRE 8

Le lendemain Carole proposa à nouveau à Sylvain de déjeuner avec eux, ce qu'il accepta à nouveau avec le même objectif. Jean se tenait près de la porte et la jeune femme ne fit que déposer son petit déjeuner et, après avoir reçu sa réponse, elle sortit en ne lui laissant, comme signe d'affection, qu'un petit signe de la main accompagné d'un sourire triste.

Sylvain ne savait plus que penser : Ce baiser hier soir était-il un lot de consolation, était-il un piège pour l'attacher ici bien plus fermement qu'avec des sangles aux chevilles ou alors, ce qu'il espérait plus que tout, Carole éprouvait-elle vraiment une attirance pour lui ?

Sans réponse à ces questions, Sylvain ne savait plus que faire : poursuivre sa recherche de fuite ou bien rester dans l'espoir d'une possible relation plus avancée avec Carole ?

Il rumina son incertitude toute la matinée et c'est lorsque Jean vint le chercher pour le déjeuner qu'il prit la décision de tenter la fuite. Si Carole était attirée par lui, ils finiraient bien par se retrouver un jour, dans des conditions normales. En attendant, il n'avait pas l'envie de passer encore plusieurs semaines dans le réduit qui lui servait d'appartement.

Le repas se passa comme la veille, dehors à proximité de la porte de la cuisine, et c'est au moment du dessert que Sylvain demanda à aller aux toilettes. Jean, soupçonneux, lui demanda :

- Et ça ne peut pas attendre la fin du repas ?
- Non, je suis un peu dérangé depuis cette nuit et là, c'est vraiment urgent.

Jean se leva, détacha Sylvain et l'accompagna jusqu'aux toilettes. Sylvain put alors constater que le lieu ne permettait aucune évasion : juste un petit fenestron protégé par une grille et le seul objet présent était le balai des WC. Ce n'est pas avec ça qu'il allait déstabiliser les cent kilos de Jean. Il actionna la chasse d'eau et sortit. Autre endroit possible : la cuisine ?

- Je peux aller me laver les mains ?

Jean acquiesça de la tête et le conduisit dans la cuisine mais il ne s'écartait jamais plus que de la longueur d'un bras, ce n'est pas dans cet environnement mobilier que Sylvain pourrait se défaire du colosse. De plus, même s'il arrivait à sortir seul, Carole alertée par le bruit et à coup sûr les hurlements de Jean, se dresserait devant lui avant qu'il ait pu prendre le large. Il se laissa donc reconduire à la table. A ce moment Carole se levait pour reporter un plat en cuisine, il fallait en profiter.

Sylvain s'assit sagement sur sa chaise et Jean s'accroupit pour sangler la première cheville. Sylvain attendit le moment précis où Jean, les fesses sur les talons et les bras prêts à fixer l'attache, était en équilibre assez instable, il posa sa main sur le crâne qui était juste à sa hauteur et poussa fortement. Le corps de Jean bascula vers l'arrière et, réflexe naturel, il tenta d'amortir la chute en lançant ses bras en arrière. Sylvain bondit aussitôt et fonça vers le porche d'entrée de la ferme. Il ne l'avait pas encore atteint que Jean, déjà debout, se lançait à sa poursuite en criant pour avertir Carole. Sylvain prit à droite sur la route qui menait au village, il avait repéré sur son plan, qu'il avait glissé sous son chandail, qu'un chemin la croisait à environ deux cents mètres de la ferme, il voyait déjà la haie qui le bordait. Lorsqu'il y parvint, et toujours en courant du plus vite qu'il le pouvait, il tourna la tête pour évaluer à quelle distance se trouvait Jean. Il n'avait pas pu suivre le train d'enfer qu'avait mené Sylvain et la distance qui les séparait était maintenant d'au moins cinquante mètres mais juste derrière lui arrivait Carole, qui le doubla. Sylvain s'engagea dans le chemin, il savait qu'à environ trois cents mètres un croisement lui permettrait peut-être de tromper ses poursuivants. Le chemin qu'il empruntait actuellement se courbait sur la droite quelques dizaines de mètres avant la jonction. Le chemin croisé rejoignait le village en descente raide et tortueuse lorsqu'on le prenait sur la gauche, il s'en éloignait de façon rectiligne et à plat en prenant sur la droite, c'est dans cette direction que Sylvain projetait de se diriger en pensant que ses poursuivants opteraient pour la direction du village. Une haie haute et bien garnie

devrait permettre de le maintenir hors de vue de Jean, et surtout de Carole qu'il voyait se rapprocher de lui alors qu'il ne pouvait plus forcer l'allure, ses poumons ne supportaient plus ce rythme. Lorsqu'il prit à droite, il tourna la tête et ne vit pas Carole, cachée par le virage du chemin. Il ralentit alors sa course et, profitant d'une végétation moins dense, il traversa la haie afin de n'être pas vu du croisement. Il se retrouva en bordure d'un champ de maïs malheureusement pas assez haut ni dense à cette saison pour qu'il puisse s'y cacher. Il jugea qu'il valait mieux qu'il s'arrête pour reprendre son souffle, si Carole ne tombait pas dans le panneau et prenait, elle aussi, à droite, il pourrait reprendre sa course en ayant pu récupérer un peu. Comme il n'était qu'à une dizaine de mètres du carrefour entre les deux chemins, il entendit Carole arriver. Elle s'arrêta, indécise. Quelques instants après Jean la rejoignit. Ils se concertèrent :

- Je pense qu'il part vers le village, déclara Carole. Je vais prendre cette direction car moi je peux le rattraper. Je te laisse choisir de partir tout droit ou à droite mais moi, je choisirais la droite car s'il avait poursuivi sur ce chemin nous le verrions probablement encore, il n'a pas pu prendre tant d'avance.
- Ou bien il a coupé par les bois, objecta Jean. Et dans ce cas nous avons peu de chance de le retrouver.
- Essayons quand même, allons-y, nous perdons du temps.

Mince, pensa Sylvain, il n'avait pas du tout envisagé qu'ils puissent se séparer et seulement trois directions s'offraient à eux : à gauche vers le village, tout droit vers une destination inconnue pour Sylvain, et à droite sur le sentier qu'il comptait emprunter.

Carole et Jean se séparèrent. Carole prit à gauche comme elle l'avait dit. Jean, après une seconde d'hésitation, prit à droite. Sylvain l'entendit s'avancer vers lui et la haie n'était pas suffisamment garnie pour le cacher totalement. Soit il s'engageait à nouveau sur le chemin, Jean le verrait, appellerait Carole qui serait encore assez près pour l'entendre et pourrait donc se joindre à nouveau à la poursuite, ce qui annulait complètement son stratagème, soit il s'allongeait dans le fossé qui bordait le champ et longeait la haie, en espérant que Jean reprenant sa course ne scruterait pas les abords. C'est ce qu'il fit et il n'eut que le temps de se plaquer au sol avant que Jean ne parvienne à sa hauteur. Comme il l'avait espéré, son poursuivant tentant de combler son retard, fonçait en regardant droit devant lui.

Le risque de capture immédiate était éloigné, mais son évasion se compliquait. Il n'était pas question de poursuivre sur le chemin qu'il envisageait, pas plus que de revenir en arrière. Carole comme Jean allaient bientôt s'apercevoir qu'il n'était pas dans la direction qu'ils suivaient et donc allaient faire demi-tour. Il n'avait plus qu'une seule solution, retourner le plus vite possible à la ferme et s'emparer de la voiture de Carole, il avait repéré où elle posait les clés. Il refit donc dans le sens inverse le chemin qu'il venait de parcourir, toujours en courant, et arriva à la ferme. Il fut tenté de fureter un peu pour découvrir où se trouvait Raymond mais le bâtiment était vaste, de plus il possédait de nombreuses dépendances, s'il s'attardait il risquait de voir revenir Carole et Jean avant d'avoir pu retrouver Raymond. Il jugea donc plus prudent de récupérer les clés, et son téléphone qui se trouvait aussi là, et de partir aussitôt.

Il s'engagea sur la route à l'opposé du village et rejoignit bientôt la route de Grenoble.

## CHAPITRE 9

Le retour à Grenoble s'effectua sans problème, en revanche trouver une place de stationnement près de son immeuble lui prit un certain temps. Il était environ dix-sept heures lorsqu'il put enfin se garer. A peine avait-il fermé la porte de la voiture que son téléphone sonna :

- Sylvain ?
- Oui.
- C'est Carole. Sylvain, je t'en supplie, ne te rends pas dans un bureau de police. J'ai quitté le lieu où nous nous trouvions ce matin et je rentre chez moi, à Seyssins. Tu dois connaître, c'est à cinq kilomètres au sud de Grenoble. Viens me rejoindre, je te dirais tout ce qu'il est possible que je te dise, tu comprendras alors un peu mieux notre besoin de discrétion pour l'instant. Un jour viendra où nous pourrons afficher ouvertement ce que nous faisons aujourd'hui, mais c'est beaucoup trop tôt, tu n'es pas prêt, personne n'est prêt. Viens me rejoindre, et même viens me rejoindre immédiatement, je suis seule, ce n'est pas un piège. Je t'avais dit que tu étais en danger, ce danger maintenant que tu es seul est encore plus présent, tu détiens un terrible secret, quelques individus malfaisants sont prêts à toutes les extrémités pour le découvrir : ce secret c'est l'endroit où j'ai eu le tort de t'emmener avec Raymond. Quoiqu'il t'arrive ne dévoile jamais ce lieu, tu nous perdrais, tu me perdrais. Viens vite, je t'attends, reprends ma voiture et rends-toi à Seyssins, dès que tu arrives au panneau indiquant l'entrée du village arrête-toi et appelle-moi, je te guiderai jusque chez moi. Tu es d'accord ?

Sylvain sentit à cet instant, dans le timbre de la voix de Carole, qu'elle s'inquiétait vraiment pour lui et que son appel n'était pas une sournoise tentative pour le ramener à sa prison. Tout en marchant vers son immeuble, il répondit :

- J'ai vraiment du mal à me croire embarqué dans cette aventure rocambolesque à laquelle je ne comprends rien, c'est vrai. Mais moi qui n'ait jamais volé personne, pas même le fisc, qui n'ait jamais causé de vrai tort à quelqu'un, que je puisse déclencher des idées morbides à mon encontre, je n'arrive pas à l'imaginer.
- Le détachement avec lequel tu prends cette affaire est effarant ! Je te rappelle ce que tu sais depuis dimanche, ce que d'autres ne savent pas et sont prêts à toutes les extrémités pour connaître, ils veulent savoir où nous sommes basés, martela-t-elle pour la seconde fois. Rappelle-toi aussi que cette aventure, comme tu l'appelles, commence par une tentative de meurtre sur Raymond. Cela ne te suffit pas pour te rendre compte de la gravité de ce qui nous arrive ?
- Tu me jures que tu es seule ?
- Je te le jure. Ce que je fais en ce moment est contraire à toutes les instructions, à toutes les règles auxquelles je devrais me conformer. Je le fais pour toi. Viens !
- Je suis au bas de mon immeuble, je prends une douche, je me change et j'arrive.
- Non, viens comme tu es, ne remonte pas chez toi, reprends ma voiture et arrive tout de suite.
- Tu vas finir par me faire vraiment peur.

Et après quelques secondes d'hésitation il prit sa décision :

- J'arrive.
- Merci Sylvain. Je vais te dire quelque chose qui va peut-être te paraître idiot, nous ne nous connaissons que depuis très peu de temps, mais je vais te le dire quand même : Je..

Mais elle ne se résolut pas à dire vraiment ce dont elle avait envie, et sa phrase se termina en :

- Je tiens beaucoup à toi, je t'attends.

Sylvain, lui, eu envie de lui dire immédiatement que lui aussi tenait beaucoup à elle, mais il n'en fit rien, il répéta simplement « j'arrive » et coupa la communication. Il allait retourner vers la voiture lorsque le téléphone sonna à nouveau :

- Monsieur Gourdon ?
- Oui, bonjour.
- Bonjour. Je suis le lieutenant Michel Lemoine de la brigade de recherche de Grenoble. Pouvez-vous me dire où vous vous trouvez en ce moment ?
- Je suis chez moi, mentit-il.
- Alors n'en bougez surtout pas. Nous arrivons.
- Ça ne peut pas attendre demain, je suis très fatigué et j'aimerais passer une soirée tranquille. Fixez-moi un rendez-vous demain à l'heure que vous souhaitez et je m'y rendrai. Un gros mensonge, pensa-t-il.
- Non Monsieur Gourdon, c'est maintenant que je veux vous voir. Surtout ne sortez pas de chez vous, nous sommes là dans moins de dix minutes. Je suis accompagné par mademoiselle Sophie Morin, qui cherche à vous joindre depuis dimanche matin, jour de votre traditionnel footing le long du Drac, elle s'inquiète beaucoup de votre absence de réponse à ses appels. Je suppose que vous pourrez nous expliquer cette brutale disparition ?
- Ne vous pressez pas, je vous attends.

Il raccrocha et allait reprendre le chemin vers la voiture sans attendre le policier lorsqu'un individu s'approcha de lui :

- Vous êtes Sylvain Gourdon je suppose ?
- Oui, et vous, qui êtes-vous ?
- Police. Voulez-vous me suivre.
- Pour aller où ?
- Mais au commissariat bien sûr.

Alors là, pensa Sylvain, ça devenait totalement irréel comme situation : Un inspecteur appelle, me demande d'attendre son arrivée et un autre policier souhaite que je le suive ? Sylvain préféra ne pas savoir à qui il avait à faire et pivota, prêt à détalier. Mais un autre homme, gros, grand et large, étendit les bras pour lui barrer le passage et malgré une tentative de contournement le gros balaise n'eut qu'à lui attraper un bras pour le coller ensuite contre lui, en l'entourant de son autre bras. L'homme qui lui avait adressé la parole en premier intervint :

- Suivez-nous gentiment et nous ne vous ferons aucun mal.

Sylvain eut quand même l'espace d'un instant l'intention de ne pas se laisser faire, mais il lui revint très vite en mémoire l'agression de Raymond, ces gens étaient prêts à tout, car il ne doutait pas que cette interception soit liée à « l'affaire Raymond ». Mieux valait obtempérer pour l'instant, il trouverait peut-être, comme ce matin, un moyen de s'enfuir. C'est à ce moment qu'il entendit et aperçut un voisin qui de l'entrée de l'immeuble assistait à la scène. C'était celui qui l'avait interpellé sur la nuisance des travaux dans leur rue le jour de l'invitation chez Raymond, il lui demanda :

- Monsieur Gourdon, vous avez des ennuis ?
- Oui, prévenez la police, vite.

Aussitôt les deux pseudo-policiers prirent chacun un bras de Sylvain, le soulevèrent presque de terre et le conduisirent près d'une grosse BMW garée à proximité, sous le regard effrayé du voisin. Le gros ouvrit la porte arrière, poussa Sylvain à l'intérieur sans lui lâcher le bras et s'assit à côté de lui. L'autre homme se mit au volant, mit le moteur en marche et s'apprêtait à démarrer lorsque le téléphone de Sylvain sonna à nouveau. Il s'aperçut que durant tout cet épisode mouvementé il n'avait pas lâché son téléphone depuis l'appel du vrai policier et qu'il n'avait pas eu le temps de le remettre dans sa poche. C'était à nouveau Carole :

- Tu es où ?
- On m'enlève, deux types, une BMW noire...

Il n'eut pas le temps de poursuivre, son garde du corps lui arracha le téléphone des mains et le jeta par la fenêtre. Carole eut beau crier, elle n'entendit plus que la sirène hurlante d'une voiture de police qui arrivait à vive allure. Le conducteur de la BMW quitta le stationnement en trombe et le temps que le voisin, témoin de l'enlèvement, puisse expliquer la situation au lieutenant Lemoine, la BMW avait disparu. Le lieutenant s'empressa de communiquer avec son commissariat via sa radio de voiture pour demander des barrages afin d'intercepter les kidnappeurs. Mais il doutait fort que cela puisse se faire suffisamment rapidement, d'autant plus qu'étant en ville, il ne pouvait donner aucune indication sur la direction qu'allaient prendre les ravisseurs. Entre temps le voisin avait récupéré le téléphone jeté par la fenêtre de la BMW et le tendit au lieutenant. Celui-ci intima immédiatement au voisin de le suivre au commissariat pour qu'il puisse prendre sa déposition et qu'il donne tous les renseignements en sa possession concernant monsieur Sylvain Gourdon. Le voisin s'indigna et ne consentit à obtempérer qu'en voyant l'ex petite amie de son voisin sortir de la voiture de police et l'implorer de se plier à la demande du lieutenant.

## CHAPITRE 10

Carole ne savait plus que faire. Elle était revenue du village triévois en auto-stop puisque Sylvain avait emprunté sa voiture pour s'échapper, elle n'avait donc plus de moyen de transport et il fallait absolument qu'elle retourne à Mens dès le lendemain. Son téléphone sonna :

- Madame Pauline Martin ?

Carole, déjà terriblement bouleversée par ce qui venait d'arriver à Sylvain dont les conséquences seraient inévitablement très fâcheuses, fut encore plus atterrée par cet appel, Pauline Martin était le nom avec lequel elle avait souscrit cet abonnement téléphonique, personne ne la connaissait sous ce nom hormis l'opérateur. Elle fut tentée de raccrocher aussitôt mais elle se ravisa, en poursuivant la conversation elle saurait peut-être qui l'appelait et surtout comment il connaissait ce nom d'emprunt. L'appelant s'impatientait :

- Madame Martin, vous êtes toujours à l'écoute ?
- Oui, qui êtes-vous ?
- Lieutenant Michel Lemoine, de la police de Grenoble.
- Que puis-je pour vous ?
- Nous venons de récupérer un téléphone dont vous venez de composer le numéro il y a quelques minutes. Nous recherchons activement le propriétaire de ce téléphone. Mon souci est que l'abonnement à votre numéro d'appel a été souscrit au nom de madame Pauline Martin, or à l'adresse fournie à l'opérateur il n'existe pas de madame Martin. Pouvez-vous m'éclairer ?

Carole coupa immédiatement la communication et éteignit son téléphone. Elle avait heureusement pris la précaution de décocher l'option de localisation de son appareil. Si c'était vraiment la police qui avait récupéré son téléphone, le lieutenant Machin, elle n'avait pas retenu son nom, avait dû aussitôt alerter son service pour qu'on puisse lui donner son faux nom aussi vite. La police ne pourrait pas localiser précisément son lieu d'appel mais par les relais elle pourrait savoir dans quel secteur elle se trouvait. Il ne fallait plus qu'elle attende le lendemain pour retourner à Mens, il fallait y aller maintenant. Avec un peu de chance elle pourrait trouver à nouveau un conducteur aussi complaisant que celui de l'après-midi qui l'avait déposé à proximité de chez elle. Il était dix-huit heures, l'heure de retour des travailleurs dans leur foyer, elle ne devrait pas avoir de difficultés à trouver un chauffeur.

Elle sortit, referma la porte de sa maison et se dirigea vers l'entrée de l'autoroute qui n'était qu'à un petit kilomètre de son habitation. Effectivement, elle n'eut aucun mal à se faire prendre en auto-stop, un homme, la quarantaine, souriant et bavard :

- Vous faites toujours ce trajet en stop ?
- Non, ma voiture vient de tomber en panne et il faut que je sois absolument à Mens ce soir.
- Je ne pourrais pas vous conduire jusqu'à Mens mais jolie comme vous êtes, vous trouverez bien quelqu'un qui vous fera le bout de conduite jusqu'à ce village de péquenots.
- Pourquoi dites-vous que ce sont des péquenots ?
- Parce que là-bas, ils sont ravitaillés par les corbeaux. Moi j'habite vingt kilomètres avant, la plupart des habitants vont maintenant travailler dans l'agglomération grenobloise. Il y a encore quelques années, là aussi s'étaient des péquenots.

Carole ne voulant pas continuer à discourir sur ce sujet, elle ne répondit pas. Seulement, après quelques secondes de silence le conducteur la relança :

- Vous habitez à Mens ?
- Non, je me rends chez un ami.
- Un ami ou un petit ami ?

Pressentant assez bien la direction que prenait la conversation, elle pensa y mettre fin en disant :

- Non, simplement un ami. Je suis marié et mère de deux enfants.
- Vous êtes mariée avec un autre nègre ?
- Non, avec un européen.
- Et vous ne portez pas d'alliance, ce n'est pas bien vous pourriez vous faire draguer, surtout que vous êtes un peu canon.
- Peut-être mais je sais parfaitement gérer les dragueurs un peu lourds.

Après quelques instants de flottement, le chauffeur, apparemment insensible à l'avertissement de Carole, reprit :

- Vous leur faites quoi aux dragueurs ?
- Ça dépend de ce qu'ils font eux.

Ils étaient arrivés à la sortie de l'autoroute et le conducteur s'engagea sur la départementale qui menait à Mens mais il emprunta immédiatement sur la droite un court chemin qui menait à un monument aux morts édifié à la mémoire de jeunes résistants fusillés à la fin de la dernière guerre. Dès que la voiture fut arrêtée il débloqua sa ceinture de sécurité, attrapa Carole par les épaules et tenta de l'embrasser. Coincée sur le siège et toujours attachée par sa ceinture, elle ne pouvait pas se dégager, d'autant plus que maintenant l'homme se vautrait sur elle et commençait à tenter de baisser la fermeture éclair de son jean. Rien ne se trouvait à portée de ses mains, la seule façon de se défaire de ce gros salopard était de lui faire croire un bref moment qu'elle se laisserait faire. Comme il tentait toujours de l'embrasser elle cessa de détourner la tête et lui fit face en se relâchant complètement.

- Ah, je savais bien que tu en voulais, tu vas voir, je vais te faire monter au ciel.

Et disant cela il écrasa ses lèvres sur sa bouche, fourrant sa langue dans la bouche de Carole qui, malgré sa répugnance, le laissa faire quelques secondes. Puis, brusquement, elle ferma la bouche et serra les dents de toutes ses forces. Il hurla, autant qu'il pouvait le faire en ayant la langue prisonnière entre les dents de sa victime. Bien qu'il la frappât de ses deux mains libres, elle ne relâcha sa prise qu'au bout de quelques longues secondes. Elle cracha le flot de sang qui s'était déversé dans sa bouche. Profitant de la stupeur de son agresseur elle lui asséna un violent coup de poing dans chaque œil, ce qui fit redoubler ses hurlements. Elle put alors sortir de la voiture après avoir récupéré le sac qu'elle avait emporté. Elle fit le tour du véhicule, ouvrit la porte côté conducteur et le sortit avec une vigueur que ne laissait pas présager sa mince silhouette. Elle hésita un instant à le laisser là et prendre la voiture pour se rendre à Mens. Mais en y réfléchissant, elle préféra tenter une nouvelle prise en autostop, elle ne désirait pas que ce gros con qui savait qu'elle allait à Mens, porte plainte pour vol de sa voiture et que les gendarmes viennent enquêter dans le village. Avant de s'engager sur la route elle s'adressa à lui, il était assis sur le sol, adossé à la portière de sa voiture et tenait toujours ses mains sur ses yeux, il crachait du sang.

- Que ça te serve de leçon, gros porc. Je devrais porter plainte mais je suis pressée alors estime toi heureux que je ne le fasse pas et que je ne t'esquinte pas un peu plus, tu le mériterais.

Elle le laissa là et s'engagea sur la route. Ce ne fut qu'arrivée au petit village de Roissard, après deux kilomètres de marche, qu'un fourgon se présenta. Elle leva le pouce et le véhicule stoppa. Encore un mec, pensa Carole.

- Je vais à Mens, vous pouvez me prendre.
- Bien sûr, j'y vais aussi.

Cette fois le voyage fut plus agréable, le jeune conducteur, maraicher dans le Trièves, revenait de Grenoble où il avait vendu ses légumes le matin. Il en avait profité pour faire lui-même quelques emplettes et avait terminé sa journée par un film dont il conta l'histoire à Carole. Ce qui les amena à Mens sans ennui.

- Vous voulez que je vous dépose quelque part ?

- Non, laissez-moi sur la place de la mairie, ça ira.

La place de la mairie l'éloignait de la route menant au hameau où elle devait se rendre mais elle ne souhaitait pas qu'on puisse découvrir sa destination. Elle attendit que le fourgon s'éloigne avant de refaire à pied une partie de la route qu'elle venait d'emprunter. Il lui fallut une bonne heure pour rejoindre la ferme. Tout était éteint. La porte d'entrée était fermée, elle dut toquer à plusieurs reprises avant qu'on vienne lui ouvrir. C'était Daniel.

- Bonsoir Daniel, je ne me rappelais plus que c'était ta semaine de permanence à partir de ce soir.
- Bonsoir Carole. Qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi es-tu de retour ? Jean m'a raconté ce qui vous est arrivé aujourd'hui.

Sans répondre aux interrogations de Daniel, Carole demanda :

- Est-ce que Raymond est de retour ?
- Oui, il vient juste de revenir.

Carole s'engouffra dans la maison et retrouva Raymond dans une pièce qui servait de bureau.

- Bonjour Raymond, comment ça va ?
- Ça va très bien, Ambr a fait du bon travail et l'opération n'a pas duré trop longtemps. Jean était encore là lorsque je suis revenu, il m'a raconté vos déboires avec Sylvain. Tu es retournée à Grenoble, tu as pu le récupérer ?
- Non, et c'est encore plus grave que tu ne le penses, il s'est fait kidnapper en arrivant à son domicile.
- Merde ! Il ne manquait plus que ça. Le temps commence à nous être compté.
- Je ne t'ai pas tout dit. Un policier a récupéré son téléphone, probablement jeté par le kidnappeur. Comme j'ai téléphoné à Sylvain juste avant son enlèvement il a pu trouver mon numéro et il m'a appelé. J'ai coupé la communication dès qu'il s'est présenté mais il va falloir que j'évite de retourner chez moi. On fait quoi maintenant ?
- Maintenant nous allons employer la même méthode que nos adversaires. C'est-à-dire que nous allons capturer un certain Monsieur Moréno, escroc notoire qui adopte tous les échelons de la hiérarchie catholique pour perpétrer ses méfaits et qui nous prépare je ne sais quelle imposture de grande envergure depuis quelques mois. Il n'en est pas l'instigateur mais il est sous sa coupe et c'est la raison pour laquelle nous suivons de près ses agissements. Ce qui nous permet de savoir où le trouver. Ça ne va pas être simple mais c'est notre seule chance. Nous ne pourrons rien faire avant demain, j'espère que Sylvain pourra tenir sa langue jusque-là. Mettons-nous à table et je t'explique comment nous allons procéder. Ma petite Carole, toi qui jusqu'à maintenant étais confinée dans des tâches de recherches et de documentation, toi qui souhaitais depuis longtemps participer à l'action directe, tu vas être servie. Avant tout, il faut que je t'informe de tous les éléments en notre possession et que je te fasse connaître celui qui est la cause de nos malheurs et l'objet de notre recherche : Monsieur Ernst Ripper, comme il se fait appeler maintenant.

## CHAPITRE 11

Le vaste cabinet de travail de Monsieur Ernst Ripper, situé au dernier étage de l'immeuble, ne comportait pour tout meuble qu'un grand bureau en bois massif derrière lequel trônait un large fauteuil avec accoudoirs. Devant ce bureau, mais curieusement assez éloignées, deux confortables chaises tapissées d'un tissu rouge. Enfin, le long du mur opposé aux fenêtres, un meuble bas fait du même bois que le bureau. Sur ce bureau, juste un écran d'ordinateur, un clavier et un haut-parleur de chaque côté de l'écran, rien d'autre de fonctionnel, pas même un téléphone, mais aussi une lourde statuette de bronze représentant le Sphinx de Gizeh. Ce qui frappait surtout dans cette pièce, c'était sa grande clarté permettant la croissance exubérante de nombreuses plantes vertes jusque dans les endroits les plus éloignés. Le fauteuil était actuellement occupé par son propriétaire. Bien que par les fenêtres on puisse observer une grande animation dans les rues, de nombreux piétons mais aussi une circulation automobile importante, on entendait dans cette immense pièce que le bruit de l'enfoncement des touches sur le clavier de l'ordinateur. Monsieur Ripper lançait son logiciel de vidéoconférence. Une sonnerie discrète retentit. Monsieur Ripper appuya sur un bouton placé sous le bureau et la porte de la pièce s'ouvrit. Un bruit sourd, bruit de fond normal dans un lieu de travail, envahit alors la pièce jusque-là confinée dans son atmosphère insonorisée. Une femme d'une quarantaine d'années entra, elle tenait le journal du jour à la main.

- Bonjour Monsieur Ripper, voilà le journal. Voulez-vous un café ?
- Oui, merci Madame Ginet.

La femme ressortit et ferma la porte. Monsieur Ripper déplia le journal. En première page un titre attira son attention : « *Rebondissement dans l'affaire de l'agression de dimanche dernier sur la rive gauche du Drac, article page 4* ». Le lecteur ouvrit la page 4 et lut l'article en question :

*« La police a enfin pu identifier une des victimes de l'agression qui s'est produite dimanche dernier sur la rive gauche du Drac. C'est son ex petite amie qui s'est inquiétée de la disparition de son ancien compagnon. Elle tentait de le joindre par téléphone depuis le dimanche soir sans obtenir de réponse car elle avait oublié sa carte de crédit dans leur appartement commun lorsqu'elle l'avait quitté. S'étant rendu à leur domicile deux soirs de suite à une heure où il aurait dû être revenu de son travail, elle s'étonna de son absence prolongée. Ayant interrogé les voisins, ceux-ci lui apprirent qu'ils le voyaient souvent en compagnie du nouveau locataire de l'appartement du cinquième étage mais personne ne l'avait vu depuis plusieurs jours. Elle n'eut aucune réponse lorsqu'elle sonna à la porte de ce voisin qui venait d'emménager et qu'elle ne connaissait pas. Elle décida alors de téléphoner à la société qui l'emploie, on lui a répondu que son ami était hospitalisé sans que le service des ressources humaines ne puisse lui fournir le moindre renseignements sur le lieu de son hospitalisation. Comme elle avait appris l'agression qui avait eu lieu sur la rive du Drac, endroit où son ancien compagnon se rendait régulièrement pour courir, elle décida de se rendre au commissariat pour faire état de ses craintes. Après sa déposition et une enquête dans les services hospitaliers de l'agglomération grenobloise, aucun n'avait reçu de blessé par balle pas plus que de patient du nom du disparu. Le policier qui mène l'enquête tenta un nouvel appel téléphonique au numéro qu'avait fourni la jeune femme et cette fois le jeune homme répondit. Après que le lieutenant se fut assuré qu'il était présent à son domicile il pria le jeune homme de rester chez lui en l'attendant. Or, lorsque le lieutenant arriva, ce jeune homme venait de se faire enlever au pied de son immeuble par deux individus qui l'ont poussé dans une grosse berline et se sont enfuis. Après audition des témoins la police put récupérer le téléphone du kidnappé que l'un de ses agresseurs venait de jeter par la fenêtre de la voiture qui les emportait ».*

*La police mène donc l'enquête pour tenter de retrouver tout à la fois les victimes de l'agression de dimanche dernier, la mystérieuse personne qui a secouru le blessé et prêté sa voiture pour son transport, les agresseurs du Drac, les ravisseurs et le jeune homme kidnappé à Grenoble. »*

Monsieur Ripper jeta le journal sur le bureau et composa immédiatement un appel Skype sur son ordinateur. Son correspondant lui répondit très rapidement et son visage apparut à l'écran, celui de Monsieur Ripper

n'était pas visible pour son interlocuteur. Monsieur Ripper, s'adressa à lui sans s'embarrasser de formules de politesse mais d'une voix calme :

- Monsieur Moréno, vous me décevez beaucoup. Non content de rater cette affaire immanquable vous déclenchez un enlèvement en plein jour qui permet à la police de récolter quelques indices bien embarrassants.
- L'homme que j'avais chargé d'un travail uniquement de surveillance a cru bien faire en s'emparant de celui qui va nous permettre enfin de localiser la base de Monsieur Hardin.
- Eh bien j'espère que vous allez très rapidement obtenir les renseignements dont nous avons besoin. Je vous laisse deux jours. Vous savez que notre grand Projet peut être totalement remis en question si les terroristes qui nous traquent en découvrent le détail.
- Oui Monsieur, je le sais. Mais Hardin est peut-être mort des suites de ses blessures, le calibre employé a dû faire de gros dégâts.
- Je voudrais que vous cessiez d'appeler ce monsieur Raymond Hardin, son vrai nom est Zed, je ne veux plus vous entendre prononcer ce nom d'emprunt qu'est Hardin. Je peux vous assurer que Zed sera de nouveau en pleine forme très rapidement.

Moréno se demanda comment le Guide pouvait être aussi affirmatif, une remise sur pied si rapide était impensable, mais il n'osa pas demander d'explications. D'ailleurs son interlocuteur poursuivait :

- Et où en sont nos préparatifs pour notre grand jour ?
- Tout est presque prêt, il ne nous manque plus que du matériel et encore quelques personnes.
- Autrement dit, vous n'êtes pas prêt. Je ne sais pas si j'ai choisi la bonne personne pour notre ambitieux Projet. Vous savez que tous les autres pays sont prêts, seule la France est encore à la traîne.
- Il me semble pourtant avoir entendu que les groupes de Russie et d'Australie n'avaient pas encore réuni toutes les conditions pour être pleinement opérationnels.
- Monsieur Moréno, laissez-moi jugez moi-même de qui est prêt et de qui ne l'est pas. Donnez-moi une date et tenez-la.
- J'ai un prêche très important ce soir, je conditionne un important groupe de fidèles depuis plusieurs mois. Ce soir je choisirais parmi les volontaires ceux les plus à même de remplir les missions que nous allons leur confier. Demain nous aurons l'intégralité du personnel nécessaire. Il ne nous manquera plus que quelques moyens de transport mais je ne doute pas que la petite équipe qui œuvre à nous les procurer puisse le faire avant la fin de ce mois.
- La fin du mois, c'est dans trois semaines Monsieur Moréno. Vous découvrirez les dernières instructions par le canal habituel, il reste encore beaucoup à faire avant de lancer notre grande et fabuleuse opération.
- Nous serons prêts.
- Je vous le souhaite.

Et Monsieur Ripper coupa la communication au moment où la secrétaire sonnait pour apporter le café.

Dès qu'il fut à nouveau seul, il consulta le site [www.voyages-au-bout-du-monde.info](http://www.voyages-au-bout-du-monde.info) dont il était particulièrement fier. Ce site qu'il avait lui-même créé proposait presque autant de pages qu'il y avait de pays dans le monde. Pour chaque pays il présentait les lieux touristiques les plus remarquables. Mais ce n'était là qu'un leurre, il permettait à Monsieur Ripper la communication avec l'ensemble de ses contacts dans le monde. Ceux-ci portaient des appréciations sur les différents sites touristiques proposés, ces commentaires contenaient des informations codées sans aucun rapport avec le message initial et le nombre d'étoiles de satisfaction cochées correspondait tout simplement au degré d'urgence. Cet artifice permettait de ne pas passer par une messagerie traditionnelle, toutes soumises à des contrôles des autorités afin de détecter d'éventuelles préparations d'actes relevant du banditisme, du terrorisme ou de pédophilie. Le site, même s'il subissait ce genre de contrôle, donnait l'aspect d'un agréable recueil d'informations sur les multiples

merveilles du monde. Ce travail avait demandé des mois de recherches et de préparation, mais le résultat était là, la communication fonctionnait parfaitement. Bien que l'anonymat entre chaque représentant fut total, Monsieur Ripper connaissait chacun de ses fidèles lieutenants sans qu'aucun d'eux ne sache qui il était, bien que tous, y compris Monsieur Ripper, aient la même origine. La France étant le pays où il avait conçu son effroyable projet il y a plusieurs années, les règles de sécurité qu'il avait conçues n'étaient pas encore en place, Monsieur Moréno était donc le seul avec lequel il correspondait directement par Skype. Il le regrettait beaucoup. A la suite de leur dernier échange, ses doutes sur la fiabilité de Monsieur Moréno se firent plus précis, donc plus inquiétants, il décida donc de ne pas attendre la confirmation de la fin des préparatifs français, qui seraient certainement bien plus longs que ne le prédisait Moréno, pour lancer l'opération mondiale.

Sur son site internet Monsieur Ripper afficha la page France, puis la rubrique Cathédrale de Strasbourg. Cette cathédrale, avec ses 142 mètres de hauteur, fut durant très longtemps l'édifice le plus haut du monde mais ce n'était pas ce record, dû à la détérioration d'autres bâtiments plus élevés, qui avait incité Monsieur Ripper à choisir sur la page France de son site la description de la Cathédrale de Strasbourg comme l'élément déclencheur de son offensive. C'était plutôt le caractère pluriel des diverses implantations que ce site avait connu qui l'avait séduit, du sanctuaire romain dédié au Dieu Mars à la Cathédrale catholique actuelle. Où peut-être avait-il été influencé par la légende qui voudrait que le diable, après avoir visité la Cathédrale, en soit toujours resté prisonnier car le vent qui lui permettait de se déplacer était resté à la porte et hurlait en attendant son retour. Il en était persuadé, on ne pouvait dominer les hommes que par la crainte de Dieu et l'espérance d'une vie après la mort, la religion était donc le seul moyen d'influence totale. Hier encore trop de religions se faisaient concurrence, il n'en fallait plus qu'une. Il avait manqué à Jésus, et à quelques autres, les moyens modernes de communication pour s'imposer au monde, aujourd'hui ces moyens existaient, il serait donc le Jésus du XXIème siècle. Il ne manquait plus que l'élément déclencheur qui terroriserait l'ensemble de la population mondiale pour que la grande majorité rejoigne son Eglise. Et ce serait alors l'Apocalypse !

## CHAPITRE 12

Lorsque son interlocuteur eut coupé la communication Skype, Monsieur Moréno resta dubitatif quelques minutes : il avait presque le nombre de personnes suffisant mais il savait parfaitement qu'il n'aurait pas le matériel dans le temps qui lui était imparti. Il avait grugé tant de gens dans sa vie qu'il n'avait pas imaginé une seconde se retrouver un jour dans l'impasse dans laquelle il se trouvait aujourd'hui. Car les paroissiens, les curés, les évêques mêmes, étaient du bois tendre comparé à l'homme qui aujourd'hui lui donnait des ordres. Raoul Moréno devait être l'objet de plaintes dans la moitié des départements de France métropolitaine et dans probablement tous ceux d'outremer. Il avait prêché, confessé, célébré des messes et même des sacrements, mais surtout il avait encaissé de nombreux dons pour toutes sortes d'associations caritatives dont pas une n'avait redistribué les fonds des généreux donateurs bien que ceux-ci reçoivent toujours régulièrement les « News letters » et les messages les appelant à poursuivre leurs offrandes. Mais qui aurait mis en doute la bonne foi du père Moréno, envoyé spécial du cardinal Vincenzo, le secrétaire particulier du Pape ? De plus, un homme si aimable qui arborait fièrement la rosette de la Légion d'Honneur ! C'est pourtant ce petit escroc si empathique qui se trouvait aujourd'hui pris entre les griffes d'un bandit bien plus puissant que lui et qui, pour son malheur, connaissait toutes ses turpitudes. Lorsque cet homme qu'il n'avait jamais rencontré l'avait contacté il y a quelques années, il ne s'agissait que de remplir quelques basses besognes de vols de documents ou de matériels, il ne pouvait pas refuser, tout à la fois parce que les services étaient bien rémunérés mais aussi face à la menace de dénonciation à la justice. Avec le temps les missions devinrent plus périlleuses et surtout plus condamnables, jusqu'à cette commande de meurtre qu'il avait tenté de rejeter mais à laquelle il avait dû céder sous peine de dénonciation immédiate. Aujourd'hui ce n'était plus quelques mois de prison qu'il risquait, c'était des années. S'il ne trouvait pas le matériel nécessaire à la mission qu'il allait devoir mener bientôt, il ne doutait pas une seconde que le donneur d'ordre deviendrait un donneur d'homme et qu'il n'aurait d'autre ressource que de fuir très loin, si on lui en laissait le temps. Il tomba dans une profonde prostration. Elle ne dura que le temps qu'il lui fallut pour entrevoir le moyen d'échapper à la vindicte de son tortionnaire, il fallait qu'il réussisse à trouver l'endroit où se cachait la base de celui qui inquiétait tant le Guide. Et pour cela il détenait l'atout principal : le dénommé Sylvain Gourdon, ami de Hardin qui l'avait probablement conduit dans cet endroit mystérieux après qu'il eut été seulement blessé par Billy. S'il parvenait à lui faire dire où se trouvait ce lieu il pourrait revenir en position de force vers le « Guide », c'est ainsi qu'il nommait celui qui commandait et c'est sous ce vocable que les fidèles de l'Eglise le connaissaient. Il appela Bastien :

- Notre client est bien au chaud ?
- Aucun souci, il mange, il boit et il dort. Mais il ne dit pas un mot, même pas merci.
- J'arrive.

Raoul Moréno quitta sa villa située dans la banlieue cossue de Grenoble et se rendit dans l'entrepôt qui avait servi de base de retour aux deux agresseurs de Raymond. Bastien l'attendait.

- Bonjour mon père.

Depuis son arrivée à Grenoble Raoul Moréno se faisait passer pour un simple prêtre. Il avait petit à petit pris pied dans de nombreuses associations, accédant rapidement à des postes clés, administrateur, secrétaire, trésorier et même souvent président. Il avait ensuite réussi à fédérer un grand nombre de ces associations pour diffuser son message. Il organisait des soirées de prêches dont le thème principal était le retour à une vie spirituelle et l'essentiel combat contre les forces du mal. C'était son projet de vie, envouter des foules et vivre de leur crédulité. Il avait fallu l'apparition de ce Guide pour que toute cette belle et lucrative activité se trouve totalement récupérée. Il devait malgré tout admettre que seul, il n'aurait jamais pu atteindre la dimension mondiale actuelle de l'Eglise.

Ce même soir il devait prêcher devant plus d'un millier de personnes. C'est parmi ces fidèles admirateurs qu'il avait choisi ceux qui allaient bientôt œuvrer pour l'instauration d'un monde nouveau sous la conduite

du Guide suprême que personne ne connaissait mais que tous adulaient, puisque le père Moréno, leur Père spirituel, le vénérait et qu'il leur avait promis la victoire rapide et prochaine de la foi sur les ennemis de la vraie Religion. Ils étaient prêts et priaient chaque jour pour que le moment de l'action arrive.

- Bonjour Bastien, répondit Moréno, mène-moi à notre ami. Je vais le voir seul, mais tu ne quittes pas la porte tant que je ne suis pas sorti.

Ils entrèrent dans l'entrepôt où étaient garées une trentaine de voitures de toutes marques, de tous âges et de toutes couleurs, seul point commun, elles étaient toutes de forte puissance. Moréno les recompta, sachant qu'il en manquait au moins autant. Franco et Billy faisaient de leur mieux mais ce genre de voiture couchait rarement dans la rue. De plus, depuis qu'ils avaient commencé à constituer cette collection la police redoublait de surveillance dans les quartiers huppés où chaque garage abritait un ou deux modèles de ces véhicules convoités. Moréno se ressaisit et rattrapa Bastien qui ne s'était pas arrêté. Ils gravirent les marches d'un escalier métallique qui conduisait à une mezzanine.

- Tu l'as casé dans quel bureau, demanda Moréno.
- Je ne l'ai pas mis dans un bureau, il est enfermé dans la pièce qui devait servir pour entreposer des marchandises de valeur : pas de fenêtre et une porte résistante à toutes tentatives manuelles de fracturation.

En disant cela il s'était arrêté devant ladite porte et sortait une clé de sa poche.

- J'ouvre ?
- Oui. J'entre et tu ne bouges pas de devant cette porte. Si je t'appelle, fais bien attention en entrant qu'il ne soit pas à t'attendre.
- Vous êtes sûr que c'est prudent d'entrer seul ?
- Prudent peut-être pas, mais si je veux gagner sa confiance pour qu'il croit ce que je vais lui dire, il vaut mieux que je sois seul.

Bastien ouvrit la porte et Moréno entra. Sylvain était allongé sur un lit de camp et lisait. Il ne tourna même pas la tête lorsque son visiteur lui lança :

- Bonjour Monsieur Gourdon, je suis l'abbé Raoul Moréno. J'espère que vous ne nous en voulez pas trop pour cet enlèvement un peu brutal et cette détention dans un lieu qui n'est pas idéal mais nous faisons cela pour votre bien et votre sécurité.

Tiens, pensa Sylvain, j'ai déjà entendu la même chanson il n'y a pas si longtemps. Et ce nom, Moréno, il se souvenait vaguement d'une étrange demande de Raymond concernant ce monsieur il y a quelques semaines, mais l'heure n'était pas à la recherche de souvenirs.

Voyant que Sylvain ne répondait pas, Moréno prit une chaise et s'assit à côté du lit.

- Etes-vous croyant Monsieur Gourdon ?

Sylvain ne montra par aucun mouvement la surprise que lui procurait cette question. Qu'allait trouver ce type pour lui faire dire ce qu'il avait envie d'entendre ?

Moréno attendit quelques secondes une réponse, voyant qu'elle ne venait pas il poursuivit :

- Je suis prêtre Monsieur Gourdon, si vous aviez été croyant, ce que je ne pense pas, notre relation aurait pu être plus facile. Je vais quand même vous expliquer la raison de votre présence ici. Je dirige sur la France une Eglise qui tente de redonner une morale au monde. On peut ne pas être chrétien tout en étant un homme reconnaissant la juste valeur des commandements de l'Eglise catholique. Contrairement à bien d'autres églises dissidentes ou concurrentes notre mouvement voit chaque jour adhérer de nouveaux fidèles qui pensent comme nous que l'amour du prochain peut être

partagé par le plus grand nombre d'humains et que c'est à cette seule condition que nous pourrions éviter une catastrophe mondiale. Or les personnes qui vous ont mis dans cette situation ont une démarche totalement opposée à la nôtre. Ils se battent pour que les systèmes actuels perdurent, que rien ne change. Ne pensez pas que notre Eglise soit une simple secte locale, nous sommes implantés dans la plupart des pays. Dans les états américains du nord et du sud nous avons des millions de fidèles tout comme en Australie, le peuple d'Afrique est lui aussi très sensible à notre doctrine bien qu'encore très concurrencée par les croyances locales, l'Europe Russie comprise rattrape son retard sur l'Amérique. Il n'y a que l'Asie, hormis le Japon, qui reste attachée à ses convictions ancestrales, mais nous y faisons chaque jour de grands progrès. Nous allons bâtir un monde meilleur, ce à quoi ont rêvé tant de gens sans qu'un mouvement universel puisse concrétiser leur attente, toutes actions dans ce sens ayant été jusqu'à présent considérées comme l'utopie la plus fantaisiste. Pour vaincre les résistances nombreuses nous devons parfois utiliser des procédés extrêmes, c'est le bien commun qui nous guide, nous devons tenter de convaincre les sceptiques, ignorer les indifférents et combattre les opposants. Voilà pourquoi votre ami et sa bande d'extrémistes doivent être neutralisés. Voilà pourquoi nous voulons savoir quelle est la base de repli de votre ami Raymond, pour que nous puissions stopper leur acharnement à notre rencontre. Sans violence cette fois, nous allons juste avoir besoin de les priver de liberté quelques jours. Ensuite le monde sera à nous et vous aurez contribué à ce formidable bouleversement, nous saurons nous en souvenir, notre Eglise n'est pas ingrate envers ses bienfaiteurs. Alors Monsieur Gourdon, allez-vous me dire où vous avez mené monsieur Hardin ?

Sylvain ne bougea pas d'un pouce, ce discours l'avait plongé dans un profond désarroi. Il n'accordait aucun crédit aux dires de cet illuminé. Il avait pleinement confiance en Raymond, même si l'objet principal de tout ce fatras lui était caché et le laissait encore aujourd'hui dans une ignorance totale très frustrante, il ne supposait pas un instant que le peu d'informations qu'il avait reçu de Raymond puisse être mensonger. Et surtout il y avait Carole, il ne voulait pas imaginer une seconde que Carole se servait de lui, lui racontait des histoires abracadabrantes pour soutenir il ne savait quels intérêts. Mais que savait-il vraiment d'eux ?

Devant le silence et l'immobilité de Sylvain, Moréno s'emporta :

- Vous ne voulez pas répondre, c'est très dommage pour vous. Puisque la méthode douce ne fonctionne pas, et je doute maintenant que je puisse vous faire entendre raison, nous allons passer à la méthode dure. A moins que vous ne compreniez avant ce soir, que nous allons finir par obtenir les renseignements dont nous avons besoin. C'est vous qui choisissez. Si vous vous décidez à nous informer, appelez la personne qui vous garde, elle me prévientra et je reviendrais immédiatement vous écouter. Au revoir Monsieur Gourdon.

Moréno toqua à la porte et Bastien lui ouvrit.

- Je ne pense pas qu'il veuille délibérément nous renseigner. Mais si toutefois il t'appelait pour te dire qu'il avait réfléchi, alors préviens-moi immédiatement. Dans le cas contraire je reviens ce soir après mon prêche avec Franco et Billy, et là nous obtiendrons ce que nous voulons. Il y aura aussi Gaubert.

Moréno quitta l'entrepôt afin d'aller préparer le prêche du soir. Arrivé chez lui, ce n'est pourtant pas de cela qu'il s'occupa en priorité, il mit en marche son ordinateur et consulta le site [www.voyages-au-bout-du-monde.info](http://www.voyages-au-bout-du-monde.info). Il afficha la page « Cathédrale de Strasbourg » et inspecta les commentaires, il n'en crut pas ses yeux, le Guide avait programmé l'action. Il ne lui restait plus qu'une quinzaine de jours !

## CHAPITRE 13

Carole et Raymond, dans la voiture que Carole était allée récupérer, attendaient devant l'entrée du gymnase qui allait accueillir les fidèles venus entendre la bonne parole. Ils étaient en avance de près d'une heure mais il fallait qu'ils puissent partir rapidement dès que Moréno sortirait et bientôt il n'y aurait plus de places pour se garer à moins de trois cents mètres. Ils étaient silencieux, chacun tentant d'imaginer tout ce qui pourrait contrecarrer leur plan d'enlèvement. Soudain un homme frappa à la vitre de la voiture côté passager. Raymond actionna la commande d'ouverture. Il avait face à lui une bonne tête de brute qui, malgré la température très fraîche, n'était couvert que d'un débardeur qui laissait visible ses épaules et ses bras nus entièrement couverts de tatouages multicolores où le rouge et le noir dominaient. Il demanda :

- Vous faites quoi là ?

Dans toutes autres circonstances Raymond aurait demandé les raisons de cette interpellation et la qualité de celui qui la prononçait. Mais il se doutait que les environs du gymnase devaient être sécurisés par les sbires de Moréno. Il répondit donc simplement :

- Comme vous voyez, nous attendons.
- Vous attendez quoi ?
- Nous attendons que les portes du gymnase ouvrent pour pouvoir entrer.
- Vous êtes déjà venus ?

Avant que Raymond puisse répondre, un autre homme un peu en retrait, tout aussi affreux que son comparse, tira la brute par la bretelle de son maillot et lui dit :

- Oui, le nègre je le connais, il vient souvent aux prêches. Mais la négresse, je sais pas qui c'est.
- C'est une amie à moi qui s'intéresse aux idées de l'abbé Moréno et qui désire s'engager dans sa lutte.
- Ok, bonne soirée.

Les deux hommes s'éloignèrent, inspectant tous les véhicules garés à proximité.

Lorsqu'enfin les portes du gymnase s'ouvrirent, nombreux étaient ceux qui attendaient pour entrer. Carole demanda :

- On y va ?
- Non, on attend un peu qu'il y ait du monde à l'intérieur, il vaut mieux se noyer dans la foule.

Après quelques minutes d'attente ils sortirent de la voiture et se présentèrent à l'entrée. D'autres malabars, tout aussi bodybuildés et tatoués que leurs camarades à l'extérieur, filtraient les arrivants. Deux femmes installées chacune derrière une table pointaient sur une liste les entrants. Raymond se présenta devant une des tables :

- Bonjour Colette.
- Bonjour Monsieur Collomb, vous allez bien ?
- Très bien, merci. Je suis venu avec une amie qui souhaite adhérer à notre Eglise.
- C'est avec plaisir que nous allons vous accueillir parmi nous, Madame ?

C'est Raymond qui répondit rapidement à la place de Carole.

- Estelle Raymond.
- Pouvez-vous me présenter une pièce d'identité Madame ?
- Je n'ai pas pris mon sac, je n'ai aucun papier d'identité sur moi.
- Puisque vous êtes présentée par Monsieur Collomb, je vous laisse entrer mais au prochain prêche merci de bien vouloir vous munir d'une pièce d'identité.

Ils entrèrent donc sans problème et s'assirent très près des portes. Carole encore étonnée profita que personne n'était encore assis près d'eux pour demander :

- Tu es connu ici ?
- Oui, je suis un fidèle très fidèle. Bien que depuis notre aventure de dimanche dernier il va falloir que j'interrompe mes visites régulières aux prêches du sinistre Moréno. Ou alors je vais devoir utiliser un déguisement parfait. Il serait dommage que je ne puisse plus écouter les élucubrations de ce triste sire car il y a toujours une ou deux informations intéressantes à extraire de ses logorrhées.
- Qui est-ce, ce Moréno ?
- Un type superficiellement sympathique quand tu le croises chez le boulanger, mais lorsqu'on découvre son CV, on change rapidement d'opinion à son sujet.
- Est-ce important d'assister à toutes ces réunions ? Je pourrais y aller à ta place.
- Inutile d'être deux à prendre des risques, d'autant plus que nous sommes facilement repérables. Et puis nous avons un espion dans la place. Malheureusement il ne peut toujours pas avoir accès aux informations qui nous intéressent.
- Qui est-ce ?
- Voilà à peine six mois que tu es là et tu voudrais déjà tout savoir. Comme nous ne savons pas, nous deux comme tous ceux qui sont engagés dans ce combat, dans quel pétrin nous pouvons nous retrouver un jour, chacun de nous connaît uniquement l'identité de ceux dont c'est strictement nécessaire. Vois Sylvain qui pourtant ne sait rien de nous, il regrette peut-être aujourd'hui beaucoup de nous avoir connus.
- Ça, ça m'étonnerait !

Raymond n'eut pas le temps de réagir à ce cri du cœur.

- Mais silence, voilà des fidèles qui s'approchent et qui vont probablement s'installer près de nous.

Le grand soir de la Révélation était arrivé. L'abbé Moréno, puisque c'est sous cette appellation que le connaissait la plupart des présents, contemplant, depuis l'arrière du rideau de scène avec un regard empli de joie et de fierté, la salle où s'entassaient plus de mille personnes venues partager avec leurs sœurs et frères le prêche du vendredi. Beaucoup étaient des fidèles assidus mais à chaque prêche la salle accueillait de nouveaux convertis, le prosélytisme des croyants les plus fervents faisait merveille et les recrutements ne cessaient de croître. Moréno laissa Gabriel, un de ses nombreux fans et excellent collaborateur, chauffer la salle avant que lui intervienne. Gabriel avait le don de la communication, il savait orienter son discours en fonction des réactions des fidèles et lorsqu'il céda la place à Moréno, celui-ci aurait pu dire n'importe quoi, c'était parole divine. Il s'avança vers le micro en saluant de la main la foule qui l'acclamait. Il attendit sans impatience que le calme revienne, goûtant même avec délectation cette manifestation de ferveur qu'il suscitait et qu'il avait su fertiliser depuis des mois. Mais comme il avait hâte de retourner à l'entrepôt afin de faire parler son prisonnier, de gré ou de force, il leva les mains afin de mettre fin rapidement aux acclamations. Dès que le calme fut à peu près revenu, il prit la parole :

- Mes très chères sœurs, mes très chers frères, « Heureux celui qui lit et ceux qui entendent les paroles de la prophétie, et qui gardent les choses qui y sont écrites ! Car le temps est proche<sup>2</sup> ».

Moréno s'interrompit et la foule parfaitement rompue aux rites des prédications, s'écria d'une même voix :

- Hosanna !

Moréno laissa le silence s'installer à nouveau puis reprit :

---

<sup>2</sup> Nouveau Testament » Le Livre de la Révélation » Apocalypse » chapitre 1

- J'ai aujourd'hui une grande nouvelle à vous annoncer, le grand jour que nous attendons tous est proche, c'est notre Guide qui m'en a informé ce matin. Dans quelques semaines une action de portée internationale permettra au monde des non encore initiés de mesurer notre conviction, notre force et notre détermination. Ce grand jour sera celui de l'Apocalypse.

Nouvelle interruption de Moréno suivie du rituel encore plus chaleureux qu'à l'habitude :

- Hosanna !
- N'ayez crainte, vous qui avez rejoint la Lumière, pour vous l'apocalypse aura le sens que Dieu a voulu, celui du dernier Livre du Nouveau Testament, l'Apocalypse pour vous sera la « Révélation ». En revanche, pour tous ceux qui condamnent notre foi, qui la combattent même en la qualifiant de secte, alors pour ceux-là le jour de notre révélation sera pour eux celui de l'apocalypse dans son sens le plus terrible et le plus extrême.
- Hosanna !
- Il est temps de mettre fin au chaos mondial, il est temps que l'homme bon supplante le méchant, il est temps que tout homme généreux connaisse enfin le bonheur. La plupart des religions nous promettent ce bonheur, mais seulement après notre mort, elles incitent leurs croyants à accepter la misère, la leur et celle des autres. Ce concept permet à ceux qui ont tout de conserver leurs privilèges. Demain vous tous serez ceux qui ont tout.
- Hosanna !
- Nous, nous savons que le bonheur est possible pour tous de notre vivant et nous allons l'instaurer, par la force s'il le faut car les méchants ne sont pas prêts à partager leurs immenses prérogatives. Notre religion est aujourd'hui présente dans tous les pays du monde, de nombreux hommes influents nous soutiennent et attendent, comme vous tous, que le grand jour advienne...

Pendant près d'une heure Moréno continua sur le même registre, faisant miroiter à une foule en état d'hypnose des lendemains radieux et proches. Comme à l'habitude les dernières paroles du prêche incitèrent les retardataires au règlement rapide du denier de l'Eglise et appelèrent les généreux donateurs à poursuivre leur effort financier.

Après avoir salué les personnalités présentes, elles étaient nombreuses, Moréno quitta la scène et rejoignit Franco et Billy qui l'attendaient, ils étaient de service pour s'occuper du prisonnier.

- Allez, on file avant que le cortège habituel des pêcheurs veuille que je les confesse. Gaubert doit déjà nous attendre. Vous avez le matériel ?
- Oui, ça va lui rafraichir la mémoire rapido à votre client.

Carole et Raymond avaient quitté la salle dès la fin du prêche. Ils attendaient dans leur voiture et virent sortir Moréno accompagné de ses deux hommes de main.

- Mince, s'exclama Carole, nous n'avions pas envisagé qu'il se ferait accompagner. Et de plus ce sont les deux hommes qui étaient sur le quad.
- Ça ne va pas nous simplifier la tâche, répondit Raymond. Je crains même que nous devions renoncer à délivrer nous-même Sylvain. Vu comme il est accompagné, Moréno ne rentre probablement pas chez lui et se rend sur le lieu de détention de Sylvain. Les deux zouaves qui l'accompagnent ne sont certainement pas là pour préparer le repas. Il va falloir avertir la police.
- Si nous faisons cela nous compromettons sérieusement notre plan de liquidation de cette secte. Aux mains de la police, Sylvain va bien être obligé de dévoiler notre présence. De plus nous sommes maintenant certains qu'une opération va être menée au niveau mondial prochainement, il faut que nous restions libres de nous déplacer sans avoir à nous cacher.
- Oui, tu as raison. Je ne sais pas si Moréno est incontournable et si une possible arrestation entraînerait l'annulation de l'opération en France, il y a peut-être un plan de rechange. Mais je crains que rien ne vienne stopper l'opération mondiale, ils sont trop engagés pour reculer maintenant. Pour

l'instant ce qui compte, c'est d'éviter le pire pour Sylvain. Donc on suit leur voiture et nous voyons où ils nous mènent. Ensuite nous avisons.

Moréno et ses sbires s'installèrent dans une grosse berline garée près de l'entrée, Billy à la place du conducteur, Franco à ses côtés, Moréno à l'arrière. La voiture démarra. Aussitôt Carole enclencha la première et les suivit.

## CHAPITRE 14

Carole avait réussi à suivre la voiture emportant Moréno et ses deux acolytes sans être repérée. Dès que la berline eut franchi le portail de l'entrepôt elle arrêta sa voiture le long du mur d'enceinte et remit son téléphone en marche. Elle composa le 17 et attendit, pendant un temps qui lui parut très long, que quelqu'un veuille bien prendre la suite du « Ne quittez pas, nous allons prendre votre appel ». Après une bonne quinzaine de répétition de ce message, une voix humaine répondit enfin :

- Commissariat de Grenoble, je vous écoute.
- Bonsoir, nous sommes en ce moment devant l'entrée d'un établissement industriel situé au 15 rue Alain Fontaine à Echirolles...

Le policier lui coupa la parole :

- Donnez-moi vos nom, prénom et adresse je vous prie...
- Je suis Pauline Martin, coupa à son tour Carole qui poursuivit sans laisser le temps au policier de réémettre sa demande. Dans ce bâtiment se trouve prisonnier l'homme qui a été enlevé hier à Grenoble, celui qui est impliqué dans l'agression qui a eu lieu dimanche dernier sur les bords du Drac. Ses ravisseurs vont lui faire subir de lourdes tortures pour obtenir des renseignements qu'il ne possède pas. Si vous n'intervenez pas dans les minutes qui viennent vous risquez d'avoir un meurtre sur la conscience. Je vous laisse et j'avertis immédiatement la presse et la télévision. Je vous rappelle l'adresse : 15 rue Alain Fontaine à Echirolles. Venez avec du renfort, il y a au moins trois ravisseurs présents et armés. Bonsoir.

Carole raccrocha sans attendre de réponse.

- Bravo, la félicite Raymond, lui avoir dit que tu allais avertir la presse va les faire bouger bien plus vite.
- Oui, mais je vais vraiment appeler le journal local.

Carole composa le numéro du Dauphiné Libéré et répéta exactement ce qu'elle avait dit au policier. Raymond avait jusque-là laissé faire Carole mais dès qu'elle eut terminé son appel il décida d'entreprendre une action qu'il expliqua aussitôt à Carole :

- On décampe d'ici avant que la police arrive et nous filons Résidence Les Tilleuls à Meylan.
- On ne reste pas à proximité pour nous assurer que Sylvain est sain et sauf ?

Raymond se ravisa :

- Tu as raison. Nous allons attendre un peu plus loin. Pour ce que je projette de faire, il vaut mieux être certain que Moréno et ses copains vont bien se faire coffrer.
- Et que Sylvain soit bien récupéré par la police, ajouta Carole.
- Est-ce une impression ou bien tu t'attaches un peu trop à notre ami ?
- Ce n'est pas une impression.
- Tu sais ce que cela suppose, n'est-ce pas ?
- Oui, je le sais.
- Nous en parlerons plus tard. Pour l'instant j'espère que nos policiers grenoblois nous ont pris au sérieux. Car pour ce que je veux faire, il faut que nos agresseurs soient absents pendant au moins vingt-quatre heures. Nous ne disposerons probablement pas de plus d'une heure pour notre expédition. Tiens ! Voilà l'avant-garde, ils n'ont pas trainé.

Un fourgon de police muet venait de se garer devant l'entrée du dépôt. Suivi quelques minutes plus tard par deux cars et deux voitures banalisées. De la première voiture sortirent le lieutenant Lemoine accompagné d'un autre homme que Raymond reconnut :

- C'est le préfet de l'Isère, précisa-t-il à Carole. Si le préfet est là, c'est que les autorités accordent une certaine importance à cette affaire. Ça doit complètement désorienter les services de police ce micmac. Celui qui descend de la seconde voiture, c'est Jean-Yves Lagadec, journaliste au Dauphiné Libéré. Il ne faudra pas oublier d'acheter le journal demain, les articles de Lagadec sont toujours un régal pour le lecteur.

Sylvain somnolait lorsqu'il entendit la porte s'ouvrir, il ne bougea pas lorsque Moréno entra, suivi de quatre autres hommes. Il les reconnut immédiatement, Moréno d'abord qui avait tenté de l'amadouer ce matin, son gardien ensuite, puis les deux agresseurs du dimanche et enfin celui qui l'avait amené ici hier.

- Bonjour Monsieur Gourdon.

N'obtenant pas de réponse Moréno poursuivit :

- Je vois que vous n'êtes pas plus bavard ce soir que lors de ma visite de ce matin. Franco, occupe-toi gentiment de notre ami.

Franco agrippa Sylvain par les deux bras et le souleva sans effort apparent. Il l'installa sur une chaise qu'avait apportée Bastien à laquelle ils lièrent solidement leur prisonnier, mains liées au dossier et jambes attachées aux pieds de la chaise.

- Et maintenant Monsieur Gourdon, je vous répète ma question : où avez-vous conduit les deux personnes avec qui vous étiez dimanche ?

Sylvain ne répondit toujours pas mais il commençait à craindre que la soirée ne se termine très mal pour lui. Fallait-il ruser et indiquer n'importe quel endroit, cela lui ferait gagner pas mal de temps. Il décida de prolonger son mutisme tant que la situation n'empirait pas. Moréno s'impatiait :

- Je vous donne trois secondes pour me répondre, pas une de plus.

Et comme Sylvain ne répondait toujours pas, Moréno dit à Franco :

- Vas-y.

Franco s'approcha du jeune homme et lui allongea une formidable gifle qui le fit basculer, entraînant la chaise dans la chute. Sous l'effet de la gifle côté joue droite, puis du choc avec le sol côté gauche, Sylvain ne put retenir un cri.

- Eh bien voilà, notre ami n'est plus aphone. Maintenant qu'il a retrouvé la parole, nous allons lui faire retrouver la mémoire. Franco, sort le matériel.

A cet instant une voix amplifiée par un mégaphone se fit entendre dans l'entrepôt :

- Police ! Sortez tous les mains en l'air. Et ne tentez rien, le bâtiment est cerné.
- Putain de merde, se permit l'Abbé Moréno. Franco, bâillonne-moi ce salopard qui doit avoir un système de repérage sur lui que nous n'avons pas trouvé.

A ces mots Sylvain se mit à hurler :

- Au secours, je suis ...

Il ne put pas en dire plus, Franco lui avait enfourné un torchon dans la bouche. Billy s'adressa à Moréno :

- On sort l'artillerie ?
- Non, on ne sait pas combien ils sont. On va tenter d'utiliser le petit con comme otage. Pour le moment on sort tous de cette pièce et on se place loin de la rambarde de la mezzanine, sans

éclairage, ils ne peuvent pas nous discerner, de plus ils ne savent peut-être pas combien nous sommes et si eux ne sont qu'une poignée, alors là nous flinguons, nous avons une position idéale pour arroser tout ce qui se trouve dans l'entrepôt.

- Sauf ce qui est en dessous de nous, intervint Bastien. Même pas nombreux, s'ils nous mitraillent en tirant à travers le plancher nous sommes tous morts.

Moréno ne répondit pas, il se dirigea vers la rambarde, mais sans trop s'avancer pour ne pas être vu ni être une cible. Il lança d'une voix forte :

- Nous avons un otage. Vous nous laissez sortir avec lui et nous le libérons dès que nous sommes loin. Sinon, nous lui coupons un doigt toutes les dix minutes.

La voix au mégaphone lui répondit :

- Vous n'êtes pas en position de force pour négocier. Sois-vous descendez immédiatement, soit nous intervenons. Vous avez une minute, et une seule, pour vous décider.

Moréno regarda Gaubert :

- Gaubert, allez-y, coupez un petit doigt.
- Ce n'est pas prévu dans notre contrat, demandez ça à vos deux toquards.
- Il leur faudrait une heure pour trancher un doigt, et encore, pas très proprement. Vous, vous savez faire ça de façon chirurgicale.
- Combien ?
- Dix pour cent de plus, ça vous va ?
- Vingt pour cent, et dépêchez-vous car je ne crois pas que le flic en bas plaisantait en disant une minute, il y a déjà trente secondes d'écoulées.
- Ok pour vingt pour cent.

Antoine Gaubert rentra dans la pièce où était prisonnier Sylvain, il sortit de sa poche un couteau à cran d'arrêt et fit jouer l'ouverture de la lame. Il s'approcha de Sylvain encore à terre. Le jeune homme vit avec terreur son ravisseur arriver vers lui, couteau à la main. Franco avait suivi, il remit Sylvain droit, bien assis sur la chaise, les mains toujours attachées derrière le dossier. Il ne vit plus Gaubert qui s'était placé derrière lui et qui maintenant immobilisait sa main droite. Sylvain espéra un court instant que l'homme allait lui défaire les liens pour le libérer avant l'intervention de la police, cet espoir fut immédiatement déçu : une vive douleur lui fit pousser un cri qui ne s'entendit pas puisque le bâillon n'avait pas bougé. Il vit alors repasser Gaubert qui tenait un bout de chair sanglante entre ses doigts. Sa vue se brouilla et il s'évanouit. Gaubert sortit de la pièce et tendit le doigt à Moréno. Ce dernier s'approcha de la rambarde, toujours un peu en retrait, et cria :

- Pour vous montrer que nous ne rigolons pas, tenez, je vous envoie un petit morceau de notre otage. Le prochain doigt dans dix minutes.

Il lança le doigt sanglant au pied de celui qui tenait le mégaphone. Et là, rien ne se passa comme l'avait prévu Moréno, un ordre sec venant du bas mit en branle le dispositif policier. Arrivant par les deux extrémités de la mezzanine deux groupes de trois gendarmes armés l'investirent avant qu'aucun des hommes présents ne puissent effectuer le moindre geste de réplique. Ils avaient dû escalader les piliers avant même que Moréno et sa troupe ne sortent de la pièce où était retenu Sylvain. Aussitôt, ceux qui se trouvaient dans l'entrepôt gravirent promptement l'escalier, celui qui avait lancé les ordres de reddition en tête. Moréno, Bastien, Franco et Billy furent bientôt immobilisés et menottés. Moréno tourna la tête de droite et de gauche sans apercevoir Gaubert. Où avait-il bien pu se planquer ?

Le lieutenant Lemoine inspecta les diverses pièces de la mezzanine et finit par découvrir celle où se trouvait Sylvain, toujours affalé sur sa chaise. Il sortit aussitôt son téléphone et appela son standard pour demander une ambulance.

Carole et Raymond la virent arriver au moment où les policiers embarquaient les ravisseurs, sans qu'ils puissent distinguer qui montait dans les fourgons ni qui se trouvait sur la civière portée par les ambulanciers qui sortaient du dépôt.

- Ils ont dû en amocher un, dit Raymond.
- J'espère que ce n'est pas Sylvain, répondit Carole.
- Je l'espère aussi mais nous ne pouvons rien savoir pour le moment. Vite on part à Meylan. Je t'explique ce qu'on va y faire en route.

## CHAPITRE 15

Carole rangea sa voiture à une centaine de mètres de la résidence des Tilleuls, ils finirent le trajet à pied. Arrivés devant l'immeuble, numéro 12, Raymond dit :

- C'est là. Il habite au rez-de-chaussée, ça nous facilite la tâche. Il va simplement falloir enjamber le grillage qui entoure le petit jardin. Il faut que nous agissions maintenant car il est probable que les policiers veuillent se rendre ici très rapidement et viennent repérer les lieux. Je ne pense pas qu'ils puissent perquisitionner cette nuit sans l'autorisation d'un juge, à cette heure ils devront probablement attendre demain matin. Comme rien n'est moins sûr, nous devons le faire maintenant.

Le grillage n'était pas un véritable obstacle, il ne mesurait qu'un mètre de hauteur qu'ils franchirent sans encombre. Pas de chien, pas d'alarme, ils avancèrent jusqu'à une des portes-fenêtres mais elle était close par un solide volet roulant.

- Nous entrons comment, les volets sont fermés, demanda Carole ?
- Comme je te l'ai expliqué, j'ai déjà effectué quelques repérages sur place. J'ai pu vérifier que les volets se fermaient par télécommande. Je n'ai eu qu'à revenir un soir avec un récepteur qui en a enregistré la fréquence et maintenant nous allons constater, j'espère, que les fournisseurs en matière de sécurité domestique ont encore quelques progrès à faire. J'appuie sur ma télécommande et voilà le volet qui se lève. La simplification du système de fermeture automatique à son revers pour les utilisateurs réguliers, lorsqu'on débloque les volets, on débloque aussi les portes fenêtrées. Je pousse sur la baie vitrée, elle s'ouvre aussi et nous voilà dans la place. Faisons vite.
- Pourquoi devons-nous nous presser ?
- J'ai oublié de te dire, il y a une autre occupante dans cet appartement.
- Ah ! s'exclama Carole. Si elle nous découvre, nous faisons quoi ?
- Elle ne nous découvrira pas, elle reste dans sa chambre car elle est paralysée. C'est une vieille dame de plus de quatre-vingt-dix ans dont les relations avec Moréno sont opaques. La seule chose que je sais, c'est que c'est elle qui détient les cordons de la bourse et que Moréno a largement bénéficié de ses largesses avant de voir prospérer son commerce crapuleux. Je dois ces informations à Sylvain que j'ai chargé il y a quelques semaines de farfouiller dans les comptes de ces deux tourtereaux.
- Il ne s'est pas étonné de cette demande pour le moins illégale ?
- Il a même carrément refusé, mais quand je lui ai expliqué que cette demande me permettait de compléter un dossier déjà lourd sur une secte qui grugeait des milliers de gens il a fini par accepter. Bon, on y va maintenant. Et on ne traîne pas car même si nous n'entendons pas d'alarme, il se peut qu'il y en ait quand même une reliée à un centre de surveillance ou bien que la vieille dame puisse l'actionner si elle nous entend. On se donne un quart d'heure, pas plus.

Ils entrèrent prudemment, aucune alarme ne se mit à mugir, aucun bruit ne se faisait entendre. Ils se trouvaient dans un vaste salon suffisamment éclairé par un lampadaire extérieur. Rien ne laissait supposer que des documents importants se trouvent dans cette pièce. Ils passèrent une porte et se trouvèrent dans un couloir très sombre comportant plusieurs portes. Il fallait maintenant compter sur la chance pour ne pas ouvrir la mauvaise, celle qui donnait accès à la chambre de la vieille dame. Raymond ouvrit la première à droite, c'était la cuisine, la seconde donnait sur les toilettes. Raymond pensa que logiquement la troisième ouvrirait sur une salle de bains, il tenta donc sa chance à gauche. Banco ! C'était une pièce qui semblait bien être un lieu de travail. Ils entrèrent, fermèrent la porte et allumèrent la lumière. Une table faisant office de bureau, encombrée de papiers et supportant un ordinateur portable, était accolée au mur de droite, le mur opposé était totalement occupé par des casiers contenant des classeurs dont le dos portait une étiquette. Raymond les examina rapidement et constata que la plupart d'entre elles ne comportaient qu'une lettre. Il sortit un classeur et l'ouvrit. A l'intérieur se trouvaient des fiches individuelles de personnes, toutes dont le nom commençait par la lettre présente sur l'étiquette. Dommage qu'il n'ait pas le temps de fouiller très longtemps dans ces classeurs, d'après ce qu'il voyait sur le dossier qu'il avait sous les yeux chaque personne

faisait l'objet d'un curriculum vitae détaillé abordant toutes les facettes de la vie du propriétaire : parents, études, activité professionnelle, vie familiale, loisirs, orientations politique, religieuse et sexuelle, etc... Raymond en conclut qu'il s'agissait des adeptes de l'Eglise de l'Abbé Moréno qui étaient ainsi fichés. Il remit le dossier à sa place. D'autres classeurs contenaient des articles de journaux sur les activités de l'Eglise, des rapports sur le fonctionnement de toutes les cellules françaises et même quelques-unes d'autres pays parmi lesquels les Etats-Unis, la Russie, Israël et bien d'autres, il n'avait pas le temps de tout inspecter. Jusque-là rien ne semblait concerner l'opération dont Moréno avait dévoilé l'existence lors de son prêche. Carole de son côté fouillait dans les casiers du bureau, elle non plus ne trouvait rien qui puisse les éclairer. Elle poussa un peu trop brusquement le casier coulissant qui claqua en se refermant. Raymond et elle stoppèrent tout mouvement. Il ne se passa rien durant quelques secondes, ils allaient reprendre leurs fouilles lorsqu'une voix chevrotante mais encore vigoureuse se fit entendre dans la pièce contigüe :

- Chouchou, viens vite, il est tard.

Raymond et Carole se regardèrent sans trop savoir quoi faire. Raymond prit la décision de ramasser tout ce qui se trouvait sur le bureau, Carole en fit autant et se chargea de l'ordinateur portable, l'instant n'était plus à la discrétion. La voix se fit à nouveau entendre :

- Chouchou, que fais-tu, pourquoi ne réponds-tu pas ?

Raymond et Carole, les bras chargés, sortaient précipitamment de la pièce quand la voix s'éleva à nouveau :

- Qui êtes-vous, que faites-vous. Répondez !

Alors que Raymond et Carole entraient dans le salon les volets roulants se mirent à descendre. La vieille devait avoir accès à la télécommande et il était possible que la commande manuelle prime sur la télécommande. Heureusement le temps de descente relativement lent des volets leur permit de passer la porte-fenêtre en ayant juste à baisser la tête. Ils repassèrent la clôture et se précipitèrent jusqu'à la voiture. Ils entreposèrent leur butin dans le coffre, Carole prit le volant et ils quittèrent la résidence.

- Nous allons où maintenant ? demanda Carole.
- Pas chez moi, répondit Raymond. Nous ne savons pas ce que Sylvain va dire aux policiers qui doivent déjà lui faire subir un interrogatoire musclé. Mais il y a de grandes chances qu'il soit obligé de faire état de notre relation, il ne fait donc aucun doute que mon appartement va avoir la visite de la police dès cette nuit. Quant à toi, nous ne savons pas si le coup de téléphone que tu as reçu leur a permis de localiser ta maison. Nous n'avons donc qu'une seule solution, retourner à Mens.

Ils reprirent la route.

C'était Jean Mercier qui était de garde ce soir-là. Bien que la nuit soit bien avancée, il avait dû entendre la voiture puisqu'ils le trouvèrent sur la pas de la porte. Ils récupérèrent les documents et l'ordinateur et s'enfermèrent dans la pièce qui leur servait de bureau. Malgré leur fatigue, ils ne purent s'empêcher de consulter rapidement tous les documents qu'ils avaient subtilisés. Le dernier relevé bancaire au nom de l'Eglise Harmonique Universelle laissait apparaître un solde époustouflant et un très confortable versement sur le compte du « Père Moréno ». Quelques factures ne donnaient que des indications banales sur les divers achats récents de l'Eglise et de Moréno. Seules deux feuilles comportant des suites de mots manuscrites semblaient avoir une réelle importance, mais leur interprétation était impossible pour un lecteur non averti. Raymond ouvrit l'écran de l'ordinateur portable et appuya sur le bouton de mise en marche. Après le temps d'initialisation une superbe photo des Montagnes Rocheuses s'afficha à l'écran, Raymond appuya sur la touche « Entrée » et ce qu'il redoutait apparut : « Mot de passe : ». Voilà, il n'irait pas plus loin. Carole, qui avait suivi la manipulation, exprima clairement ce que pensait Raymond :

- Seul peut-être Sylvain pourrait passer outre ce blocage, ou bien trouver le mot de passe utilisé par Moréno, seulement nous ne savons pas quand nous pourrions retrouver Sylvain.

- Allons nous coucher, nous ne pouvons rien faire de plus pour l'instant. Demain j'enverrai Jean acheter le journal au village, j'espère que Lagadec aura pu rassembler suffisamment de détails sur l'opération de la police et que nous pourrions avoir des renseignements sur ce qu'est devenu Sylvain.

## CHAPITRE 16

Monsieur Ripper était un homme froid et stoïque, aucune émotion ne se lisait jamais sur son visage. Mais lorsqu'il eut terminé la lecture, dans le journal du jour, de l'article ayant pour titre « Enfin démasqués et arrêtés », une onde de colère l'envahit. Il le relut une seconde fois.

*« Enfin démasqués et arrêtés. Hier soir, suite à un appel téléphonique anonyme, une opération de police a permis de démasquer la bande de malfaiteurs qui, depuis plusieurs semaines, dérobait des voitures de grosse cylindrée dans et autour de Grenoble. Ce sont plus de trente véhicules volés que les policiers ont découvert dans un entrepôt situé dans la commune d'Echirolles. Les cinq malfaiteurs présents sur les lieux ont été interpellés et immédiatement placés en garde-à-vue. L'un d'eux, blessé, a dû être transporté à l'hôpital. Les enquêteurs soupçonnent ces individus d'appartenir à une entreprise criminelle d'une bien plus grande envergure car plusieurs armes, certaines de gros calibres, ont aussi été découvertes sur place ainsi que de nombreux drones à usage militaire. Bien que peu d'informations nous soient parvenues à ce stade, nous pouvons d'ores et déjà penser que cette opération va bien au-delà du simple vol de voitures, pour preuve la présence du Préfet de l'Isère sur les lieux durant l'intervention. Cette affaire vient encore dégrader l'image de la capitale des Alpes, déjà bien ternie par de nombreux vols, règlements de compte, trafics de drogue, homicides ou tentatives d'homicides dont certains n'ont toujours pas été éclaircis à ce jour. L'agression ayant eu lieu le long du Drac dimanche dernier en est un exemple frappant. Nous vous tiendrons informés dès que nous pourrons obtenir de plus amples informations auprès des autorités de police ».*

Il ne faisait aucun doute dans l'esprit de Monsieur Ripper que les cinq personnes appréhendées étaient les acolytes de Moréno, et peut-être bien Moréno lui-même. Monsieur Ripper tenta immédiatement une connexion Skype avec l'abbé, sans résultat. Il hésita à téléphoner, si Moréno était en ce moment retenu dans les locaux de la police sa ligne téléphonique devait maintenant être sous écoute. Monsieur Ripper ne risquait rien, il disposait de plusieurs lignes téléphoniques totalement anonymes mais il ne fallait pas laisser parler Moréno, on ne pouvait pas prévoir ce qu'il pourrait dire si on lui en laissait le temps. Il composa le numéro et après seulement deux sonneries une voix répondit : « Allo ! ». Ce n'était pas Moréno, l'abbé faisait donc partie des cinq. Monsieur Ripper raccrocha immédiatement et ricana intérieurement en imaginant ce que cet appel allait déclencher chez les policiers : capture du numéro, recherche du fournisseur téléphonique, demande des renseignements clients, tentative de localisation de l'appel et certainement beaucoup d'autres investigations, qui toutes échoueraient.

Cette incarcération probable de Moréno compromettrait gravement l'action projetée en France, même s'il avait décidé de la différer par rapport aux autres actions dans les pays visés. Il avait eu grand tort de confier à l'abbé la responsabilité des deux axes de son Projet. Autant il avait été excellent dans l'hameçonnage des fidèles, autant il avait été mauvais dans l'organisation logistique. Le nombre de fidèles assidus dans l'Eglise française se montait aujourd'hui à plus de deux millions, quelle autre religion pouvait en aligner autant ? Les nombreuses personnalités de tous horizons qui avaient rejoint l'Eglise lui donnaient une respectabilité qui attirait chaque jour de nouvelles adhésions. Ce travail là, c'est Moréno qui l'avait mené, n'hésitant pas à apporter l'aide de l'Eglise aux plus démunis ; offrant des emplois aux meilleurs éléments et assurant leur progression tel Gabriel son second ; soudoyant des fonctionnaires ou des politiciens pour lever les barrières administratives ou pour éloigner des contrôles trop rigoureux. Ces mêmes politiciens se retrouvaient parfois parmi les fidèles, nombre d'entre eux qui faisaient miroiter la lune à leurs électeurs étaient eux-mêmes très crédules. C'est d'ailleurs cela qui faisait la force de ces nombreux dirigeants solides qui se trouvaient maintenant installés de façon durable au sommet de nombreux états, beaucoup étaient de fervents sympathisants de l'Eglise, certains étaient sous la coupe du Guide, le monde allait enfin connaître une véritable hiérarchie des valeurs. Surtout, Moréno était un très habile prédicateur, ses prêches enthousiasmaient les foules, enracinaient les ferveurs, soudaient entre eux tous ces gens qui avaient un besoin vital de croire. A l'inverse, Moréno n'avait pas su s'entourer des bons éléments pour mener à bien l'indispensable approvisionnement en matériel. Il avait fait appel à de minables petits voyous de banlieue au

lieu de rechercher de vrais professionnels, seul Gaubert échappait à cette critique. Là où il avait aussi totalement échoué, c'était dans la recherche et l'élimination des opposants. Bien sûr, il avait su se débarrasser de Claire, fausse croyante irrémédiablement corrompue par la fornication, mais elle n'était qu'un pion mineur dans l'organisation qui cherchait à nuire au Projet.

Il s'agissait maintenant de remettre la machine en route. Tout d'abord, si la garde-à-vue de Moréno devait se poursuivre ou même se transformer en incarcération, il fallait rassurer les fidèles qui ne verraient pas avant longtemps leur Divin prédicateur. Pour cela il allait contacter Gabriel Bouvier afin qu'il maintienne les fidèles dans la soumission et l'adoration du Guide suprême dont Moréno n'était que le vénérable représentant. Monsieur Ripper imaginait même de confier à Bouvier un rôle plus stratégique dans les jours ou semaines à venir mais il fallait qu'il y réfléchisse sérieusement. Le deuxième point à régler rapidement était la recherche et la découverte le plus rapidement possible de la base de Zed. Ça, il allait le confier à Antoine Gaubert. Ce n'était certainement pas par adhésion aux thèses développées par Moréno que Gaubert avait effectué plusieurs missions délicates, notamment l'assassinat de Claire, sa sensibilité allait plutôt aux attachés-cases bien remplis. Il décida de l'appeler immédiatement. Comme à son habitude, lorsqu'il décrocha, Gaubert n'émit que :

- Gaubert, j'écoute.
- Bonjour Monsieur Gaubert. Vous ne me connaissez pas directement mais moi je vous connais assez bien puisque je suis le commanditaire de la petite affaire que vous a confiée Moréno, affaire qui a permis la disparition d'une jeune femme un peu trop curieuse et surtout d'une moralité douteuse, vous voyez ce que je veux dire je pense.
- Je vois parfaitement.
- Je sais que cette mission a été correctement remplie malgré une forte résistance à laquelle vous ne vous attendiez pas de la part d'une jeune femme aussi frêle.
- Effectivement, la force et la bravoure de cette petite grue m'ont surpris. Mais ça n'a pas été sans me déplaire, je déteste les exécutions sommaires, je préfère les combats féroces.
- Très bien, revenons à ce qui m'amène aujourd'hui. Je suis le Guide suprême de l'Eglise dans laquelle officie Moréno.
- Guide suprême, c'est un nom ou un titre ?
- C'est le nom sous lequel tous me connaissent, une autre appellation ne vous apporterait rien de plus. Avez-vous lu le Dauphiné libéré ce matin Monsieur Gaubert ?
- Je l'ai lu.
- Et vous en pensez quoi ?
- J'en pense que Moréno est un âne.
- Oui, ça je le savais déjà. Il nous a permis de nous connaître, c'est au moins un bon point pour lui. Mais oublions Moréno, avez-vous des informations sur ce regroupement nocturne et sur les raisons de l'intervention de la police ?
- J'ai des informations on ne peut plus fiables puisque j'y étais.
- Pouvons-nous arrêter de jouer à « questions / réponses » ? Racontez-moi cette soirée dans le détail je vous prie.
- Après son prêche du vendredi Moréno n'avait qu'une hâte, faire cracher à son prisonnier le lieu de retraite d'un certain Hardin. Il m'avait demandé d'être présent pour qu'aussitôt le renseignement fourni, je puisse aller vérifier sa véracité. Je me suis donc rendu là où j'avais amené le dépositaire du renseignement après l'avoir capturé avant-hier, c'est un entrepôt situé à Echirolles. Le gardien des lieux avait été prévenu de mon arrivée et m'attendait. Lorsque Moréno et les deux connards qui l'accompagnaient sont arrivés, ils ont immédiatement tenté de faire parler le type qu'il retenait prisonnier. Ils n'ont pas pu aller bien loin dans leur séance de torture médiévale car la police a investi les lieux et malgré une médiocre tentative de Moréno pour échanger notre départ contre l'intégrité physique du prisonnier, les flics sont intervenus et ont coffré tout ce beau monde.

- Sauf vous ?
- Oui. Je suis d'un naturel plutôt méfiant et je ne m'attarde jamais dans un endroit sans avoir vérifié toutes les possibilités de fuite. Une trappe antifumée bien placée et donnant sur les toits m'a permis de m'éclipser juste avant l'intervention policière.
- Vous ne savez donc pas ce qui est advenu du jeune homme prisonnier.
- Je suppose qu'aujourd'hui il se trouve dans un hôpital grenoblois car ce con de Moréno a cru qu'en lui faisant sauter un doigt, qu'il a jeté aux pieds de l'officier qui conduisait l'opération, il allait pouvoir négocier son départ.
- C'est très étonnant que cet épisode n'ait pas transpiré dans la presse, c'est pourtant le genre de détail qui fait vendre.
- Il y avait un journaliste sur place mais il a été maintenu loin de l'opération, c'est le chauffeur du Préfet, probablement sur ordre de son patron, qui s'est chargé de lui transmettre les renseignements qui devaient être divulgués.
- Comment savez-vous cela ?
- Tout simplement parce que j'étais à côté du journaliste. Je ne voulais pas partir sans connaître la fin de l'histoire.
- Vous êtes un homme prudent mais vous n'avez pas froid aux yeux Monsieur Gaubert.
- C'est pour ça que je suis encore en vie.
- Etes-vous toujours prêt à travailler pour nous ?
- Ça va dépendre de ce qu'il y a à faire et de l'épaisseur de l'enveloppe.
- Il s'agit simplement de remplacer l'âne Moréno par le chien de chasse Gaubert, afin de trouver où se cache celui que vous connaissez sous le nom de Hardin mais que nous appellerons Zed. Je vous rappelle un peu plus tard pour que nous parlions de vos honoraires et, si vous acceptez ce travail, pour vous donner les informations dont je dispose.
- J'attends votre appel.

Ils coupèrent la communication chacun au même instant.

Monsieur Ripper devait maintenant appeler Gabriel Bouvier et lui faire part de l'action qu'il avait envisagée tout en poursuivant sa conversation avec Gaubert. Il avait encore besoin de Moréno et de son emprise sur les fidèles impliqués dans le Projet, il fallait donc libérer Moréno et le seul qui pouvait déclencher un mouvement de soutien, c'était Bouvier. Il composa le numéro de Bouvier.

## CHAPITRE 17

En ce dimanche 18 avril, le Dauphiné Libéré revenait sur l'affaire du vol des grosses cylindrées et sa suite :

*« Nous avons appris avec étonnement que le célèbre prédicateur, l'abbé Raoul Moréno, appartenait au groupe de personnes interpellées lors de l'opération qui a permis d'appréhender les voleurs de voitures qui sévissaient depuis plusieurs semaines sur l'agglomération grenobloise. C'est plus d'une trentaine de véhicules de grosses cylindrées qui ont été retrouvés. D'après ce que nous savons des premiers interrogatoires, il semble que ce soit un appel téléphonique anonyme, reçu alors qu'il accomplissait son prêche hebdomadaire, qui soit à l'origine de la présence du très respecté Raoul Moréno dans ce lieu au moment de l'opération policière. Cet appel l'aurait fait quitter très tôt la salle du prêche accompagné de deux de ses fidèles pour aller porter secours à un homme retenu contre son gré dans l'entrepôt. Ce départ précipité a été confirmé par plusieurs fidèles. Nous ne savons rien de l'origine de cet appel anonyme. Dès qu'ils ont été avertis de la garde-à-vue de leur abbé, les fidèles de l'Eglise Harmonique Universelle ont pressenti un complot visant à salir, voire à détruire, l'image de leur religion ainsi que celle de son représentant pour la France. D'ailleurs de nombreuses personnalités, principalement politiques, ont très vite émis des protestations sur la décision arbitraire qui a permis de placer l'Abbé en garde-à-vue. Une manifestation de soutien s'est formée spontanément devant le commissariat hier soir dès que la garde-à-vue de quatre des cinq personnes interpellées a été confirmée et qu'a été divulguée leur identité. De sources policières, les dires de Moréno et de ses deux accompagnants laissent penser que seul le gardien de l'entrepôt et un autre homme qui a disparu avant l'intervention policière soient indirectement mêlés aux trafics de véhicules, les voleurs, absents au moment de l'intervention de la police et pour l'instant inconnus, louaient l'entrepôt et ne semblaient pas mêler le gardien à leurs activités. Le propriétaire des lieux, contacté, a déclaré ne pas savoir qui étaient les locataires de son local car il en laissait la gestion à un administrateur de biens, celui-ci est pour l'instant injoignable. Ce qui embrouille un peu plus la situation, c'est que la cinquième personne présente dans l'entrepôt est celle qui aurait été retenue prisonnière, c'est elle qui a été transportée en ambulance au CHU de Grenoble. D'après nos informations cette personne affirme que c'est bien l'abbé Moréno et ses acolytes qui l'ont fait enlever et retenu prisonnier. De plus il affirme que c'est un des fidèles de l'abbé qui lui a coupé deux phalanges du petit doigt, ce qui explique son hospitalisation. Après avoir été longuement entendu par les enquêteurs, l'abbé Moréno et ses deux fidèles seront probablement relâchés en fin de journée mais mis sous contrôle judiciaire, seul le gardien de l'entrepôt fait l'objet d'un mandat de dépôt, il est placé en détention provisoire. Quant à la personne blessée elle est sortie de l'hôpital mais reste toujours en audition à l'heure où nous écrivons ces lignes. L'homme lui ayant tranché deux phalanges de l'auriculaire serait aussi celui qui l'a enlevé et enfermé dans l'entrepôt. Nous n'en savons pas plus aujourd'hui et vous tiendrons au courant des démêlés de cette affaire qui devient très confuse car elle pourrait être liée à l'attentat qui a eu lieu sur les bords du Drac dimanche dernier ».*

En lisant ces lignes Monsieur Ripper pensa que la situation n'était pas si mauvaise, elle lui permettait de réorganiser son dispositif français qui souffrait d'avoir été le premier lieu d'implantation de l'Eglise et avait donc accumulé tous les péchés de jeunesse. La position de Moréno dépendait beaucoup des malversations qu'il pouvait révéler, et qui viendraient alourdir les charges à son encontre, il pouvait dès à présent lui ôter toutes responsabilités dans l'organisation du Projet sans craindre de réaction négative de sa part, il n'allait lui laisser que la poursuite du gain régulier de nouveaux convertis, l'entretien de la ferveur des fidèles et, ce qui était encore un gage de confiance, les relations avec tous les personnages influents favorables à leur mouvement.

Gaubert étant probablement déjà sur la piste de Zed, Moréno étant bientôt revenu à sa tâche de prédilection, il restait à trouver qui allait se charger du déroulement de l'opération « Apocalypse », il avait déjà quelqu'un en vue. Il appela Gabriel Bouvier :

- Monsieur Bouvier.
- Oui, bonjour.

- Nous nous sommes entretenus hier et je vous félicite pour la rapidité avec laquelle vous avez pu rassembler autant de fidèles pour soutenir l'abbé Moréno, plus de trois cents je crois, lors de la manifestation devant le commissariat.
- Si j'avais pu disposer de plus de temps, c'est plus de mille personnes qui auraient manifesté.
- Trois cents, c'est déjà bien et cela a probablement pesé dans la décision du juge qui a décidé de remettre notre ami en liberté dès ce soir, d'après ce que je peux lire dans le journal du jour.
- Ce sera avec une immense joie et un grand soulagement que nous retrouverons notre abbé.
- Je n'en doute pas. Seulement cette affaire va lui occasionner pas mal de tracas et moins de temps pour se consacrer à l'ensemble des tâches que je lui avais confiées. Aussi j'ai décidé de le décharger de l'organisation du Projet qui va faire de notre Eglise l'incontournable interlocuteur de nombreux gouvernements à travers le monde. L'abbé Moréno vous a-t-il mis au courant de ce Projet ?
- Il m'en a parlé en termes très vagues, il m'a simplement répété à plusieurs reprises qu'un jour l'Eglise frapperait un grand coup, que le 11 septembre à côté n'était qu'une piqure d'insecte, et qu'alors la plupart des pays devraient se soumettre aux exigences spirituelles des lois de l'Eglise. J'avoue que j'ai toujours pris ces déclarations pour des vœux pieux, sans fondement réel. Jamais je n'ai envisagé que cela puisse se réaliser.
- Et si je vous disais, moi, que cela est réalisable et même que tout est prêt pour que l'avènement en soit proche. Il sera le premier jour de la suprématie de l'Eglise sur de nombreux états, et les autres suivront. Une croyance universelle s'installera et le monde des croyants connaîtra enfin une période de béatitude à laquelle il aurait dû accéder depuis longtemps.
- J'ai beaucoup de mal à croire cela.
- Je peux vous apporter la preuve de ce que j'avance. Avant cela je vais vous confier une mission sans difficultés majeures mais essentielle pour la suite de notre opération. Vous connaissez bien Monsieur Moréno ?
- Bien sûr. Nous nous voyons pratiquement chaque jour, c'est lui qui m'a fait gravir, très vite, les échelons de l'Eglise et il me considère comme son second.
- Etes-vous déjà allé chez lui ?
- Oui, de très nombreuses fois.
- Alors retournez-y maintenant, fouillez son bureau et rapportez avec vous tout ce qui vous semblera en relation directe avec l'organisation de notre grand Projet.
- Mais je ne peux pas lui faire ça !
- Vous ne lui faites aucun mal, au contraire vous le déchargez d'une tâche qu'il ne pourrait plus assumer. Faites cela très vite car nous sommes aujourd'hui dimanche, les services de police sont peu actifs. Mais probablement dès demain une perquisition aura eu lieu au domicile de notre grand prédicateur et tout ce que je vous demande de rapporter sera alors dans les mains de la police.
- Vous avez raison, il vaut mieux récupérer tous les documents qui concernent l'Eglise.
- Et n'oubliez pas le ou les ordinateurs ainsi que tous les périphériques et supports de sauvegarde.
- Je dis quoi à Madame de Fontenoy pour justifier ce déménagement ?
- Elle est lourdement handicapée mais pas sourde ni idiote, n'est-ce pas ? Alors elle a dû entendre à la radio, voir à la télévision régionale ou encore lire dans les journaux ce qui est arrivé à son compagnon. Elle vous connaît et vous fait probablement confiance, dites-lui que c'est Moréno qui vous a fait passer un message demandant ce déménagement avant l'arrivée de la police.
- Très bien, j'y vais immédiatement, le temps de contacter quelques fidèles pour m'aider et surtout pour nous assurer que son domicile n'est pas déjà surveillé.
- C'est bien, vous pensez à tout. Faites vite, je vous rappelle dans deux heures pour savoir comment ça s'est passé.
- Ne vaudrait-il pas mieux que ce soit moi qui vous appelle dès que nous en aurons terminé ?
- Non, faites comme je dis et n'essayez pas de rappeler au numéro qui s'affiche sur votre téléphone, vous n'obtiendriez aucune réponse, pas même un message. Je vous rappelle dans deux heures.

Monsieur Ripper coupa la communication. Il lui restait quand même un problème à résoudre, il n'avait jamais eu de contact physique avec aucun des membres de l'Eglise, son identité n'était connue de personne et personne ne l'avait jamais vu physiquement. Il ne comptait pas déroger à cette règle mais il devait absolument récupérer le matériel appartenant à Moréno. Il rappela Bouvier :

- Monsieur Bouvier, c'est encore moi. Juste une précision, ne prenez pas votre véhicule personnel pour ce petit transfert, utilisez une fourgonnette appartenant à l'Eglise. Lorsque je vous rappellerais je vous dirais quoi faire de tout ce que vous avez emporté.

Monsieur Ripper rappela Gabriel Bouvier exactement deux heures après son dernier appel.

- Monsieur Bouvier, avez-vous terminé notre petit déménagement ?
- Oui Monsieur, nous avons tout emporté, probablement aussi des classeurs n'ayant aucun rapport avec l'Eglise mais nous n'avons pas eu le temps de faire un réel tri. Mais il y a un souci, madame De Fontenoy nous a informé que plusieurs personnes s'étaient introduites chez elle hier soir en passant par la baie vitrée qui donne sur le jardin à l'arrière de la copropriété. Elle n'a pas pu les voir car ils ne sont pas entrés dans sa chambre et ils n'ont pas répondu à ses appels. Elle a demandé à l'assistante médicale qui vient chaque matin de regarder dans le bureau de Monsieur Moréno, il semble que rien n'ait été dérobé. Sauf peut-être un ordinateur puisque vous en avez fait mention et nous n'en avons pas trouvé.
- Pas d'ordinateur ! Alors ce doit être la seule chose qu'ont emportée les visiteurs. Et je me doute de qui il s'agit. Cela change mes dispositions Monsieur Bouvier, mettez tout ce que vous avez emporté dans une caisse et conservez-la chez vous, pas dans les locaux de l'Eglise. Maintenant il faut que nous parlions d'avenir. Etes-vous toujours accompagné en ce moment ?
- Non je suis seul, dans la salle de réunion de l'Eglise.
- J'ai confiance en vous Monsieur Bouvier, Moréno ne tarissait pas d'éloges sur votre travail au sein de l'Eglise et sur votre capacité à mener à bien toutes les tâches qui vous ont été confiées. Alors je vais être direct avec vous : Vous sentez-vous capable de prendre la suite de Moréno pour assurer l'aboutissement de notre grand Projet ?
- Pour vous répondre, il faudrait que je connaisse ce grand projet.
- Asseyez-vous, ne notez rien de ce que je vais vous dire mais retenez en l'intégralité. N'hésitez pas à me faire répéter si vous ne saisissez pas le moindre de mes propos. Etes-vous prêt ?
- Oui, je vous écoute.

## CHAPITRE 18

Carole et Raymond avaient eux aussi lu le journal. Carole était catastrophée :

- Ils lui ont coupé un doigt, quelle horreur ! Quelle bande de salauds ! Ah, j'en viens à envier ceux qui n'ont pas notre morale et sont prêts à faire justice eux-mêmes, j'ai envie de les massacrer.
- Ne dis pas de bêtises Carole, lui répondit Raymond, tu serais incapable de te servir d'une carabine à plomb. Tu devrais plutôt te réjouir, Sylvain est vivant et un bout de doigt en moins n'empêche pas de vivre normalement.
- Mais il a dû souffrir énormément.
- Et être énormément soulagé de s'en sortir à si bon compte.
- Comment peux-tu être aussi insensible ?
- Je ne suis pas insensible, j'essaie simplement de contrebalancer ton hyper sensibilité dès qu'il s'agit de Sylvain. Il a dû souffrir et nous en sommes en partie responsable puisque c'est nous qui l'avons bien involontairement immiscé dans notre combat, qui est aussi le sien mais il ne le sait pas.
- Et tu penses qu'il n'a rien révélé à ses tortionnaires ?
- Je le pense car s'il l'avait fait il aurait beaucoup plus chargé Moréno et sa bande afin qu'ils ne puissent pas être remis en liberté immédiatement. Comme il ignore tout de notre action il ne sait pas ce que nous souhaitons : un Moréno libre ou incarcéré.
- Mais pourquoi lui qui désirait tant relater ton agression à la police se serait-il tu aujourd'hui alors qu'on l'aurait écouté avec beaucoup d'attention ?
- Il n'y a qu'une seule raison je pense : toi. Et peut-être un peu moi, mais à bien moindre échelle. Il sait que nous ne souhaitons pas de publicité sur notre action et une déposition l'aurait obligé à parler de nous, imagine ce qu'il se passerait si nous réapparaissons : direction le commissariat et les premières informations que les policiers vont nous demander de fournir, ce sont nos noms, adresses et tout ce qui va avec. Bon, arrêtons de nous épancher sur le sort de Sylvain, à part un auriculaire raccourci tout va bien pour lui, la police ne va pas le lâcher de sitôt même s'ils ne le gardent pas en détention, il est donc en sécurité pour quelques jours. Nous avons du travail. Je vais quand même dire à Jean et Daniel de scruter les alentours pour nous éviter toutes surprises.

Ils se rendirent dans le bureau et tentèrent durant toute la journée de trouver dans les papiers dérobés chez Moréno des éléments les informant de cette grande opération annoncée.

La journée se terminait sans qu'ils aient trouvé le moindre renseignement utile, ils étaient découragés. Avoir pris tant de risques pour un résultat nul ! Et dire que tout devait se trouver dans les fichiers de cet ordinateur qu'ils ne pouvaient pas démarrer !

La nuit déposait son voile sombre sur les montagnes environnantes, seul l'Obiou et le Grand-Ferrand, les deux principaux sommets de la chaîne du Dévoluy, voyaient leur tête rougir pour quelques minutes encore sous les rayons du soleil couchant.

Jean et Daniel avaient regagné la ferme, il n'y avait rien à signaler d'inquiétant dans les environs proches ni au village. Ils se mirent à table avec Carole et Raymond. C'est Raymond qui avait préparé le repas, Daniel avait apporté de la charcuterie préparée par son épouse. Il ne comprenait pas qu'on puisse ne manger que des légumes et ne boire que de l'eau :

- Comment faites-vous pour être toujours en forme sans manger de viande ou de poisson, pas même des œufs ?
- Comme tu peux le voir, nous nous portons bien. Lorsqu'on suit un régime bien équilibré, nous absorbons tout ce dont notre corps a besoin.
- Mais où est le plaisir de manger ?
- C'est une question de culture, le bien manger pour Carole et moi ne passe pas par la viande ou le poisson, le goût de chaque légume réjouit autant nos papilles qu'un gigot d'agneau pour toi.

- Ce superbe Côtes-du-Rhône, vous ne voulez même pas y goûter ?
- Non, merci.
- Si, moi je veux bien y goûter, dit Carole sous les yeux ébahis de Raymond.

Daniel versa juste une lichette de vin dans le verre de Carole. Elle y trempa les lèvres, s'arrêta visiblement surprise par cette saveur qu'elle n'avait jamais perçue, puis elle avala le reste du verre à petites gorgées, elle semblait apprécier. Raymond la regardait sans dire un mot.

C'est à cet instant qu'on frappa à la porte. Tous se figèrent, aucun bruit n'avait troublé le silence de la nuit, aucun véhicule n'était entré dans la cour de la ferme, ni même passé récemment sur la route. Ils se regardèrent sans bouger. On frappa à nouveau, un peu plus fort. Jean se leva et alla décrocher le fusil qui se trouvait pendu près de la porte. Il regarda Raymond qui hésita un instant. Il fit signe à Jean de tourner la clé dans la serrure afin de débloquer la porte puis il lança d'une voix forte :

- Entrez, la porte est ouverte.

La porte s'ouvrit lentement et une tête se pencha en avant, coiffée d'un casque de cycliste et totalement masquée par un passe-montagne, seuls les yeux étaient visibles. L'homme, il semblait que c'en était un, entra dans la pièce après avoir observé chaque personne présente. Il était vêtu d'une veste aux couleurs voyantes telles qu'en portent les cyclistes, d'un pantalon de sport et portait des baskets aux pieds. Une main était gantée, l'autre était totalement dissimulée par un pansement. Ce fut Carole qui réagit la première, elle se leva et se jeta au cou de Sylvain qui la prit dans ses bras. Il eut très envie de l'embrasser, il sentait que cette envie était largement partagée mais la présence des trois hommes interloqués qui regardaient cette scène les en empêchèrent. Ils se serrèrent très fort et ne se séparèrent que lorsque Raymond fut remis de sa surprise :

- Bonjour Sylvain, quelle joie de te revoir
- Bonjour Raymond, bonjour messieurs.
- Mais avant de poursuivre les mondanités, interrompit Raymond, comment es-tu venu ici, nous n'avons pas entendu de voiture ?
- Voyez ma tenue, je suis venu à vélo.
- À vélo ! s'exclamèrent en même temps Carole et Raymond.
- Je suppose que vous ne souhaitiez pas vraiment que l'on me suive jusqu'ici. Alors je ne suis dit que pour venir jusqu'à vous sans crainte d'être filé, le meilleur moyen de transport était le VTT. J'ai bien fait d'ailleurs car il a bien fallu que j'emprunte un bout de départementale pour rejoindre les sentiers du balcon-est du Vercors et pendant tout le temps où j'ai roulé sur la route une voiture ne m'a pas lâché. Dès que j'ai attaqué le très raide sentier au départ de La Tour Sans Venin<sup>3</sup>, mes suiveurs ont bien tenté d'engager la voiture mais ils ont dû très vite renoncer. Vous remarquerez que je suis volontairement parti vers le nord-ouest pour ne pas donner d'indication de direction. J'ai eu un moment peur d'une surveillance par drone car j'en ai entendu un qui naviguait au-dessus de ma tête, mais très vite il s'est éloigné. Une fois que j'ai eu rejoint le sentier du balcon-est, je l'ai parcouru jusqu'à Vif, ensuite j'ai repris la route jusqu'ici sans être suivi, il fait nuit, j'aurais remarqué les phares. J'espère qu'il reste de quoi manger car je meurs de faim.
- Installe-toi, lui dit Carole, je te sers. Mais avant de manger, veux-tu goûter de cet excellent Côtes-du-Rhône.

Ce fut au tour de Sylvain de s'étonner de l'appréciation d'un vin par Carole. Lors de leurs quelques repas pris en commun avant l'agression ou lors de sa détention ici, Carole n'avait mangé que des légumes et des fruits et bu uniquement de l'eau. Il ne fit aucune remarque, il avait trop faim mais il commencerait volontiers par

---

<sup>3</sup> Lieu-dit à l'ouest de Grenoble sur la route d'accès au Vercors

un petit verre de Côtes-du-rhône. Carole le servit et, ébahissement de Sylvain, elle en versa dans son verre et trinqua :

- A ton retour !

Jean et Daniel regardèrent cette scène avec amusement mais Raymond semblait assez déconcerté. Ils le regardèrent tous manger sans oser l'interrompre. Dès qu'il fut rassasié, il savait que malgré sa fatigue il fallait qu'il satisfasse leur légitime curiosité. Après que Jean lui eût servi un café il entreprit le récit de ses aventures : sa capture alors qu'il rentrait chez lui, son enfermement dans l'entrepôt, la visite de Moréno tentant de le persuader de divulguer la base où se tenaient ses amis et le début de l'interrogatoire avec autour de lui Moréno, le gardien de l'entrepôt, l'homme qui l'avait capturé et les deux agresseurs du dimanche. Il avoua franchement qu'il avait eu très peur, l'arrivée inespérée de la police fut un soulagement extrême.

- C'est nous qui avons appelé la police, dit Carole. Nous pensions pouvoir te délivrer seuls mais quand nous avons vu que Moréno se faisait accompagner des deux assassins nous n'avons trouvé que cette solution pour t'éviter des sévices qui auraient été encore plus horribles qu'un doigt coupé.
- Vous n'avez pas eu peur que je vous trahisse et que je donne le lieu de votre retraite ?
- Carole n'a pas eu peur, répondit Raymond, moi si. Je sais ce qu'on peut faire endurer à un homme lorsqu'on veut qu'il parle.
- Tu as raison Raymond, je m'étais juré de ne rien dire tout en ne sachant pas ce que j'étais capable de supporter. Je ne sais pas si j'aurais accepté l'amputation d'un deuxième doigt ?

Sylvain bailla et se frotta les yeux, il n'avait pas bénéficié d'une bonne nuit de repos depuis quarante-huit heures et les cinquante kilomètres à vélo lui pesaient, la fatigue accumulée se faisait sentir. Carole lui proposa un autre café qu'il accepta, ce qui lui permit de poursuivre son récit :

- Lorsque le salopard et le gros lourdaud sont passés derrière moi j'ai bien cru que s'en était fini, ils allaient me trucider pour que je ne dévoile pas leur implication dans l'agression de dimanche dernier et mon enlèvement. Et puis quand le salopard qui tenait un couteau a pris une de mes mains ligotées j'ai alors espéré qu'il allait me délivrer. J'ai très vite déchanté, la douleur m'a fait perdre connaissance lorsqu'il m'a tranché le petit doigt. Lorsque je suis revenu à moi, ce sont deux ambulanciers et une infirmière qui étaient auprès de moi. Bien sûr, les deux phalanges coupées n'ont pas été récupérées, piétinées par les gendarmes au moment de leur intervention. J'ai été conduit à l'hôpital, le chirurgien n'a pu que constater les dégâts et faire le nécessaire pour éviter une infection. J'ai passé une très mauvaise nuit, non pas à cause de la douleur, on m'avait donné des calmants, mais parce que je revivais tous ces événements auquel je ne comprenais rien. Et puis, malgré la présence d'un policier devant la porte de ma chambre, je ne pouvais pas m'empêcher de craindre une nouvelle tentative d'enlèvement. Le matin, dès huit heures, deux policiers sont venus m'interroger. Ils voulaient connaître mon emploi du temps précis dès le dimanche de notre agression. J'avais eu toute la nuit pour construire une histoire qui me semblait plausible. Je n'allais pas, bien sûr, leur raconter notre fuite jusqu'ici ni ma détention dans cette ferme pas plus que mon évasion. Ou plutôt j'allais leur raconter quand même mais pas tout à fait dans les mêmes conditions. Voilà, en version courte, ce que je leur ai servi : « Nous faisons, mon ami Raymond et moi, notre footing hebdomadaire lorsque deux grosses brutes en quad nous ont attaqués et ont tiré sur Raymond, le blessant à l'abdomen. Alors que j'allais téléphoner pour appeler des secours une femme s'est présentée comme médecin et m'a demandé d'aller chercher sa voiture pour que nous puissions nous rendre très vite à l'hôpital. J'ai fait ce qu'elle disait car elle avait une attitude très professionnelle. Dès mon retour, nous avons placé Raymond dans la voiture et elle m'a demandé de conduire. Alors que nous roulions elle a passé un coup de téléphone en disant simplement « Nous nous arrêtons sur le parking du supermarché ». Cela m'a étonné mais nous étions déjà près de l'entrée de ce parking et elle m'a demandé d'y entrer et d'en faire le tour puis de me garer près d'un véhicule d'où sont sortis trois hommes qui m'ont fait descendre de la voiture de la soi-disant médecin, ils m'ont aussitôt attrapé, bâillonné, ligoté et

- enfourné dans leur véhicule. Ils m'ont conduit dans l'entrepôt où j'étais prisonnier. » J'ai précisé aux policiers que je n'avais pas revu Raymond depuis et que je n'avais pas su ce qu'il était devenu.
- Mais le lieutenant de police savait que tu étais près de chez toi jeudi puisqu'il t'a téléphoné et que tu lui as répondu, intervint Carole.
  - Oui, je n'avais pas fini mon histoire. Je leur ai dit que j'avais réussi à m'évader après cinq jours de détention mais que, comme devait le savoir justement le lieutenant de police qui voulait m'interroger, j'ai été repris par deux des ravisseurs du dimanche qui m'avaient ramené à l'entrepôt. Ils m'ont fait répéter cette histoire une bonne dizaine de fois, revenant sur des détails, reposant les mêmes questions sous une forme différente. Ils voulaient posséder plus de détails sur l'homme qui m'avait tranché le doigt, celui qui a disparu lors de l'intervention policière, mais je ne pouvais malheureusement rien leur dire d'autre que son signalement, Moréno l'a bien appelé par son nom quand il lui a dit de me couper un doigt mais j'étais loin et je ne l'ai pas entendu. Les enquêteurs m'ont épuisé. Je voyais bien qu'ils ne croyaient qu'à moitié à mon histoire mais ils n'y ont pas trouvé de faille. J'ai quand même dû coucher dans une cellule du commissariat hier soir, ils ne m'ont relâché que ce matin après une nouvelle série de questions. J'avais ordre de ne pas sortir de chez moi en attendant ma convocation par un juge pour un nouvel interrogatoire. Comme vous le voyez, j'ai honteusement désobéi.
  - C'est parfait, commenta Raymond. Moréno a bien évidemment raconté une histoire bien différente, seules ses relations lui ont permis une libération rapide mais il va se tenir tranquille durant un bon moment. Le danger vient maintenant de celui qui manque à l'appel, celui-là m'inquiète beaucoup.
  - D'autant plus, répondit Sylvain, que ce n'est pas un tendre. Il me fait penser à Lee Van Cleef dans « Le bon, la brute et le truand ».
  - C'est un double bonheur que tu sois là, nous allons avoir besoin de tes connaissances informatiques. Mais nous allons attendre demain, je suppose que tu souhaites dormir. Nous allons te laisser, tu connais ta chambre, dit Raymond avec un sourire.
  - Oui, je connais le chemin.

Après une bonne douche, il se glissa dans les draps et éteignit la lumière. Presque aussitôt la porte de la chambre s'ouvrit doucement et quelqu'un s'approcha du lit sans un mot. Il allait s'enquérir de l'identité du visiteur mais déjà elle avait ôté tous vêtements et se glissait dans le lit, tout contre lui.

Il était tard quand ils décidèrent enfin de dormir. Avant de fermer les yeux Sylvain ne put s'empêcher de réciter doucement quelques vers d'une poésie qu'il avait apprise lorsqu'il était lycéen :

« Au temps, suspend ton vol, et vous heures propices  
Suspendez votre cours,  
Laissez-nous savourer les rapides délices  
Des plus beaux de nos jours

Mais je demande en vain quelques moments encore,  
Le temps m'échappe et fuit.  
Je dis à cette nuit : Sois plus lente. Et l'aurore  
Va dissiper la nuit »

- Comme c'est beau ! dit Carole.
- Tu connais ce poème ?
- Non.
- C'est un des plus célèbres poèmes de Lamartine. Je l'ai appris au lycée et je le sais toujours par cœur. J'ai d'ailleurs sauté un quatrain entre les deux. C'est la première fois que tu l'entends ?
- J'ai très vite privilégié le scientifique et j'avoue que mes connaissances littéraires laissent à désirer. Fais-moi aimer tout ce qui m'a manqué dans ma jeunesse, j'aimerais t'entendre me réciter ce poème

en entier mais je crois qu'il faut que nous dormions maintenant. J'ai juste envie d'un doux baiser avant de fermer les yeux et de rêver à toi.

## CHAPITRE 19

Il était près de midi lorsque Sylvain ouvrit les yeux. Il tata de sa main gauche la partie du lit qu'aurait dû occuper Carole, il était seul, aurait-il rêvé ? Cette nuit sublime n'aurait-elle été qu'un songe ? Il sortit du lit sans pouvoir vraiment répondre à cette question. Parfois, lorsque la vie semble nous combler au-delà de ce que nous espérons, il faut un certain temps pour y croire, et un temps encore plus long pour le décroire. Il passa dans le cabinet de toilette. Là, collée sur la glace au-dessus du lavabo, il y avait une feuille où était inscrit d'une écriture fine et d'une calligraphie parfaite :

« Que tout ce qu'on entend, l'on voit et l'on respire,  
Tout dise : « Ils ont aimé ! »

C'étaient les derniers vers du poème de Lamartine. Il n'avait donc pas rêvé et Carole avait pris le temps de rechercher l'intégrale du poème. Il se mit à chanter sous la douche : « Boum, quand notre cœur fait boum... ».

Lorsque Sylvain sortit de sa chambre, la porte du couloir qui menait à la salle à manger s'ouvrit sur Carole, elle referma derrière elle et s'élança vers Sylvain qui la reçut en ouvrant les bras et en les refermant sur elle. Ils s'embrassèrent longuement, passionnément. Le bruit venant de la salle de séjour les obligea à interrompre leur baiser. Carole regarda Sylvain, droit dans les yeux :

- Cette nuit a été merveilleuse. Je t'aime Sylvain.
- Moi aussi je t'aime Carole, je n'ai jamais été aussi heureux qu'en ce moment. Mais cette situation rocambolesque devient terrifiante. J'ai peur pour toi Carole, j'ai peur pour nous. Quand allez-vous vous décider à lever le voile sur vos activités, quand allez-vous me faire confiance ? Et quand tout cela va-t-il se terminer ?
- Je crains qu'il ne te faille attendre encore un peu. Sois patient, nous te laissons dans l'ignorance pour ta sécurité.
- Ma sécurité, tu parles ! Tu as vu ma main ?
- S'il te plait, ne te fâche pas. Oui, j'ai vu ta main, oui je suis désolée, le mot est faible, pour ce qui t'est arrivé par notre faute, oui je conçois ta frustration de ne pas savoir ce qui se trame, mais oui je vais intervenir auprès de Raymond pour qu'on puisse te révéler tous les tenants de ce bazar. Fais-moi confiance, ne gâche pas ce jour qui a pour moi une importance bien plus grande que tu ne peux l'imaginer.
- Encore un mystère !

Ils ne purent poursuivre leur échange, le repas était prêt et Raymond appelait. Daniel était chasseur, il avait apporté un ragoût de sanglier cuisiné par son épouse. Bien que Sylvain soit un opposant farouche à la chasse en tant que loisir, il assumait la contradiction qui lui faisait apprécier quelques préparations de gibiers. Carole et Raymond regardaient ce plat avec circonspection et l'odeur assez forte semblait même les gêner. Ils avaient préparé un taboulé excellent, il fut suivi d'un gratin dauphinois qui accompagna fort bien le ragoût, pour ceux qui en prirent. Le fromage, lui aussi, n'avait pas la cote auprès de Carole et Raymond, en revanche ils apprécièrent énormément le clafouti aux cerises, toujours préparé par l'épouse de Daniel. Le repas terminé, Raymond rappela leur priorité : ils devaient trouver comment accéder aux fichiers présents sur l'ordinateur de Moréno. Il invita Carole et Sylvain à les suivre dans le bureau et expliqua à Sylvain comment ils avaient pu entrer en possession de ce matériel qui ne leur servait à rien jusqu'alors. Sylvain inspecta l'ordinateur quelques instants puis il s'adressa à Raymond :

- Je devrais pouvoir lire ces fichiers si je peux disposer d'un boîtier vide pour disque dur. Avez-vous ça dans tout votre matériel ?
- Non, malheureusement, répondit Raymond. Mais nous pouvons en acheter un, il y a une boutique d'informatique au village. S'ils n'avaient pas ce qu'il te faut alors j'irai à La Mure d'Isère, c'est à peine à vingt kilomètres.
- Très bien. Je démonte le disque afin que tu puisses être certain de trouver la bonne boîte.
- Et comment vas-tu faire, demanda Carole ?
- Je ne vais pas utiliser l'ordinateur de Moréno, il me faudrait probablement des heures, voire des jours pour trouver le bon mot de passe, même si Moréno n'a pas fait preuve d'originalité, les possibilités

sont immenses. Je vais donc connecter le disque dur à un autre ordinateur qui le reconnaitra comme un simple périphérique externe. Mais ce n'est pas forcément gagné, s'il y a une protection particulière sur le disque, ça risque de prendre quand même un long moment pour passer outre, ou peut-être même je ne pourrais pas trouver la faille.

- Bon, démonte ce disque et je pars immédiatement, dit Raymond.

Dès que Raymond fut parti, Carole regarda Sylvain, Sylvain regarda Carole, ils se prirent par la main et se précipitèrent dans la chambre de Sylvain. Ils ne reparlèrent pas des affres de la situation.

Lorsque Raymond fut de retour, Carole et Sylvain attendaient dans le bureau.

- J'ai trouvé ton boîtier.
- Donne, je m'y mets immédiatement. En fait, ce n'est pas compliqué, il suffit d'insérer le disque dans le boîtier et de raccorder celui-ci à un ordinateur, comme on le ferait avec une clé USB. Je peux prendre n'importe lequel des ordinateurs qui sont là ?
- Prends celui qui est près de toi.
- Il est connecté à internet ?
- Oui.
- Alors j'allume et on attend qu'il démarre. Ensuite je branche le disque.

Cela ne prit qu'une minute. Sylvain accéda à l'explorateur de fichiers et cliqua sur la lettre correspondant au disque qu'il venait d'insérer.

- Miracle ! Pas de mot de passe sur le disque et il est bien reconnu comme un périphérique banal. Mais maintenant voyons les fichiers. Un répertoire plein de courriers. J'en ouvre un : lettre d'aide à un ouvrier licencié. Un autre : demande de subvention à un élu local. Je passe à un autre répertoire car il faudrait des heures pour lire tous ces courriers.
- Oui, dit Raymond, explore rapidement tous les répertoires du disque, nous reviendrons ensuite sur ce qui nous semble intéressant.
- Là, je suis sur la comptabilité de l'Eglise, ils peuvent se permettre d'être généreux, les dons affluent. Il y a même des donateurs qui effectuent un virement mensuel, et pour des sommes importantes puisque j'en vois plusieurs autour de mille Euros. Tous les mois !
- C'est intéressant puisqu'il y a les noms mais ce n'est pas l'urgence actuelle. Continue.
- Il y a aussi une liste, celle des fidèles je pense. Je cherche Raymond Hardin, mais je ne le trouve pas ?
- Cherche Mathieu Collomb.
- Le voilà !
- Alors si j'y suis, c'est bien la liste des fidèles de l'Eglise.
- Tu en fais partie ? s'étonna Sylvain.
- Oui. Pour suivre de près les activités de ce monsieur le meilleur moyen était d'adhérer. Et le meilleur endroit pour savoir ce qu'il mijote, c'était le lieu de ses prêches. Mais continue, nous perdons du temps.
- Ouah ! L'abbé a des pensées assez libertines. Je ne sais pas ce que sa religion prône comme principe dans le domaine sexuel mais ce qu'il y a dans ce répertoire n'est pas simplement condamnable par la morale, il l'est aussi par la loi. Des photos et des vidéos pornographiques, c'est autorisé je pense. Mais l'âge probable de certaines partenaires ne doit pas excéder quinze ans, ça c'est interdit et fortement punissable.
- Laisse tomber les questions de morale pour le moment. Si ce qu'il trame est aussi terrible que nous le pensons et si nous pouvons intervenir, nous n'aurons pas le besoin d'ajouter ses orientations pédophiles aux charges qui vont peser sur lui pour qu'il finisse derrière des barreaux jusqu'à la fin de sa vie. Passe à un autre répertoire.
- Eh bien, malheureusement, il n'y en a pas d'autres.
- Alors on va éplucher les répertoires du disque en détail, plus les comptes et les courriers, ça va prendre des jours, se désola Raymond.

Carole aussi était très déçue, elle interrogea Sylvain :

- Il n'y a pas la possibilité de fichiers cachés que nous ne pourrions pas voir ?
- Non, je viens de regarder sans passer par le système d'exploitation classique. Non, rien de caché. Vous êtes vraiment certain que ce type a un projet illicite ?
- Oui, nous en sommes certains et nous en connaissons les raisons. Ce n'est pas lui qui pilote ce projet, c'est quelqu'un de beaucoup plus intelligent, et donc de beaucoup plus dangereux. C'est celui-là que nous voulons atteindre. Nous ne sommes pas seuls, Carole et moi, à tenter de le localiser, mais jusqu'à maintenant, nous avons tous échoué.

Ils restèrent un moment silencieux. Puis Sylvain se frappa le front.

- Que je suis bête, je n'ai pas consulté ses derniers accès à internet, j'espère qu'il n'a pas effacé l'historique. Voyons voir : la banque, un site de sports, un site de commandes en ligne, un site de voyage, une...
- Stop, l'interrompit Raymond. Tu peux aller voir ce site de voyage ?
- Oui, bien sûr, l'adresse est [www.voyages-au-bout-du-monde.info](http://www.voyages-au-bout-du-monde.info). Sur la page d'accueil juste un mot de bienvenue et un menu qui semble donner accès à tous les pays du monde. Si je clique sur la France un autre menu liste de nombreuses villes touristiques. Je clique sur Paris et là je peux avoir accès à la Tour Eiffel, l'Arc de Triomphe, le Louvre, etc... Il semble que tous les principaux lieux culturels, artistiques et touristiques soient répertoriés et que chaque page donne toutes les indications les concernant. La dernière page que Moréno a consultée est celle de Strasbourg. Rien de bien utile pour notre recherche !

Aucun autre site remarquable n'apparaissant dans l'historique, ils se mirent donc à éplucher les courriers et les comptes de l'Eglise en espérant enfin trouver un élément qui les mette sur la piste, soit du projet que pressentaient Raymond et Carole, soit de la localisation de son grand ordonnateur.

## CHAPITRE 20

Ils travaillèrent tard, sans rien trouver qui puisse les éclairer dans leur quête. A trois heures du matin, Raymond décida qu'il valait mieux aller se coucher afin d'être frais et dispos pour reprendre leur recherche dès le réveil.

Après une nuit très courte, lorsque Sylvain sortit de la chambre il croisa Raymond qui lui dit bonjour d'un ton froid et même un peu brusque, probablement le manque de sommeil ajouté à la déception de ne rien avoir trouvé d'utile jusqu'à présent dans les documents dérobés chez Moréno pensa Sylvain. Ils arrivèrent ensemble dans la cuisine où Carole prenait déjà un petit déjeuner. Tout de suite Raymond lui dit sur un ton dur que Sylvain ne lui connaissait pas :

- J'ai eu Gabriel au téléphone cette nuit. Il a enfin réussi à glaner des informations intéressantes et nous pouvons maintenant nous employer à déjouer les manigances infernales du fondateur de l'Eglise.
- C'est formidable s'écria Carole, bien qu'elle sentît que Raymond ne partageait pas sa joie et même semblait contenir une fureur qui la fit réfréner la sienne. Elle poursuivit :
- Cela n'a pas l'air de t'enthousiasmer ?
- Si, cela m'enthousiasme, et j'aurai aimé partager ce moment avec toi dès que j'en ai eu connaissance.

Il poursuivit d'une voix qui tremblait presque d'une colère rentrée :

- Je te rappelle que toi et moi avons une mission à remplir et que rien ne doit nous en distraire. Or cette nuit je suis allé dans ta chambre pour t'apprendre la nouvelle et surtout pour que nous nous remettions au travail immédiatement. Et je n'ai trouvé personne. Nous avons perdu quatre ou cinq heures.

Carole ne sut quoi répondre et Sylvain ne voyait pas quoi dire qui puisse décriper l'ambiance tendue. Raymond enchaina :

- Dépêchez-vous de déjeuner, nous devons nous remettre au travail rapidement.

Ce qui fit immédiatement régir Sylvain. Il répondit tout aussi fermement que Raymond :

- Pour l'instant, NOUS n'allons pas nous remettre au travail, VOUS allez vous remettre au travail. La cause que vous défendez m'est totalement inconnue, les concessions que j'ai faites jusqu'à présent l'ont été uniquement par amitié pour vous deux. Il est donc hors de question que je gâche ma vie pour une cause dont je ne connais rien. Je vous rappelle que j'ai un travail, que malgré ce certificat médical que vous avez fourni à mon employeur celui-ci doit maintenant être informé que je ne suis pas du tout malade et que ce certificat est un faux. Si je me présente demain à mon poste, il est très probable qu'on me stipule mon licenciement immédiat. A cela s'ajoutent quelques grosses frayeurs et deux phalanges en moins. Alors maintenant, ou vous me donnez une explication plausible, ou je reprends mon vélo et je rentre chez moi.
- Je regrette chaque jour que tu sois mêlé à ces événements, répondit Raymond sur un ton adouci. Voilà plusieurs fois que nous débattons de ce sujet et, comme nous te l'avons déjà dit, la première raison pour ne pas t'informer des motivations de notre lutte était ta sécurité. Il faut bien admettre aujourd'hui que ta méconnaissance du pourquoi de nos actions ne t'a pas préservé. La seconde raison est notre propre sécurité, une de nos amies a récemment été assassinée par ceux que nous combattons. Tu l'as dit toi-même, tu ne sais pas jusqu'à quel point tu aurais supporté la torture lorsque tu as été interrogé. Enfin le dernier point, et pas le moindre, est qu'il faudrait plusieurs journées pour une explication claire et entière de ce qui se passe aujourd'hui. Si nous trouvons le moyen d'arrêter la folie du gourou de l'Eglise je prendrais alors tout le temps qu'il faudra pour que tu comprennes, et admettes, l'extraordinaire histoire que je te raconterais. Si nous ne trouvons pas

le moyen d'anéantir les projets de l'Eglise, alors il ne servira plus à rien que je t'explique quoi que ce soit car nous en serons les premières victimes, pas seulement Carole et moi mais aussi tous ceux qui comme nous à travers le monde tentent d'enrayer la montée en puissance de cette secte qui se nomme Eglise Harmonique universelle et de lui ôter tous moyens de nuisance. Il est fort probable que tu ferais partie de la purge.

Raymond s'interrompt, laissant Sylvain méditer quelques instants sur ce qu'il venait d'entendre. Puis, sans nouvelle réaction d'hostilité de son ami, il poursuivit :

- Gabriel m'a informé cette nuit qu'en l'absence de Moréno, le gourou de l'Eglise lui confiait la mise en place logistique de son projet. Il l'a briefé toute une journée en visio-conférence, mais le visage de son interlocuteur était masqué. Rien n'a été dévoilé concernant le projet lui-même, Gabriel a seulement récupéré la responsabilité de l'acquisition de tout le matériel nécessaire, ce qui ne nous avance pas vraiment car il n'y a rien dans la liste des fournitures qui sorte de l'ordinaire lorsqu'on prépare un mauvais coup : véhicules rapides, armes, fourgons. Seul le nombre de véhicules est étonnant, une soixantaine. Là n'est pas le plus important, Gabriel devra maintenant communiquer avec le gourou par un moyen assez original qui a pour avantage d'être totalement hors contrôle de toutes instances régulatrices des échanges qui circulent sur le net. Il faut que Gabriel se connecte à un site [www.voyages-au-bout-du-monde.info](http://www.voyages-au-bout-du-monde.info).
- Waouh ! cria Sylvain, c'est l'adresse du site qui était dans l'historique des consultations de Moréno.
- Exactement. Gabriel devra se connecter sur une page à son nom, que seul le gourou et lui pourront enrichir ou consulter. Mais le plus intéressant, est que ce site permet les échanges avec l'ensemble des chefs des groupes de chaque pays, les équivalents de Moréno. C'est sur ce site que sera annoncée la date de déclenchement de l'opération « Apocalypse ». Chacun doit consulter chaque jour la page décrivant la cathédrale de Strasbourg, c'est là que sera annoncée cette date, dans un message anodin ressemblant tout bonnement à un commentaire sur la visite de l'édifice.
- Allons voir tout de suite ce que contient cette page, proposa Carole.
- Attends, une dernière information recueilli par Gabriel : Le gourou lui a dit que les circonstances l'obligeaient à avancer de quelques jours l'opération « Apocalypse » mais avant de lancer son opération il souhaitait qu'il soit mis fin aux agissements d'un groupuscule de terroristes qui souhaitait contrecarrer leur projet et même anéantir leur religion. C'est nous, ça ! Pour cela il s'est assuré les services d'un homme de main qui doit faire appel à Gabriel dès qu'il nous aura localisé afin qu'il lui fournisse des hommes dont la tâche sera d'investir notre base, de la réduire en cendres et nous avec.
- Qui est ce Gabriel, demanda Sylvain.
- Nous ne sommes pas seul, Carole et moi, à vouloir supprimer cette secte. Gabriel est l'un des nôtres. C'est, comme moi, un espion au sein de l'Eglise, il a superbement manœuvré pour monter rapidement dans la hiérarchie afin d'obtenir des renseignements. J'avoue que je ne pensais pas qu'il monterait aussi haut et aussi vite. J'avoue aussi que j'avais mésestimé le degré de concentration des informations stratégiques, tout est dans les mains du gourou et il aura fallu que Gabriel arrive là où il est pour que nous puissions enfin disposer d'informations utiles. Malheureusement connaître la date de son projet ne nous dit pas ce qu'il est, ni comment le contrer.
- Il y a peut-être un moyen simple d'au moins le retarder de beaucoup, dit sur un ton le plus dégagé possible Sylvain.
- C'est quoi, dis-nous vite, lança Carole qui n'avait pas ouvert la bouche depuis les reproches de Raymond.
- Eh bien la concentration du pouvoir à ses avantages mais lorsqu'il faut communiquer avec d'autres, on ouvre la porte à l'abandon de la sécurité totale. Si nous arrivons à détruire totalement le site, les abbés de tous pays ne connaîtront pas la date de l'opération et seront donc inopérants. Ton gourou va s'apercevoir rapidement qu'il a été piraté, il va lui falloir un temps certain pour réactiver une nouvelle solution de communication.

- Il pourrait tout simplement contacter ses Moréno locaux par téléphone, suggéra Carole.
- Le procédé qu'il a employé permet à chaque « Moréno locaux » comme tu dis d'être averti au même instant. Ce qui serait impossible par téléphone.
- Et par SMS ?
- Trop risqué, peut-être. Raymond, as-tu une explication qui permette de comprendre pourquoi ce type a choisi un site internet pour communiquer ?
- Aucune idée. Mais comme je le connais bien, je ne doute pas qu'il ait choisi le moyen le plus efficace.
- Tu le connais ! s'étonna Sylvain.
- Oui, nous avons fait nos études ensemble, c'est un esprit brillant dont je sais la grande dangerosité. Carole et moi connaissons les raisons de son combat et l'objectif qu'il s'est fixé pour vaincre, ce que nous ne savons pas, c'est comment il veut l'atteindre. Ne nous attardons pas sur ce sujet car ce serait commencer à t'éclairer et dans ce cas, les questions engendrant d'autres questions, nous y serons encore dans une semaine. Pour l'instant nous avons mieux à faire.

Sylvain n'insista pas, il savait qu'il n'obtiendrait aucun renseignement supplémentaire.

- Comment vas-tu t'y prendre pour rendre ce site inutilisable ? poursuivit Raymond.
- Je vais tout simplement le détruire.
- Mais il doit avoir des sauvegardes.
- Eh bien je vais faire en sorte que chaque sauvegarde réinstallée subisse le même sort que l'originale. Pour cela, il y a une condition essentielle, il ne faut pas que le site soit hébergé sur un serveur professionnel, il faut qu'il ait un hébergement qui lui soit propre. Et d'après ce que vous m'en dites, ce type a dû penser que la sécurité maximale passait par un hébergement privé. Nous le saurons assez vite, il va falloir que je me connecte sur ce site et que j'effectue quelques opérations techniques et assez peu légales. Ensuite il va falloir que je fabrique l'outil qui va ravager ce site et l'installer dans le serveur, ça va me prendre deux à trois heures. Vous pouvez aller profiter du soleil en attendant.
- Non, il nous reste encore beaucoup de courriers à lire, j'ai peu d'espoir qu'ils nous apprennent quoi que ce soit d'utile mais nous ne devons rien négliger. Allez, au boulot !
- Rappelle-toi ta promesse, dès que j'aurai neutralisé ce site, tu m'expliques tout sur ce bazar.
- Promis.

Il fallut moins de deux heures à Sylvain pour mettre en place son destructeur de site. Il en fit part à Carole et Raymond qui stoppèrent leurs recherches. Comme l'avait prédit Raymond, elles n'avaient rien donné. Sylvain passa à l'explication de la procédure qu'il avait mise en place.

- Comme je m'en doutais, le site hébergeur est un site privé. Je suis donc parvenu à m'introduire sur l'ordinateur qui l'héberge.
- Comment as-tu fait, l'interrompit Carole.
- Si je commence à t'expliquer cela, il ne va peut-être pas y en avoir pour aussi longtemps que les explications que me doit Raymond, mais ça risque quand même d'être passablement long. Je vais donc faire court. Je me suis introduit de façon sournoise dans l'ordinateur qui héberge le site. J'ai programmé un petit logiciel directement dans cet ordinateur qui va détruire l'intégralité des fichiers : les fichiers de données comme les fichiers programmes. Mais la destruction n'aura pas lieu immédiatement, j'ai supposé, et c'est là le point faible du dispositif, que le gourou faisait des sauvegardes quotidiennes sur une semaine, c'est-à-dire qu'au bout d'une semaine il réutilisait le support de sauvegarde de la semaine précédente et donc écrasait une sauvegarde saine. Vous me suivez ?
- Tout juste, mais continue, répondit Raymond.
- Le petit programme destructeur est intégré dans la programmation du site mais il ne doit se déclencher que dans 8 jours, c'est le délai nécessaire pour que toutes les sauvegardes soient détruites par mon virus.

- Bravo ! Je ne savais pas que tu étais un hacker haut de gamme, le félicite Raymond.
- Formidable, ajouta Carole. J'ai seulement une interrogation : Si le gourou est aussi fort que toi en informatique, peut-être a-t-il les moyens de résoudre ce problème ?
- J'ai prévu le cas. Je ne pense pas que ton gourou soit un expert en informatique, la façon dont est conçue le site donne plutôt à penser que c'est un amateur averti. Il a certainement fait appel à quelqu'un de compétent pour la conception. Si toutes les sauvegardes et le site lui-même sont détruits, il ne lui restera que les yeux pour pleurer. Le seul risque est que le cycle des sauvegardes soit supérieur à une semaine et que le gourou ait la patience d'essayer chacune en remontant de la dernière aux précédentes jusqu'à en trouver une exploitable. Il faudra donc que nous surveillions le site dès le huitième jour pour le détruire à nouveau s'il reste une sauvegarde valide.
- As-tu un moyen de savoir dès la première sauvegarde effectuée si elle a bien été saccagée ?
- Oui, il suffit que je me reconnecte sur le site, j'ai positionné un cookie qui m'indique les opérations effectuées et réussies.
- Ça devient compliqué de te suivre dans toutes ces explications. Nous ne pouvons que te faire confiance. Il nous reste à attendre une semaine pour être certain que ton dispositif fonctionne. Dès que nous en sommes certains, je prends tout le temps nécessaire pour satisfaire ton légitime besoin de compréhension.

## CHAPITRE 21

Antoine Gaubert tenait son téléphone à la main, dès que l'horloge afficha dix heures, il se mit à sonner et, comme à son habitude, Gaubert annonça :

- Gaubert, j'écoute.
- Bonjour Monsieur Gaubert. Où en êtes-vous dans votre recherche ?
- Pas bien loin, ce n'est pas avec le peu de renseignements que vous m'avez fourni que j'ai pu localiser votre Zed, je m'attendais à autre chose que la couleur de sa peau et l'heure de sortie du commissariat de Gourdon. Mais j'ai quand même une indication intéressante.
- Le temps presse Monsieur Gaubert. Rappelez-vous les termes de notre contrat, la somme que je vous verserais diminue de dix pour cent chaque jour et nous sommes dans le deuxième jour.
- Sachez que je n'ai pas l'habitude de ce genre de marchandage et ce n'est pas dans huit jours que je vous dirai « Je n'ai pas réussi » mais dans deux jours. Nous sommes lundi, si mercredi je n'ai pas trouvé vos copains, je laisse tomber l'affaire, vous gardez votre argent et vous trouvez un autre pigeon.
- Ne vous vexez pas Monsieur Gaubert, j'ai besoin de vous et vous le savez alors arrêtons l'un et l'autre de bluffer. Je n'ai que vous pour réaliser cette recherche, je raye de notre accord la baisse journalière de la prime. J'ai même l'intention, si vous en avez la capacité, de vous confier la disparition pure et simple de tous les occupants de la base lorsque vous l'aurez découverte. Mais vous me parliez d'une indication intéressante ?
- Continuons sur le sujet principal qui est la recherche, nous parlerons des options ensuite. Lorsque Gourdon est sorti du commissariat, il est allé à l'hôpital, probablement pour un contrôle et un pansement consécutivement à la perte d'un bout de doigt dont je suis responsable. Il s'est ensuite rendu chez lui. J'ai attendu qu'il ressorte mais j'avais repéré une voiture garée au bas de son immeuble occupée par deux hommes, probablement des policiers. Gourdon est ressorti de son immeuble, non pas par la porte d'entrée mais par celle du garage en sous-sol, et pas en voiture mais en vélo. Dès qu'il eut parcouru quelques dizaines de mètres, la voiture que j'avais repérée a démarré et a suivi lentement. J'ai donc attendu quelques secondes et j'ai suivi la voiture des policiers, en espérant qu'ils ne perdent pas notre cycliste. Gourdon pédalait sans hâte et sans crainte apparente puisqu'il ne se retournait jamais. Après avoir traversé Grenoble il a pris la route de Saint-Nizier du Moucherotte. C'est un sportif accompli, malgré le handicap de sa main droite qui devait le gêner pour tenir le guidon, surtout sur cette route pentue, il montait à belle allure. C'est lorsque nous sommes arrivés à la Tour sans Venin, lieu-dit situé à quatre-cent cinquante mètres au-dessus de Grenoble, que tout s'est joué. Gourdon s'est engagé sur l'ancienne voie du tramway qui reliait Grenoble à Villard-de-Lans, les flics ont tenté de le suivre mais ont dû très vite abandonner car le chemin devient rapidement impraticable pour une voiture. J'ai vu mes deux messieurs redescendre en marche arrière et repartir toute sirène hurlante sur Grenoble. Quant à moi, j'avais un peu prévu ce genre de situation. Garé près des ruines du vieux château j'ai mis mon drone en marche et après quelques allers et retours j'ai repéré mon vétériste sur le chemin. Afin qu'il n'entende pas le bruit des hélices, je suis monté très haut en altitude, ce qui m'a permis de surveiller une vaste zone sans avoir à modifier mon poste d'observation, il faudrait bien que ce garçon revienne sur une route à un moment ou un autre. Lorsqu'arrivé à la jonction avec le sentier qui longe les falaises du côté est du Vercors, je l'ai vu prendre plein sud j'ai compris qu'il avait feinté les flics. J'ai donc récupéré mon drone et je suis reparti moi aussi vers le sud par les petites routes qui dominent la vallée du Drac. Je m'arrêtais de temps en temps pour remettre le drone en fonction et je le faisais grimper pour repérer mon objectif, ce qui n'était pas toujours facile car il y a beaucoup de végétation sur ce sentier. J'ai réussi à ne pas le perdre jusqu'au moment où il a rejoint la départementale dans le village de Vif. A partir de là, j'ai conduit en me guidant sur l'écran du drone, loin de Gourdon, nous sommes arrivés ainsi jusqu'à Monestier-de-Clermont puis il a pris la route de Mens. Mais la luminosité devenait

insuffisante pour que je puisse continuer à faire voler le drone. Je l'ai donc récupéré et suis parti à la poursuite de Gourdon. Je l'ai rattrapé et doublé. La route n'en croisant pratiquement aucune autre jusqu'à Mens et sa configuration faisant qu'avant chacun des carrefours la vision arrière était encore suffisante j'ai pu le précéder en guettant la lumière de son éclairage. Je l'ai précédé ainsi jusqu'à Mens mais là, à l'entrée du village un carrefour en Y m'a obligé à choisir : droite ou gauche ? Je ne pouvais pas rester à attendre, planté au beau milieu, j'ai donc fait une cinquantaine de mètres en direction du centre et lorsque Gourdon est arrivé à ce carrefour, manque de chance il a tourné à droite alors que j'étais parti sur la gauche. Le temps de faire demi-tour et de tenter de le rattraper il avait disparu.

- Eh bien merci pour ces longues et ennuyeuses explications Monsieur Gaubert. Quel est votre emploi du temps pour aujourd'hui ?
- Les gens que nous cherchons ne sont pas des habitants de longue date. De plus ils ne doivent pas côtoyer très souvent la population locale. Dans les villages comme celui-là où tout le monde se connaît, on repère vite les nouveaux, de surcroi s'ils sont noirs. Et puis j'ai la photo de Zed que vous m'avez fournie, ça devrait m'aider, je vais faire le tour des commerces, ils ne sont pas nombreux.
- Je vous quitte. Je vous rappelle toutes les deux heures pour suivre votre recherche.

Monsieur Ripper coupa la communication.

Comme il l'avait dit, Antoine Gaubert fit le tour des commerces, aucun des gérants et serveurs des quatre bars restaurants ne se souvenait d'avoir vu un homme ressemblant à Raymond, alias Zed. Les épiciers non plus ne reconnaissaient personne sur la photo que présentait Gaubert. Il tenta sa chance à la mairie, la secrétaire à l'accueil ne le renseigna pas plus. Il négligea le fleuriste et les deux magasins de vêtements. L'employée de l'agence de la Caisse d'Epargne ne lui fournit aucun indice, pas plus que celle du Crédit Agricole. En face de cette agence se trouvait un Café Internet, il hésita puis entra. Le commerçant reconnu immédiatement le monsieur qui était venu lui acheter un boîtier de support de disque, ce qu'il relata à Gaubert. « Ça devient intéressant » se dit-il, Ripper lui avait dit que le bureau de Moréno avait été fouillé et probablement délesté d'un certain nombre de dossiers et probablement de son ordinateur. Zed avait probablement eu besoin de ce matériel pour lire le disque de l'ordinateur de Moréno. Malheureusement le commerçant ne put pas lui dire où logeait son client, il ne l'avait jamais vu auparavant et pensait que c'était un touriste de passage car il avait remarqué que la plaque d'immatriculation de sa voiture affichait le numéro de département treize. Il se souvenait aussi qu'il n'était pas reparti vers le centre de Mens mais sur la route en direction du village de Clelles. Route qu'avait empruntée Gourdon hier ! Gaubert retourna à la mairie et demanda s'il pouvait obtenir un plan du village, la secrétaire lui en fournit un qu'il alla étudier en le dépliant sur le capot de sa voiture. Il n'y avait que cinq hameaux sur ce côté de la commune, il fallait qu'il les parcourre tous en espérant trouver un véhicule Renault Kangoo immatriculé dans les Bouches du Rhône de couleur verte. Comme les hameaux n'étaient pas très étendus, il suffirait de faire voler le drone pour repérer toutes les voitures visibles et de zoomer pour visualiser le numéro. C'est dans le troisième hameau qu'il sut que la chance était avec lui. Installé à environ deux cents mètres du hameau, le drone survolait une ferme, sur l'écran de contrôle il vit garée sous un hangar une Kangoo verte. La lumière étant faible il approcha le drone et zooma fortement. Bingo ! Le nombre treize apparaissait sur la plaque d'immatriculation. Il n'eut pas le temps de ramener le drone vers lui, une détonation retentit et l'écran de contrôle devint noir. Voilà un drone perdu mais c'est une confirmation, j'attends l'appel du Guide et nous faisons venir des renforts pour incendier ce nid de crapauds. Il remonta dans son véhicule et retourna au village.

C'est Jean Mercier qui avait repéré ce drone qui tournait autour de tous les bâtiments du hameau depuis plusieurs minutes et qui s'était approché de la voiture de Carole. Il n'avait pas hésité, il avait décroché le fusil

et avait envoyé une charge de chevrotines dans l'engin qu'il avait pulvérisé. Carole, Raymond et Sylvain alertés par la détonation étaient sortis précipitamment et contemplaient maintenant les débris du drone éparpillés sur le sol. Jean s'était précipité sur la route, juste pour apercevoir une BMW qui redémarrait.

Il interpella Sylvain :

- Le type qui vous a kidnappé à Grenoble, avec quelle voiture ?
- Une grosse BMW noire.
- Eh bien c'est probablement le même qui pilotait cet engin, répondit Jean en désignant le drone déchiqueté dont les pièces jonchaient le sol. On en fait quoi ?
- Vu que son propriétaire ne se presse pas pour le récupérer, dit Raymond, on ne peut plus en faire grand-chose, mets-le à la poubelle.
- Non ! s'écria Sylvain. Ces appareils sont équipés d'une caméra. Si la carte qui contient les enregistrements n'est pas abimée, nous allons pouvoir visualiser sur un ordinateur ce que ce drone filmait.

Sylvain inspecta le corps du drone et en retira la carte mémoire.

- Elle n'a pas l'air d'avoir souffert. Allons vite voir ce qu'elle a dans le ventre.
- Vite, c'est le mot. Car il faut que nous déguerpissions d'ici le plus rapidement possible, ordonna Raymond.

Ils s'installèrent tous autour de Sylvain qui avait pris place devant un ordinateur et avait inséré la carte dans le lecteur. Une première séquence détaillait la rue où se trouvait l'immeuble de Raymond et de Sylvain.

- Mince, s'exclama Sylvain, cette vidéo date de lundi dernier, ce type est sur ma, ou notre, trace depuis le lendemain de l'agression sur Raymond. Voilà la suite, c'est un tour de l'entrepôt où j'ai été retenu prisonnier, il inspecte tout, surtout le toit et les alentours. Je comprends qu'il ait pu s'échapper avant l'intervention de la police, il avait parfaitement repéré l'endroit. Je passe à la séquence suivante. Bon sang !
- Qu'y-a-t-il ? demanda Raymond. On ne voit pas grand-chose d'autre qu'un sentier à travers un rideau d'arbres.
- Oui, mais là, en tout petit, sur ce sentier il y a un cycliste qui grimpe. Et ce cycliste, c'est moi. Je l'avais bien perçu ce sifflement caractéristique du vol des drones. Ce sale type m'a donc suivi, pourtant le bruit du drone s'est très vite éloigné.
- Bien, nous ne savons pas comment il a pu te pister mais ce que je sais, moi, c'est qu'il faut que nous dégagions d'ici au plus vite. Jean, tu préviens Daniel que nous partons, tu lui demandes de t'aider à charger tout le matériel dans le fourgon et tu déménages dans la base de repli dès cette nuit. Sylvain, peux-tu nous dire si ta procédure de destruction des sauvegardes a fonctionné ?

Sylvain stoppa la lecture vidéo de la carte du drone et lança quelques commandes auxquels les trois autres ne comprenaient rien. Après quelques minutes de manipulation il annonça fièrement :

- Ça marche !
- Ok, allons vite arroser ça et ensuite nous filons. J'ai une surprise pour toi Sylvain.
- Quoi ?
- Nous allons voir ça dans la cuisine.

Ils se rendirent tous les quatre dans la cuisine. Raymond ouvrit la porte d'un placard, il en sortit une bouteille de jus de fruits, puis une bouteille de whisky.

- Le jus de fruits, c'est pour nous, le whisky c'est pour toi et Jean. Il est d'ailleurs entamé car Jean l'a goûté, il l'a trouvé excellent.

Raymond servit et tous levèrent leur verre.

- Effectivement, dit Sylvain, il est excellent mais..

Il ne put pas dire grand-chose de plus, il tituba, s'appuya sur la table, prêt à tomber. Raymond et Carole le soutinrent puis l'allongèrent sur un brancard que venait d'apporter Jean. Sylvain était totalement inconscient.

- En route, dit Raymond.

## DEUXIEME PARTIE

### REVELATIONS

#### CHAPITRE 22

Zed arpentait le petit jardin d'agrément qui entourait le bâtiment. Il détaillait tristement les maigres végétaux qui croissaient péniblement sur cette terre sableuse et caillouteuse, ce jardin n'était que l'image du paysage plat qui s'étendait à perte de vue. A l'exception de quelques rares et rachitiques arbres, rien ne permettait de se protéger du soleil qui brûlait la peau si l'on ne se couvrait pas, l'impression de chaleur était accentuée par un vent sec transportant un sable fin qui cinglait le visage dans les bourrasques, ce qui obligeait le port de lunettes. Zed repensa à ces merveilleux paysages alpins qu'il avait quittés si vite il y avait à peine quelques heures, comme il avait hâte de les retrouver.

Un homme sortit du bâtiment et se dirigea vers Zed mais celui-ci tournait le dos et ne l'entendit s'approcher qu'à quelques pas de lui. Il se retourna mais ce fut l'autre qui prit la parole en premier :

- Bonjour Zed, comme je suis heureux de te revoir.
- Bonjour Alb, moi aussi je suis vraiment très heureux de te retrouver et de te voir en bonne forme. Mais tu parles le français maintenant ?
- Oui. Tu sais très bien que j'ai toujours été doué pour l'apprentissage des langues et puis Ross le parle couramment, ça m'a beaucoup aidé. Bien évidemment je n'ai pas appris le français en quelques jours mais je ne commence à me servir d'une langue que lorsque je la maîtrise parfaitement. Tu es un des premiers à pouvoir juger de ma connaissance du français.
- C'est impeccable, même pas une pointe d'accent. J'ai dû attendre plusieurs mois avant de parler aussi parfaitement.

Bien que leur attitude laisse peu paraître leur émotion, les retrouvailles des deux hommes étaient très chaleureuses, leur tempérament laissait peu de place à la démonstration affective.

- Ne restons pas au soleil, allons nous mettre sous abri. Nous avons beaucoup à nous dire mais tout d'abord, qu'as-tu fait de ta charmante collaboratrice ?
- Elle avait hâte de retrouver sa mère, elle viendra te saluer dès qu'elle lui aura fait le récit de nos aventures.

Ils se rapprochèrent du bâtiment et s'abritèrent sous un large auvent.

- Asseyons-nous et dis-moi vite que vous avez réussi à démanteler l'Eglise Harmonique Universelle et à intercepter notre ami Huith.
- Malheureusement non. Si nous sommes là, c'est parce que la base que nous occupions a été découverte, nous avons déménagé dans la base de repli la plus proche. Nous aurions pu y rester mais j'ai préféré revenir ici, où on ne viendra pas nous chercher. Quant à Huith, il se fait appeler Ripper en France, nous n'avons toujours pas réussi à le localiser mais nous savons qu'il réside en France et probablement à Paris.
- Il est prêt à lancer son immonde projet m'as-tu dit lors de notre dernier échange.
- Nous avons, j'espère, trouvé le moyen de le retarder de plusieurs semaines, peut-être plusieurs mois. Ce délai va nous laisser le temps de résoudre un problème que, dans l'urgence du déclenchement de son action, nous n'avons pas pu aborder, c'est la gestion de ces millions, peut-être même des milliards de femmes et hommes qui, une fois l'Eglise démantelée, ne seront pas pour autant défanatisés, et donc prêts à toutes les extrémités, Huith ou pas Huith.

- Tu vas devoir, je te l'apprends, faire un rapport détaillé de ton action devant notre Assemblée qui se tiendra dans trois jours. La grande majorité des membres te sont favorables, tu le sais, mais quelques-uns commencent à douter de l'efficacité de ta mission, et notamment Nep.
- Il est encore présent dans l'Assemblée celui-là ?
- De plus en plus. Petit à petit il arrive à convaincre des membres de la justesse de l'action de Huith qu'il soutient sans réserve. Il va donc demander à l'Assemblée de te trouver un remplaçant à la tête de l'opération de liquidation de l'Eglise Harmonique Universelle.
- Simplement me remplacer ?
- Il n'osera pas demander l'annulation pure et simple de la mission, il préfère tenter de placer un homme à lui qui bien évidemment ne fera rien, bien au contraire, pour nuire au projet de Huith.
- Ce serait une catastrophe !
- C'est justement ce qu'il espère, une catastrophe. Alors prépare-toi à un affrontement dur et peu cordial. Il va aussi t'attaquer sur la présence ici de ton protégé, comment comptes-tu la justifier ?
- Là est le problème, sa justification première est de le soustraire aux recherches des bandits à la solde de Huith, mais ce n'est pas ça qui va clouer le bec à Nep. La seconde justification, et là encore cela servira Nep plutôt que de le desservir, il nous est maintenant utile dans cette lutte car il sait démanteler le site informatique dont se sert Huith pour communiquer avec ses troupes. Malgré tout, l'assemblée est globalement favorable aux positions que nous avons prises, elle acceptera, je l'espère, la présence de Sylvain chez nous, bien que cela soit contraire à nos règles.
- Je l'espère aussi. Comment va-t-il ?
- Il est en phase de réveil. Nous n'allons pas trop vite car je lui ai promis la vérité totale.
- Ce n'est pas un peu risqué ?
- Si, mais il a fait preuve de courage et de loyauté, je ne veux plus rien lui cacher.
- Il va avoir un choc.
- C'est certain, mais c'est un pragmatique, comme Saint Thomas il croit ce qu'il voit et ce qu'il touche. Alors je vais lui faire voir et lui faire toucher.
- J'espère pour toi que ça se passera aussi facilement.
- J'ai un atout maître, il est amoureux de Laam, c'est à elle que je vais confier le récit de notre longue histoire, il sera plus enclin à la croire.
- Mais elle, qu'éprouve-t-elle ?
- Là, c'est un autre problème. Elle aussi est amoureuse.
- Amoureuse !
- Oui, je lui ai demandé de bien réfléchir aux conséquences de cet attachement mais il semble qu'elle soit vraiment conquise par ce garçon.
- Ça ne complique pas un peu votre mission ?
- Oui et non. Elle a été involontairement mais complètement impliquée dans les événements récents, je l'ai donc déchargée de sa simple mission de recherche documentaire et je l'ai intégrée dans le dispositif opérationnel. Tu la connais, tu sais qu'elle a la tête sur les épaules, elle n'ignore pas que le but que nous cherchons à atteindre est salutaire pour nous tous. C'est une fois que ce but sera atteint, s'il l'est un jour, que son comportement va poser problème, elle restera, j'en suis certain et j'en ai peur, attachée à Sylvain.
- Tu ne m'as pas encore relaté dans le détail ces événements récents. Allons déjeuner et tu me raconteras tout cela.

## CHAPITRE 23

Lorsqu'il ouvrit les yeux, Sylvain ne put distinguer qu'une forme floue assise près du lit où il était allongé. Il tourna la tête de tous côtés, sa vision brouillée ne lui permit pas de reconnaître l'endroit où il se trouvait. Sa mémoire souffrait du même brouillage que ses yeux, il n'arrivait pas à retracer précisément ce qu'il faisait avant de sombrer dans ce sommeil étrange. Son audition partageait elle aussi ce désordre, la personne assise parlait avec une autre debout au pied du lit et il ne saisissait absolument rien de cet échange. Lentement l'atmosphère cotonneuse dans laquelle il semblait plongé se dissipa, sa vue devenait moins trouble, ses idées semblaient plus claires et la perception de ce qui l'entourait moins confuse. Sa première vision à peu près nette se figea sur la personne qui se trouvait près de lui :

- Carole !

La jeune femme tourna la tête vers lui, c'était bien Carole. Une vague de bonheur effaça l'angoisse qui montait. Elle mit sa main sur son bras et lui répondit :

- Oui Sylvain. Ton réveil est difficile.
- Que s'est-il passé ?
- Je vais t'expliquer mais avant tu dois retrouver l'intégralité de tes moyens physiques et intellectuels. Tu dois avoir faim, je vais te chercher de quoi manger. Ensuite Raymond a prévu de nous emmener faire un petit tour avant de se lancer dans la grande explication que tu attends.
- Nous sommes où ?
- Ne pose pas de questions, tu vas tout savoir après avoir déjeuné. Tiens, bois déjà ceci, ça facilitera ta remise en forme.

Sylvain, qui recouvrait enfin une mémoire limpide, s'inquiéta :

- Qu'y-a-t-il dans ce breuvage ?
- Rien que de l'eau avec un peu de sirop local. Rassure-toi, il n'y a rien d'autre.

Sylvain but quelques gouttes, sans effet notable sur son état. Il avala une nouvelle gorgée et ne put s'empêcher d'interroger Carole :

- Il y a quoi là-dedans ? C'est très bon, mais le goût ne ressemble à rien que je connaisse.
- Bois, tu auras les réponses à toutes tes questions dans moins d'une heure. Raymond déjeune en ce moment avec un ami d'enfance qui suit de près nos actions contre l'Eglise et qui les soutient. C'est un homme très influent et tu le rencontreras bientôt. Allez, reste sage et attend que je t'apporte de quoi te redonner des forces.

Carole et la personne avec qui elle conversait sortirent ensemble sans fermer la porte derrière elles. Sylvain se retrouva seul dans une pièce éclairée uniquement par deux vasistas situés haut sur le mur opposé au lit. Il se leva, ses jambes encore flageolantes le portaient à peine, rien ne pouvait l'aider à se tenir debout, il s'assit sur l'unique chaise présente qui formait, avec la table et le lit, les seuls meubles de la pièce. Les murs blancs, vides de toute décoration, ne lui permettaient aucun repère. Bien évidemment, une foule de nouvelles questions venait s'ajouter à celles déjà nombreuses accumulées depuis ce jour où ils avaient été agressés le long du Drac. Il collectionnait les questions mais pas les réponses qu'il se refusait maintenant à extrapoler. En se relevant, il prit appui sur la table avec sa main blessée, une douleur vive lui rappela son amputation. En examinant son pansement parfaitement propre, il supposa que Carole avait joué les infirmières. Carole ! Carole l'éblouissante mais Carole la mystérieuse ! Qui était-elle ? Dans quelle étrange aventure l'entraînait-elle ? Il ne pouvait pas s'empêcher d'émettre des doutes sur ses sentiments réels pour lui. Comment une jeune femme qui vivait d'une façon si étrange, qui était mêlée à tant d'événements pour certains tragiques, si dure et froide dans ses actions et pourtant si douce et si aimante, comment pouvait-elle s'intéresser à lui qui n'était qu'un petit informaticien à la vie bien réglée, sans grande fantaisie ? Une

question qu'il n'avait pas encore exprimée lui vient à l'esprit : mais quel métier faisaient-ils, Raymond et Carole, jamais il ne les avait entendus parler de leur emploi ! Il dut interrompre ses réflexions car Carole revenait, accompagnée de Raymond et d'un autre homme habillé bizarrement. Il portait comme vêtement unique, une sorte de salopette blanche parfaitement lisse : aucune fermeture apparente, pas de poche, aucun signe d'une marque. Sylvain estimait qu'il avait à peu près le même âge que Raymond. Ils s'approchèrent et Raymond, sans un mot, prit Sylvain dans ses bras et le serra contre lui. Ce qui étonna grandement Sylvain car habituellement Raymond, bien que très enjoué et partageant pleinement l'amitié que lui portait Sylvain, laissait peu paraître ses sentiments. Raymond mit un terme à son étreinte et présenta l'homme qui l'accompagnait :

- Sylvain, je te présente Alban, un ami d'enfance, un très grand ami.
- Bonjour Monsieur, répondit très poliment Sylvain.
- Bonjour Jeune Sylvain, vous pouvez m'appeler Alban.
- Je crois que notre ami a très faim, interrompit Carole. Voilà Camille qui apporte le repas. Laissons-le déjeuner.

Carole installa sur la table une assiette et des couverts, Camille qui était la femme avec qui discutait Carole lorsque Sylvain se réveillait, déposa un plat fumant et s'adressa à lui :

- Bonjour jeune Sylvain.

Qu'ont-ils à me traiter de « jeune », aucun de ceux qui sont autour de moi ne semble avoir beaucoup plus que mon âge. Il se décida donc à interroger Camille :

- Bonjour jeune Camille. Puisque cela semble être la coutume chez vous de faire précéder les prénoms par « jeune », et comme vous ne me semblez guère plus âgée que moi, et peut-être même plus jeune, vous me permettrez j'espère d'employer aussi ce qualificatif.
- Cette remarque demanderait une réponse immédiate, mais alors j'empiéterais sur les explications que vont vous fournir dans un instant Carole et Raymond. Alors je vous souhaite simplement la bienvenue parmi nous et bon appétit.

Sylvain se contenta de cette réponse, il commençait à prendre l'habitude des questions pour lesquelles il obtenait une réponse qui ajoutait au mystère. Il tenta quand même une dernière interrogation :

- Je ne vois que des femmes et des hommes noirs ici, sommes-nous en Afrique ?
- Encore une question qui va trouver sa réponse bientôt. Maintenant mange, tu vas avoir besoin de toutes tes facultés pour entendre et comprendre ce que nous allons te dire, répondit Raymond.

Il mangea de très bon appétit un excellent gratin de courges ; enfin, ce qu'il prit pour de la courge, suivi d'une succulente salade de fruits étranges.

- D'où viennent ses fruits exotiques ? demanda-t-il.
- D'un jardin extraordinaire que tu vas bientôt découvrir. En attendant je peux te faire un café ou un thé, lui proposa Carole.
- Merci bien. Je préfère le thé.

Dès qu'il eut but sa tasse de thé, Raymond invita Sylvain à le suivre. Ils quittèrent la pièce suivis de Carole, de Camille et d'Alban.

## CHAPITRE 24

Ils suivirent un long couloir au plafond vouté et aux murs lisses, percés de nombreuses portes qui toutes étaient fermées. Hormis le bruit de leurs pas résonnant sur les dalles de pierre, aucun autre son n'était audible. Sylvain ressentit à ce moment une impression étrange, comme s'il vivait un rêve. Il se tapa la joue pour s'assurer qu'il était bien éveillé mais ce geste puéril ne le rassura pas, on pouvait probablement rêver de se donner une gifle et d'en sentir l'effet. Une légère pression sur son bras le ramena à la réalité, c'était Carole qui profitait de la courte avance qu'avaient prise Camille, Raymond et Alban pour lui prendre la main et la serrer. Il rendit la pression en serrant un peu plus fort pour emprisonner la main de Carole mais celle-ci la retira vivement et mit un doigt sur ses lèvres pour lui faire comprendre que le moment des échanges affectifs n'était pas venu.

Ils étaient arrivés devant une large porte qui s'ouvrit automatiquement devant eux. Elle permettait l'accès à un vaste hangar abritant de nombreux engins que Sylvain qualifia de véhicules mais sans être vraiment certain que c'en soient. Raymond confirma cependant son impression :

- Nous allons parcourir quelques kilomètres d'un endroit qui ressemble à une vaste serre, cela ne devrait donc pas trop te surprendre, seule sa dimension risque de t'étonner mais sans plus. En revanche notre mode de déplacement est un peu plus surprenant, je t'invite à monter dans cet appareil.

Raymond lui désignait un caisson bas sans couvercle, de forme rectangulaire aux angles arrondis. Les parois semblaient faites d'un matériau composite, probablement un assemblage de fibre de verre et de résine de polyester. De chaque côté un abaissement de la paroi permettait de pénétrer à l'intérieur. Une allée centrale desservait douze sièges répartis deux par deux de chaque côté de l'engin, les sièges formaient les seuls éléments matériels visibles : pas de tableau de bord, pas de volant, pas de toit, pas de vitre. Tous prirent place, Camille, Raymond et Alban sur les sièges avant, Carole et Sylvain à l'arrière. Raymond se mit alors à parler dans une langue totalement inconnue de Sylvain. Il est vrai que ses connaissances en langues étrangères se limitaient à une bonne compréhension de l'anglais et quelques rudiments d'espagnol. Raymond parlait peut-être russe, tchèque ou finlandais. Ou tout simplement étaient-ce des sons sans équivalent linguistique. Dès qu'il eut fini sa phrase l'engin se souleva légèrement et se mit à avancer vers un large rideau métallique qui se releva à leur approche. Une fois franchit le seuil du hangar, et après quelques nouveaux mots de Raymond, l'engin s'éleva et prit de la vitesse.

Sylvain comprit à ce moment qu'il se trouvait dans un endroit absolument inconnu du reste du monde, comment cette invention pouvait-elle rester ignorée ? Il devait probablement se trouver dans une base expérimentale tenue secrète.

Il survolait ce qui semblait être un vaste verger qui s'étendait à perte de vue. Au-dessus de leur tête, comme l'avait expliqué Raymond, un plafond transparent permettait d'observer le ciel. Et ce ciel était noir !

- Il fait nuit, demanda Sylvain à Carole.
- Oui, mais la serre est éclairée par de multiples petites lampes fixées dans la structure porteuse. Comme Raymond va bientôt te dévoiler ce que tu pressens peut-être déjà sans vouloir y croire, je te confirme qu'il fait nuit, mais ici il fait toujours nuit.
- Comment pouvons-nous être passés si rapidement du jour à la nuit ?
- Tout simplement parce que la base où nous étions auparavant est placée à la limite de la partie éclairée par le soleil et maintenant nous sommes entrés dans la zone d'ombre.
- Vous avez installé un vaste domaine agricole au pôle, lequel nord ou sud ?
- Ne fais pas l'enfant, je sais que tu n'arrives pas à croire ce que tu commences à percevoir, mais c'est pourtant la réalité. Nous arrivons, nous reprendrons cette conversation dès que nous serons confortablement installés chez Alban.

Toujours sous la commande de Raymond, l'engin perdit de la vitesse et de l'altitude pour venir se poser à proximité d'un bâtiment circulaire en forme d'igloo dont Sylvain évalua la circonférence au minimum à vingt mètres. Tous descendirent du véhicule et sous la conduite d'Alban se dirigèrent vers l'entrée, petit couloir au plafond arrondi faisant saillie sur la façade. Une fois franchie, ils débouchèrent dans une vaste pièce en demi-cercle dont le plafond transparent était le toit du bâtiment. Une cloison percée de plusieurs portes se dressait, probablement sur une ligne diamétrale. Alban les invita à s'asseoir, six fauteuils étaient disposés en cercle, mais avant que chacun y prit place une porte s'ouvrit, une femme s'approcha d'eux et s'arrêta devant Sylvain :

- Voilà notre héros ! Bonjour Jeune homme, bienvenue parmi nous.
- Bonjour Madame.
- Je m'appelle Ross. Juste un mot avant que celui que vous connaissez sous le nom de Raymond honore sa promesse d'explication : Cette main vous fait-elle souffrir ?
- Non Madame, je vous remercie de vous inquiéter de mes bobos.
- Alors commençons rapidement cette explication que je ne vais pas suivre jusqu'au bout car elle risque de durer et j'ai d'autres obligations. Peut-être serait-il préférable de commencer par un tour de présentation pour notre jeune ami, n'est-ce pas Alb ?
- Oui, tu as raison. Eh bien commençons par toi.
- Merci Alb. Je suis l'épouse d'Alb, ici présent. Je suis aussi la Présidente de notre Assemblée. Nous allons tenir dans trois jours une réunion des sages, qualificatif qui convient à la plupart d'entre-nous mais qui devient de moins en moins approprié pour quelques-uns. Vous aurez l'occasion d'assister au débat qui concerne votre aventure puisque Raymond a insisté pour que vous soyez présent, ce qui va mettre un peu d'ambiance et nous changera des habituels et monotones échanges. Alb, à toi.
- Je suis donc l'époux de Ross et un des dix-huit mille neuf cent trente-sept sages de notre Assemblée. Rassurez-vous, tous ne seront pas présents lors de notre prochaine séance de prises de décisions. N'y assisteront que les cent vingt et un sages désignés par leur groupe d'appartenance, vous comprendrez mieux tout cela au cours de votre « Révélation ». Je laisse la parole à Laam, Carole pour vous, mais vous la connaissez déjà bien il me semble, prononça Alb d'un petit sourire.
- Oui Alb, nous nous connaissons et nous nous apprécions. Tout ce que je pourrais dire avant cette grande révélation, Sylvain le sait déjà. La seule chose qu'il ignorait jusqu'à présent, c'était mon véritable nom. Alors Zed, passons vite à l'explication.
- Merci Laam, mais l'explication, c'est toi qui vas en poser les bases, j'interviendrais probablement de temps en temps.
- C'est moi ! Mais tu ne m'as pas prévenu, je n'ai rien préparé.
- C'est bien ce que j'escomptais, ainsi tu seras naturelle et Sylvain doutera moins de l'histoire fabuleuse que nous allons lui raconter. Avant, je me présente aussi : Zed. Ce n'est pas sous ce nom que tu me connais Sylvain, mais c'est mon véritable nom comme Laam est le véritable nom de Carole. Tout ce que je pourrais dire de plus sur ma personne va t'être dévoilé dès que nous allons te révéler nos origines, notre histoire, et les conditions de notre rencontre. Ah, j'allais oublier une information très importante : Je suis le père de Laam.

Tous étaient encore debout, Sylvain, stupéfait, se laissa tomber dans le fauteuil derrière lui, il resta ainsi affalé quelques instants, les bras ballants, puis il regarda Carole qui souriait mais avant qu'elle puisse placer un mot, c'est Camille qui prit la parole :

- Et pour compléter l'arbre généalogique, je me présente, Kaam, la maman de Laam. J'ai donc l'âge d'être aussi votre mère, je peux donc vous appeler « Jeune Sylvain », n'est-ce pas ?
- Oui, bien sûr. Avez-vous découvert le secret de la vie éternelle pour que vous paraissiez aussi jeune que votre fille ?
- Toutes les interrogations qui vous assaillent depuis quelques jours vont trouver leur réponse dans les heures qui suivent.

Eh bien, pensa Sylvain, je ne sais pas encore ce que me réserve la suite mais ce que je pressens dépasse l'imaginable !

## CHAPITRE 25

Tous s'étaient assis dans les confortables fauteuils placés en cercle autour d'une table basse sur laquelle avaient été placés des verres et des carafes contenant divers jus de fruits. La matière dont les sièges étaient revêtus, douce au toucher, épousait parfaitement les formes de l'occupant, procurant une immédiate sensation de bien-être, s'il n'avait pas été si pressé d'entendre Laam éclaircir enfin tous ces mystères, Sylvain aurait pu s'y endormir en quelques secondes.

- Laam, je propose que tu commences directement par ce qui nous concerne : qui sommes-nous, d'où venons-nous ? Proposa Zed.

Depuis que Zed avait annoncé qu'elle serait la révélatrice principale, Laam échafaudait un début de plan qu'elle n'arrivait pas vraiment à structurer, il y avait tellement à expliquer ! Voyant que tous attendaient, elle se lança :

- Sylvain, ce que tu vas entendre va te paraître extraordinaire, impossible peut-être. Mais « Impossible n'est pas français » n'est-ce pas ? J'ai entendu plusieurs fois cette expression attribuée à Napoléon. Si Impossible n'est pas français, donc tout est possible. Je vais commencer par une question : Pour toi, est-ce inconcevable que d'autres planètes que la Terre puisse être habitée par des êtres vivants dans cette immensité qu'est l'Univers ? Peux-tu me répondre ?

Sylvain voyait se confirmer ce qu'il pensait impensable. Tout en sachant que la réponse qu'il allait donner à Carole - il avait quelques réticences à l'appeler Laam - allait être positive, il n'arrivait pas à croire que cette rencontre soit possible, là, maintenant, et avec lui. Il s'entendit répondre :

- Cette éventualité est admise par la plupart de nos scientifiques.
- Eh bien tu as devant toi des non Terriens, je ne dis pas « extra-terrestres », tu comprendras pourquoi un peu plus tard. Nous venons d'une autre planète qui n'est pas celle sur laquelle nous sommes actuellement, elle est beaucoup plus éloignée de la terre que celle-ci. Et comme tu le dis, de nombreux scientifiques, et pas seulement eux, n'ont aucun argument qui permettent de rejeter cette éventualité. Seulement, pour la plupart, ils la rejettent à plus tard. La seule étrangeté de notre rencontre est donc qu'elle se produise maintenant.

Voilà, c'était dit ! Bien que petit à petit dans l'esprit de Sylvain la possibilité d'une rencontre avec des êtres venus d'une autre planète paraissait possible, que brutalement la fiction devienne réalité perturbait un peu plus son esprit rationnel pourtant déjà bien atteint. Quelques secondes de réflexion lui suffirent malgré tout pour déceler une incohérence notable dans les explications que Carole lui présentait :

- Si j'admets assez facilement que des êtres vivants puissent habiter d'autres planètes, j'ai beaucoup plus de mal à comprendre comment des non-Terriens comme tu les nommes, habitant une planète à je ne sais combien de milliers d'années-lumière de la Terre, pourraient être parfaitement identiques à ce que sont les Terriens. Peux-tu m'expliquer cela ?
- Je vais te l'expliquer, mais un peu plus tard. Je peux simplement te rassurer sur notre aspect : nous ne sommes ni déguisés, ni transformés. Tels que tu nous vois, tels nous sommes.
- Vous pourriez simplement être des Terriens qui me mènent en bateau ?
- Là, je peux te prouver immédiatement que ce n'est pas le cas. Tu as vu comme moi la blessure de Zed, tu te rappelles cette plaie profonde dans son abdomen ?
- Oui, je me souviens, ce n'était pas beau à voir.
- Eh bien maintenant Zed, montre-nous ton abdomen.

Zed leva sa chemise et tous purent découvrir un ventre absolument vierge de toute cicatrice. Laam expliqua :

- Lorsque nous avons transporté Zed dans notre base de Mens, c'est pour qu'il puisse revenir ici très vite afin d'être soigné par un de nos chirurgiens et non pas sur la Terre car malgré notre ressemblance

parfaite, nos organes internes qui étaient identiques aux vôtres il y a des millions d'années, ont subi quelques évolutions qui auraient étonné un médecin un peu curieux.

- Voilà pourquoi je ne pouvais pas voir Raymond lorsque j'étais retenu prisonnier à Mens ?
- Oui. Pour que tu sois parfaitement convaincu, nous allons te faire profiter de notre chirurgie qui a quelques longueurs d'avance sur la chirurgie terrienne. Si tu le souhaites, nous te réparerons ton auriculaire.
- Mais il manque les deux phalanges !
- Aucune importance, nous savons régénérer les morceaux manquants lorsqu'ils ne sont ni trop gros, ni trop complexes.
- Alors, pourquoi pas. Tu as encore beaucoup de choses extraordinaires à me révéler ? Parce que ça fait déjà beaucoup.
- Oh oui ! J'ai encore de nombreuses nouveautés pour toi.

Sylvain réalisa subitement qu'après la révélation que venait de lui faire Carole, il n'avait pas immédiatement envisagé la possibilité que ces êtres aient une morphologie différente des Terriens. Il repensa avec soulagement aux nuits passées avec elle, aurait-il supporté ne serait-ce que quelques dimorphismes ? Laam avait repris son récit.

- Il faut d'abord que je te dise d'où nous venons, quel est notre mode de vie, poursuivit Laam. Laisse-moi te guider sur le chemin de ce dévoilement. Tu es prêt pour la grande explication ?
- Je crains que plus rien ne m'étonne maintenant.
- Là, tu te trompes, le plus inouï reste à venir. Mais c'est déjà très bien que tu acceptes avec autant de facilité la première révélation.
- Globalement, je l'accepte avec facilité, comme tu dis. Seul un détail me chiffonne bougrement : nous !
- Je vois ce que tu veux dire. Ne pense pas à « nous » durant toute mon explication, cela perturberait ton esprit déjà quelque peu malmené et tu n'écouterais pas avec toute l'attention requise ce que j'ai à te dire. Tout ce qui « nous » concerne va devoir légèrement évoluer mais, je te le jure, je reste la même, mes sentiments restent les mêmes. Lorsque j'en aurai terminé avec le long récit qui va suivre, nous aurons encore une longue explication, mais en tête à tête cette fois. Je poursuis donc.  
Comme tu le sais l'Univers tel que le conçoivent les Terriens est issu d'un Big Bang qui a eu lieu il y a 13,8 milliards d'années. Cet Univers est considéré comme l'ensemble de tout ce qui existe par la plupart des scientifiques terriens. Il est normal qu'ils partent de ce postulat puisqu'aujourd'hui rien ne leur permet de voir au-delà des effets de ce Big Bang ; et encore, même dans cet univers il y a une innombrable quantité d'objets qui sont bien au-delà du champ de vision des télescopes terrestres. Or le Grand Univers est constitué d'une infinité de mondes dont la création pour certains peut s'apparenter au Big Bang de l'Univers des Terriens, et pour d'autres à de nombreux processus que je suis incapable de te décrire succinctement, il me faudrait te faire un cours de plusieurs mois pour parvenir à seulement te décrire les différents modes de formation de ces différents univers, enfin de ceux qui nous sont connus, car nous ne connaissons qu'une infime partie d'un ensemble probablement sans fin. Il y a donc un Univers qui contient la Terre et un nombre infini d'autres univers très éloignés les uns des autres contenant des étoiles, des planètes plus tout ce qu'on peut trouver dans l'Univers terrestre et d'autres objets plus singuliers. Entre ces univers, des océans de vide. Tu me suis ?
- Oui, jusque-là je comprends ce que tu dis, je n'ai aucun moyen d'en vérifier l'authenticité.

Laam ne s'offusqua pas de cette défiance bien naturelle. Les quatre autres personnes écoutaient Laam sans intervenir. Elle poursuivit :

- Tout ce préambule pour te dire que nous ne venons pas d'une planète contenue dans ton Univers, mais de bien plus loin.

- Ça, c'est impossible ! réagit Sylvain. Rien que pour parcourir la Voie Lactée d'un bout à l'autre il faudrait cent vingt mille années-lumière, la dimension de notre Univers est inconnue mais certaines estimations annoncent une distance de plusieurs milliards d'années-lumière. Le temps qu'il aurait fallu pour que vous puissiez atteindre la terre en partant d'un monde extérieur à notre Univers se chiffre probablement en milliard de milliards d'années-lumière.
- Là aussi, la science terrestre bute sur un écueil aujourd'hui pour elle infranchissable : la vitesse de la lumière qui est une constante pour les Terriens, simplement variable en fonction du milieu traversé. Or, la vitesse de la lumière est relative, elle aussi.
- Si tu expliques cela à n'importe lequel de nos scientifiques, ils vont au mieux sourire, au pire s'esclaffer et te prendre pour une illuminée, soit dit sans jeu de mots.
- Les absolues certitudes scientifiques sont les freins majeurs de l'évolution. Toutes les grandes avancées l'ont été après qu'aient été balayées des vérités inamovibles. S'il n'y avait pas eu quelques hommes et femmes les remettant en cause, aujourd'hui la Terre serait toujours le centre du monde, elle serait plate et immobile. L'impossibilité n'est pas éternelle, elle attend simplement celui ou celle qui la libérera de ses chaînes.

Laam s'était interrompue, laissant Sylvain digérer cette remise en cause intégrale des grands principes qui régissent le monde terrestre. Il restait muet : trop d'extravagances s'accumulaient en si peu de temps pour qu'il puisse en maîtriser une avant d'aborder la suivante. Ce fut quand même lui qui rompit le silence :

- Continue Carole.
- S'il te plaît, Sylvain, ne m'appelle plus « Carole ». Cela me ferait vraiment plaisir que tu utilises mon vrai nom, cela me rassurerait aussi, je saurais alors que tu intègres sans trop de doutes ce que je te raconte et, surtout, que ce bouleversement ne va pas à l'encontre de notre merveilleuse relation récente.

Laam parlait sans appréhension devant ses parents et en présence de la Présidente de son Univers. Cette confiance que tous lui accordaient rassurait Sylvain. Il aurait un peu de difficultés à ne plus utiliser le prénom de « Carole », celui-ci était associé à tant de souvenirs idylliques, mais aussi à quelques épisodes beaucoup moins heureux qui, malgré tout, avaient permis ce bonheur qu'il vivait aujourd'hui avec Laam. Il répliqua donc :

- Je vais essayer, Laam. Il y aura probablement encore quelques ratés, « Carole » est un prénom qui t'allait bien et que j'aimais beaucoup. Puisque que nous nous préoccupons des noms, comment s'appelle cette planète sur laquelle nous sommes, et celle d'où tu viens ?
- Nous n'avons pas de traduction terrienne, quelle que soit la langue, pour nos planètes. Mais tu as raison, pour la compréhension future il vaut mieux que nous les baptisions, d'abord en français.

Après quelques secondes de réflexion, Laam s'adressa à tous :

- Que diriez-vous de Galpha pour la nôtre et Balac 1 pour celle où nous nous trouvons puisque c'est une de nos bases près de la Voie Lactée. Est-ce que tout le monde est d'accord pour ces appellations ?
- Je suis d'accord dit Ross. Je vous quitte et vous retrouve dans trois jours pour notre Assemblée.

Elle se leva et sortit par la porte par laquelle elle était entrée. Kaam, Zed et Alb approuvèrent les deux noms et Laam put poursuivre.

- Il y a plusieurs milliards de milliards d'années notre Univers a débuté, comme le vôtre, par un Big Bang. Nos évolutions respectives sont assez proches, d'un bouillon de culture initial est née la vie : les microorganismes, les plantes, les animaux, et nous. Galpha, tout comme la Terre, est une planète tellurique. Sa surface est en grande partie occupée par un seul océan et par une seule île-continent dont la surface est à peine un vingtième du total. Ceci explique en partie que nous ayons pu évoluer de façon harmonieuse, sans grands conflits, sans différenciations entre les êtres, sans connaître les

épisodes horribles qui se sont succédés, et se produisent encore, sur la Terre. La diversité de Galpha est pauvre, peu de plantes, peu de faune, tant que nos ressources ont satisfait les besoins des habitants, nous avons vécu en harmonie presque parfaite, les seuls conflits se limitaient à des rivalités de voisinage, des problèmes familiaux, mais toujours sans agressivité. Nous sommes un peuple ultra pacifique. Mais dès que nos récoltes sont devenues insuffisantes pour nourrir convenablement l'ensemble de la population, des oppositions de plus grandes ampleurs se sont développées. Pour les résoudre, il n'existait qu'une seule solution : la colonisation d'autres planètes. Nos scientifiques ont donc très vite axé leurs recherches vers la découverte de planètes habitables et les moyens d'y parvenir. D'abord avec des engins primaires tels ceux que vous serez bientôt en mesure de produire sur la Terre, ils nous ont permis d'investir les planètes les plus proches de la nôtre et d'y installer les plus audacieux de nos compagnons, car il y a eu quelques ratés fâcheux. Ensuite nos techniques de déplacement ont considérablement évolué, nous sommes aujourd'hui capables d'accéder à des univers très lointains en quelques minutes. Les habitants de Galpha sont maintenant confiants dans nos moyens de transport, notre population maximale de trois millions d'habitants sur la planète initiale se chiffre aujourd'hui à environ quinze millions avec les colonies. C'est très peu par rapport à la population terrestre.

- J'ai un instant cru que tu allais nous annoncer que les Terriens étaient des colons Galphaïens, réagit Sylvain.
- Non, la vérité sera encore plus surprenante. Mais il faut que je respecte un certain ordre pour que tu comprennes, chaque détail viendra à son heure. Il est tard, je vous propose que nous allions dîner, je reprendrai mon récit ensuite.

Tous acquiescèrent.

- J'avais prévu cette interruption alimentaire, la table est mise, annonça Alb.

Il traversa la pièce, tous suivirent pour se rendre dans ce qui faisait fonction de salle à manger. Sylvain s'étonna du mobilier, de la vaisselle et de la décoration : une grande table recouverte d'une nappe blanche, des assiettes décorées de reproductions de tableaux des meilleurs impressionnistes, des verres fins probablement en cristal, une fourchette à gauche, un couteau à droite, une petite cuillère dont le manche était bien orienté vers la droite, sur chaque assiette une serviette blanche en tissu brodé des mêmes motifs que la nappe, une jolie carafe à eau et une bouteille de vin. Au centre un splendide bouquet de fleurs multicolores dont Sylvain n'aurait su dire si on trouvait les mêmes sur Terre.

- On se croirait sur Terre ! s'exclama Sylvain.

Laam l'accompagna à sa place et expliqua :

- Nous avons préparé pour toi un repas terrestre, autant dans la présentation que dans la nourriture. C'est une petite surprise pour que tu te sentes moins dépaysé. Par la suite nous te ferons goûter à nos repas traditionnels qui, j'espère, te satisferont tout autant.

Ce fut un régal ! Laam n'avait pas oublié l'apéritif, un whisky fut servi à Sylvain par l'homme qui assurait le service, ses compagnons se contentant de jus de fruits. En entrée, des huîtres, Sylvain n'en revenait pas et se sentait gêné car il percevait la presque répugnance de ses hôtes devant cette nourriture animale alors que leur assiette était garnie de petits légumes en salade. Il eut ensuite droit à une entrecôte accompagnée de frites et d'une sauce béarnaise alors que Laam, ses parents et Alb retrouvaient dans leur assiette un nouvel assortiment de légumes. Pour accompagner le fromage, Laam lui servit un verre de Saint-Joseph et, à la stupéfaction de ses parents, en versa un fond dans son verre qu'elle trinqua avec celui de Sylvain. La salade de fruits fut partagée par tous. Un café pour quelques-uns, une infusion de verveine pour d'autres, clôturèrent cet étonnant mais exceptionnel repas.

Après ce dîner qui s'était prolongé assez tard, Sylvain baillait et sentait la fatigue le gagner.

- Je crois que nous allons remettre à demain la suite de notre histoire, annonça Laam. Pourras-tu attendre demain, demanda-t-elle à Sylvain.
- Pour la suite de l'histoire ?
- Oui, bien sûr. Pour quelle autre raison voudrais-tu que je te pose cette question ? répondit-elle avec un grand sourire.

Les parents de Laam et Alb confirmèrent qu'eux aussi avaient l'envie de se reposer. Chacun se souhaita une bonne nuit et Alb montra la chambre de chacun. Lorsque toutes les portes furent fermées, une se rouvrit, Laam traversa le couloir et frappa à la porte qui lui faisait face, sans attendre de réponse elle entra. Sylvain l'attendait.

## CHAPITRE 26

Cette fois, lorsque Sylvain se réveilla, Laam était toujours près de lui. Elle avait repoussé le drap, son corps nu était totalement découvert. Il se redressa lentement pour ne pas la réveiller, s'appuyant sur l'avant-bras, pour la regarder dormir. Il ne put s'empêcher de douter, une fois encore, de la réalité de sa situation. Comment, cette femme si belle, si intelligente, si tendre, si joyeuse, si parfaitement humaine, comment serait-elle autre que terrienne ? Cette question sans réponse véritablement établie déclencha une vive inquiétude : comment sera-t-il possible de poursuivre cette relation ? Il n'envisageait pas de vivre ailleurs que sur la Terre, Laam accepterait-elle de quitter ses parents et amis ? Chaque révélation de Laam lui apportait des réponses mais soulevait de nouvelles interrogations. Elle se réveilla, se tourna vers lui, passa une main derrière son cou et l'attira à elle pour un tendre baiser qu'ils n'interrompirent qu'un long moment plus tard, une fois leurs corps désunis.

- Cela aussi est étonnant, vos pratiques sexuelles sont-elles les mêmes que chez nous ou bien tu t'adaptes, interrogea Sylvain plutôt brutalement.
- Je ne m'adapte pas. Nous faisons l'amour tout comme vous sur Terre mais sans les tabous qui vous sont propres. Il n'y a pas ici de relation entre fidélité à un conjoint et acte sexuel. Mes parents sont très amoureux l'un de l'autre mais rien ne les empêche d'éprouver parfois une attirance strictement sexuelle pour une autre personne. Je perçois déjà ton inquiétude. Notre toute récente relation ne nous a pas permis de nous projeter dans l'avenir jusqu'à présent, et même si nous l'avions fait avant ce que je t'ai révélé hier, cela serait à refaire aujourd'hui. Je crois qu'il est encore un peu tôt pour envisager sereinement un avenir commun. Pour te rassurer, je peux t'assurer que j'adore faire l'amour avec toi, je suis très heureuse, comblée même, par notre relation et j'ai très envie de la poursuivre le plus longtemps possible. Je t'aime.
- J'ai déjà tenté d'imaginer, un peu, ce que pourrait être notre vie commune, sans trouver de réponse. La seule certitude, c'est que moi aussi je t'aime, je ne veux pas envisager une séparation. Remettons à plus tard cette discussion qui me déprime, j'ai faim !
- Le déjeuner doit nous attendre. A partir d'aujourd'hui nous allons adopter notre rythme de vie. Comme tu as pu le constater, ici nos jours durent environ vingt-quatre heures, comme sur la Terre et presque comme sur Galpha, qui elle à une rotation de vingt-cinq heures. Nous dormons environ huit heures par nuit, même si sur cette planète la nuit est artificielle car nous sommes sur la face opposée au soleil. Balac 1 effectue une rotation sur elle-même en présentant donc toujours la même face au soleil, comme votre Lune, mais plus rapidement car elle le fait en une journée. L'orbite elliptique de cette planète s'approche trop près de son étoile, nous ne pourrions pas vivre sur la face éclairée sauf à y construire des installations gigantesques et très coûteuses en énergie pour les refroidir. Cette chaleur n'est pas perdue, nous la récupérons pour alimenter les systèmes de réchauffement de nos bâtiments et des immenses serres qui abritent nos cultures, la température extérieure sur la face cachée varie entre moins cent et moins cent-soixante-quinze degrés Celsius, sur la face exposée la température peut atteindre trois cents degrés. Nous allons donc déjeuner à la Galphaienne, c'est-à-dire faire un repas complet de légumes et de fruits. Nous aurons un repas similaire vers quatorze heures et une collation vers vingt heures. J'espère que tu vas tenir le coup, sans viande, sans poisson, sans fromage, et même sans whisky.
- C'est le whisky qui va me manquer le moins, vous me faites une réputation d'alcoolique toi et Raymond.
- Ouf ! Tu me rassures, moi qui redoutais que ce soit ce qui allait te manquer le plus, dit-elle en riant. Allez viens.

Ils se rendirent là où hier soir ils avaient diné mais le décor avait changé : plus de nappe brodée, plus de verres en cristal ni d'assiettes en porcelaine peintes, juste, sur une table, un bol, une cuillère à soupe et une grande tasse probablement en terre cuite comme le bol.

- Nous n'attachons aucune importance aux accessoires, précisa Laam en observant le regard étonné de Sylvain. Pressons-nous, nous sommes les derniers et nous avons rendez-vous avec la chirurgienne dans une demi-heure.
- La chirurgienne ?
- Oui, celle qui va te rendre ton intégrité physique.
- Elle va m'opérer ce matin ?
- Oui, dans une heure à peu près si nous sommes ponctuels.
- Comme ça, sans préparation, sans obligation d'être à jeun.
- Ne t'inquiète pas, tu as vu le résultat de nos opérations sur Zed, pour toi ce sera beaucoup moins lourd.
- Refaire deux phalanges à partir de rien, ce n'est pas lourd ?
- Ce n'est pas à partir de rien, pendant ton sommeil à ton arrivée ici nous avons effectué tous les prélèvements nécessaires. Allez, mange, ça va refroidir.

Une demi-heure plus tard, Sylvain était allongé sur une table d'opération, son bras tendu à l'équerre posé sur une tablette. Laam était près de lui et faisait l'interprète lorsque Flor, l'infirmière, ou Ambr, la chirurgienne, devait lui adresser la parole. Flor entoura son avant-bras d'un large bracelet comme celui qui était utilisé sur la Terre pour prendre la tension, mais plus large, il couvrait du coude au poignet. Lorsqu'Ambr s'approcha avec divers instruments dans un petit récipient, Sylvain interrogea :

- Vous n'allez pas m'anesthésier ?
- Si bien sûr, répondit Ambr par l'intermédiaire de Laam. Tout est prêt et déjà tu ne dois plus sentir ton bras.

Effectivement, en quelques secondes il ne pouvait plus commander à son bras ni à sa main. Laam lui expliqua que c'était le bracelet qui produisait une anesthésie instantanée. Flor tira un rideau qui sépara Sylvain d'Ambr. Une heure s'était à peine écoulé lorsque Flor repoussa le rideau. La main de Sylvain était recouverte d'une coque rigide qui enfermait le doigt opéré et la paume de la main mais laissait libres les quatre doigts intacts.

- Voilà, tu es réparé, annonça Laam. Il va falloir que tu gardes cette protection durant trois jours, Ambr te l'enlèvera quelques heures avant que nous retournions sur la Terre.
- C'est vrai, il va falloir revenir. D'ailleurs ça n'a pas l'air de vous inquiéter beaucoup ce qui se passe sur la Terre ?
- Je te rassure - je trouve qu'il faut souvent que je te rassure depuis quelque temps – nous gardons le contact avec Gabriel.
- Nous rentrons quand ?
- Dans trois jours, mais des jours d'ici.
- Ça veut dire quoi « des jours d'ici » ?
- Ça veut dire que le temps passe ici beaucoup plus vite que sur la Terre, nous allons rester sur Balac 1 cinq jours et il ne se sera passé sur la Terre qu'une douzaine d'heures, nous reviendrons donc sur la Terre le lendemain de notre départ puisque nous sommes partis un soir.
- Décidément, il faut que je me refuse à comprendre tout ça. Déjà, lorsqu'on apprend que lorsqu'on voyage à une vitesse proche de la lumière le temps s'écoule beaucoup moins vite que sur la Terre, c'est difficile à intégrer et encore plus à comprendre, bien que ce soit une théorie admise et démontrée. Alors, que le temps ne s'écoule pas à la même vitesse en fonction des planètes, là je refuse de réfléchir.
- C'est à la fois simple et compliqué. Simple parce que le temps n'est qu'une variable virtuelle et que nous pouvons le constater en nous déplaçant d'une planète à une autre. Sur Balac 1 le temps défile de façon très rapide par rapport à ce qu'il fait sur la Terre, mais nous vivons exactement comme si nous étions sur la Terre. Donc pour nous rien ne change, lorsque nous reviendrons nous aurons vieilli

de cinq jours alors que les Terriens n'auront vieilli que de douze heures. Ce qui est effectivement compliqué, c'est d'expliquer le pourquoi de ces écarts.

Puisque nous abordons ce sujet, que je voulais t'exposer cet après-midi lorsque je reprendrai mes explications, le même phénomène existe entre Galpha et la Terre mais en sens inverse et en bien plus prononcé : le rapport entre le temps chez nous et chez vous est d'environ quarante millions. C'est-à-dire que lorsqu'une heure se passe sur notre planète il s'est écoulés environ quatre-mille-cinq-cent-soixante années sur la Terre. Nos missions sur la Terre durant en général deux ans, nous aurons vieilli de ce temps alors qu'il ne se sera passé qu'à peine deux secondes sur Galpha. C'est pourquoi nous ne nous attardons pas plus d'une ou deux années sur ta planète. Est-ce que mes explications te paraissent claires ?

- Les explications, oui. La compréhension de tout ça, beaucoup moins.
- Bon, allons déjeuner, après cette opération tu dois avoir faim.
- Le chirurgien m'a vraiment greffé deux phalanges ?
- Oui, comment sens-tu ta main ?
- Mes quatre doigts valides fonctionnent parfaitement. Quant au petit doigt, il doit être immobilisé dans cette coque car je n'arrive pas à le remuer.
- C'est normal, il faut que rien ne bouge tant que la jointure est encore fraîchement assemblée.

Après le déjeuner Laam reprit le déroulé de l'histoire Galphaïenne, Kaam et Alb s'étaient absentés, seul Zed participait à la seconde partie de cette révélation.

- Je vais faire un rapide récapitulatif. Nous sommes des non-terriens, mais malgré tout humains, notre morphologie est quasiment identique à celle des Terriens. Nous venons d'une planète dont je vais préciser les grandes caractéristiques immédiatement après ce court résumé. Cette planète est située dans un univers différent de celui qui abrite la Terre. Notre population actuelle est d'environ trois millions d'habitants sur la planète que nous avons appelée Galpha et douze millions sur des planètes colonisées, colonisation devenue impérative du fait du manque de ressources naturelles sur Galpha. Notre recherche de planètes habitables se poursuit. Le temps s'écoule beaucoup plus lentement chez nous que sur la Terre, si nous pouvions avoir une vision de Galpha maintenant, nous verrions un monde parfaitement immobile, les habitants sembleraient être des statues. Comme notre durée de vie moyenne est d'environ trois-cents ans Galphaïen, cela représente à peu près douze milliards d'années terrestres. Impressionnant n'est-ce pas ! C'est aussi la raison pour laquelle tu nous trouves jeunes, nous le sommes en effet, maman et papa ont cent-trente ans, moi qui suis une toute jeune fille, j'ai soixante-quinze ans.

Voilà pour le résumé. Sylvain, as-tu des questions ?

- Je ne compte plus le nombre de mes questions, tu m'abasourdis, alors poursuis.
- Bien, juste quelques mots sur Galpha : c'est une planète d'un diamètre un peu plus grand que celui de la Terre mais la composition de son noyau est plus aérée, Galpha est donc moins dense mais sa masse se rapproche de celle de la Terre, ce qui nous soumet à une gravité à peu près équivalente. Notre soleil, autour duquel nous orbitons en cinq-cent-vingt-six jours, diffuse une chaleur comprise entre moins dix degrés Celsius pour les régions les plus froides et trente degrés pour les plus chaudes. Notre continent unique étant situé dans l'hémisphère sud assez loin du pôle et de l'équateur nous avons un climat plutôt tempéré, d'autant plus que notre seul océan régule le climat de nos régions côtières dont la partie centrale est peu éloignée.

Malheureusement, nous ne pourrons jamais t'emmener sur Galpha Sylvain, à moins que tu ne veuilles y finir tes jours car la différence d'écoulement du temps fait que si tu y restais une heure, il se serait passé quatre-mille-cinq-cent-soixante-six années sur la Terre. Ça pourrait être une expérience enrichissante, qu'en dis-tu ?

- J'en dis que j'ai des parents et des amis sur la Terre et que j'aimerais bien les retrouver avant qu'ils ne se fassent du souci.

- Je te taquinai, comme je te l'ai dit ce matin, nous retournons sur la Terre dans trois jours d'ici, il ne se sera passé que douze heures sur la Terre. Tu pourras patienter ?
- Oui, cette nuit de douze heures va être la plus longue de ma vie.
- Je continue. Nous arrivons aux raisons qui nous ont amenés sur la Terre. Nos biochimistes, comme sur la Terre, ont tenté de percer le mystère des origines de la vie, et ils y sont arrivés. Ils ont réussi à recréer la soupe initiale, celle qui contient tous les ingrédients nécessaires au développement de la vie. Les premières expériences de développement ont bien sûr eu lieu en laboratoire, nous arrivions bien à recréer un milieu assez proche de ce qu'était Galpha à l'époque où elle commençait à être vivable mais il nous était impossible d'accélérer vraiment le processus afin de parvenir à engendrer des organismes vivants. Nous nous sommes donc mis en quête de planètes ayant un rythme biologique beaucoup plus rapide que le nôtre. Nous en avons trouvé facilement, les premières expériences furent assez cauchemardesques, nous arrivions à créer toutes sortes de monstres de toutes tailles et de toutes formes, rien qui ne puisse un jour évoluer vers des êtres intelligents. Et puis nous avons découvert la Terre. Elle en était à sa dix-milliardième année d'existence, était vierge de toute vie animale et surtout, elle était splendide, presque unique. Nous y avons déversé notre soupe. Quatre milliards d'années terrestres après, huit milliards d'êtres humains identiques aux Galphaïens vivent sur terre, c'est notre première réussite pleine et entière et la seule à ce jour. Je t'avais bien dit, Sylvain, que tu n'étais pas au bout de tes surprises.

Sylvain ne sut que répondre, même si les dernières phrases de Laam l'avait un peu mis sur la voie, il restait totalement ébahi.

- Des scientifiques terriens ont déjà évoqué cette possibilité que la vie sur la planète Terre ait été apportée par des êtres extra-terrestres. Elle semble avoir encore peu de crédit pour l'instant, ajouta Laam.
- Oui, et pour leur faire admettre ça, il va falloir un moment. Je commence à avoir faim.
- Comment ! Je te révèle un mystère sur lequel bute des milliers de terriens, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, et la seule chose qui te préoccupe c'est ton estomac !
- A un moment, trop, c'est trop. Il y a encore une semaine, j'avais un emploi, je me rendais à mon bureau chaque matin, je rentrais chez moi je dinai, je regardais un film ou j'écoutais de la musique. Le week-end je voyais les amis, je faisais du sport et la semaine d'après tout recommençait. Depuis seulement quelques jours j'assiste à une tentative d'assassinat sur un ami ; je suis enlevé et retenu prisonnier une première fois ; je m'échappe ; je suis kidnappé et de nouveau enfermé ; on me coupe un doigt ; je suis harcelé de questions par plusieurs policiers ; je vous rejoins et vous me droguez pour m'emmener sur une autre planète ; vous m'annoncez que vous habitez une planète dans un autre univers que celui de la Terre ; que le temps ne s'écoule pas de façon identique selon là où on se trouve ; et enfin que c'est vous qui avez créé la vie sur la Terre. Ça fait beaucoup trop pour ma petite tête.
- La résolution du mystère de l'apparition de la vie sur terre qui efface toutes les autres hypothèses, ça te laisse froid ?
- Non, mais c'est un peu comme les gens qui gagnent des millions au Loto, beaucoup mettent un long moment avant de réaliser que c'est vrai.
- Tu imagines tout ce qui va être remis en cause sur la Terre, le jour où il faudra annoncer cette nouvelle, cela balaye des siècles de fausses croyances.
- Oui, mais cela ne résout pas le problème, il le déplace seulement. Car vous, savez-vous qui vous a créé ?
- Un point pour toi. Tu as raison, même si nous sommes beaucoup plus avancés que vous sur la façon précise dont s'est déroulée l'apparition de la vie, nous ne savons pas grand-chose de la création de ce monde multi univers. Au moins un doute est levé, nous savons qu'il n'y a pas besoin d'un Dieu pour créer de la vie à partir de la matière. Chez nous aussi certains croient en Dieu, d'autres pas.

Mais cette croyance n'est pas, comme sur la Terre, appuyée sur des histoires fabuleuses bien plus extraordinaires que ce que je viens de te révéler.

- Parce que ce que tu viens de me dire n'est pas extraordinaire ?
- Si, mais quand même beaucoup moins qu'un Dieu immatériel créant un fils humain qui naît, vit et meurt sur la Terre pour sauver le monde. Comment peut-on croire à une histoire aussi rocambolesque ? Qu'a-t-il sauvé, ce fils de Dieu. En quoi la vie sur la Terre aujourd'hui est-elle meilleure pour des milliards de gens que ce qu'elle était il y a deux mille ans ?
- C'est vrai, tu as raison. Le jour où cette vérité sera révélée au monde, il va se produire un bouleversement qui risque de chambouler toutes les religions monothéistes.
- C'est certain mais elles ne vont pas l'apprendre tout de suite. L'Eglise de Huith prenant le pas sur toutes autres, ce n'est pas lui qui va dévoiler une origine artificielle. Une création divine lui convient beaucoup mieux pour conserver sa domination sur ses fidèles. D'autant plus qu'il peut véritablement se prendre pour Dieu puisque c'est lui qui dirigeait l'équipe des biologistes qui ont élaboré la recette de la mixture à l'origine de votre présence sur la planète Terre.

Il reste à t'expliquer les raisons de la félonie de Huith et le pourquoi de notre combat actuel. Mais comme je me doute qu'il va te falloir une bonne nuit pour digérer toutes ces incroyables révélations, nous allons faire un petit tour à pied dans le verger, un peu d'exercice nous fera le plus grand bien. Ensuite nous dînerons et nous irons sagement nous coucher. Tu es d'accord ?

- Oui, répondit Sylvain. Et assez bas pour que Zed ne puisse pas entendre il ajouta : sauf pour le « sagement ».

## CHAPITRE 27

Il était très tôt lorsque Laam réveilla Sylvain :

- Lève-toi, nous allons avoir une journée chargée.
- Qu'allez-vous encore m'infliger ?
- Nous allons déjeuner, je te dirai ça ensuite.

Le petit déjeuner se composait de tellement de savoureuses préparations de légumes que Sylvain renonça à toutes les goûter, il désirait conserver une petite place dans son estomac pour la grande diversité des fruits multicolores, de toutes tailles et de saveurs délicieuses. Il demanda à Laam :

- Comment faites-vous pour avoir une telle diversité de fruits et légumes ?
- Balac 1 est une planète plus généreuse que Galpha, le sol y est moins uniformément sableux et nous pouvons donc y cultiver beaucoup plus de variétés dans les grandes serres dont tu as vu un exemplaire en venant ici. Balac 1 est un peu notre réserve de nourritures, nous en importons la plus grande quantité sur Galpha.

Lorsqu'ils eurent terminé le repas Laam annonça :

- Nous t'avons réservé une surprise aujourd'hui, nous allons voyager.
- Voyager ? Où ?
- Nous allons te faire découvrir deux planètes qui ont servi de support à nos expérimentations.
- Waouh ! s'emporta Sylvain. Je vais donc découvrir votre moyen de transport supra-luminique.
- Oui, mais « supra-luminique » n'est pas le bon qualificatif pour ce mode de transport.
- Explique-moi. Comment peut-on franchir en très peu de temps des distances d'un nombre impensable d'années-lumière sans voyager à une vitesse largement supérieure à celle de la lumière ?
- Je vais te le dire, mais sans pouvoir te l'expliquer, je ne suis pas une mécanicienne du transport interplanétaire. C'est un peu comme sur la Terre, la plupart des personnes qui utilisent une voiture ne savent pas comment elle fonctionne. Moi, je sais utiliser la machine de transport interplanétaire, j'en connais le principe, mais je n'ai aucune idée de comment ça marche.
- Dis-moi au moins comment ça se passe.
- Nous allons nous placer, un par un, dans une cabine de transport, un opérateur va programmer la destination, là où se trouve une cabine identique. Lorsque le signal indiquant que le transfert a été réalisé, le candidat au voyage suivant prend place dans la cabine et on recommence l'opération.
- On arrive à l'endroit choisi sans qu'aucun corps n'ait quitté l'endroit de départ ?
- Dans la cabine se trouve un appareil qui analyse la composition atomique de l'élément à transporter et la codifie. Je dis « élément » car nous pouvons aussi bien transporter des individus que des objets. Le transporteur envoie ensuite cette image à un appareil identique installé sur la destination choisie. Celui-ci n'a plus qu'à puiser dans son stock d'éléments atomiques pour reconstituer l'objet ou l'individu de départ, ce dernier est réduit à ses composants de base qui sont stockés en grand nombre dans le transporteur afin de reconstituer physiquement les voyageurs sur le retour.
- Et on ne meurt pas de cette décomposition ?
- Non, tel tu es au départ, tel tu es à l'arrivée. Il est vrai qu'entre les deux, il ne faut pas qu'il advienne une panne à l'un ou l'autre des appareils. Au début il y a eu quelques échecs malheureux, comme dans la plupart des grandes innovations, pense à la conquête spatiale sur la Terre. Aujourd'hui notre technique de transport est absolument fiable, pas à cent pour cent, mais avec moins de probabilités d'échec qu'un transport en avion sur la Terre. Tu prends l'avion sans crainte ?
- Oui, bien sûr.
- Alors tu n'as pas à craindre ce voyage, mais tu peux le refuser.

- Certainement pas, je ne voudrais pas louper ça. Mais j'ai encore une question, je comprends qu'on puisse désassembler et réassembler des éléments matériels, mais comment peut-on reproduire ce qui est immatériel : la pensée, les idées, la mémoire, les sentiments ?
- C'est une question que tu n'aurais pas posée si tu n'étais pas dans un état de doute total. Ce que tu viens de définir comme « immatériel » ne l'est pas, l'homme est une machine composée intégralement de matière, le tout géré par des réactions électriques et chimiques. La mémoire d'un homme, comme celle d'un ordinateur, est stockée et accessible à la demande. Idem pour les sentiments et les idées.
- Oui, tu as raison, j'aurais dû réfléchir avant de poser cette question. J'en ai une dernière : comment fonctionne le guidage, tu le sais ?
- Pas exactement mais je peux t'en expliquer le principe : comme nous voyageons vers des systèmes toujours plus éloignés, l'appareil de guidage cible le point à atteindre sur une ligne droite imaginaire sur laquelle se situe tous les objets célestes traversés par cette ligne. On pourrait schématiser avec un exemple très simple : prenons deux miroirs qui se font face, mettons un Sylvain entre ces deux miroirs et nous allons aussitôt constater que nous voyons une infinité, au sens premier, de Sylvain. Il suffit alors de pointer un curseur sur l'endroit où on désire envoyer Sylvain, quelle que soit la distance car contrairement aux miroirs, nous pouvons zoomer. Simple non ?
- C'est assez amusant ton exemple des miroirs et suffisamment simple pour que je comprenne. Mais entre une image qui se répète à l'infini et un voyage interplanétaire il y a une foule considérable de détails que tu ne peux pas m'expliquer. C'est d'ailleurs mieux ainsi, si on me l'expliquait je n'y comprendrais probablement pas grand-chose. Cependant, il reste un mystère : pour pouvoir transporter quelqu'un d'un point à un autre, il faut un appareil de transport au départ et à l'arrivée. Comment est arrivé le premier transporteur à un endroit où il n'y en avait pas, comme sur la Terre par exemple ?
- Nos premiers voyages, il y a très longtemps, ne se sont pas passés par transporteur mais par engin interplanétaire que j'appellerais « classique ». Nous ne sommes pas allés directement de chez nous à la Terre, cela s'est fait par de nombreuses étapes successives. Nous avons installé des bases et des transporteurs sur chaque planète qui nous semblait intéressante en avançant toujours plus avant.
- Ce qui veut dire qu'un engin extraterrestre est arrivé sur la Terre pour déposer un transporteur, et aucun instrument terrestre ne l'a détecté ?
- Lorsque le premier transporteur a été déposé sur ta planète il n'y avait encore aucun organisme vivant. Aujourd'hui nous n'avons plus besoin d'engins détectables pour aller et venir d'une planète à une autre.
- Je rêve !

Laam s'approcha de Sylvain et l'embrassa en se serrant fort contre lui. Lorsqu'ils se séparèrent elle demanda :

- Je te semble être un rêve ?
- J'espère bien que non.
- Eh bien, tout est réglé. Nous attendons Zed et nous partons pour la planète que nous avons nommée Orba.
- Nous allons y voir quoi ?
- C'est une planète sur laquelle nous avons versé un de nos premiers échantillons de soupe chimique contenant tous les éléments nécessaires au développement de la vie. Tu vas donc y voir un des premiers résultats de cette expérience qui a débuté il y a cinq milliards d'années, en année terrestre. Comme tu vas le constater, il a fallu modifier beaucoup d'ingrédients dans notre soupe pour arriver à créer un être vivant comparable à un Sylvain.

Zed était arrivé au cours de cette conversation. Il invita Laam et Sylvain à le suivre. Ils reprirent le véhicule utilisé pour se rendre chez Ross et Alb et revinrent à la base. Ils entamèrent un nouveau parcours pédestre dans les couloirs. Sylvain ne put s'empêcher de demander :

- Comment se fait-il qu'avec une telle avancée technologique, vous laissez encore des centaines de mètres de couloir sans moyen de déplacements automatiques ?
- Pour la très bonne raison, répondit Zed, que nous ne sommes jamais pressés et quelques milliers de pas dans les couloirs n'ont jamais fait de mal à personne, bien au contraire. Seules les personnes âgées marchant difficilement sont équipées de modules de déplacement motorisés. Tu n'en verras pas ici, tous nos anciens reviennent vivre leurs derniers jours sur la planète mère, là où ils trouveront le meilleur accompagnement médical et psychologique pour affronter le grand départ. Et puis nous sommes très attentifs à nos ressources, tout ce qui peut les économiser est mis en place, pas de gâchis chez nous.
- D'où vient l'énergie nécessaire, s'enquit Sylvain.
- Du nucléaire, comme chez vous en partie.
- Et vous faites quoi des déchets ?
- Il n'y a pas de déchets, nous épuisons totalement les ressources de nos éléments radioactifs, ce que vous ne savez pas encore faire sur votre planète et qui vous oblige à stocker en profondeur des matériaux offrant encore de multiples usages possibles. Les terriens travaillent dans ce sens, dans quelques années vous pourrez, tout comme nous, bénéficier d'une énergie non polluante, si elle est parfaitement maîtrisée, qui offre des centaines d'années d'utilisation.

La conversation s'arrêta là, ils étaient arrivés. Ils entrèrent dans une large pièce où s'affairaient plusieurs personnes, certaines allant et venant, d'autres installées dans la dizaine de boxes répartis tout autour de la salle. Tous les boxes présentaient la même configuration : une espèce de grand sarcophage en occupait le centre ; un bureau devant lequel se trouvait assis un opérateur dans un angle. Sylvain remarqua avec étonnement le grand écran que chaque opérateur avait devant les yeux et y retrouva, en bien plus complexe, l'illustration du voyage à partir de miroirs que lui en avait fait Laam. Celle-ci expliqua :

- L'opérateur zoome ou revient en arrière, il cherche le point exact où il doit déposer son voyageur.
- Et je suppose que le voyageur se trouve dans le caisson à côté ?
- Oui. Regarde l'opérateur qui est juste à ta droite. Il a localisé l'endroit précis où se trouve le transporteur récepteur choisi par le voyageur. Il presse le bouton de départ et le cadran sur l'écran lui indique l'évolution du transfert. Celui-là est déjà arrivé.
- Ça prend beaucoup de temps ces transferts lointains ?
- Le transfert lui-même est presque instantané, c'est la masse de ce que l'on doit transmettre qui détermine le temps, l'opération peut durer de quelques secondes à un peu plus d'une heure.
- Et le caisson est vide maintenant ? interrogea Sylvain.
- Oui, mais il peut servir à d'autres transferts sans attendre le retour du voyageur qui vient de partir. Nos premiers modèles ne permettaient pas ces utilisations multiples, il fallait attendre le retour d'un voyageur avant d'autoriser un nouveau voyage, cela parce que lorsqu'on utilise la machine pour un départ elle enregistre la structure de la personne ou de l'objet à transférer et l'envoie intégralement à la machine destinatrice. Au retour ne sont transférées que les modifications, physiques et intellectuelles, apportées durant la durée de l'absence, cela permet un gain de temps appréciable. Les premières machines avaient un gros défaut, l'image de la structure restait dans la machine et une erreur, de manipulation ou intentionnelle, permettait de reproduire intégralement la personne ou l'objet retourné. Un clonage en quelque sorte. Pour les objets, ce pouvait être intéressant mais pour les personnes, cela contrevenait à notre code déontologique. Nous avons donc fait modifier les machines afin que cette duplication ne puisse plus se produire. Malheureusement, ce sont ces premiers modèles qui ont été initialement installés sur la Terre. Huith a vite compris le parti qu'il pouvait en tirer. Aujourd'hui nous expérimentons un transporteur beaucoup plus rationnel, sans boîte de départ ou d'arrivée, cette machine permettra en plus de faire voyager plusieurs personnes ensemble. Les premiers modèles expérimentaux fonctionnent parfaitement.

Zed t'expliquera tout ce qui concerne notre action terrestre après que tu aies assisté à l'Assemblée demain. Il est temps de partir, voilà notre opérateur qui vient nous chercher.

Laam, Zed et Sylvain furent conduits dans un box. L'opérateur demanda :

- Qui part en premier ?
- Moi, répondit Laam.

Et s'adressant à Sylvain :

- Je pars la première pour t'accueillir sur Orba. Tu seras le suivant et Zed suivra. Tu ne sentiras rien et le voyage te paraîtra instantané.

Le couvercle sur la partie supérieure du caisson était ouvert, Laam entra et s'allongea, l'opérateur referma le couvercle et s'installa devant son écran. Voyant que Sylvain suivait ses manipulations, il entama une explication traduite par Zed :

- J'ai ciblé Orba. Pour l'instant l'écran montre tout ce qui se trouve sur la trajectoire, la planète est invisible dans ce fouillis d'étoiles, de planètes, de comètes, de météores et de débris cosmiques de toutes sortes. Je zoome et nous commençons à distinguer Orba, je m'approche encore, nous pouvons voir les continents nombreux sur cette planète, voici celui qui nous intéresse. J'approche encore, nous voyons maintenant notre base constituée de quelques bâtiments, nous n'y allons plus guère aujourd'hui sauf pour quelques études sur l'évolution des organismes vivants qui la peuplent. Voilà, je cible le récupérateur et je lance le transfert. Ça ne va pas durer longtemps, Laam ne pèse pas bien lourd.

Effectivement, quelques secondes plus tard l'opérateur ouvrait le couvercle du caisson qui était vide.

- Monsieur Houdin, toutes mes félicitations, s'exclama Sylvain.

Devant l'expression interrogative de l'opérateur, Zed dû préciser, dans sa langue :

- Houdin était terrien, un illusionniste célèbre, qui plaçait des personnes dans un coffre et les faisait disparaître.

Puis s'adressant à Sylvain :

- C'est à ton tour. Pas d'appréhension ?
- Un peu, c'est comme la première fois où je suis monté dans un avion.
- Alors bon voyage et à tout de suite.

Zed referma le couvercle et l'opérateur recommença sa manœuvre.

## CHAPITRE 28

De son voyage, Sylvain ne conserva en mémoire que l'opération de fermeture du caisson suivie immédiatement de son ouverture. Laam l'attendait, elle l'aida à sortir et referma le caisson.

- Tout s'est bien passé ?
- Je ne sais même pas s'il s'est passé quelque chose.
- Nous sommes sur Orba, dans une galaxie proche de la Voie Lactée. Et j'entends le signal, Zed est arrivé.
- Il n'y a pas d'opérateur ici ?
- Non, ce sont les voyageurs qui assurent leur retour, ce qui est bien moins compliqué que l'aller puisque nous revenons au point de départ. Il y a juste à appuyer sur un bouton à l'intérieur du caisson. Personne ne part d'ici, il n'y a pas d'habitant permanent sur cette planète.

Ils se trouvaient dans une pièce étroite où ne se trouvait qu'un seul caisson de voyage. Zed les avait rejoints, il les invita à le suivre. Ils n'eurent pas à parcourir de longs couloirs, la pièce attenante au local d'arrivée était un garage où se trouvait un engin de déplacement un peu identique à celui qu'ils avaient emprunté sur Balac1, mais celui-ci était clos d'un demi-cylindre de matière transparente. Zed ouvrit une des portes ; dès qu'ils furent installés, il en commanda la fermeture et demanda le démarrage de l'engin qui s'éleva de quelques centimètres au-dessus du sol et quitta le garage.

Le paysage n'engendrait pas un attrait touristique immédiat : un ciel chargé de nuages bas laissait à peine filtrer une lumière blafarde qui teintait de gris tous les éléments rocheux, végétaux ou liquides. A perte de vue s'étendait une suite de collines basses recouvertes d'une unique sorte de végétal, ressemblant à de la bruyère. Aucun massif boisé, pas même un arbre, ne venait rompre la monotonie du paysage. Après avoir pris suffisamment d'altitude pour dominer les environs tout en restant sous le plafond nuageux, Zed repéra un relief un peu plus élevé et engagea le véhicule entre deux collines, dans une vallée dont les pentes de plus en plus rapprochées atténuaient encore plus la luminosité. Au fond de cette vallée roulait un large torrent aux eaux noires dont le tumulte s'entendait du véhicule. Soudain Zed immobilisa l'engin à quelques mètres au-dessus des eaux, la vallée s'était rétrécie et seulement quelques dizaines de mètres séparaient les deux falaises qui la bordaient. Zed prévint :

- Attention, tenez-vous prêts, je vais devoir prendre brusquement de l'altitude. Si je le fais maintenant il ne se passera rien de ce que je veux vous faire voir, si je le fais trop tard nous ne verrons rien non plus, mais à jamais.

Ils restèrent quelques instants en vol stationnaire. Laam, imperturbable, attendait sans appréhension l'événement que pressentait Zed. Sylvain, plus contracté, scrutait attentivement tous les alentours du véhicule bien que la visibilité soit réduite. Soudain, comme éjecté des eaux du torrent, un vers gigantesque se jeta sur le véhicule. Zed qui prévoyait l'attaque, prit brutalement de l'altitude et recula à une telle vitesse que Sylvain fut projeté sur l'arrière du siège qui se trouvait devant lui. L'énorme vers, manquant sa proie, retomba lourdement dans les eaux du torrent. Zed reprit son avancée dans la vallée qui s'élargissait, il commenta l'événement :

- Voilà un des habitants de cette planète, un lombric aquatique à la taille démesurée, certains atteignent vingt mètres. Les vers et quelques rares espèces d'insectes ont pris rapidement le dessus sur toutes les autres espèces vivantes. Regardez sur la rive maintenant plus abordable, il y a une concentration de scolopendres. Ce sont des animaux redoutables, une piqûre peut tuer un homme, qu'il soit Galphaïen ou terrien, en une fraction de seconde. Il y a quelques milliers d'années, une île s'était formée à la suite d'une éruption volcanique sous-marine, il s'y était développé des petits reptiles terrestres issus de la mutation lente de reptiles marins. Le continent qui dérivait a fini par se rapprocher suffisamment de l'île, permettant aux scolopendres de l'atteindre. En seulement quelques années ils avaient exterminé toutes les autres espèces vivantes de l'île et se mangeaient

entre eux. Ici ils mangent les insectes qui pullulent dans certaines régions, nous ne pouvons pas en approcher car ils se jettent sur le véhicule et s'agglutinent sur les parois, en quelques minutes seulement leur poids ne permet plus à l'appareil de voler. Les mers renferment une grande quantité d'espèces mais aucune n'a évolué depuis des millions d'années.

Cette expérience, non aboutie, a permis à nos biochimistes de comprendre les causes de l'arrêt à un stade larvé de l'évolution sur cette planète. La faiblesse du rayonnement UV, la température trop basse et une atmosphère pauvre en oxygène ne suffisent pas pour déclencher un processus complexe amenant à l'apparition de mammifères. Si nous sortions du véhicule nous ne pourrions respirer qu'à grand peine.

Il n'y a pas grand-chose de plus à voir sur Orba, nous allons retourner à la base et visiter Orix.

- Il faut revenir sur Balac 1 ? interrogea Sylvain.
- Non, l'opérateur a programmé un voyage avec escale. Nous reviendrons sur Balac 1 après Orix.

Après avoir repris place, chacun à leur tour, dans le caisson de transport, ils se retrouvèrent sur la planète Orix, dans une pièce plus large que celle d'Orba, et comportant plusieurs boxes de transport. Ici, quelques opérateurs Galphaiens pilotaient des voyages.

- Orix est encore occupée par quelques-uns de nos chercheurs qui continuent à étudier le développement de la vie sur cette planète, expliqua Laam. La base, sans être aussi étendue que celle de Balac 1, est malgré tout une base essentielle de recherche car, comme tu vas le voir, on s'approche assez près de ce qui s'est passé sur la Terre. Mais je ne t'en dis pas plus, suivons Zed qui va une fois encore nous promener, cette fois un peu plus longtemps.

Ils s'installèrent dans un véhicule identique à celui utilisé sur Orba et décollèrent pour une nouvelle découverte. Laam avait distribué à chacun un panier repas car la visite ne leur permettrait pas de revenir à la base pour déjeuner. Très vite Zed fit prendre de l'altitude au véhicule afin qu'ils puissent avoir une vue d'ensemble du paysage. Rien de comparable à celui d'Orba, ici d'immenses forêts d'essences diverses entouraient de vastes prairies herbeuses. A l'horizon, sous un ciel clair, on devinait une chaîne de hautes montagnes dont les sommets semblaient enneigés. Un soleil radieux chauffait cette terre sans la brûler. Enfin du soleil, apprécia Sylvain, et quels superbes paysages, on se croirait en Nouvelle Zélande.

En observant la prairie juste en-dessous de l'appareil, Sylvain, crut voir des animaux se déplacer mais à l'altitude où ils se trouvaient, il n'était pas possible de les distinguer vraiment. Il demanda à Zed s'il pouvait s'approcher du sol.

- Je vais le faire, je suis resté volontairement un peu haut pour que tu aies une vision globale de cet endroit avant de découvrir les êtres qui y vivent. Tu vas avoir un choc.
- Un de plus, répondit Sylvain, dorénavant blasé.

Zed perdit rapidement de l'altitude et lorsqu'ils furent à distance suffisante pour reconnaître les animaux qui évoluaient dans la clairière qu'ils dominaient, Sylvain s'exclama :

- Wouah ! C'est Jurassic Park.
- Et ce n'est pas du cinéma, sur Orix la vie a poursuivi son cours sans heurt. C'est Alb qui a eu l'idée d'ensemencer Orix et la Terre avec des souches de composition strictement identique. Les deux planètes sont quasiment jumelles : mêmes dimensions, même équilibre solaire, même atmosphère, même composition du sol. Nous pouvons aujourd'hui comparer les évolutions de chacune. Sur Orix les dinosaures ont pris le dessus sur toutes les autres espèces, sur la Terre ce sont les humains qui ont dominé le vivant. Est-ce le bouleversement climatique qui, en éliminant les dinosaures, a permis aux humains le développement que l'on connaît ? Nos biochimistes travaillent sur ce sujet sans avoir encore de réponse formelle. Regarde, prends-en plein les yeux, tu ne reverras sans doute jamais plus ce spectacle.

Sous eux un troupeau de dinosaures, en tous points identiques aux reproductions présentées sur la Terre, certains broutaient les hautes herbes qui recouvraient la prairie, d'autres cueillaient les feuilles sur les branches des arbres. Les animaux ne semblaient pas gênés par le survol du véhicule, il est vrai qu'il était parfaitement silencieux. Zed mit l'appareil en vol stationnaire et commenta la rencontre :

- Ce sont des diplodocus, les premiers sont des Centrosaurus dont la longueur est d'environ cinq à six mètres, les seconds sont des Hallorums dont la longueur peut atteindre 35 mètres. Nous allons voir beaucoup d'autres espèces de dinosaures. Au-delà de l'intérêt visuel du zoo naturel qu'est cette planète, ce qui est intéressant pour nous, c'est que nous avonsensemencé Orix et la Terre avec notre dernière recette de soupe à la même époque. Ici, les dinosaures sont encore vivants, sur la Terre ils ont disparu. Sur Orix, il n'y a pas eu de bouleversement climatique comme sur la Terre il y a soixante millions d'années. Mais le plus passionnant, c'est qu'ici les grands singes ont évolué vers une forme humanoïde mais sont restés à un stade de développement à peine plus élevé que celui des bonobos sur la Terre. Nous allons en rencontrer un peu plus tard, ils habitent dans les zones montagneuses où ils sont mieux protégés car ils sont des proies faciles pour les grands prédateurs tels que les célèbres tyrannosaures ou vélociraptors.

Ils survolèrent durant plusieurs heures cette cousine de la Terre, probablement identique à ce qu'elle avait pu être il y a soixante-dix millions d'années. Ils étaient souvent accompagnés dans leur déplacement par d'immense ptérosaures dont la taille équivalait celle de leur véhicule. Sylvain, tel un enfant qui parcourait un zoo pour la première fois, voulait voir et revoir tous ces animaux dont les images l'avaient fait rêver dans son enfance et qu'il voyait maintenant bouger, manger, naître, se battre et mourir. Comme il regrettait de n'avoir pas d'appareil photo, pas même son téléphone portable dont il ne savait pas ce qu'il était devenu, ce qui ne l'avait guère préoccupé jusqu'à maintenant. Zed proposa de quitter les plaines pour survoler les montagnes dont ils s'étaient rapprochés. Les premières pentes s'élevaient doucement vers la base de très hautes falaises surmontées de vastes plateaux. La faune se composait ici d'animaux beaucoup plus petits, mais pas forcément moins agressifs. C'étaient des meutes de loups, des tigres dents de sabre, des ours, des lions, des troupeaux d'antilopes, de mammoths et beaucoup d'autres animaux dont Sylvain ne connaissait pas les noms. Aucun événement catastrophique n'ayant décimé les espèces anciennes, celles-ci poursuivaient leur évolution alors qu'apparaissaient des espèces nouvelles plus évoluées. Zed survolait un vaste plateau et s'était rapproché d'une zone rocheuse percée de nombreuses entrées de grottes, il posa l'appareil à proximité de l'une d'elles. Aussitôt des têtes hirsutes apparurent à l'entrée de la caverne. Après quelques minutes d'observation, trois individus, mi hommes, mi singes, s'approchèrent du véhicule jusqu'à venir, sans crainte apparente, en toucher les parois, d'autres se tenaient éloignés. Zed prévint :

- L'atmosphère est parfaitement respirable sur Orix, je vais ôter la protection du cockpit. Ne crains rien Sylvain, ils vont d'abord se reculer puis comme ils sont curieux, ils vont de nouveau approcher très près, même probablement te toucher mais sans aucune agressivité. Laisse faire et reste calme. Ces singes sont à peu près au même niveau d'évolution que les homos erectus terriens et ils n'évoluent plus depuis plusieurs milliers d'années orixiennes. Ils sont confinés sur les plateaux montagneux, là où la plupart des très grands prédateurs ne s'aventurent pas car l'essentiel des proies se trouvent dans les espaces de grandes prairies. Les grands dinosaures ne pourraient pas évoluer dans cet environnement de rochers et de pentes abruptes. Ici, ces hommes peuvent se défendre contre des lions qui chassent isolés, ils ne pourraient rien contre des hordes de vélociraptors. Il n'empêche que leur vie est constamment menacée et qu'ils doivent restés groupés et armés de lances pour se défendre contre les lions et les tigres.

Dès que le cockpit fut soulevé, comme l'avait annoncé Zed, le groupe s'éloigna brusquement. Puis un individu plus robuste que ses compagnons s'avança prudemment jusqu'à revenir à une longueur de bras du véhicule. Il attendit quelques secondes puis, constatant l'absence de danger, il émit un petit bruit rauque, le groupe composé maintenant d'une cinquantaine d'individus s'approcha lentement. Bientôt le véhicule fut

totallement entouré, et le groupe entier se mit à pousser de petits cris et à sautiller sur place. Certains plus hardis passaient le bras à l'intérieur et touchaient tout ce qui était à leur portée, y compris les passagers. Il suffisait d'un geste, même lent, pour qu'ils reculent aussitôt. Sylvain tenta de toucher le bras de celui qui était le plus proche mais celui-ci se recula vivement. Sylvain était émerveillé, il commençait à réaliser la chance qu'il avait. Il n'avait pas encore pensé à demander à Zed ou à Laam si d'autres terriens avaient eu cette chance avant lui. Il posa immédiatement la question.

- Tu es le premier, répondit Zed.
- Et pourquoi n'établissez-vous pas la relation avec les humains ?
- Tout d'abord, nous aussi sommes des humains. La différence génétique entre nous et vous est inférieure à 0,1 pour cent. Quant à ta question, tu trouveras seul la réponse demain, lors de la séance de l'Assemblée consacrée à la Terre.

A peine avait-il fini sa phrase que le groupe qui entourait le véhicule se figea, puis détala très vite pour rejoindre l'entrée de la grotte qu'ils avaient quittée. Malgré leur vitesse de déplacement, les derniers furent rattrapés par deux énormes félins qui se jetèrent sur eux et les tuèrent d'un écrasement de la nuque. Un troisième félin, arrivé trop tard pour participer au festin, se tourna vers le véhicule. Zed avait précipitamment fermé le cockpit mais il n'eut pas le temps de décoller, l'animal avait sauté sur le toit qui ploiyait sous son poids. L'antenne qui surmontait le parebrise avant l'attirait, il l'arracha d'un coup de dent.

- C'est un smilodon, dit Zed, un tigre dents de sabre en langage courant. L'appareil est suffisamment solide pour résister à son poids ou à ses attaques, cependant la destruction de l'antenne va avoir quelques conséquences fâcheuses, nous ne pouvons plus correspondre directement avec la base mais le pire est qu'il a aussi détruit le radar de navigation. Nous sommes cloués au sol.

Le tigre, constatant que rien d'autre que ce qu'il avait saccagé ne dépassait de la coque parfaitement lisse de l'appareil, sauta sur le sol et rejoignit les deux autres qui finissaient leur repas.

- Nous rentrons à pied, s'enquit Sylvain ?
- Non, répondit Zed. Un opérateur sur la base suit tous les déplacements des appareils, il s'est déjà aperçu que la communication était interrompue. Lorsqu'après plusieurs minutes ses tentatives d'appels seront restées infructueuses, il enverra une navette de secours pour nous récupérer.
- Nous sommes partis depuis plusieurs heures et le jour commence à baisser. Nous risquons de passer la nuit ici.
- Nous avons parcouru de grandes distances depuis notre départ de la base mais nous en sommes restés assez près, j'ai balayé la zone tout autour. Dans moins d'une heure la navette sera là. Pour passer le temps, je vais t'informer de ce qui nous attend demain, au cours de l'Assemblée.

## CHAPITRE 29

La nuit était maintenant totale mais l'activité animale se poursuivait tout autour de l'appareil. Sylvain ne distinguait rien au dehors pourtant des bruits incessants lui parvenaient. Il ne partageait pas la confiance de Zed concernant la résistance du cockpit de l'appareil et cette activité invisible tout autour d'eux le rendait nerveux. Laam l'avait perçu, elle lui prit la main. Enfin un peu de tendresse et de réconfort ! Zed, tout aussi indifférent aux inquiétudes de Sylvain qu'aux activités extérieures, commença à présenter le déroulement de cette Assemblée qui, semblait-il à Sylvain, allait être l'apothéose dans le registre de ses surprises.

- Bien que la règle soit de diffuser aux membres de l'Assemblée le texte du discours que l'on va prononcer, Nep ne l'a pas fait arguant de modifications de dernière minute. J'en connais malgré tout la teneur générale, mais ce n'est pas l'objet de mon exposé du moment. Il faut que tu saches les raisons qui poussent certains des nôtres à vouloir exterminer les terriens.
- Exterminer ! s'écria Sylvain.
- Oui, exterminer. Peut-être pas tous les terriens mais, si le projet commun à Nep et à Huith, est bien celui auquel je pense, beaucoup de Terriens vont mourir et la vie des rescapés sera pour le moins difficile.

Je ne vais pas énumérer tous les arguments que Nep ne va pas manquer de nous présenter demain pour justifier ses intentions monstrueuses, tu seras présent donc tu les entendras et tu jugeras. Je vais juste t'expliquer la cause première de nos inquiétudes vis-à-vis des Terriens. Tu as bien entendu, j'ai dit « nos inquiétudes », je ne partage pas la façon qu'envisagent Nep et Huith pour les dénouer mais, comme eux, je constate avec beaucoup d'appréhension l'évolution de l'espèce humaine terrestre. Bien que le taux de croissance démographique diminue, la population mondiale croît d'environ cinq cents millions d'individus tous les quatre ans. Les ressources alimentaires ne vont bientôt plus permettre une alimentation simplement minimale pour plus de la moitié des habitants de la planète Terre. Nos prévisionnistes ont tenté de conjecturer l'évolution pour les quatre ou cinq prochains siècles : soit un apaisement général des tensions de toutes sortes se produit et une avancée humanitaire et technologique permet de résoudre les problèmes de ressources pour l'ensemble des terriens, soit un conflit mondial dont l'ampleur pourra probablement déboucher sur l'extinction de la vie humaine va se produire. Pour l'instant c'est la seconde hypothèse qui porte la probabilité la plus certaine.

Il existe une troisième hypothèse qui, pour l'instant, pèse peu : c'est la possibilité pour les terriens d'accéder suffisamment rapidement à la technologie leur permettant la conquête de l'espace et la colonie de planètes habitables. Pour cela, il faudrait une entente des principaux états en capacité de créer un centre de recherche international commun. Et ça, les terriens n'en prennent pas le chemin ! Mais c'est vers cela que nous voulons tendre, nous Galphaiens pacifiques et respectueux des vies que nous avons créées. Nous sommes prêts à vous aider. Ce n'est pas le cas de Nep qui combat notre position avec la plus forte détermination. Comme te l'as dit Laam, l'écoulement du temps est extrêmement différent entre la Terre et Galpha. Cela veut dire que, dans l'hypothèse où vous n'auriez pas déclenché de cataclysme irréversible, vos avancées technologiques vont en quelques siècles terriens rattraper rapidement les nôtres, quelle que soit la célérité de nos progrès. Que représentent ces quelques siècles pour nous, Galphaiens ? Seulement trois à quatre millièmes de seconde. Et que pourrions-nous faire si un jour les terriens, avec leur tempérament dominant plutôt despotique, leurs armements sophistiqués, leur nombre, débarquaient sur les territoires aujourd'hui occupés par Galpha, nous serions exterminés, tout comme les nombreuses peuplades indigènes terriennes qui ont eu l'audace de vouloir défendre leur territoire aux périodes de colonisation. Voilà le dilemme ! Détruire les Terriens aujourd'hui ou prendre le risque d'être détruits par eux dans quelques siècles pour vous, dans un avenir immédiat pour nous...

Zed n'eut pas le temps de poursuivre, de violents coups portés sur la matière vitrée du cockpit secouaient tout l'appareil.

Un énorme animal d'une quinzaine de mètres de la tête à la pointe de la queue, doté d'un corps semblable à celui d'une hyène, tentait de briser le cockpit à l'aide de son énorme mâchoire. Zed contempla les dégâts qu'avait déjà causés l'animal en peu de temps, un froncement des plis de son front laissa supposer qu'il augurait mal de la situation :

- Cet animal n'a pas de correspondance sur la Terre, il y a probablement vécu mais aucun fossile n'a jamais été trouvé, les paléontologues n'en ont donc jamais eu connaissance, d'ailleurs ici aussi il n'en existe que très peu d'individus. Il n'attaque jamais le jour, uniquement la nuit, c'est un des plus dangereux prédateurs. Ce monstre, grâce à ses mâchoires puissantes, va probablement réussir à broyer le cockpit et nous n'avons aucun ustensile capable de l'éloigner. Il faut espérer que la navette de secours ne tarde pas.

Laam, Zed et Sylvain s'étaient placés le plus loin possible de l'endroit lacéré par l'animal. Déjà un trou lui permettait de passer la tête, il la ressortait et déchiquetait les bords afin d'agrandir l'ouverture en jetant parfois d'affreux rugissements qui ajoutaient à l'angoisse des trois proies. Laam prit les choses en main :

- Si nous le laissons faire, il va agrandir cet orifice et pouvoir s'introduire dans l'appareil. Alors c'en est fait de nous trois. Il faut agir tant que son poitrail trapu l'empêche encore de passer. Sylvain, tu vas te placer juste en face de l'ouverture qu'il a pratiquée, poste-toi contre la paroi opposée afin qu'il ne puisse pas t'atteindre. Il va probablement tenter de t'attraper et c'est à ce moment-là que je vais tenter de le décourager.

Sans demander d'explications complémentaires, Sylvain fit comme Laam lui avait demandé, effectivement le fauve passa la tête ; l'ouverture n'était pas encore suffisante pour que le corps massif puisse suivre. Laam s'était placée sur le côté et dès que la hyène eut passé la tête, elle envoya un formidable coup de poing dans l'œil qui était à sa portée. L'animal eut un rugissement de douleur, il sortit la tête précipitamment. Laam s'adressa aux deux hommes :

- Je me suis entraînée il y a peu sur un prédateur moins volumineux mais tout aussi répugnant. Je vous raconterai. Mais ne nous relâchons pas, il va revenir à la charge.

Laam, anticipant la réaction de fureur de la bête, se plaça immédiatement de l'autre côté de l'ouverture, espérant ainsi lui esquinter l'autre œil. A peine s'était-elle positionnée que l'animal, comme elle l'avait prévu, engouffra de nouveau sa tête dans l'ouverture mais cette fois, au lieu de tenter d'attraper Sylvain, c'est Laam à portée de la mâchoire, qu'il tenta d'atteindre. Coincée au fond du véhicule, Laam ne pouvait plus s'échapper. La bête, forçant de ses quatre pattes, parvenait à élargir l'orifice et sa mâchoire s'approchait dangereusement de Laam. Sylvain, sans réfléchir, se rua sur l'animal qui pourtant ne détourna pas son attention. Le seul élément rigide et solide dont disposait Sylvain était la coque qui entourait sa main réparée. Il frappa de toutes ses forces sur la gorge de l'animal qui finit par se retourner vers lui. Heureusement, le coup porté par Laam avait crevé l'œil de la bête et c'est à l'aveugle qu'elle chercha à atteindre Sylvain. Laam en profita pour porter un second coup dans l'autre œil, l'animal rugit encore plus fort mais sortit à nouveau la tête de l'appareil. Probablement aveugle pour un long moment, il s'éloigna. Il fut rapidement hors de vue mais ses rugissements couvrirent encore durant de nombreuses minutes tous les bruits des autres activités nocturnes. Zed, très pâle, contempla Laam avec un regard à la fois admiratif et interrogatif. C'est en tremblant qu'il s'exprima :

- Jamais je ne me suis retrouvé dans l'obligation de me défendre. La seule situation physiquement agressive que j'ai connue, c'est l'agression récente sur la planète Terre. J'avoue que j'étais totalement sans ressource face à cette attaque. Notre civilisation condamne fortement toute agression corporelle, jamais nous n'avons de gestes brutaux envers nos semblables, nous ne sommes donc pas préparés à répondre à une attaque, d'où qu'elle vienne.

Puis, s'adressant à Laam :

- Ce qui m'épate, c'est que tu aies eu ce réflexe. Je ne t'ai jamais vu te battre où même avoir l'esprit combatif.
- Papa – c'est la première fois que Sylvain l'entendait employer ce mot. En regardant Zed il s'aperçut que lui aussi était très étonné – tu as vécu sur la Terre pendant presque deux années mais, hormis ces dernières semaines, tu es toujours resté en relation étroite avec des galphaïens, très rarement avec des Terriens. Moi si. On doit apprendre très vite à se défendre lorsqu'on vit la vie des Terriens.

Zed ne répondit pas, il s'interrogeait sur l'impact, très négatif à ses yeux, de la vie terrestre sur l'évolution du comportement de Laam. Celle-ci, qui scrutait encore les environs pour guetter un éventuel retour de la hyène, s'exclama :

- Je vois des phares qui s'approchent, déclenche le signal d'alerte pour qu'ils nous localisent.

La navette fut rapidement au contact de l'appareil endommagé. Dès le transbordement effectué, il ne fallut que quelques minutes pour revenir à la base. Le retour sur Balac 1 ne prit, lui aussi, que quelques instants, Laam, Zed et Sylvain se retrouvèrent bientôt chez Alb qui, après avoir écouté le récit de leurs aventures, leur servit un repas réparateur.

- Tous les sages sont arrivés, nous serons au complet demain, annonça Alb. Tachez de passer une bonne nuit car vous aurez besoin de toutes vos facultés demain.

Ils se souhaitèrent bonne nuit. Dans le couloir menant aux chambres, Zed s'adressa à Laam :

- Il faut que je te parle, j'aimerais que tu viennes avec moi quelques instants.

Laam suivit donc son père dans sa chambre, Sylvain entra dans la sienne. Après avoir pris sa douche il attendit un moment l'arrivée de Laam mais la fatigue l'emporta, il sombra dans un profond sommeil.

## CHAPITRE 30

Lorsque Sylvain s'éveilla, il était toujours seul dans le lit. Une sourde inquiétude vint dissiper les brumes de son réveil. Après une ablution rapide, il s'habilla, sortit de la chambre et alla toquer à la porte de Laam. C'est une Laam au visage trempé de larmes qui lui ouvrit. Ses yeux rouges et sa mine fatiguée laissaient supposer qu'elle n'avait pas dormi, ou très peu. Sylvain entra, ferma la porte derrière lui et serra Laam tendrement dans ses bras.

- Que se passe-t-il ?
- Zed ne veut pas que je retourne sur la Terre.

Ce fut au tour de Sylvain de se décomposer. Laam poursuivit :

- Nous avons eu une longue conversation hier, chacun défendant des points de vue diamétralement opposés. Je suis leur seule enfant, il est vrai que si je choisisais de rester avec toi sur la Terre, nous ne nous reverrions plus jamais, mes parents et moi. Car Zed voudrait rejoindre Kaam et retourner sur Galpha. Seulement quelques fractions de secondes après leur arrivée, je serais morte, même si je vivais encore trois cents ans sur la Terre. Je suppose que tu n'as pas l'intention de venir vivre sur Galpha ?
- J'ai refusé de réfléchir à cette question jusqu'à maintenant, tout en sachant qu'il faudrait bien la poser, et lui trouver une réponse, un jour. Moi aussi j'ai des parents, ils sont même un peu plus inquiets que les tiens en ce moment car cela fait un plus d'une semaine que je n'ai pas donné signe de vie et je suppose que la police n'a pas manqué d'aller les questionner.  
Il y a quand même une solution intermédiaire. Nous avons un grand décalage dans la vitesse de déroulement de nos temps respectifs et nos longévités aussi sont différentes. Puisque tu vas probablement vivre encore plus de deux-cents ans, moi au mieux soixante-dix, qu'est-ce qui t'empêche de rester avec moi tant que notre écart d'âge sera compatible et, ensuite, de retourner près de tes parents que tu rejoindrais avant même qu'ils aient eu le temps de sortir du transporteur.
- J'ai avancé ce même argument à Zed mais ce qui l'a décidé à précipiter cette discussion et à prendre cette décision, c'est ma réaction face au fauve hier. Il sait qu'il me doit la vie sauve, mais mon comportement l'a effaré. Il redoute, si je reste quelques années sur la terre, que je devienne comme la plupart des Galphaïens qui ont séjourné sur ta planète, ils sont revenus contaminés par l'atmosphère générale sauvage et destructrice qui y règne. Ils ont perdu l'empathie naturelle qui règne sur Galpha, ils reviennent agressifs, individualistes, avides.
- Mais nous ne sommes pas tous ...

Trois coups frappés à la porte interrompirent Sylvain, c'était Zed :

- Dépêchez-vous, car je suppose que Sylvain est avec toi Laam ? Notre Assemblée débute dans une demi-heure, nous ne devons pas être en retard.
- Va vite, je t'aime, dit Laam en déposant un baiser sur la joue de Sylvain.
- Tu ne viens pas ?
- Non, Zed ne souhaite plus que je m'implique dans les missions qui vont suivre. Je te retrouve après l'Assemblée.

Sylvain prit Laam aux épaules et l'attira à lui, il la regarda droit dans les yeux puis l'embrassa tendrement. C'est la première fois qu'il la voyait triste, et cette première fois aurait pu être moins douloureuse ! C'est elle qui interrompit ce bref moment de bonheur. Elle ouvrit la porte de sa chambre et, avant qu'il parte, lui dit une nouvelle fois :

- Je t'aime.

Auquel Sylvain ne sut rien répondre d'autre que :

- Je t'aime.

Il rejoignit Zed dans la salle à manger. Les deux hommes déjeunèrent sans aucun échange, chacun regardant le fond de son bol et évitant le regard de l'autre. Ce ne fut qu'à la fin de leur repas que Zed dit simplement à Sylvain :

- Suis-moi, nous devons être dans la salle de l'Assemblée dans dix minutes.

Le retour à la base fut très rapide. Puis ce fut une longue marche dans ces interminables couloirs aux murs nus. Sylvain suivait Zed, deux mètres derrière lui. Ils s'arrêtèrent devant une porte plus large et plus massive que les nombreuses autres qui jalonnaient le couloir. Zed prononça un mot bref, la porte s'ouvrit ; ils entrèrent. Ils se trouvaient sur une coursive qui dominait un amphithéâtre, très proche par sa configuration des théâtres antiques romains. Cette salle pouvait probablement accueillir plusieurs milliers de personnes mais aujourd'hui seuls les sièges du bas étaient occupés par une petite centaine de femmes et d'hommes. Faisant face aux gradins, une scène vide, pour l'instant, ne comportait qu'une table et une chaise. Tout était fonctionnel, aucune fioriture, pas de colonne, pas de décoration sur les murs, pas de revêtement sur les sièges fixés directement sur les gradins. S'il n'y avait l'hémicycle qui par sa rondeur apportait un peu de fantaisie dans ce lieu rigide, tout ici rappelait à Sylvain l'austérité des temples protestants.

Zed s'avança jusqu'à la plus haute rangée de gradins et montra un siège à Sylvain :

- Tu vas t'asseoir ici. Tu vas suivre l'intégralité des débats mais tu ne pourras entendre ce qui se dit qu'au moment où nous aborderons le sujet du devenir de la Terre. Le langage des Galphaiens qui ont colonisé d'autres planètes depuis longtemps a sensiblement évolué, aujourd'hui certains ont des difficultés à comprendre notre langage initial, les sièges sont donc équipés de traducteur instantané. Ça fonctionne aussi pour les langues terrestres, tu n'as rien à faire, juste à t'asseoir. Une précision : le nom de notre planète est intraduisible en langue terrestre, j'ai donc programmé le traducteur pour qu'il le transcrive en « Galpha ». Je rejoins mes collègues, à tout à l'heure. Et surtout n'oublie pas : quoi qu'il se dise, n'interviens jamais, sauf si Ross ou moi te donnons la parole.

Zed descendit les gradins jusqu'au niveau le plus bas, saluant au passage un à un, tous les participants. Il peaufine sa campagne électorale, pensa Sylvain. Zed alla s'asseoir au premier rang, près d'Alb. Quelques participants se levèrent pour venir lui parler. D'autres groupes s'étaient formés, les discussions semblaient vives, mais leur ton restait égal, Sylvain ne ressentait aucune réaction d'hostilité dans les différents échanges. Subitement, tous se turent, une petite porte venait de s'ouvrir au fond de la scène, Ross la franchit. Aussitôt tous se levèrent, Sylvain en fit autant. Ross, en agitant la main, fit signe à l'Assemblée de se rasseoir et prit aussitôt la parole. Dès cet instant Sylvain fut plongé dans un silence total, il voyait bien les lèvres de Ross bouger mais aucun son ne lui parvenait.

Il dominait l'ensemble de l'Assemblée mais il ne s'intéressa que très peu aux débats insonores qui se déroulaient au bas de l'hémicycle, ses pensées étaient maintenant entièrement accaparées par ce que lui avait appris Laam. Il ne concevait pas de la quitter mais il ne concevait pas plus de laisser ses parents dans l'angoisse qui devait être la leur. Aucune solution qui soit acceptable pour Laam et lui ne lui venait à l'esprit. Il n'eut pas le loisir de chercher plus longtemps, la voix de Ross venait de résonner à ses oreilles annonçant la demande faite par Nep d'un point précis sur la situation terrestre. Zed monta sur la scène et relata à l'assemblée l'intégralité des événements qu'ils avaient vécus. Rien ne fut oublié, certains épisodes furent même une découverte pour Sylvain, le temps leur avait manqué à Laam et lui pour une reconstitution des événements durant sa captivité dans l'entrepôt. Puis ce fut au tour de Nep de prendre place au côté de Zed sur la scène.

## CHAPITRE 31

Nep avait une morphologie qui contrastait avec celle de ses semblables. Toutes les femmes et les hommes de cette Assemblée, et toutes celles et tous ceux que Sylvain avait pu rencontrer depuis son arrivée sur Balac 1, semblaient sortis du même moule : taille un peu au-dessus de la moyenne terrestre, pas d'obèse mais pas de maigre non plus, seuls les traits du visage les différençaient vraiment tout en ayant deux points communs : tous présentaient un visage juvénile et une mine joviale, tous étaient noirs de peau mais avec des traits plus fins que les habitants d'Afrique centrale. Nep dépassait d'une tête les plus grands pour un corps beaucoup plus musculeux, plus lourd. Son visage chafouin mettait rapidement mal à l'aise, petits yeux enfoncés dans leur orbite, lèvres minces, nez étroit et anguleux, joues creuses, implantation des cheveux basse sur un front étroit, enfin sur les lèvres un petit sourire qui semblait plus le reflet d'une satisfaction personnelle qu'une manifestation d'amabilité envers son entourage. Il n'en faut pas plus, se dit Sylvain, si on a besoin d'un méchant pour prendre les commandes des horreurs annoncées, inutile d'aller chercher plus loin. Sur un signe de Ross, Nep put s'adresser à l'Assemblée.

- Merci à vous tous d'avoir bien voulu entendre mes inquiétudes concernant l'évolution de la planète que ses habitants appellent Terre. Je vais juste revenir quelques minutes en arrière pour nous. Je me place dans l'hypothèse où nous serions sur notre planète et pas sur cette base annexe qui a été choisie uniquement pour des commodités temporelles liées à la présence d'un terrien parmi nous, si nous avons tenu cette Assemblée chez nous, lorsque ce terrien serait rentré chez lui, il aurait été projeté plusieurs millions d'années dans le futur. Ici, c'est l'inverse puisque le temps sur cette planète qui nous accueille est environ dix fois plus rapide que sur la planète Terre, il retrouvera sa planète en ayant vieilli de cinq jours mais seulement une nuit se sera écoulée sur la Terre. Pour nous, membres de cette assemblée, nous regagnerons nos planètes respectives en ayant perdu une journée de nos vies mais sur Galpha il ne se sera passé qu'un temps infime.

Je reviens sur le problème qui me préoccupe et que j'aimerais vous faire partager. Lors des différentes expériences qui ont été menées depuis plusieurs années pour tenter de reconstituer la mixture qui a servi de révélateur à l'apparition de la vie sur notre planète, nous avons cherché, et trouvé, des lieux propices à ce développement. Les premières implantations, il faut bien le reconnaître, ont permis de peupler de monstres en tous genres quelques-unes des planètes les plus proches de la nôtre. Nos scientifiques ont très vite amélioré la composition de la mixture et, petit à petit, les créatures créées devenaient plus proches de ce qu'avaient été nos premiers ancêtres. Je précise que nous choissions systématiquement des planètes où le temps se déroule des millions de fois plus vite que chez nous. Il nous est d'ailleurs impossible de visualiser le processus car nous verrions défiler des images à une vitesse bien trop importante pour distinguer quoi que ce soit. Nos observateurs sur place, eux, voient le temps se dérouler à l'allure de la planète sur laquelle ils se trouvent, ils peuvent donc nous transmettre les observations nécessaires à nos scientifiques. C'est lors de la dernière tentative qu'enfin nous avons réussi à recréer « l'Homme ». Nous avonsensemencé deux planètes avec la même mixture, mais un événement imprévu sur la planète Terre a permis en fin de cycle que des êtres qui nous sont parfaitement identiques, identiques physiquement je tiens à le préciser, voient le jour.

Parmi les milliers de planètes que nous avons visitées, une est plus belle, plus agréable, plus envoutante, plus diverse, plus mystérieuse que toutes les autres : c'est la Terre. Aucune autre planète ne l'égale, pas même Orix qui n'en est qu'une pâle copie, ou quelques autres qui s'en approchent. Tous nos semblables qui ont séjourné sur cette planète rêvent d'y vivre, ils le feraient sans hésitation s'il n'y avait pas ce problème de différence d'écoulement du temps. Jusqu'à ce jour aucune image de la planète Terre n'a été diffusée chez nous car elle est ce que nous rêvions de plus paradisiaque lorsque nous parcourions les univers afin de trouver des bases nouvelles d'implantation. Vous tous qui m'écoutez, ne pouvez pas imaginer ces riches plaines herbeuses ; ces

champs magnifiques dans lesquels poussent toutes sortes de végétaux aux goûts délicieux ; ces montagnes majestueuses parfois recouvertes sur plusieurs mètres d'un étrange élément d'un blanc pur qui est un des états de l'eau appelé neige ; ces cours d'eau minuscules dévalant des pentes abruptes et se mêlant pour former de redoutables torrents qui eux-mêmes vont se fondre dans de larges rivières ; ces lacs magnifiques entourés de forêts profondes ; ces mers et océans en mouvement perpétuel, agités par des vents parfois paisibles, parfois furieux, provoquant des houles gigantesques ; ces mêmes océans peuplés de créatures innombrables de toutes tailles dont certaines dépassent même en poids et en taille les plus gros des animaux que nous avons engendrés sur certaines planètes ; d'autres créatures fabuleuses, aux formes et aux couleurs étranges, sont réparties sur la Terre, certaines très répandues, d'autres implantées uniquement à certains endroits ; des plantes petites et grandes, arborent toutes les couleurs que vous pouvez imaginer. Je ne voudrais pas vous lasser avec les innombrables richesses de cette splendide planète, je vais juste terminer cette description simpliste en évoquant le climat, idyllique : chaud, froid, tempéré, humide, sec, vous pouvez choisir ce qui vous convient le mieux. En résumé, la planète Terre est un vrai paradis que de nombreux terriens transforment en enfer.

Nep laissa le temps à l'Assemblée d'imaginer ce que pouvait être la Terre avant de poursuivre :

Alors, pourquoi ne nous installons nous pas sur cette planète allez-vous me demander ? Certains ont fait ce choix, ils sont peu nombreux. D'autres après un court séjour ont rejoint Galpha malgré la tristesse de notre planète. C'est sur la Terre que nous avons réussi à recréer la vie, mais nous avons créé des terriens, pas des Galphaïens, là est le problème. En quelques milliards d'années terrestres, un peu plus d'une centaine d'années pour nous, les terriens qui nous ressemblent ont envahi cette planète. Imaginez, sur une surface habitable à peine quatre fois plus grande que la nôtre vivent bientôt près de dix milliards d'individus. Et comment ces milliards d'habitants gèrent-ils leur planète ? Ils ne la gèrent pas, ils la saccagent comme les sauvages qu'ils sont. Comme je vous le disais en préambule, si nous et ces terriens avons une morphologie semblable, leur comportement social est à l'opposé du nôtre. Alors qu'ils devraient tout mettre en œuvre pour conserver ce joyau unique des univers, ils le transforment en un gigantesque dépotoir, sans rien épargner. Ils ne s'épargnent pas eux-mêmes, depuis des siècles les guerres se succèdent à un rythme effréné, il ne se passe pas un siècle sans qu'une dizaine, voire une centaine de conflits fassent des millions de victimes, volontairement, par la seule volonté d'un chef ou d'un petit groupe de dirigeants. Car la planète Terre a cette particularité, après plus de six mille ans de civilisation, d'être encore scindée en de nombreux états indépendants de plus ou moins grande taille, parlant des dialectes tellement différents qu'aucun terrien ne peut converser directement avec l'ensemble de la planète. La plupart des états sont dirigés par des terriens dont les préoccupations premières sont très éloignées de la préservation de leur planète et du bien-être de ses habitants. Pire encore, parmi les dirigeants des états les plus puissants, nombreux sont ceux dont le comportement indique un grand désordre psychologique. Ce que tolère inexplicablement une majorité de ceux qui subissent leurs excentricités les plus condamnables. Sur la planète Terre des millions de terriens meurent de faim chaque année alors que la planète regorge de nourriture ; sur la planète Terre des millions de terriens meurent chaque année sous les bombes lancées par d'autres terriens pour de ridicules conflits raciaux, religieux ou simplement territoriaux ; sur la planète Terre des millions de terriens meurent chaque année de maladie alors que les traitements qui les soigneraient existent ; sur la planète Terre des millions de terriens meurent chaque année d'accidents stupides provoqués par leurs semblables. J'arrête là la liste effarante des causes de mortalité non naturelles sur la planète Terre, l'espérance de vie moyenne est de 70 ans, pour des individus dont la constitution est quasiment identique à la nôtre.

Je vous prie de me pardonner pour la durée de ce préambule qui survole pourtant de façon très rapide l'ensemble des dommages profonds et irréversibles que les terriens infligent à la planète Terre

et à eux-mêmes. Nous sommes des naïfs, nous pensions qu'un temps viendrait où la raison prendrait le dessus sur la déraison, mais non, malgré les nombreux discours bardés de bonnes intentions de ses principaux dirigeants, rien ne vient enrayer la plongée absurde de la Terre vers l'apocalypse.

Nos prévisionnistes ont modélisé le devenir de cette planète, deux options se dégagent largement parmi toutes les possibilités : soit les terriens dans leur inconscience collective déclenchent un nouveau conflit mondial et éliminent la quasi-totalité des espèces vivantes, y compris eux-mêmes, soit ce conflit peut être différé de trois ou quatre siècles et alors les terriens seront capables à leur tour d'explorer l'univers et de trouver des planètes pouvant les accueillir, libérant ainsi de la place sur leur planète en la soulageant au moins des problèmes de surpopulation. Rien dans nos prévisions les plus optimistes ne fait ressortir une prise de conscience générale qui amènerait une vie saine pour les terriens comme pour toutes les espèces animales, végétales et minérales.

Voilà donc l'état des lieux. En quoi sommes-nous concernés, allez-vous me demander. C'est très simple, voici les conclusions de nos prévisionnistes pour l'une et l'autre des options ; première hypothèse : les Terriens détruisent la planète Terre, elle devient inhabitable et nous serions incapables de lui rendre son attractivité avant longtemps, nous privant d'une planète qui serait pour nous l'équivalent d'un séjour au paradis ; seconde hypothèse : les terriens parviennent à surmonter suffisamment longtemps leur animosité les uns envers les autres et à réorienter leurs moyens de production vers des systèmes sains. Ils vont alors concevoir d'ici trois ou quatre siècles terriens des moyens de déplacements interplanétaires, dans ce cas ils arriveraient rapidement à concurrencer nos propres explorateurs et, leurs mœurs guerrières ne les ayant pas quittés, ils nous combattraient avec les armes sophistiquées qu'ils sont capables de produire, ce dont nous ne disposons pas aujourd'hui et que nos dirigeants actuels se refusent catégoriquement à développer.

C'est pourquoi, mes chers amis, une seule solution me semble envisageable aujourd'hui : ce que nous avons créé, nous devons le détruire. Si la première option est la bonne, nous ne faisons qu'accélérer le processus, si c'est la seconde option qui prévaut, elle est celle qui me semble la plus probable, alors nous préservons nos vies et empêchons la barbarie de coloniser les univers.

Dans la salle déjà totalement silencieuse il sembla que ce silence prenait une consistance et pesait sur les esprits de chaque sage, jamais aucun d'eux ne s'était trouvé devant un tel cas de conscience. Ce fut Alb qui rompit ce silence :

- Tu viens nous demander de cautionner l'interruption de l'expérience qui nous a permis de suivre l'évolution pas à pas de la vie intelligente sur notre planète, tu nous demandes aussi d'approuver l'extinction totale des Terriens ?
- Exactement. Il ne faut même pas y réfléchir trop longtemps. Je vous rappelle la différence d'écoulement du temps entre nos deux mondes, les trois ou quatre siècles dont ont besoin les terriens pour posséder une technologie interplanétaire identique à la nôtre ne représente que quelques minutes pour nous. Si nous ne prenons pas la décision immédiatement, lorsque nous reviendrons chez nous, il sera trop tard.

Zed demanda la parole et Ross lui accorda.

- Le noir tableau que vient de nous dépeindre Nep est en partie véridique. J'ai bien dit « en partie ». Le peuple de la Terre possède effectivement une âme belliqueuse, les conflits sont d'une violence extrême, les armements sont toujours plus meurtriers, les combattants toujours plus fanatisés, les productions industrielles ou agricoles indifférentes à la pollution de la planète. Des règles internationales tentent de limiter l'emploi et la sophistication des armes, elles tentent de désamorcer les possibilités de conflits, elles édictent des vœux pieux pour rétablir une vie saine, rien n'y fait : toujours des terriens défient ces règles, le plus souvent en toute impunité. Cela tient peut-être à la dispersion de l'habitat. Le sol de la planète Terre est éparpillé sur tout le globe en larges continents mais aussi en une infinité d'îles et îlots. Il y a quelques siècles terriens, des explorateurs

venus des régions les plus peuplées et les plus avancées ont découvert d'autres pays offrant plus d'espaces, d'autres possibilités de développement et peu peuplés. Une fois revenus dans leur pays, ils ont informé leurs chefs de ces richesses quasiment inexploitées. Aussitôt ce fut de la part de ces pays, la course à la colonisation, les colons envahirent les terres où vivaient des peuplades pacifiques qui furent pour la plupart massacrées. Effectivement, ce comportement avide et meurtrier n'est pas digne d'individus raisonnables et je pense que tous ici, y compris Nep, condamneraient ces pratiques barbares.

Zed marqua une pose, attendit une réplique qui ne vint pas, puis reprit :

- Et que nous propose Nep aujourd'hui, si ce n'est de reproduire exactement ce qu'il reproche aux Terriens ?

Encore un instant de silence, mais celui-ci fut très vite interrompu par Nep :

- Tu as peut-être raison, mais cela ne résout pas notre problème : est-ce que dans quelques minutes, lorsque nous serons revenus sur notre planète, des millions de terriens dévastateurs ne vont pas investir nos colonies, notre planète mère aussi ? Comme nous n'avons rien pour nous défendre et que le temps nous est compté, ces colons ne nous massacreront-ils pas tous, comme ils l'ont fait sur leur propre planète ?
- Je te rappelle que depuis des siècles terriens nous envoyons des observateurs sur la planète Terre, que ces observateurs ont aussi un rôle pacificateur, que dans certaines régions ils obtiennent des résultats. C'est principalement un continent appelé Europe qui a servi de test pour nos opérations, il y a fallu beaucoup de temps mais cela finissait par fonctionner, avec bien évidemment des périodes plus tendues que d'autres mais un début d'harmonie se mettait en place. Jusqu'à ce que Huith entreprenne son travail de sape et parvienne à déstabiliser certains états où ressurgissent aujourd'hui les vieux démons qui ont ravagé ce monde depuis la nuit des temps. Si nous stoppons immédiatement Huith, nous pouvons, avec l'aide des Terriens de bonne volonté, désamorcer les conflits en cours, faire revenir à la raison les peuples les plus belliqueux, décrédibiliser ces chefs de guerre fourbes, orgueilleux et souvent psychopathes. Il existe quelques groupes d'individus qui se battent pour ramener leurs semblables à la raison, mais ils sont eux aussi pour beaucoup des rêveurs prônant le retour à la vie primitive, remettant en cause les avancées technologiques qui ont permis de vaincre les fléaux qui ont décimé leurs ancêtres et qui leur offre aujourd'hui un confort de vie que la plupart ne rejette pas, bien au contraire. Il reste malgré tout quelques esprits sages et raisonnés qui souhaitent concilier avancées technologiques et respect de la nature, mais ils sont vraiment trop peu nombreux pour être véritablement entendus. Ce sont pourtant les seuls ayant une vision pragmatique de l'avenir de la Terre, ils se sont débarrassés de toutes contraintes dogmatiques ou religieuses. Ces gens sont des utopistes mais des utopistes éclairés et aussi des humanistes, ils considèrent l'agressivité génétique des terriens et la surpopulation comme étant des maux importants mais guérissables. Nous les aiderons et nous parviendrons à pacifier cette planète.
- Tu rêves, Zed. On n'efface pas en quelques décennies des comportements inscrits dans les gènes depuis des siècles. Regarde, aujourd'hui encore des peuples voient leurs droits bafoués, leurs territoires violés, leurs habitants au mieux exilés, au pire torturés ou morts sous les bombes. Et ceux qui en réchappent ne trouvent nulle part ailleurs un accueil bien chaleureux, à quelques rares exceptions, je te l'accorde. Mais comme tu nous rappelles la présence nombreuse de nos compagnons sur la terre, je voudrais attirer l'attention de notre Assemblée sur une autre menace que nous fait courir cette promiscuité durable avec les terriens. Je parlerais tout d'abord de ce terrien qui nous écoute en ce moment, que fait-il là ? Zed, tu as enfreint une de nos règles en apportant ici ce sauvage, et ceci sans même demander l'approbation de notre Conseil...
- Ça suffit Nep, tonna Ross. Tu sais très bien que Zed m'a informé de son souhait d'amener ici le Terrien, ceci pour sa sécurité qui a été compromise par son implication involontaire dans la

concurrence stérile qui commence à sourdre entre vos deux groupes, le tien et celui de Zed. Vous êtes donc tous deux, à part égale, responsables de sa présence aujourd'hui. Quant au Conseil, Je l'ai moi-même informé, même si les règles de concertation n'ont pas été scrupuleusement respectées.

- Bien, je respecte ta décision Ross. Mais il y a une violation de nos règles plus importante encore que celle de la non-divulgateion de nos origines, c'est celle de non-fraternisation avec les terriens. Or cette règle a été bafouée à deux reprises. Pour la première, la question a été réglée très vite, notre compagne Lor, elle se faisait appeler Claire sur la planète Terre, s'est éprise d'un sauvage terrien. Malgré nos rappels elle n'a pas interrompu sa relation, et celle-ci a débouché sur une grossesse. Oui, vous m'avez tous bien entendu, une des nôtres a forniqué avec un terrien et aurait pu concevoir un bâtard. Imaginez, mes compagnons, que certains des nôtres puissent engendrer des êtres métis, nous recevriions alors chez nous des individus à l'esprit corrompu par des siècles de barbarie, des hommes et des femmes à la peau livide, à l'aspect maladif, hormis ces quelques peuplades encore pourvues de nos qualités physiques originelles, ce serait la fin de notre civilisation pure et vierge de tous les maux physiques et maléfiques qui gangrènent les terriens. Pour éviter cela et faire un exemple, nous avons pris la décision de mettre fin à la relation de Lor.

Zed comprit alors que l'assassinat de Claire n'était pas dû à l'espionnage qu'elle menait au sein de l'Eglise, espionnage qui n'avait probablement pas été découvert, mais à cette relation avec un terrien. Il pensa alors avec effroi à Laam, comme il avait bien fait de lui interdire un retour sur la Terre, elle en souffrirait certainement beaucoup, mais le temps effacerait bien vite ces quelques semaines d'idylle. Et elle serait vivante. Il fallait maintenant qu'il réagisse aux propos de Nep :

- Lor a été assassinée, s'écria-t-il. Et tu traites les Terriens de barbares. Mais tu es pire qu'eux, tu cautionnes l'assassinat d'une femme enceinte, peut-être même es-tu l'instigateur de ce meurtre ? Un tel acte n'a plus jamais été perpétré par un des nôtres depuis des millénaires. Je demande immédiatement à l'Assemblée de te destituer de tes fonctions de sage et de condamner cet...

Ross l'interrompt :

- Tu vas trop vite Zed, ce genre de décision ne se prend pas sur un coup de tête.
- Mais c'est un meurtre. Même si Lor n'a respecté ni nos règles, ni les avertissements, cela ne mérite pas la mort, aucun manquement à notre code moral ne justifie la mort d'ailleurs. Qui enfreint les règles aujourd'hui, et de la façon la plus odieuse, si ce n'est Nep ?
- Oui, qui enfreint les règles, reprit Nep. Nos règles sont claires sur les strictes relations que nous devons avoir avec les terriens : pas de fraternisation. Or il me semble que tes relations avec le terrien ici présent ne sont pas uniquement des relations de travail sur la compréhension de la vie terrienne. Mais il y a mieux, il semble que ta fille, Laam, entretienne elle aussi des relations avec le terrien qui n'ont rien à voir avec son travail. Alors, qui enfreint nos règles ?
- La mise en comparaison d'une relation amicale avec un Terrien, bien que contraire à nos règles je le confesse, avec l'assassinat d'une de nos semblables me semble disproportionnée et on ne peut plus sordide. Je laisse le Conseil prendre toutes les décisions qu'il jugera utiles concernant ces manquements. Je tiens cependant à dire qu'à l'issue de cette Assemblée le Terrien et moi regagnerons la planète Terre alors que ma fille Laam rejoindra notre planète.

Ross leva une main pour mettre un terme aux joutes verbales qui, de plus, donnaient lieu à de nombreux commentaires et échanges parmi les sages. Le silence se rétablit.

- Un Conseil restreint et rapide s'est tenu durant vos invectives, le meurtre de Lor, quel que soit ce qui lui est reproché, est un crime impardonnable. Nep, nous te bannissons de l'assemblée des sages, nous t'ôtons toutes fonctions officielles, nous t'ordonnons de rejoindre Galpha et de ne plus en sortir jusqu'à ce qu'une réunion du conseil se prononce définitivement sur les conséquences de l'acte criminel qui a été commis.

Le teint blafard, les lèvres encore plus serrées qu'à l'habitude, Nep jeta un regard mauvais sur Ross, puis sur Zed. Il s'adressa à l'Assemblée :

- Que ceux qui, comme moi, pensent qu'il faut agir vite et éliminer la majeure partie des terriens, sans oublier ceux qui les soutiennent, me suivent. Mais pas où Ross m'intime d'aller, non ! Je retourne sur la terre, moi et ceux qui m'accompagneront formeront une nouvelle colonie totalement indépendante de Galpha, avec nos propres lois. Décidez-vous maintenant, qui me suit ?

Après quelques secondes de flottement où chaque sage tenta de cerner dans l'assemblée qui pourrait rejoindre Nep, une femme se leva et, sans demander la parole à Ross, comme s'en est l'usage, elle s'adressa à Nep :

- Tu décris les terriens comme des sauvages, très nombreux, très bien armés. Comment vas-tu t'y prendre pour les éliminer alors que, d'après ce que j'ai cru entendre, nos semblables ne sont que quelques milliers sur la Terre ?
- Tout est prêt, notre ami Huith a conçu un dispositif terrible qui va anéantir quatre-vingt-quinze pour cent de la population terrestre. Ne resteront que ceux qui nous sont favorables, et encore nous les cantonnerons à des tâches subalternes.
- Peut-on connaître ce dispositif ?
- Non. Moi-même je ne sais pas ce qu'a imaginé Huith, il le dévoilera lorsque nous lancerons la grande offensive, sur l'ensemble de la planète et dans la même journée. Comme moi, vous connaissez tous notre ami Huith, vous connaissez la part importante qu'il a prise dans l'avancée de nos moyens de transport inter univers. Nous pouvons donc lui faire confiance quand il dit qu'il a le pouvoir d'éliminer la quasi-totalité des terriens en quelques heures.
- Tu as raison, je fais toute confiance à Huith, et à toi Nep. Vous autres, allez-vous laisser des êtres que nous avons créés nous massacrer ? Moi je rejoins Nep.

La femme se leva et vint se placer aux côtés de Nep sur la scène. Un brouhaha s'éleva dans l'hémicycle, puis, un par un d'abord, puis par petits groupes ensuite, une trentaine de femmes et d'hommes les rejoignirent.

Le visage de Ross restait stoïque mais le léger tremblement de ses mains laissait transparaître son immense ahurissement et sa grande tristesse devant l'impensable événement qui se produisait. Jamais, au cours de la longue histoire de la planète, il n'y avait eu de rupture, des oppositions, parfois très marquées, mais jamais de schisme tel que celui qui allait se produire aujourd'hui. Il était arrivé que des groupes minoritaires tentent de faire admettre des positions rejetées par la majorité, mais toujours sans heurts, sans violences ni physiques, ni verbales. Et lorsque ces groupes pensaient que leurs propositions étaient les bonnes, c'est par la discussion et la persuasion que, parfois, la majorité basculait. Il semblait que sur la planète Terre, la volonté du plus grand nombre ne soit pas toujours respectée et que des minorités arrivent à prendre le pouvoir, ou au moins à le faire plier. Et Nep, qui critiquait tant les Terriens, se mettait à appliquer les mêmes méthodes. Elle tenta de reprendre le contrôle de cette Assemblée :

- Nep, reprends-toi. Jamais Galpha n'a connu de déchirure, ne sois pas celui par qui arrive ce malheur.
- Tu ne veux pas comprendre, tu refuses de croire à cette réalité qui nous menace. Moi je veux vivre, et vivre ailleurs que sur notre tas de cailloux poussiéreux, alors je pars. Adieu Ross, nous ne nous verrons plus jamais.

Nep quitta la salle suivi du petit groupe qui avait fait le choix de le soutenir.

## CHAPITRE 32

L'Assemblée des sages resta un long moment silencieuse après le départ des sécessionnistes. Zed, et probablement beaucoup d'autres, étaient désemparés par la tournure des événements. Tous savaient que cette Assemblée allait être tumultueuse, mais pas au point de déboucher sur un tel déchirement. Surtout, chacun pensait à la prédiction de Nep concernant l'invasion de leur planète par les Terriens, sans trop y croire mais sans l'évacuer non plus.

Ross finit par sortir de sa torpeur :

- Mes amis, ce que nous a décrit Nep n'a qu'une infime chance de se réaliser. Sur la Terre, nos agents, sous la conduite de Zed, travaillent ferme pour éviter la catastrophe évoquée par le renégat. Zed va donc repartir immédiatement pour mettre fin aux manœuvres criminelles de Huith, de Nep et de leurs équipes. Ayez confiance ! Nous saurons vous protéger. Maintenant retournez chez vous et surtout gardez secrets les événements qui se sont déroulés lors de cette Assemblée, inutile d'alarmer notre peuple.

Zed demanda la parole et Ross la lui donna :

- Avant de nous quitter, je ne voudrais pas que vous restiez sur l'image désastreuse que Nep vous a montrée de la planète Terre. Il ne faut pas que ce soit moi qui vous dépeigne une Terre plus humaine que ce qu'il vous a décrit, je ne pourrais pas être totalement crédible à vos yeux après cette opposition frontale avec Nep. Je préfère, si Ross le permet, que vous puissiez vous-même poser les questions qui vous rongent en ce moment à celui qui saura le mieux vous décrire l'exacte vérité de la situation sur la planète Terre, je propose que ce soit notre ami Terrien, il se nomme Sylvain. Il ne nous connaît que depuis peu, n'a aucun préjugé sur notre peuple et répondra donc très franchement à vos interrogations.
- Je donne mon accord, Zed. Et pour ne pas attendre la première question, qui vient toujours difficilement, je vais la poser moi-même. Sylvain, que pensez-vous des affirmations de Nep concernant les désordres permanents sur la planète terre.

Sylvain se leva, un peu surpris par la proposition de Zed. Il resta quelques secondes à réfléchir à sa réponse, devait-il confirmer les propos de Nep, et donc dire la stricte vérité, ou bien amoindrir ces désordres, comme les nommait Ross. Il choisit la vérité :

- Merci Ross, de me permettre de m'exprimer à la suite des propos de Nep. Lorsqu'on vit sur la Terre, nous sommes constamment inondés d'informations relatant des guerres, des révolutions, des attentats, des meurtres, des exécutions et bien d'autres exactions toutes aussi criminelles. Mais il existe plusieurs autres formes d'atrocités : la pauvreté, la malnutrition, les épidémies, les maladies, tous ces maux affectent les trois quarts de la population terrestre. Nous finissons par y penser comme l'ordre naturel des choses. Nep a raison, les Terriens pris dans leur ensemble, sont des brutes sauvages. Parmi le quart de la population qui ne souffre pas ou peu de ces maux, peu de réactions réellement énergiques s'élèvent : Il y a ceux qui se désintéressent de ces questions et vivent en ignorant le reste du monde, ils sont les plus nombreux ; Il y a ceux qui prêchent pour l'égalité de tous, ils parlent, ils écrivent, ils dénoncent, ils manifestent, ils œuvrent parfois financièrement, mais très peu s'investissent physiquement dans le combat contre la misère ; et puis il y a ceux qui profitent de cette situation, ils ne sont pas très nombreux mais ce sont les plus hypocrites, les plus malfaisants, les plus pourris. Là où Nep ne dit pas la vérité, c'est lorsqu'il nie l'évolution de cette situation : elle évolue, lentement, très lentement, mais elle évolue favorablement. Le mal est identifié, ces situations ont toujours été rendues possibles par la conjugaison de deux facteurs : la montée en puissance de noyaux extrémistes, idéologiques ou financiers, cherchant à prendre le pouvoir ou à l'étendre, et leur ascendant sur une large population peu cultivée prête à croire toutes les fausses promesses qui lui sont faites, qu'elles soient doctrinales ou sociales. Cette population peut vite

devenir très agressive lorsqu'on lui fait miroiter des bonheurs inaccessibles et qu'on lui désigne un ennemi qui empêche de les atteindre. C'est notre quotidien et bien peu de terriens sont révoltés contre cet état conflictuel permanent. Mais ils existent, ces hommes et ces femmes courageux qui investissent souvent la totalité de leur temps pour rendre meilleur ce monde si cruel, ils existent mais ne sont qu'une goutte d'eau face à la marée dominante. Pour qu'enfin la Terre devienne l'Eden pour tous, nous avons besoin de vous, de votre humanité mais aussi de votre savoir. Je suis prêt à vous aider à contrecarrer les projets de Nep, êtes-vous disposés à résoudre les deux problèmes principaux, à mes yeux, qui se posent à la Terre : l'inégalité de situation entre les hommes et la surpopulation ?

Ce fut Zed qui répondit à la question :

- Comme tu le sais maintenant, les quelques milliers de Galphaiens qui se trouvent sur la planète Terre sont là pour l'humaniser. Tu as raison, nous ne pourrons pas donner à chaque terrien les mêmes conditions de vie tant que la démographie sera croissante, il faudrait au moins diminuer la population de moitié. Nous n'allons pas, comme le souhaitent Nep et Huith, proposer d'éliminer la population en surnombre mais nous pouvons vous aider à vivre ailleurs, sur d'autres planètes comme Orix. Quelqu'un veut-il poser une autre question ?

Un homme demanda la parole, aussitôt accordée par Ross :

- Hormis ces déchainements violents, la terre est-elle aussi belle que le dit Nep ?
- Oui, elle est encore plus belle que ce qu'a pu vous faire imaginer le rapide survol de Nep. J'ai vu de nombreuses photos de votre planète mère et de celles que vous avez colonisées, c'est vrai que ces planètes semblent tristes, je comprends votre recherche incessante de nouveaux horizons plus radieux.
- Pourquoi dites-vous que nos planètes sont tristes ?
- Je ne voulais pas vous offenser en disant cela. Je ne fais que comparer la Terre avec ce que je sais de vos planètes. Vos paysages sont monotones, vos sols sont peu fertiles et vos zones agricoles couvrent de grandes surfaces pour de maigres rendements. Vous n'effectuez aucune recherche architecturale, vos habitats sont partout identiques : une coupole, seule la taille varie et encore, assez peu. Dans tous les lieux où je suis passé, aucun élément décoratif, aucun objet qui ne soit pas fonctionnel, tout doit être utile. Vos véhicules, par exemple, bien que bien plus performants que les moyens de transport terrestre, ont tous la même forme, plus ou moins longue, c'est leur capacité qui en détermine le profil, ils ne font l'objet d'aucune recherche esthétique. Je pourrais aligner quantité d'autres exemples comme votre mode vestimentaire assez réduite ou vos loisirs que je ne cerne pas.
- Qu'y-a-t-il donc de différent sur la planète Terre ?
- Tout ! Je comprends qu'on ne vous ait jamais montré d'images ou de films de la vie sur Terre, cela vous étourdirait. Je ne peux pas vous décrire tout ce qui est différent, cette journée n'y suffirait pas. Je vais simplement prendre un exemple, lors de mes nuits chez Alb, j'ai dormi dans une chambre aux murs nus uniformément blancs. Chez moi, sur la Terre, les murs de ma chambre sont peints et décorés de photos représentant des lieux ou des gens que j'aime.
- A quoi cela peut-il servir d'avoir une photo de quelqu'un, vous ne pouvez pas lui parler !
- Bien sûr, mais je peux penser à cette personne.
- Penser ? Mais qu'est-ce que cela apporte ?
- Voilà toute la différence entre nous. Vos actions et vos pensées sont toujours matériellement productives, moi je peux simplement penser à quelqu'un pour en éprouver une satisfaction. Être heureux, savez-vous ce que cela veut dire ?
- Oui, je suis toujours heureux.
- Eh bien moi pas ! Il m'arrive d'être très triste. C'est ce qui fait que je savoure chaque instant de bonheur. Être quotidiennement heureux, ce n'est pas être heureux, c'est être dans un état neutre entre bonheur et malheur. Etes-vous marié monsieur ?

Zed intervint pour expliquer la signification du mot « marié » :

- Sur la planète Terre, une femme et un homme peuvent s'unir par contrat, les formalités dépendent principalement de l'Etat dans lequel ils vivent. Ils doivent, pour se désunir, entamer une suite de démarches administratives parfois longues et fastidieuses.

Puis il s'adressa à Sylvain :

- La notion de mariage n'existe pas chez-nous. Une femme et un homme qui s'entendent, vivent ensemble le temps que dure cette entente, de quelques jours à de nombreuses années, assez souvent jusqu'au décès de l'un ou de l'autre. Mais aucune réglementation ne vient régir nos unions.

Sylvain reposa sa question différemment :

- Avez-vous une compagne ?
- Oui, depuis très longtemps.
- Et qu'est-ce qui vous a motivé pour choisir de vivre avec cette femme ?
- Nous étions seuls tous les deux, nos occupations professionnelles nous ont rapprochées.
- Voilà la différence fondamentale entre vous et nous. Sur la terre, en général, les personnes qui choisissent de vivre ensemble éprouvent l'un pour l'autre un sentiment qu'on appelle « Amour ». Ce sentiment n'a rien de fonctionnel, il est seulement une forte attirance réciproque. Ce sentiment vous semble totalement étranger. Pourtant, bien qu'il soit profondément enfoui dans votre inconscient, il peut renaître spontanément, j'en ai la preuve. C'est probablement ce qui se passe pour vos semblables qui se rendent sur notre planète, ils découvrent toutes ces sensations inconnues et, petit à petit, les éprouvent. Malheureusement, ce qui est vrai pour des sensations positives l'est aussi pour des sensations négatives, ils découvrent l'amour, la bonté, la beauté, l'art, la musique, la peinture, la danse, et une foule d'autres perceptions bienfaisantes génératrices de joies et de bonheur. Mais ils adoptent aussi très vite les comportements les plus vils et deviennent aussi néfastes que les terriens les plus abjects. La malfaisance des terriens, tout comme la bienfaisance, est contagieuse.

Ross leva la main pour interrompre les échanges :

- Merci Sylvain pour ces quelques informations qui me semblent éclairer nos différences fondamentales. Si mes fonctions me le permettaient, je pense que j'aimerais beaucoup découvrir ces « perceptions » terrestres. Mais je ne peux m'éloigner de Galpha, surtout après ce que nous venons de vivre. Je crois qu'il est temps que vous retourniez sur la planète Terre. Quelle va être votre attitude maintenant, jeune Sylvain ?
- Je ne connais pas les intentions de Zed pour contrecarrer le projet de Nep mais je peux vous assurer que je vais l'aider dans cette tâche salutaire pour nos deux peuples. J'ai cependant une faveur à vous demander avant notre départ : Laam et moi partageons ce sentiment que je viens de décrire qui se nomme Amour. Zed, son père, lui a interdit de repartir avec nous, ce qui nous plonge tous deux dans une profonde tristesse. Mais vous ne connaissez peut-être pas non plus ce sentiment d'abattement provoqué par un malheur ?
- Je suis informée de la décision de Zed et je la partage. Peut-être pourrions-nous lever plus tard cette interdiction mais aujourd'hui je la maintiens. Vous devriez prendre en compte ce qui est arrivé à Lor.
- Je vous comprends, mais vous brisez deux vies. Partons maintenant.
- Merci d'être compréhensif et grand merci aussi pour votre aide et votre soutien. Venez près de moi que je vous étreigne avant votre départ. Vous verrez ainsi que, même si nos sentiments n'ont pas un ressenti aussi fort que sur la planète Terre, nous aussi avons un cœur qui n'est pas seulement un muscle.

Ross serra Sylvain dans ses bras quelques instants puis se détourna et quitta la salle. Sylvain s'adressa alors à Zed :

- Je peux revoir Laam pour lui dire adieu ?
- Oui, j'avais prévu de vous laisser seuls quelques minutes avant notre départ, ne traîne pas, il faut passer chez Ambr pour ôter la coque de ta main.

Laam et Sylvain tombèrent dans les bras l'un de l'autre en se retrouvant. Ils restèrent silencieux un long moment avant de se séparer. Une dernière fois Sylvain tenta de conjurer le sort :

- Tu ne peux vraiment pas passer outre l'interdiction de ton père ?
- Non, c'est impossible. Zed a déjà programmé l'ensemble des transporteurs pour que me soit interdit tout voyage qui ne m'emmènerait pas sur Galpha. Adieu Sylvain, nous ne savons pas quelle vie nous attendait si nous avons pu poursuivre notre merveilleuse aventure, il est certain qu'elle n'aurait pas été simple. Peut-être est-ce mieux que nous nous quittions alors que rien ne vient ternir notre relation.
- Tu penses vraiment ce que tu dis ?

Laam ne répondit pas, elle fondit en larmes et se blottit contre Sylvain qui l'enserra fortement. Alors, lui aussi éclata en sanglots et leurs larmes se mêlèrent, inondant leurs visages soudés dans un dernier baiser.

Zed frappa à la porte de la pièce où ils s'étaient enfermés et dit :

- Sylvain, nous devons y aller.

Ils se rendirent chez Ambr qui officiait chez lui, l'enlèvement de la coque se fit en quelques secondes et Sylvain put constater une main complète avec un auriculaire entièrement reconstitué, sans qu'aucune cicatrice n'apparaisse.

Un quart d'heure plus tard ils étaient dans la salle de départ.

## TROISIEME PARTIE

### APOCALYPSES

#### CHAPITRE 33

Sylvain commençait à se familiariser avec les caissons transporteurs, il ne ressentait plus aucune appréhension lors de son enfermement dans cet étrange moyen de parcourir l'univers. Lorsqu'il en sortit Jean l'accueillit :

- Bonjour Sylvain. Cette nuit a-t-elle été bonne conseillère ?
- Bonjour Jean. Comment exprimer ce que je ressens ? J'ai toujours imaginé, qu'un jour où l'autre, aujourd'hui où dans mille ans, nous serions confrontés à une rencontre avec des vies extra-terrestres. Mais j'ai encore du mal à réaliser que ce soit maintenant, avec moi et dans de telles conditions ? Des humains d'ailleurs fabricant d'autres humains sur la Terre !
- Ce qui existe déjà malgré l'interdiction d'un grand nombre d'Etats et des Nations Unies. Après avoir réussi le clonage d'animaux, rien n'empêche aujourd'hui quelques professeurs Frankenstein d'œuvrer dans ce domaine en toute illégalité.
- Vous pensez qu'il existe aujourd'hui des humains créés par clonage ?
- Je ne le pense pas, je le sais.
- Vous connaissez ces savants fous ?
- Oui, ils sont presque tous membres actifs et influents de l'Eglise.
- Et pourquoi ne les dénonce-t-on pas ?
- Parce qu'une dénonciation permettrait à Huith de nous savoir beaucoup mieux informés sur son activité qu'il ne le pense. Et nous ne souhaitons pas qu'il renforce ses dispositifs de dissimulation. Lorsque nous aurons trouvé le moyen d'éradiquer cette secte, alors nous tenterons de rétablir un ordre moral sur la planète Terre.
- Vous parlez comme si vous alliez réussir à prendre le pouvoir sur l'ensemble de la planète et arriver à la pacifier ?
- Aujourd'hui deux blocs s'affrontent : d'un côté Huith et tous ceux qui le suivent et le soutiennent : Etats et chefs d'Etats en plus des millions de fidèles et des centaines de Galphaiens séduits par les thèses de Nep ; de l'autre : quelques chefs d'Etats, quelques milliers de Terriens conscients du danger de l'Eglise sans en connaître l'origine et quelques autres centaines de Galphaiens envoyés par notre assemblée pour tenter de sauver votre planète. J'oubliais un troisième bloc, en fait celui qui compte le plus de Terriens, c'est le bloc des insouciants et des indifférents qui regroupe quatre-vingt-quinze pour cent de la population.
- Le Bien contre le Mal.
- Pas vraiment. Car à part quelques dirigeants naïfs qui se sont ralliés à l'Eglise en croyant aux énormités débitées par les prophètes du genre Moréno, nombreux sont les Chefs d'Etats qui collaborent aujourd'hui avec Huith avec le secret espoir de pouvoir un jour supplanter tous les autres et dominer la planète, ceux-là sont le Mal. Parmi la population de ceux qui sont le bien, combien sont les partisans véritables d'une paix durable et surtout d'un partage réel des ressources ? Il ne sert à rien d'abattre les partisans de l'Eglise si la situation des Terriens reste celle qu'elle est aujourd'hui, les guerres ne cesseront pas, la misère et la faim ne disparaîtront pas non plus, la surpopulation s'amplifiera. Si une force supérieure aux plus hautes instances actuelles ne se met pas en place, rien ne changera.
- Je partage votre point de vue sur la situation terrestre mais j'ai du mal à adhérer à la solution que vous proposez, vous voulez instaurer une dictature planétaire !
- Non, nous n'en avons pas les moyens. Mais si nous débarrassons la planète de quelques-uns des dirigeants les plus nuisibles ; qu'en même temps nous dévoilons nos origines et ce que nous pouvons proposer en termes de régulation de la population, alors je pense que progressivement nous

arriverons à établir sur la planète Terre la même vie pacifique que sur Galpha. Avec en plus un cadre de vie incomparable.

Sylvain et Jean n'eurent pas le temps de poursuivre cette conversation, Zed était lui aussi sorti du caisson et saluait Olin, alias Jean :

- Bonjour Olin, le transfert s'est bien passé à ce que je vois. As-tu pu entièrement débarrasser notre base de Milmaze ?
- Oui. Heureusement, Daniel m'a donné un sérieux coup de main. Deux heures après votre départ, il a assisté à l'arrivée de six voitures qui se sont garées dans la cour de la ferme. Une vingtaine d'hommes en sont sortis. Ils ont immédiatement investi les locaux. Daniel suivait les opérations de la fenêtre de sa cuisine, il les a vus ressortir après seulement quelques minutes. Celui qui semblait être le chef est venu toquer à sa porte, il lui a demandé depuis quand les occupants de la ferme étaient partis. Bien évidemment Daniel a joué celui qui ne s'occupait pas de la vie de ses voisins, principalement des voisins comme ceux-là qui n'étaient pas du pays et causaient peu avec leur entourage. Visiblement contrarié, l'homme a rejoint ses troupes, ils sont remontés dans leurs véhicules et repartis. Daniel est allé inspecter la ferme, le mobilier restant étant très rustique et vide de tout matériel, ils n'ont rien saccagé.
- Parfait, déclara Zed. Nous n'attendons plus personne, passons dans la pièce de travail.
- Nous sommes où maintenant, questionna Sylvain.
- Pas très loin de notre ancienne base.
- Ce n'est pas un peu risqué de se réinstaller si près ?
- Peut-être, ou peut-être pas. Si j'étais à la place de celui qui nous recherche, je ne privilégierais aucun endroit mais je pencherais plutôt pour un éloignement significatif de la base première. Je peux me tromper, alors maintenant c'est à nous d'être le plus discrets possible.
- Et tu imagines quoi à mon sujet, s'inquiéta Sylvain.
- Eh bien pour l'instant je n'ai pas de réponse à ta demande. Aucune possibilité n'est satisfaisante. Te garder ici ne sert à rien, de plus tu ne le supporterais pas très longtemps ; le retour chez toi est exclu, entre la police et l'homme de main de Huith, le plus rapide des deux te tomberait dessus avant même que tu aies mis la clé dans la serrure de ta porte.
- Si j'allais vivre chez Carole, enfin chez Laam ? Sa maison n'est connue de personne, son système d'alarme n'a détecté aucune intrusion depuis sa conversation avec un inspecteur de police, la caméra extérieure n'a repéré aucune allée et venue suspecte aux abords.
- Comment sais-tu cela ?
- Avant que nous partions sur Balac 1, hier soir, je me suis connecté sur le système d'alarme de Laam. Rien à signaler.
- La maison de Laam résoudrait ton problème de logement, mais pas celui de ton emploi du temps. Il faut te cacher et comme je te connais tu n'es pas le genre d'homme à rester des semaines cloîtré si personne ne t'empêche de sortir. Comme, en plus, tu as assuré à Ross que tu te joindrais à notre combat, je te vois déjà de nouveau séquestré je ne sais où avec quelques doigts en moins. Malgré tout c'est peut-être une bonne solution à condition que tu acceptes une colocataire.

Sylvain eut un instant l'espoir que Zed ait changé d'avis à propos du renvoi de Laam sur Galpha, il attendit la suite avec impatience mais Zed restait silencieux, semblant hésiter sur les avantages et les inconvénients de la solution qu'il entrevoyait. Olin s'était retiré, Sylvain attendait, Zed réfléchissait, aucun bruit ni aucun mouvement ne venait troubler l'oppressant silence qui régnait dans la pièce. Enfin, après quelques minutes d'une longue attente, Zed se tourna vers Sylvain et lui annonça sa proposition :

- Kaam doit me rejoindre dès demain. Si tu acceptes sa présence dans la maison de Laam, alors je te laisse libre d'y séjourner. Qu'en penses-tu ?

Sylvain ne s'attendait bien évidemment pas à cette possibilité de cohabiter avec la mère de Laam. Il ne savait que dire et sa déception était immense, il avait un court instant imaginé se retrouver avec Laam. Même seul dans cette maison qu'il ne connaissait pas, il aurait pu retrouver l'âme de Laam, explorer son éphémère « chez soi » et découvrir les objets qui avaient meublé sa vie durant son court séjour terrestre. Au lieu d'un espace de liberté et de découverte, il allait être confronté à Kaam qu'il connaissait à peine et dont la présence interdirait toute investigation. Devant son hésitation, Zed ajouta :

- Tu as un peu de temps pour te décider, malgré ton inspection d'hier je vais demander à Gabriel d'envoyer quelqu'un surveiller les environs de la maison de Laam afin de nous assurer qu'elle est bien restée inconnue de tous. Dès aujourd'hui toutes les affaires de Laam lui seront retournées, tu pourras donc partir dès demain si tu choisis de t'y installer.

Voilà qui résolvait en partie le problème, pensa Sylvain, si les affaires personnelles de Laam étaient retirées de sa maison sa curiosité n'aurait plus lieu d'être et ne serait donc pas contrariée par Kaam, rien ne viendrait accentuer sa peine.

- Je vais aussi placer un guetteur près de ton appartement, poursuivit Zed, cela nous permettra de savoir si tu es toujours l'objet de recherches, que ce soit par la police ou par nos adversaires.
- Est-ce que ton guetteur ne pourrait pas me rapporter quelques affaires, ce qui m'a été prêté jusqu'à maintenant n'est pas particulièrement à mon goût.
- Certainement pas, si ton appartement est surveillé quelqu'un qui entrerait chez toi serait immédiatement repéré, suivi, ou même capturé pour interrogatoire.

Maintenant passons à notre plan d'actions. Tout d'abord Sylvain, tu vas t'assurer que ton dispositif de destruction des fichiers de Huith fonctionne. Tu as un ordinateur derrière toi. Je te laisse et je vais faire le point de la situation avec mes différents informateurs, notamment avec Gabriel. Il s'appelle Gab pour nous, mais sur la Terre nous utilisons des noms terriens pour ne pas nous faire repérer. Tu ne m'appelles plus Zed mais Raymond, comme avant et nous ne parlons plus de Laam. Quant à Kaam, son nom ici est Camille.

Raymond laissa Sylvain s'installer devant l'ordinateur et passa dans une autre pièce.

## CHAPITRE 34

Gaubert était fatigué, lui et quelques-uns des sbires mis à disposition par Gabriel Bouvier, avaient parcouru chaque rue dans tous les hameaux qui entouraient le village de Mens. Ils étaient entrés dans tous les corps de fermes, avaient inspecté chaque garage accessible, même s'il avait fallu fracturer quelques portes. Ils avaient ensuite arpenté toutes les rues et parkings du village sans retrouver la Kangoo verte immatriculée dans les Bouches du Rhône, ni l'autre véhicule et le camion qui se trouvaient dans la cour de la ferme lors du survol du drone. Pourtant l'instinct de Gaubert lui disait que ceux qui avaient déménagé tout le matériel dont son commanditaire avait évalué l'ampleur à trois ou quatre mètres cube ne devaient pas être allés très loin. Après la destruction de son drone il s'était posté à l'entrée du village la plus proche de la ferme mais, manque de chance, ses proies n'y étaient pas passées. Il avait dû attendre l'arrivée de sa troupe pour commencer à ratisser les environs. Les fuyards n'avaient disposé que de très peu de temps, deux heures au plus, entre la découverte de leur repaire et le lancement des opérations de recherche, le déménagement du matériel à lui seul avait dû prendre une bonne heure. Même si leur fuite les avait menés plus loin qu'il ne pensait, les motards que Gaubert avait envoyés sur chaque route qui menait au village les auraient facilement rattrapés. Ils devaient donc avoir une base de repli à proximité, et maintenant sur leurs gardes, donc difficiles à repérer à nouveau.

Les cloches de l'église venaient de sonner sept heures, Gaubert ne disposait plus que de trois heures pour trouver une explication plausible à fournir à son commanditaire pour justifier ce qu'il ne pouvait que qualifier de parfait ratage. Ses hommes poursuivaient leur recherche mais Gaubert ne se faisait aucune illusion, les véhicules devaient se trouver bien à l'abri dans des hangars parfaitement clos et les hommes qu'ils recherchaient ne sortiraient que parfaitement assurés de leur sécurité. Il ne pourrait rendre compte que de cet échec.

Gaubert se trouvait très rarement en état d'attente, sa vie entière était mouvements et actions. Aussi, alors que ces hommes ratisaient les environs, qu'il avait exploré toutes les solutions pour déloger ces rats sans succès, il avait maintenant deux heures vides devant lui avant l'appel du Guide, il se mit à repenser à son enfance. Ce devait être la première fois depuis bien longtemps qu'un soupçon de nostalgie l'effleurait. Il repensa d'abord à son père, capitaine dans un régiment de commandos parachutistes, qui lui avait appris à se battre, à manier toutes sortes d'armes, à vivre dans des conditions extrêmes, et surtout à oublier toutes faiblesses tels que sentimentalité, compassion ou amour. Amour, que n'avait jamais dû ressentir sa mère, femme soumise qui n'avait connu que la vie de caserne, les après-midi de discussions avec les épouses de militaires et les soirées devant la télévision. Amour qu'elle n'avait pas reçu, amour qu'elle n'avait pas donné, elle était pour son fils une nourrice attentionnée mais sans tendresse, sans intimité. Gaubert n'avait eu comme compagnons, de son jeune âge à son adolescence, que les autres enfants de militaires, il avait vite pris l'ascendant sur les garçons les plus dynamiques, délaissant les faibles et les filles. De toutes ces années, il n'avait conservé aucune attache, aucun contact. Curieux de tout mais passionné par rien, c'est par indifférence qu'il poursuivit des études militaires et devint, comme son père, officier d'une compagnie combattante. Après quinze années de missions, souvent atroces, il quitta l'armée sans aucun regret. De toutes ces années, un seul sentiment s'était muré en lui : la haine de la race humaine. Il n'aimait que la nature, mais la nature sauvage, dure, implacable : les montagnes drues et infranchissables, la mer déchainée, les cyclones et les tornades, les éruptions volcaniques, les tremblements de terre. Il avait quand même fini par éprouver une passion pour la chasse, mais pas n'importe quelle chasse, la chasse à l'arc. Il pouvait abattre un sanglier ou un cerf à plus de cinquante mètres.

Après avoir bourlingué deux ans à travers le monde, réalisant ici et là quelques opérations de nettoyage lucratives, il revint en France et mit ses qualités de chasseur et de combattant au service des plus offrants. C'est ainsi qu'il fut contacté par Moréno.

Il n'avait jamais éprouvé ne serait-ce qu'une légère attirance pour aucune femme, même celles séduites par son caractère brutal, frustré et sauvage. Il satisfaisait ses exigences sexuelles dans quelques bordels où il avait ses habitudes, les filles tremblaient en le voyant arriver, priant que ce ne soit pas elle, ou elles, qu'il

choisirait. Les sommes qu'il y laissait permettaient d'insensibiliser les tenancières de ces maisons et de soigner les bobos qu'il avait provoqués.

A dix heures précises, le téléphone de Gaubert sonna, interrompant sa réflexion :

- Gaubert, j'écoute.
- Bonjour Monsieur Gaubert. Que pouvez-vous m'annoncer ?
- Rien de bien réjouissant. J'ai trouvé le repaire de vos amis. Mais comme je ne savais pas combien de personnes se trouvaient dans la ferme, j'ai dû attendre les renforts qu'avait mis en alerte votre chef des opérations à Grenoble pour investir les lieux. Malheureusement, lorsque nous nous sommes rendus sur place, les oiseaux s'étaient envolés. Nous avons passé la nuit à explorer les rues, chemins, corps de ferme du village de Mens et des hameaux environnants sans découvrir la moindre trace des véhicules qui se trouvaient dans la cour de leur repaire. J'ai envoyé des hommes à moto sillonner les routes partant du village, au bout de trois heures ils n'avaient rattrapé aucun des véhicules des fuyards. Je suis donc persuadé que vos opposants sont toujours dans les environs, mais bien planqués.

Ripper resta quelques instants sans répondre, Gaubert attendit patiemment, ne sachant pas si le Guide allait lui signifier l'abandon de sa mission ou bien s'il réfléchissait à une nouvelle stratégie. Enfin la conversation reprit :

- Monsieur Gaubert, pouvez-vous contrôler l'ensemble des voies d'accès qui mènent au village et à ses hameaux ?
- Sans aucun doute. Il n'y a que cinq routes qui s'éloignent du village et de ses hameaux, je peux placer des guetteurs assez loin sur ces routes afin qu'ils s'assurent qu'aucun des véhicules que j'ai repéré dans la cour de la ferme ne s'échappent.
- Vous pourrez reconnaître les trois véhicules ?
- Oui, j'ai pu utiliser mon drone suffisamment longtemps pour constater que les trois véhicules étaient immatriculés dans les Bouches du Rhône et j'ai leur description bien en tête.
- Cela ne suffit pas. D'autres personnes dans des véhicules immatriculés dans les Bouches du Rhône, quelle que soit leur couleur, peuvent circuler sur ces routes.
- Peu importe, nous intercepterons chaque véhicule immatriculé treize et si ce ne sont pas nos clients, nous trouverons une excuse banale pour justifier le contrôle.
- Et s'ils utilisent un autre véhicule ou modifient les plaques des leurs ?
- J'ai un autre moyen de repérage. Vous m'avez fourni une photo de votre dénommé Zed et une de celle qui l'accompagne. J'ai réussi à me procurer une photo de Gourdon. Ces photos sont de très bonne qualité. Vous savez qu'existent maintenant des logiciels de reconnaissance faciale, j'ai demandé à votre chef des opérations de me trouver un de ces logiciels en téléchargement sur internet, il est maintenant installé sur chaque téléphone des hommes qui vont assurer l'examen de tous les véhicules sortant du périmètre que nous contrôlons.
- Il est possible qu'ils tentent de partir à pied par des chemins loin des routes.
- Là aussi je me suis prémuni, j'ai fourni des drones à chaque équipe de surveillance, ils balayent les alentours. Le village n'est pas si grand, nous pouvons couvrir toutes les sorties.
- Cela me paraît parfait, les trois personnes dont vous avez les photos sont les seules à pouvoir gripper ma machine, les autres importent peu. Nous sommes aujourd'hui mercredi, pouvez-vous rester sur place jusqu'à dimanche soir prochain ?
- Si vous financez les repas, les hébergements et les gages de tous les hommes qui sont nécessaires à cette opération, sans oublier leur chef bien entendu, alors nous pouvons assurer cinq jours de garde.
- Très bien, alors tous les hommes, y compris leur chef bien entendu, seront récompensés largement si vous tenez cette promesse. Si vous avez le moindre doute sur une possibilité de franchissement de votre périmètre de contrôle d'une des trois personnes, avertissez immédiatement Gabriel Bouvier, il peut me contacter sans délai.

- J'aimerais savoir pourquoi cinq jours suffisent ? Ensuite, nous abandonnons la chasse ?
- Je peux vous le dire maintenant, Monsieur Gaubert, dans cinq jours ce sera le chaos général sur la Terre, seuls ceux et celles qui auront soutenu mon dessein sortiront indemnes de l'apocalypse. Vous en serez Monsieur Gaubert, car je vais avoir besoin d'hommes comme vous pour établir un ordre nouveau sur cette planète.

Ce type est complètement cinglé, pensa Gaubert, mais il paye bien alors je vais satisfaire ses caprices pendant encore cinq jours et ensuite, si nous ne les avons pas sortis du terrier avant, je règle leur compte à ces salopards qui me narguent depuis trop longtemps, simplement pour le plaisir du travail correctement exécuté.

## CHAPITRE 35

La journée d'hier avait été consacrée à la mise en place du matériel sorti de la ferme. C'était l'appareillage du transporteur qui avait demandé plusieurs heures de remise en route, le remontage du matériel était facile mais le paramétrage demandait de nombreuses manipulations, Jean en avait terminé tard le soir de leur retour mais il avait une mauvaise nouvelle :

- La grosse tuile : Le déménagement a été fatal au système de navigation du transporteur, il est inutilisable.
- Bon, nous n'avions pas de retour prévu et notre point de chute sur Grenoble est difficile d'accès, cette panne ne nous pénalise donc pas trop pour l'instant.

Maintenant que tout était en place, il ne restait plus qu'à attendre dimanche pour être certain que le site internet mis en place par Huith serait neutralisé.

Sylvain avait vérifié son dispositif de destruction des sauvegardes sur le site de l'Eglise pour chaque jour passé depuis l'installation de son virus, il avait constaté avec satisfaction que tout fonctionnait parfaitement. Encore trois jours et le site lui-même serait entièrement détruit, dès dimanche soir plus aucun réseau de Huith ne pourrait entrer en communication avec le Gourou et celui-ci ne disposerait plus de contact instantané avec ses prédicateurs internationaux. Ceci bien sûr si Sylvain avait vu juste dans son estimation du nombre de sauvegardes mais il paraissait peu probable pour une telle application ne contenant pas de données sensibles, qu'il y ait eu besoin d'un nombre plus important.

Une fois sa vérification terminée Sylvain laissa son esprit vagabonder et s'envoler en pensée vers Galpha où Laam, peut-être, s'adonnait à la même mélancolique rêverie. Comment pourrait-il un jour oublier ces jours merveilleux et connaître sur Terre un bonheur semblable, cela lui paraissait impossible. Il commençait à envisager sérieusement une installation définitive sur Galpha. Une fois cette folle aventure terminée, il convaincrat Zed de le laisser partir avec lui, il irait passer quelques jours avec ses parents pour leur dire adieu puis il rejoindrait Laam pour toujours. Il avait bien pensé à un grossier chantage pour être certain de l'accord de Zed : je pars avec toi ou j'arrête ma collaboration et je laisse se poursuivre l'œuvre de Huith. Si la perspective d'une destruction quasi-totale de l'espèce humaine terrestre n'était pas en jeu, peut-être l'aurait-il fait. D'autant plus que le calme de cette journée, inhabituel comparé aux journées précédentes, lui avait permis une réflexion plus profonde sur cette tentative de destruction, il doutait maintenant beaucoup de la capacité qu'avait ce gourou à réaliser le carnage annoncé, ce qui semblait pourtant possible aux Galphaïens. Il y avait suffisamment de groupes extrémistes sur la Terre qui envisageaient, eux aussi, d'éliminer tout ou partie de ses habitants sans y parvenir vraiment, comment des êtres qui ne connaissaient rien, ou très peu, du maniement d'armes qu'elles soient traditionnelles, bactériologiques, chimiques ou nucléaires, pouvaient espérer exterminer en peu de temps près de dix milliards d'individus ? Cela semblait impossible. Mais il lui revint en tête la phrase de Laam : l'impossibilité n'était qu'un état temporaire.

Raymond, qui venait d'entrer dans la pièce, interrompit sa réflexion.

- Je viens d'avoir Gabriel au téléphone, notre affaire se complique. Tout d'abord, nous sommes encerclés. Huith lui a demandé de mettre à la disposition d'un nommé Gaubert tous les moyens possibles pour nous retrouver. Ce type est celui qui t'a enlevé et coupé un doigt, c'est aussi lui qui commandait la troupe qui devait nous éliminer à la ferme. Notre fuite précipitée a fait échouer cette action, il a passé la nuit dernière à explorer le village de Mens et tous les environs pour tenter de nous retrouver. Malgré l'échec de ses recherches il a pressenti que nous n'étions pas allés très loin. Huith lui a alors demandé de contrôler tous les accès au village afin de nous empêcher d'en sortir, ce qui serait peu gênant s'il n'avait pas modifié, une fois encore, la date de déclenchement de son apocalypse. Et là, nous sommes pris de court, il veut lancer l'opération dimanche matin et ton virus ne sera actif que le dimanche soir.

- Pour le virus, ce n'est pas grave, je pourrais facilement modifier l'heure de son exécution. Seulement la sauvegarde de dimanche dernier n'aura pas encore été réintroduite dans le lecteur, elle n'aura donc pas été détruite et pourra être utilisée pour restaurer le système. Comme, pour des raisons de non détection, mon virus est intégré dans le logiciel il sera détruit lui aussi, la sauvegarde deviendra alors utilisable.
- Ça prend longtemps pour restaurer le système ?
- Seulement quelques minutes à condition d'avoir la bonne sauvegarde. Je te rappelle que les six dernières sauvegardes seront inutilisables, seule celle de dimanche dernier est exploitable. S'il les essaie toutes les unes après les autres jusqu'à la septième, celle du dimanche, ça devrait lui prendre une petite heure, pas plus. La seule chance que nous ayons serait qu'il abandonne après deux ou trois tentatives de restauration, mais je n'y crois pas trop.  
Il reste une solution, mais qui n'est pas réalisable ici car le débit n'est pas assez rapide.
- Explique-toi.
- Les temps de réponse ne sont pas identiques selon le lieu où l'on se trouve, à Grenoble ils sont très courts, ici ils sont très lents. Il faut que je puisse suivre en temps réel les opérations effectuées par Huith, il me faut donc un accès rapide à son serveur. S'il poursuit les tentatives de restauration de son système en essayant chaque sauvegarde jusqu'à celle de dimanche dernier, il va introduire celle-ci dans le lecteur et s'apercevoir qu'il en tient enfin une intacte. Il va alors lancer la restauration de son site, cela va durer seulement deux à trois minutes. Si j'arrive à suivre pas à pas ses démarches je peux détruire la sauvegarde dès qu'il lance la restauration et alors il n'aura plus aucun moyen de récupérer un système viable. Il faut donc que je sois dans un endroit où le débit de transfert soit largement supérieur à celui d'ici.
- Sais-tu si le village où se trouve la maison de Carole est bien desservi ?
- Je n'en sais rien, le mieux serait de trouver un endroit à Grenoble.
- Je contacte à nouveau Gabriel, il doit pouvoir nous trouver un endroit et un ordinateur à Grenoble. Il reste quand même un problème : comment quitter le village sans être intercepté par les hommes du dénommé Gaubert ?
- Il y a un transporteur ici, et il doit bien y en avoir un à Grenoble ?
- Non, notre transporteur est en panne. De plus le seul qui existe dans la région est ici. C'est aussi pour cela que Huith tente désespérément de nous détruire.
- Il y a une autre solution, moins rapide et plus risquée : si Jean a bien rapporté mon vélo je peux l'utiliser. Il y a de nombreux chemins qui partent de Mens et permettent de rejoindre Grenoble, j'ai étudié ça de près lorsque j'étais retenu captif à la ferme.
- Rien n'a été laissé à la ferme, ton vélo doit donc être ici. C'est dangereux mais c'est effectivement la seule possibilité de sortie discrète. Je vois avec Jean et je rappelle Gabriel pour que vous puissiez vous mettre en relation sans danger, ni pour l'un, ni pour l'autre. Si tu parts dans trente minutes, à quelle heure penses-tu pouvoir être à Grenoble ?
- Je ne vais pas suivre le chemin habituel, j'ai vu sur les dépliants que Carole m'avait fournis, un sentier qui retrace le chemin d'exil des Huguenots lors de la Révocation de l'Edit de Nantes par Louis XIV en 1685. Il sort du village de Mens par le nord puis rejoint le village de Saint-Jean d'Hérans et, au lieu d'emprunter la route directe pour Grenoble, part sur un chemin à l'est, il traverse la Matheysine pour plonger ensuite sur Vizille et rejoindre Grenoble par le sud-est. C'est un peu plus long mais plus sûr. Il va me falloir environ quatre heures, si je parts à dix heures, je peux être à Grenoble vers quatorze heures.
- Bien, j'avertis Gabriel. Je vais te donner son numéro de téléphone afin que tu le contactes dès ton arrivée, il faut que tu l'apprennes car je ne te le note nulle part, il ne faut pas qu'on trouve ce numéro sur toi si tu retombes aux mains de Gaubert.
- Je n'ai plus de téléphone.

- Je vais t'en donner un neutre, il est enregistré au nom de Joël Martin, domicilié 24 rue des tulipes à Grenoble. Tout cela est faux, tu t'en doutes. Autre précaution, ne t'approche pas de tout individu en bord de route, les téléphones des hommes de Gaubert sont équipés d'un logiciel de reconnaissance faciale. Je t'appellerai en fin d'après-midi pour te dire si tu peux emménager en toute sécurité et avec un débit internet suffisant chez Carole, en cas de doute Gabriel te fournira une adresse où tu pourras loger. Prépare-toi, j'appelle Gabriel et je récupère ton vélo.

Un quart d'heure plus tard Sylvain empruntait un sentier qu'avaient parcouru, trois cent cinquante ans avant lui, des milliers de persécutés qui fuyaient la France uniquement parce que leur religion n'était pas celle que souhaitait imposer le souverain de l'époque. Durant l'ascension qui allait le mener au plus haut de son périple Sylvain repensa à cette période, à ces milliers de familles fuyant les armées du roi, la plupart du temps de nuit sur des chemins inconnus et dans des conditions sommaires avec comme seul but, rejoindre un pays d'accueil. L'Histoire se répétait sans cesse, les horreurs d'hier n'avaient aucun effet tempérant sur les horreurs récentes. Nep avait raison dans son analyse des maux de la Terre, dommage qu'il ait complètement tort quant à leur résolution. Brusquement, effaçant toutes ses autres préoccupations, la réalité de son état présent lui apparut dans toute son immensité : l'espèce humaine tout entière risquait de disparaître et le seul humain terrestre qui luttait actuellement pour éviter cette hécatombe, c'était lui. Jusque-là, tout ce qui lui avait été révélé, tout ce qu'il avait subi, occupaient l'intégralité de ses pensées, son action n'était que la continuité d'une aide qu'il avait promise à des amis. Brutalement il prenait conscience de l'ampleur de sa tâche. Il dut stopper sa progression vélocipédique pour en maîtriser l'importance. L'accumulation des avatars avait rendu Sylvain méfiant, malgré l'énormité de cette révélation subite, une alerte interrompit sa réflexion, un bruit aérien qu'il connaissait bien s'approchait, celui du bruissement sifflant d'un drone. Là où il se trouvait arrêté, il ne pouvait pas être détecté, la couverture végétale compacte le protégeait. Mais quelques dizaines de mètres plus avant, le chemin s'élargissait et les arbres moins touffus laissaient une large bande découverte au-dessus du chemin. Le drone fit plusieurs allers et retours au-dessus du chemin puis s'éloigna vers le nord et disparut derrière une colline. Sylvain resta en alerte, il fallait couvrir au moins trois cents mètres avant de retrouver une protection végétale et les taillis bordant le chemin n'offriraient pas une couverture suffisante si l'engin réapparissait. Après quelques minutes d'attente, il se décida à remonter sur son vélo. Malgré la pente raide, Sylvain, debout sur les pédales, réalisa un sprint qui lui permit de retrouver rapidement l'abri des arbres. Quelques secondes plus tard, le drone repassait au-dessus du chemin. Bientôt éloigné de trois ou quatre kilomètres du village, Sylvain se sentit plus en sécurité, il fallait maintenant rejoindre le village de Saint-Jean d'Hérans tout en restant prudent, la chasse n'était pas fermée.

Il avait quitté le chemin et rejoint une petite route communale. Au prochain carrefour, il croiserait la route départementale qui arrivait directement du village de Mens, il lui faudrait la traverser et plus loin prendre de nouveau un chemin qui plongeait au fond de la gorge où coulait le Drac. Lorsqu'il arriva à proximité de ce carrefour il aperçut une voiture garée sur le bord de la route, deux hommes étaient debout près du véhicule, scrutant la route venant de Mens, un troisième homme était assis sur le siège passager, la portière ouverte lui permettait d'allonger ses jambes à l'extérieur. C'est lui qui vit arriver un vélo à vive allure, le temps qu'il sorte du véhicule pour alerter ses acolytes, Sylvain l'avait déjà dépassé et avait franchi le carrefour. Il se perdait maintenant dans les petites rues du village. Peu de temps après il rejoignait un sentier étroit et bien couvert sur lequel il ne craignait ni la poursuite d'un véhicule, ni la détection par un drone. Il fallait malgré tout qu'il atteigne très vite le pont qui enjambait le Drac car s'était le seul passage possible pour rejoindre la rive droite du torrent et remonter ensuite sur le plateau Matheysin qu'il devait traverser avant de descendre sur l'agglomération grenobloise.

Il arrivait, sain et sauf, à Grenoble lorsque le téléphone fourni par Raymond sonna :

- C'est Raymond. Tout s'est bien passé ?
- Aucun souci. Il y avait un point de contrôle à Saint-Jean d'Hérans, ils étaient trois mais ils ont eu à peine le temps de me voir passer.

- Très bien. Tu pourras résider chez Carole, la maison n'est pas surveillée. Passe par le jardin à l'arrière de la maison, il y a accroché à un mur un nichoir pour les oiseaux, derrière ce nichoir est scotché une clé de la maison. Gabriel a pu se renseigner sur le débit des lignes ADSL sur la commune, il est identique à celui constaté à Grenoble, tu peux donc faire les manipulations nécessaires sur l'ordinateur qui se trouve chez Carole.

J'ai une information importante, Gabriel a été informé des messages destinés à lancer l'offensive, aujourd'hui ou demain devrait apparaître un message sur le site de Huith à la page de Strasbourg, ce message émanant de Monsieur Lavenire comportera un simple commentaire ésotérique sur sa visite à la cathédrale : « Je suis tout suffoquant et blême, quand sonne l'heure au clocher de la cathédrale ». La veille de l'opération à minuit heure française, donc dimanche si rien ne change d'ici là, Monsieur Vilarene laissera un message tout aussi ésotérique : « loin du diable qui hante ces lieux, je m'en vais au vent mauvais qui m'emporte. ». C'est le déclenchement de l'apocalypse qui est ordonné à tous les prédicateurs du monde. Surveille bien le site, ne le quitte pas des yeux et surtout veille à ce que la destruction du site intervienne avant la diffusion du second message.

Enfin dernière information, Camille est arrivée et viendra bientôt te rejoindre.

- Mais comment va-t-elle faire pour sortir du village ?
- Camille ne vient pas de Mens mais de Paris.

La première pensée de Sylvain fut pour ses parents, il ne les appela pas par crainte d'une mise sur écoute de leur téléphone, il envoya un long SMS afin de les rassurer sans pour autant leur conter tout ce qu'il avait vécu depuis ces derniers jours. Il insista beaucoup pour qu'ils tiennent ce message secret.

Il avait envoyé ce message sans réfléchir, sachant ses parents très inquiets mais maintenant il le regrettait, redoutant que son père très légaliste ne passe outre les recommandations fermes que son fils lui avait faites et fasse part à la police de ce SMS.

Après une vérification du matériel informatique sur place il appela Gabriel, leur conversation fut courte : il annonça son installation chez Carole et la convenance de l'ordinateur et de la ligne pour les manipulations qu'il aurait à effectuer. Ils se quittèrent rapidement, Gabriel lui disant qu'il pouvait l'appeler à tout moment s'il avait un problème.

## CHAPITRE 36

Après qu'il eut vérifié le bon fonctionnement du logiciel pirate qu'il avait introduit dans l'ordinateur de Huith, Sylvain parcourut la villa qu'avait occupée Laam durant son séjour terrestre. C'était une petite maison de plain-pied entourée d'un minuscule jardin planté en grande partie de massifs floraux ponctués de quelques pieds de tomates, groseillers et fraisiers disséminés parmi les lupins, marguerites et de nombreuses autres espèces dont Sylvain ignorait le nom. Un superbe figuier dont les bourgeons s'ouvraient à peine couvrait un angle du jardin, une haie sauvage occultait complètement les maisons voisines. Sylvain, comme l'ensemble de sa famille, avait toujours habité en ville ; posséder un jardin comme celui-là, si petit soit-il, était pour lui une richesse extraordinaire. Comme il aurait aimé découvrir cet endroit accompagné de Laam. Cette pensée l'avait réjoui quelques secondes, mais le rappel de l'absence cruelle de Laam le fit immédiatement plonger dans une profonde prostration. Lui revint en mémoire un poème de Baudelaire qu'il avait appris au Lycée :

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle  
Sur l'esprit gémissant, en proie aux longs ennuis  
Et que de l'univers embrassant tout le cercle  
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits.

Quand la terre est changée en un cachot humide,  
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,  
S'en va battant les murs de son aile timide  
Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées  
D'une vaste prison imite les barreaux,  
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées  
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie  
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,  
Ainsi que des esprits errants et sans patrie  
Qui se mettent à geindre opiniâtrement.

Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,  
Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,  
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,  
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

Bien que d'un naturel heureux et optimiste, Sylvain avait toujours aimé Baudelaire, Spleen faisait partie de ces livres qu'il reprenait périodiquement pour relire une ou deux poésies. Il regrettait aujourd'hui de ne pas l'avoir avec lui. D'ailleurs tout manquait dans cette maison, il avait fait quelques courses alimentaires avant d'y arriver mais il n'avait pas pensé à prendre une bouteille d'alcool et tous les placards étaient vides. Jamais il ne s'était enivré, mais en cette triste fin d'après-midi il aurait sans hésitation noyé son chagrin dans l'alcool. Carole, où es-tu ?

Absorbé par ses pensées qui l'emmenaient bien au-delà de l'univers connu, il n'entendit pas la sonnette de la porte d'entrée, ni la porte qui s'ouvrait, ni les premiers appels venant de l'intérieur de la maison. Comment entendre des sons si communs lorsque l'esprit se fixe sur une voix gémissante à des milliards de kilomètres ? Ce n'est que lorsque la porte donnant sur le jardin s'ouvrit et que son nom fut énergiquement prononcé qu'il sortit de sa torpeur. Il se retourna vivement et mit quelques instants à reconnaître la personne qu'il avait devant lui.

- Bonjour Sylvain, je suis Camille, vous me reconnaissez ?
- Bonjour Camille, oui je vous reconnais. Veuillez excuser ma surprise, je ne vous ai pas entendu entrer.
- J'ai pourtant actionné la sonnette plusieurs fois, je vous ai appelé et ne voyant personne je me suis doutée que je vous trouverais dans le jardin. Comment allez-vous ?
- Physiquement, pas trop mal, moralement au plus mal. Comment va Laam ?
- Elle est dans le même état que vous dans ce jardin à l'instant, trainant son ennui et son immense tristesse dans les couloirs de Balac 1.
- Elle n'est pas retournée à Galpha ?
- Non, elle ne veut pas encore quitter ces quelques endroits où vous avez vécu ensemble. Sa peine est profonde. Elle est aussi difficile à supporter pour une mère qui voit son enfant sombrer dans une profonde mélancolie, plus difficile encore puisque je suis là, loin d'elle et que ce devrait être Laam qui soit près de vous en ce moment. Mais rentrons dans la maison, il commence à faire froid et je ne supporte pas les basses températures, sur Galpha nous n'affrontons jamais de grands froids.

Ils s'installèrent dans le salon et sitôt assis Sylvain questionna Camille :

- Comment se fait-il que vous soyez là ?
- Je viens prendre la relève de Laam. Il faut que je perde l'habitude de l'appeler Laam, nos noms sont trop différents des vôtres et nous feraient vite découvrir si par malheur nous croisions un Galphaïen à la solde de Huith.
- Vous ne pouvez pas vous reconnaître entre vous ?
- Non, vous et nous sommes parfaitement identiques, au moins superficiellement. Nous avons quelques différences organiques que seul un chirurgien attentif pourrait déceler. Nos physionomies sont beaucoup moins diversifiées que les vôtres puisque nous sommes une seule race, mais bien que notre peau soit noire la plupart des Européens possèdent les mêmes caractéristiques physiques que nous et le brassage des populations fait que nous pouvons passer inaperçus, même en Asie ou en Afrique. Mais revenons à votre situation, il ne faut pas en vouloir à Zed, non... Raymond ! Ce ne sont pas les sentiments que vous portez à Carole, et qu'elle éprouve tout autant pour vous, qui ont décidé Raymond à interdire à notre fille de retourner sur la planète Terre, c'est la rapidité avec laquelle elle s'est intégrée et a adopté votre mode de vie qui lui a fait peur, c'est aussi et surtout le sort de Claire, Huith n'hésiterait pas une seconde à se débarrasser de Carole s'il la tenait en son pouvoir. Il y a aussi une grande part d'égoïsme, que je partage, comment supporter sans un grand déchirement la possibilité d'une séparation quasi définitive d'avec notre fille unique. Car si elle était venue vivre ici, nous ne l'aurions revue que très peu souvent et seulement dans le sens Galpha vers votre planète, nous vers vous. Sauf à venir habiter nous aussi sur votre planète et donc quitter tous nos amis.
- C'est pourquoi j'envisageais de quitter la Terre pour aller vivre sur Galpha s'il avait fallu le faire. J'étais prêt à me séparer de mes parents, de mes amis, pour vivre avec Carole.
- Vous ne savez pas ce qu'est Galpha. Même votre amour pour Carole ne vous aurait pas permis de supporter les conditions de vie sur notre pauvre planète. Vous auriez résisté quelques années, probablement, mais après avoir connu les immenses richesses qui vous sont offertes ici, petit à petit, la nostalgie vous aurait gagné, l'ennui aussi ; et l'amour, aussi grand soit-il, n'aurait pas pu combler la platitude de nos longues et monotones journées. J'ai apprécié votre présentation de la planète Terre lors de votre intervention auprès de l'assemblée mais j'ai regretté que vous n'alliez pas plus loin dans la description des merveilles terrestres, qu'elles soient naturelles ou le fait de l'œuvre humaine. Il est vrai que vous ne connaissez Galpha qu'à travers quelques descriptions succinctes qu'a pu vous en faire Carole. Elle ne vous a probablement jamais parlé de ce sol ingrat où ne poussent que des plantes rachitiques, elle ne vous a pas peint ce ciel souvent gris ne laissant passer qu'une lumière blafarde, elle ne vous a pas brossé ces maisons toutes identiques à quelques détails près, elle ne vous a pas décrit ces vastes étendues sans vrai relief peuplées de quelques rares espèces d'animaux à peine sauvages que l'on doit nourrir si nous ne voulons pas que leur espèce s'éteigne.

Que faire d'autre sur une telle planète que de chercher à s'en échapper. C'est ce à quoi se sont attachés tous nos scientifiques dès que les ressources alimentaires sont devenues trop peu conséquentes pour les quelques millions d'habitants de Galpha, toute l'énergie de ce peuple a été mobilisée dans un seul but : trouver d'autres lieux plus agréables, plus vivants, plus radieux, plus généreux. Si vous aviez vécu sur Galpha, vous comprendriez pourquoi aujourd'hui la majeure partie des nôtres qui ont connu la planète Terre veulent y rester, cependant ils ne veulent pas subir les maux parfaitement guérissables qui la ravagent. Un seul de ces maux est irréversible pour encore de longs siècles, c'est la surpopulation. Les malheurs actuels ne sont rien comparés à ceux qui vous attendent dans une cinquantaine d'années, lorsque la population mondiale atteindra les vingt milliards d'individus et que les ressources alimentaires ne pourront plus nourrir convenablement qu'à peine la moitié. Il n'y a qu'une seule solution pour éviter le chaos mondial qui couve dès à présent, et c'est nous qui pouvons vous la fournir.

Camille laissa Sylvain intégrer ce qu'il venait d'entendre. Les propos de Camille n'étaient pas une découverte, il avait déjà imaginé cette vision apocalyptique du monde, mais comme la plupart des terriens, il refusait d'en percevoir la proche échéance, espérant toujours un miracle qui résoudrait tout à la fois la surpopulation, la misère et la malnutrition. Et peut-être qu'aujourd'hui ce miracle qu'espéraient les terriens pouvait enfin venir de leur créateur, il se décida donc à demander :

- Et comment comptez-vous résoudre ce problème qui semble insoluble ?
  - Simplement en ne laissant sur la planète Terre que le nombre optimum d'habitants. Ne m'interrompez pas, j'imagine déjà vos questions. Rassurez-vous, nous ne partageons aucunement les solutions de Huith et de Nep. Nous voulons simplement proposer aux terriens qui le souhaiteraient de s'installer sur des planètes dont les conditions d'environnement sont les plus proches de celles qu'ils connaissent aujourd'hui mais avec un confort de vie nettement supérieur à celui qui est le leur actuellement.
  - Et vous pensez pouvoir déplacer des milliards de personnes, simplement en leur promettant cela ?
  - Pourquoi êtes-vous si pessimiste ? Rappelez-vous les migrations pas si éloignées : la ruée vers les Amériques, les mouvements de population entre pays européens, et encore récemment l'afflux de réfugiés prenant des risques énormes pour se rendre en Europe. Croyez-vous que tous ces pauvres gens auraient une idée précise de ce qui les attendait sur la Terre promise ? Non, ils ne voulaient tout simplement plus mourir de faim, ni succomber sous les bombes ou sous les coups. Alors si nous leur montrons de vastes espaces vierges mais malgré tout superbes, où ils pourront se reconstruire, où nous pourrons les aider à bâtir et mener une vie paisible tout en les empêchant de retomber dans des travers belliqueux, pourquoi voudriez-vous que les migrations d'hier ne puissent pas se reproduire aujourd'hui alors que les conditions de leur installation seront incomparablement meilleures et que leur sécurité sera pleinement assurée.
  - Vous avez raison, mais comment organiser un tel mouvement ?
  - Tout d'abord il faut neutraliser Huith et Nep avant qu'ils ne puissent déclencher leur offensive mondiale. Lorsque nous aurons atteint cet objectif, nous commencerons par recruter quelques volontaires pour explorer leur futur lieu de vie et nous les ferons revenir pour témoigner auprès d'autres candidats. Avec les moyens actuels de communication nous aurons tôt fait de rassembler tous les affamés de la planète.
- A ce propos, il se fait tard, si nous allions dîner ?
- J'ai fait quelques provisions avant de m'installer ici. Voulez-vous que je vous prépare un repas typiquement français, mais sans aliment d'origine animale bien sûr.
  - Avec grand plaisir.

Après dîner, leur conversation se prolongea très tard dans la nuit, Sylvain voulant tout connaître de la vie de Laam, Kaam voulant tout connaître de la vie de Sylvain. Sylvain retrouva un peu d'espoir, pressentant dans les propos de Kaam une alliée potentielle.

## CHAPITRE 37

Malgré un sermon particulièrement réussi la veille devant une foule nombreuse et solidaire, l'abbé Moréno avait passé une très mauvaise nuit et ne dormait toujours pas à cinq heures ce samedi.

Tout d'abord parce qu'hier encore il avait été convoqué devant le juge en charge du suivi des deux enquêtes : celle sur l'agression des bords du Drac et celle sur les événements de l'entrepôt, le lien entre ces deux affaires ne tenant que par les affirmations et la présence sur les deux lieux de Sylvain Gourdon, individu introuvable depuis son dernier entretien avec le juge. Il avait dû répondre plusieurs fois aux mêmes questions qui lui étaient posées à chaque interrogatoire. Les interrogations du juge étaient nombreuses et la plupart restaient sans réponse, ou donnaient lieu à des justifications incontrôlables. Bien que la fuite de Gourdon lui soit plutôt favorable, Moréno n'ignorait pas que sans ses appuis politiques il ne serait plus libre aujourd'hui, il voyait l'étau se resserrer d'autant plus que les dépositions de ces deux acolytes ne concordaient pas toujours avec les siennes et qu'un grand nombre de ses justifications ne pouvaient pas être vérifiées ou même se retournaient contre lui, notamment cet appel téléphonique dont il disait qu'il était la cause de sa venue à l'entrepôt mais dont son relevé téléphonique ne contenait pas la trace.

Malgré les soupçons de charge qui pesaient sur ses épaules, les absences de deux des protagonistes laissaient planer un doute qui lui était favorable. D'après ce que retenait Moréno de ses auditions, le juge avait écarté toute implication de Gourdon dans les vols de voitures et la présence d'armes dans l'entrepôt, il le considérait comme victime dans les deux affaires. Il en allait autrement pour le sixième homme, cet homme que seuls les présents au moment de l'assaut désignaient comme le chef de la bande de malfaiteurs et le responsable de l'amputation de Gourdon, leurs dépositions concordaient toutes sur ce point, il fallait y ajouter l'enlèvement de Gourdon et sa captivité. C'est cela qui laissait le juge dans le doute : Moréno coupable, complice ou victime ? Et avec lui ses deux comparses. Car seules les accusations directes de Gourdon les mettaient en cause tous les trois et sa fuite ne permettait pas au juge d'avancer plus avant. Moréno très sensible au ressenti des personnes qu'il côtoyait devinait la forte présomption de culpabilité qu'éprouvait le juge à son égard, mais sans Gourdon, il ne pouvait rien prouver. Il fallait donc que Gourdon reste introuvable et si par hasard il refaisait surface, il fallait qu'il en soit averti avant la police.

Ensuite Moréno ne décolerait pas à la suite de son remplacement par Bouvier pour tout ce qui concernait le grand projet du Guide. Ce n'était qu'une question d'orgueil car s'il avait été honnête il aurait admis que cette disposition le déchargeait de responsabilités qu'il subissait plus qu'elles ne le satisfaisaient : finie l'implication dans les vols de voitures et d'armes, finies les missions compromettantes, finis les contacts vocaux humiliants avec le Guide. Il aurait dû se réjouir de cette situation car ce qui lui importait à lui, Moréno, c'était de poursuivre son petit commerce patronal, de pérorer devant ses milliers de fidèles et de retrouver quelques vieilles et inviolables habitudes que ses occupations récentes ne lui permettaient plus. Et cela, il le pressentait, volerait en éclat si le projet du Guide se concrétisait. Il voulait donc se venger de ces deux hommes qui lui ôtaient sa joie de vivre.

Il allait donc résoudre ces deux soucis en une seule action : il allait séquestrer Bouvier. Cela obligerait le Guide à revenir vers lui au moins pour assurer la continuité des apports matériels et humains nécessaire à la recherche et la mise hors d'état de nuire des ennemis de l'Eglise. Il serait donc le premier informé si Gourdon reparaisait. Ensuite, n'ayant plus de patron pour diriger l'opération qu'il projetait, là encore le guide serait obligé de lui en confier à nouveau le lancement, et là sa vengeance serait terrible, il allait faire capoter le projet en France. Dommage qu'il ne puisse pas le faire à l'échelle mondiale, il aurait pu devenir le Guide de milliards d'individus ! Il fallait donc qu'il contacte immédiatement Franco et Billy afin de coincer Bouvier et de le retenir prisonnier, ou bien carrément de l'éliminer, il n'avait pas encore décidé du devenir du jeune homme bien que la solution radicale lui paraisse la plus sécurisante.

Il lui était interdit de correspondre avec ses deux sbires et son téléphone était probablement sur écoute. C'est donc avec celui de sa compagne qu'il appela Franco et Billy pour leur fixer rendez-vous dans le local de l'Eglise à neuf heures trente, Bouvier n'arrivait pas avant dix heures le samedi.

A l'heure convenue il attendit quelques minutes avant de voir arriver les deux loubards. Moréno leur expliqua aussitôt ce qu'il attendait d'eux : ils devaient ceinturer Bouvier, le ligoter et le bâillonner puis le charger dans la camionnette de l'Eglise. Ensuite ils se rendraient ensemble dans une maison située au Sappey-en-Chartreuse, commune située sur la route du col de Porte, à une douzaine de kilomètres de Grenoble. Cette maison isolée, propriété d'une amie de Madame de Fontenoy qui lui en laissait la jouissance, ferait un excellent lieu de détention pour le prisonnier.

Tout se déroula comme prévu, Bouvier arriva à l'heure, il fut rapidement neutralisé et embarqué dans le véhicule. Moréno avait récupéré les deux téléphones que Bouvier avait sur lui. Une demi-heure plus tard ils enfermèrent leur prisonnier dans la cave de la maison, il pouvait hurler s'il le souhaitait, la maison la plus proche était à plus de trois cents mètres. Moréno donna ensuite les consignes :

- Vous restez là, vous ne bougez pas.
- Mais y'a rien à bouffer dans cette baraque ! s'indigna Billy.
- Y'a rien à boire non plus, renchérit Franco.
- Je vais aller chercher du ravitaillement. Je vais devoir retourner à Grenoble car je ne souhaite pas qu'on me voit dans l'épicerie locale. Vous m'attendez et vous laissez Bouvier s'habituer à sa nouvelle demeure sans lui ouvrir.
- Vous n'oubliez pas le pastis !
- Je ne l'oublierai pas mais vous allez devoir modérer votre consommation, je ne prends qu'une seule bouteille et vous allez devoir rester ici probablement plus d'une semaine.

Moréno repartit, fit les provisions nécessaires pour une dizaine de jours et reprit le chemin du Sappey-en-Chartreuse. Dès qu'ils eurent déchargé la camionnette les trois hommes se rendirent dans la cave, Bouvier n'avait pas été détaché, Moréno demanda à Billy de lui ôter ses liens et son bâillon. Gabriel Bouvier n'émit pas un son, ce fut Moréno qui prit la parole :

- Tu m'as beaucoup déçu mon petit Gabriel. Moi qui t'ai tout appris, qui t'ai fait grimper dans la hiérarchie de mon Eglise, tu n'as pas eu l'honnêteté de refuser de me remplacer. Tu sais pourtant très bien qu'il n'avait que toi comme second choix, si tu n'avais pas accepté le Guide n'aurait eu d'autre ressource que de me conserver à ce poste. Tu ne dis rien ?
- Je n'ai qu'une chose à vous dire : La vengeance du Guide va être brutale.
- Là tu te trompes mon petit Gabriel car maintenant que tu es hors service le Guide va bien être obligé de revenir vers moi pour la préparation de son projet. Et son projet, je vais l'anéantir, le jour prévu je vais saboter tout le matériel afin que tout ce qu'il a mis en place soit inutilisable.
- Mais vous n'avez pas le pouvoir d'arrêter ce qui va se faire hors de France, interrogea Gabriel.
- Bien sûr que si, je sais comment stopper toutes les opérations.

Gabriel Bouvier ne répondit pas au bluff de Moréno, il savait très bien que personne d'autre que le Guide ne pouvait lancer des messages aux différents chefs répartis dans le monde. Quant à saborder le matériel, cela lui convenait parfaitement, s'il avait été libre c'est lui qui aurait effectué ce travail afin que rien ne puisse être effectué en France, même si le message déclenchant l'opération paraissait sur le site. Ce qu'ignorait Moréno, c'est qu'un des téléphones qui lui avait été confisqué lui avait été fourni par le Guide et qu'il permettait à ce dernier de savoir à tout moment où Gabriel se trouvait. Ce que ne savait pas non plus le Guide, c'est que Gabriel savait très bien détecter cet espionnage. Dans peu de temps le Guide allait s'étonner de le savoir si éloigné de Grenoble alors que l'heure du début de l'opération Apocalypse approchait, il allait donc appeler sous peu et s'étonner un peu plus de son silence. Son téléphone sonna, mais pas celui que Gabriel escomptait, c'est son téléphone personnel qui vibrait. Moréno s'en empara et dit simplement d'une voix étouffée :

- Allo !
- Bonjour Gabriel, c'est Sylvain, j'ai besoin de ton aide.

Moréno resta interdit, Sylvain ? Il n'y avait aucun doute c'était bien la voix de Sylvain Gourdon. De son côté Sylvain s'étonnait de cette absence de réponse qui s'éternisait, c'est lui qui rompit le silence :

- Gabriel, que se passe-t-il, pourquoi ne réponds-tu pas ?
- Bonjour Monsieur Gourdon, c'est l'abbé Moréno qui vous parle. Cela me réjouit de vous entendre et de vous savoir en forme. Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ?

De nouveau un grand silence s'établit. Cette fois ce fut Moréno qui le rompit :

- Eh bien Monsieur Gourdon, vous ne me répondez pas. Pourtant vous semblez être ami avec mon ami Gabriel, et les amis de mes amis sont mes amis. Nous aurions donc dû pouvoir nous entendre. Seulement voilà, le jeune et brillant Gabriel est de mèche avec le camp adverse. Ce que vous ne pouvez pas savoir, et que je viens de dévoiler à Gabriel, c'est que moi aussi, je viens de rompre avec le Guide et son projet grandiose dont nous ne connaissons que très peu de choses. Je viens de révéler à Gabriel que j'allais faire capoter ce grand projet. Alors puisque nous avons les mêmes objectifs, nous pourrions peut-être nous rencontrer ?

Gabriel hurla :

- Ne viens pas Sylvain, c'est un piège. Moréno n'a pas le pouvoir de stopper le Guide. Il est accompagné de ses deux scélérats.

Ce fut au tour de Moréno d'hurler en direction de ces deux acolytes :

- Vous attendez quoi pour le faire taire ?

Mais avant qu'ils n'aient bouger Gabriel put encore crier :

- Fais ce que tu dois, ne t'occupe pas de moi.
- Que t'arrive-t-il ? demanda Sylvain.

Mais Franco avait de nouveau bâillonné Gabriel. Moréno reprit la parole :

- Ce n'est pas un piège Monsieur Gourdon. J'ai effectivement décidé de tout faire pour que le projet du Guide sombre. Ne sous-estimez pas ma capacité de nuisance, la chute du Guide serait une aubaine pour moi, je deviendrais moi-même le Guide de milliards d'individus. Pour cela je dois encore être crédible quelque temps aux yeux de celui qui croit encore pouvoir devenir le maître du monde. Alors que j'ai été évincé par notre ami Gabriel, la découverte de sa trahison peut me permettre de regagner la confiance du Guide en la dévoilant. Je vous laisse imaginer quel sort sera promis à notre ami. Aussi, soit vous venez nous rejoindre et nous unissons nos efforts pour abattre le Guide, soit j'avertis ce dernier de la trahison de Gabriel. Qu'en pensez-vous ?
- Je pense que vous bluffez lorsque vous dites que vous allez anéantir les plans de votre Guide. Je n'ai donc pas plus confiance en vous quant à votre revirement.
- Bien, je vois que vous êtes toujours aussi têtue. Alors je vais être beaucoup plus direct. Je vais régler le sort de Gabriel moi-même, il me sera facile de révéler au Guide sa trahison lorsque je lui narrerai nos entretiens de ce matin. Je vous laisse une chance, à vous et à Gabriel, vous avez une heure devant vous, si vous n'êtes pas à l'adresse que je vais vous indiquer, dans une heure j'exécuterai Gabriel.

A ce moment le second téléphone de Gabriel Bouvier se mit à sonner. Avant de décrocher, il répéta :

- Une heure, Monsieur Gourdon, pas une minute de plus. A tout de suite si vous voulez que Gabriel vive.

Il raccrocha.

## CHAPITRE 38

Monsieur Ripper, ce n'était pourtant pas habituel, était soucieux. Tout d'abord parce que Gaubert l'avait averti de la fuite de Gourdon. Pas que celui-ci soit vraiment dangereux, que pouvait-il faire, de plus seul ? Mais s'il avait pu s'échapper, d'autres pouvaient très bien y arriver aussi. Il ne restait plus que vingt-quatre heures à attendre avant qu'il ne provoque l'apocalypse, demain il deviendrait l'homme le plus puissant de cette planète. Non pas parce qu'il aurait déclenché un cataclysme mondial mais tout simplement parce que les rescapés, quelques millions de femmes et d'hommes, seraient tous dévoués à sa cause et prêts à se sacrifier pour la grandeur de l'Eglise, il pourrait alors se dévoiler à eux et devenir leur Dieu. Devenir n'était d'ailleurs pas le terme exact, il était déjà Dieu pour toute la population terrienne.

Il était maintenant trop tard pour enrayer le processus, lui seul en avait la maîtrise et seules quelques personnes savaient où il se trouvait et celles-là, des collaborateurs de l'entreprise qui lui servait de couverture, ne connaissaient rien de son rôle dans l'Eglise. Sa confiance branlait quand même un peu, tout avait fonctionné parfaitement pendant des années et depuis quelques jours des événements, bien que mineurs, venaient altérer sa sérénité. Un autre sujet de tracas était Moréno, il savait qu'il n'avait rien à attendre de bon de la part de ce misérable vermisseau mais son emprise sur les fidèles de l'Eglise et l'adulation, pour ne pas dire l'adoration, qu'il suscitait deviendrait gênante lorsque lui, le père biologique et maintenant spirituel de ces milliards d'individus, apparaîtrait enfin aux yeux du monde. Et puis il y avait Gabriel Bouvier, il aimait ce jeune homme brillant sans ambition apparente mais il s'en méfiait, ne percevant pas pourquoi ce jeune homme à l'intelligence si vive faisait tout pour en minimiser la puissance. Il lui avait confié trop d'informations sensibles et il le regrettait. Il avait déjà pris sa décision, dès que le calme serait revenu il devrait écarter tous ceux dont la soumission ne serait pas totale et ceux qui pourraient entraver la mise en place du nouvel ordre terrestre. Il chassa ses pensées parasites et appela Bouvier afin de régler les derniers préparatifs avant la grande nuit.

Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il entendit :

- Bonjour, c'est Edmond Moréno à l'appareil.
- Monsieur Moréno, pouvez-vous m'expliquer pourquoi vous détenez le téléphone de Monsieur Bouvier ?
- Parce que Monsieur Bouvier est un traître que je viens de démasquer et de retenir prisonnier.
- Comment pouvez-vous affirmer cela ?
- Je me doutais depuis quelques semaines que Bouvier ne jouait pas franc-jeu, il était prêt à neutraliser tout le matériel devant servir dès le déclenchement de l'opération Apocalypse. Il est en relation avec Monsieur Gourdon, nous venons d'en avoir la preuve il y a quelques minutes, Gourdon l'a appelé.
- Vous êtes seul avec Bouvier ?
- Non, j'ai deux hommes de main avec moi et j'attends Monsieur Gourdon d'une minute à l'autre car j'ai réussi à le décider à nous rencontrer en lui faisant croire que je m'associais à leur projet de destruction de notre projet.

Moréno était assez satisfait de ses explications. Cependant le Guide émit une demande qui l'inquiéta :

- Passez-moi Bouvier.

Moréno ôta le bâillon de Gabriel et lui posa le téléphone près de l'oreille.

- Bonjour Monsieur Bouvier, vous venez d'entendre je pense ce que vient de déclarer Monsieur Moréno, qu'avez-vous à dire ?
- Bonjour Monsieur. Je dis que Monsieur Moréno invente lorsqu'il parle de dommages que j'aurais fait subir au matériel. Cependant il a parfaitement raison lorsqu'il dit que je suis en contact avec Monsieur Gourdon, j'ai réussi à le localiser et à capter sa confiance...
- Ne m'en dites pas plus, repassez-moi Monsieur Moréno.

Gabriel fit signe à Moréno qu'il pouvait reprendre le téléphone.

- Ce que ...

- Ne dites rien Monsieur Moréno, vous venez de me dire que Monsieur Gourdon serait parmi vous dans quelques instants. Donnez-moi votre adresse, je vous fais envoyer du renfort au cas où Monsieur Gourdon ne viendrait pas seul. Restez sur place et attendez. Lorsque vous aurez capturé Monsieur Gourdon dites à Monsieur Bouvier de m'appeler, il sait me joindre avec le téléphone que vous tenez en ce moment entre les mains. Et veuillez libérer immédiatement Monsieur Bouvier.

Ripper coupa la communication. Ce fatras l'incommodait et la résolution qu'il avait prise concernant tous ces petites gens qui ne lui servaient plus à rien aujourd'hui ne serait pas remise à plus tard, le fait que tous ces gêneurs soient réunis facilitait la tâche. Ce faisant, il soustrayait la France au grand nettoyage, seul Gabriel avait accès à la page du site qui contiendrait le message de déclenchement de l'Apocalypse, et seul Gabriel et Moréno avaient le contact avec les équipes opérationnelles. Cela avait peu d'importance, la France ne pesait pas bien lourd, il traiterait son cas lorsque la situation mondiale se serait stabilisée.

Moréno respirait, il pourrait prouver au Guide que Bouvier le trompait. Il se garda donc bien de libérer Bouvier, car le Guide avait raison, peut-être que Gourdon serait accompagné et le rapport de force ne jouerait pas forcément en leur faveur si les renforts n'arrivaient pas assez vite. Si tout se passait comme il l'espérait il pourrait revenir en grâce auprès du Guide, il mettrait alors à exécution son plan de mise hors service de tout le matériel qu'avait réussi à amasser Bouvier en très peu de temps. Ainsi il aurait une revanche qu'il pensait bien méritée.

Dès qu'il eut coupé la conversation avec Moréno, Monsieur Ripper appela Gaubert.

- Gaubert, j'écoute.
- Monsieur Gaubert, j'ai une mission délicate et urgente à vous confier. Plusieurs de nos connaissances communes dont l'utilité est devenue l'égale de zéro mais dont la nocivité augmente vont se trouver réunies dans quelques minutes dans une commune qui s'appelle Le Sappey-en-Chartreuse. Je souhaiterais que vous vous y rendiez sur le champ et que vous fassiez un nettoyage définitif de tout ce petit monde.
- Vous savez que je suis actuellement en faction dans le village de Mens pour empêcher toutes sorties de vos amis.
- Tâche qui s'avère difficile puisque l'un d'eux a réussi à vous filer entre les doigts... une fois de plus.

Ripper avait frappé là où ça faisait mal, Gaubert n'aimait pas perdre.

Effectivement, Gaubert préférait traquer les opposants du Guide ici, à Mens, car ils étaient aussi devenus ses propres ennemis, plutôt que d'aller régler les comptes du Guide avec il ne savait quels comparses dont il n'avait que faire. Il s'informa quand même :

- Qui sont ces personnes que vous voulez voir disparaître ?
- Il y a tout d'abord le sieur Moréno et ses deux abrutis qui lui servent tout à la fois d'hommes de main et de gardes du corps, et puis Gabriel Bouvier qui a bien rempli son contrat jusqu'à maintenant mais qui ne m'est plus d'aucune utilité et qui devient gênant.
- Et vous n'avez personne d'autre que moi pour ce travail assez basique ?
- Non, je n'ai personne d'autre.
- Vous savez qu'il va me falloir environ une heure pour me rendre dans cette commune, ils auront tous filé avant que j'arrive. Et puis j'ai assez à faire sur place.
- Comme vous voudrez, je pensais vous proposer de doubler la prime qui vous lie à moi jusqu'à demain soir.
- Merci bien mais le combat entre vos opposants et moi, j'en ai fait mon propre combat et je veux exterminer ceux-là avant de m'attaquer à une autre tâche, si bien dotée soit-elle.
- Une heure dites-vous, ce qui fait environ trois heures le temps du voyage plus la résolution du problème. Ils seront cinq, vous n'aurez qu'à prélever deux ou trois des hommes sur le contingent qui

assure si bien la surveillance du village où se sont réfugiés nos ennemis. Ensuite vous reprenez le cours normal de votre action.

- Cinq ? Vous ne m'en avez cité que quatre, qui est le cinquième ?

Le visage de Monsieur Ripper s'orna d'un large sourire, il savait qu'il avait gagné et que Gaubert allait courir pour ne pas rater ce petit travail qu'il lui demandait.

- Il s'agit simplement de Monsieur Gourdon.
- Gourdon !
- Oui Gourdon, celui que vous avez laissé filer par trois fois déjà.
- Là, vous exagérez. La première fois je ne pouvais pas m'échapper en emportant Gourdon sous mon bras. Mais je vois clair dans votre jeu, vous savez que je ne veux surtout pas le rater celui-là. Alors donnez-moi l'adresse et nous partons immédiatement.

Ripper communiqua l'adresse et raccrocha. Il ne restait plus qu'à régler le cas de Zed. Heureusement, il allait très bientôt recevoir le renfort de Nep, ils allaient pouvoir se partager le travail, lui gérait déjà la domination spirituelle des fidèles de l'Eglise, Nep gérait la domination physique des opposants réchappés de l'Apocalypse ou des croyants pas assez fervents. Nep avait beaucoup appris de ces nombreux voyages sur la planète Terre, il avait très vite pris le contrepied des règles qui régissaient Galpha la candide, il ferait un excellent ministre du respect de la foi.

Ripper entendit du bruit dans la pièce contigüe à son immense bureau : Le voilà pensa-t-il. Il se leva et se rendit dans la pièce d'où venait ce court ronronnement feutré qui annonçait qu'un voyageur venait d'arriver dans son transporteur personnel. Le couvercle du sarcophage s'ouvrait lorsqu'il entra et Nep en sortit.

- Bonjour Nep, bienvenue dans mon royaume.
- Bonjour Huith, merci de me recevoir si vite.
- Il le fallait, j'ai décidé d'avancer la date de la grande opération qui va nous permettre de reprendre possession de cette planète que nous n'aurions jamais dû ensemencher.
- Nous ne pouvions pas prévoir un tel accroissement de la population de terriens, ni leur incapacité collective à se comporter de façon intelligente.
- Inutile de revenir sur ces sujets, demain nous n'aurons conservé que les éléments dominés et certainement quelques réfractaires mais ce sera à toi de les pouchasser et de les éliminer.
- J'ai déjà pris contact avec plusieurs de tes antennes locales. Nos compagnons sont tous prêts pour le grand jour.
- Oui je sais. Il est temps que cela arrive car nous commençons à avoir de plus en plus de rapprochements coupables entre nos serviteurs et des terriens. Il faut punir cela comme nous l'avons fait ici, notre race doit absolument rester pure.
- Dire que je n'ai pas pu faire entendre raison à cette entêtée de Ross. Dommage pour ceux qui n'ont pas voulu suivre notre chemin, demain il faudra bien éradiquer toutes les formes de contestation de nos actions. Et cela ne pourra se faire qu'en éliminant tous les habitants de nos anciennes colonies et même de la planète mère. Avec ce que nous avons appris des moyens de destruction des terriens, ce sera une formalité.
- Oui, notre tranquillité future passe par cette extrémité. Allez, ne pensons plus à tout cela pour l'instant, je te garde avec moi jusqu'au lancement de l'opération Apocalypse, dans moins de 10 heures maintenant.
- Tu pourrais peut-être enfin me dire comment tu vas réussir à supprimer autant d'individus.
- Je te le dirai ce soir, au moment même où tout va commencer. Tu suivras pas à pas le déclenchement de l'opération. Aujourd'hui tous les groupes sont prêts dans chaque pays, sauf la France, je t'expliquerai cela plus tard. Tous sont équipés du matériel nécessaire à leurs déplacements et à leur défense, tous connaissent leur plan d'action, mais aucun ne sait quelle action il va mener ni avec quels moyens. Ils ne sauront cela qu'au moment où le message de déclenchement leur parviendra.

- Ça ne risque pas d'être compliqué de découvrir ce qu'ils ont à faire à l'instant même du début de l'action ?
- Non, parce que c'est très simple et très rapide à mettre en œuvre. Allons déjeuner et reposons nous un peu ensuite, la nuit va être longue.

## CHAPITRE 39

Le téléphone de Camille sonna. Elle écouta et raccrocha après avoir simplement répondu :

- Reste caché, je gère Sylvain. A bientôt.

Elle appela Sylvain qui se présenta, manteau enfilé, prêt à quitter la maison. Camille s'étonna :

- Où allez-vous ?
- Je vais tenter de délivrer Gabriel qui a été enlevé et séquestré par Moréno.

Sylvain raconta son court entretien téléphonique et conclut :

- Tout ça c'est du baratin, il veut reprendre la place que Huith a confiée à Gabriel après l'affaire de l'entrepôt. Il suppose qu'avec cette prise de choix, en l'occurrence moi, cela consoliderait ses chances de retour en grâce.
- Et vous y allez seul, vous croyez pouvoir neutraliser les deux affreux qui l'accompagnent ?
- Je ne vois pas à qui je pourrais demander de m'accompagner. C'est un piège, je le sais. Seulement je suppose qu'ils ne sont pas armés, dans leur situation se faire contrôler avec une arme équivaut à la case prison immédiate. Je vais donc tâcher de trouver une solution en cours de route.
- Il n'empêche qu'ils sont trois et que vous êtes seul. Il y a une raison impérieuse qui fait que vous ne devez pas y aller : si vous n'êtes pas de retour ce soir au moment où Huith va découvrir la destruction de son site et s'il repère la sauvegarde intacte et que vous n'êtes pas là pour la détruire, alors tout s'écroule.
- Mais nous ne pouvons pas laisser Gabriel aux mains de ces bandits. Vous savez ce que m'a fait subir Moréno. Je pense qu'il va vraiment exécuter Gabriel.
- Alors il faut faire ce que Laam - enfin Carole, je ne m'y fais pas - a fait pour vous sauver lorsque vous étiez prisonnier de Moréno, elle a appelé la police.
- Bien sûr, j'ai de plus en plus tendance à oublier la police depuis quelques jours. Il faut faire vite car il n'y a aucune raison qu'il attende ma venue pour s'occuper de Gabriel. J'appelle le commissariat principal de Grenoble, nous sommes samedi, j'espère que le lieutenant Lemoine est joignable.

Après quelques sonneries, le lancinant message annonçant « ne quittez pas, nous allons prendre votre appel » se répéta de nombreuses fois avant qu'enfin il obtienne quelqu'un :

- Bonjour, je m'appelle Sylvain Gourdon. Je suis recherché par vos services et je dois être très vite en communication avec le lieutenant Lemoine.
- Le lieutenant n'est pas de service aujourd'hui.
- C'est très important, il en va de la vie d'une personne qui est un témoin clé dans les deux affaires récentes dans lesquelles je suis impliqué. De plus seront présents sur les lieux où vont se dérouler ce drame trois acteurs de ces événements. Ils ne vont pas rester très longtemps à l'endroit où ils se trouvent en ce moment, si vous n'avertissez pas le lieutenant vous aurez un mort sur la conscience et vous loupez l'occasion de coffrer trois criminels.
- Le lieutenant peut vous rappeler ?
- Oui, faites vite.

Il ne se passa pas cinq minutes avant que son téléphone sonne. Sylvain répéta au lieutenant les raisons de son appel.

- Vous êtes où, en ce moment, interrogea le lieutenant Lemoine.
- Ne vous occupez pas de moi, il y a une vie en jeu. Je vous promets que dès lundi je suis au commissariat.

Sylvain ne savait pas encore que cette promesse ne serait pas tenue. Le lieutenant céda :

- Vous semblez être une victime mais vous vous conduisez comme un coupable. Je ne sais vraiment pas pourquoi mais je vous fais confiance, l'instinct du policier peut-être. Nous filons immédiatement au Sappey-en-Chartreuse.

Il ne restait plus qu'à espérer qu'ils arrivent à temps pour sauver Gabriel.

Camille conseilla à Sylvain de se débarrasser de son manteau et de venir la rejoindre. Lorsqu'il fut de retour elle lui fit part des informations que venait de lui transmettre Raymond :

- Nep vient de rejoindre Huith. C'est une information banale, nous nous attendions à cette rencontre, elle l'est moins lorsqu'on sait comment s'est déplacé Nep : pour ne pas perdre de temps il a demandé à Huith d'activer son transporteur, ce que Huith a fait. Il faut que vous compreniez l'importance de cette remise en route : lorsque Huith est venu sur la planète Terre il s'est servi de cette première génération de transporteur dont nous avons ensuite abandonné la fabrication pour les raisons que nous vous avons déjà fournies. Or nous n'avons pas conservé les adresses sidérales de chacun de ces appareils car nous les avons tous détruits. Tous sauf un, celui de Huith que ce dernier n'a jamais voulu restituer. N'ayant plus son adresse sidérale nous n'avions plus aucun moyen de le localiser tant qu'il ne le remettait pas en marche, ce qu'il s'est bien gardé de faire jusqu'à maintenant. Et voilà qu'aujourd'hui, probablement par excès de confiance dans son invulnérabilité, il le réactive. Notre équipe de surveillance des transferts sur Balac 1 est en alerte permanente concernant ce transporteur, dès qu'ils ont eu connaissance de la remise en fonction du transporteur de Huith, Raymond a été averti. Nos moyens sur terre vont nous permettre de le localiser rapidement si l'appareil reste en position de marche. Pour l'instant il l'est toujours.
- Rapidement, c'est combien : une heure, une journée, une semaine ? interrogea Sylvain.
- Je ne sais pas, le fonctionnement des transporteurs ne fait pas partie de mon domaine de compétences.
- Vous faisiez quoi avant d'arriver chez nous ?
- J'étais une des proches collaboratrices de Huith lorsque nous travaillions à l'élaboration de la mixture dont vous êtes issu.
- Vous connaissez donc bien ce Monsieur ?
- Très bien même puisqu'il a longtemps insisté pour que je devienne sa compagne. Lorsqu'il a enfin compris que je ne céderais pas à ses avances, il m'a chassée de l'équipe de recherche. Ce type est un génie, mais un génie dément, complètement mégalomane. Je suis certaine qu'aujourd'hui il se prend réellement pour Dieu, ce qu'il veut c'est régner sur un peuple parfaitement pur qui le vénère et supprimer tous ceux qui perturberaient sa vision utopiste d'une vie sans aucun ennui.

La conversation se poursuivit jusqu'à ce que Sylvain, regardant l'heure, l'interrompit :

- Vingt-et-une heures, dans une heure le site s'auto détruira. Si les renseignements que nous a fourni Gabriel sont exacts c'est à minuit pile que Huith lancera son message, mais il est préférable que je m'assure qu'il n'a pas, une fois de plus, modifié son plan.

Sylvain se rendit dans la pièce où se trouvait l'ordinateur qui allait lui servir à contrôler le bon déroulement de la destruction du site. Pour cela il lui suffisait d'afficher une page à intervalle régulier, lorsque le site n'existerait plus un message d'erreur s'afficherait. C'est ensuite qu'il devrait se connecter directement au serveur pour suivre les tentatives de Huith pour restaurer le système.

Son téléphone sonnait, il l'avait laissé dans le salon. Camille avait dû décrocher car il l'entendait converser d'une voix bouleversée, sans pouvoir saisir ce qu'elle disait. Il ne voulait pas quitter son poste et dû attendre un long moment après que la conversation fût terminée pour la voir arriver en larmes. Il crut comprendre aussitôt :

- Gabriel ?

- Oui, Gabriel. C'est le lieutenant qui tentait de te joindre. Il souhaite que tu le rappelles immédiatement.

Sylvain hésita mais ne put s'empêcher de rappeler. Le lieutenant lui décrit alors comment s'était déroulée leur intervention :

- Lorsque nous sommes arrivés à l'adresse que vous nous avez indiqué un homme se tenait sur la porte, il est rentré dans la maison dès qu'il nous a aperçus. J'étais venu avec 6 hommes, pas assez pour boucler tout le pourtour de la maison, le temps de nous déployer deux coups de feu ont claqué à l'intérieur de la maison puis un homme est sorti en courant, un gendarme a tenté de le poursuivre mais l'homme l'a rapidement distancé. A cet instant nous ne savions pas ce que nous allions trouver à l'intérieur de la maison, nous n'avons donc pas fait usage de nos armes pour tenter d'arrêter le fuyard. J'ai demandé à plusieurs reprises par mégaphone aux occupants de la maison de sortir les bras en l'air, je n'ai obtenu aucune réponse. Ne sachant pas combien d'individus malintentionnés se trouvaient dans la maison j'ai fait appel au RAID. Le commandant n'a pas obtenu de meilleurs résultats après plusieurs appels, ils ont donc investi les lieux et ont découvert l'horreur : six cadavres. Parmi les six se trouve le prédicateur Moréno, ses deux acolytes, trois autres hommes que je ne connais pas. Parmi ceux-là il y en a deux qui ont probablement été exécutés par l'homme qui s'est enfui et qui sont responsables en tout ou partie de la tuerie des quatre autres car ils tenaient chacun une mitraillette en bandoulière. Le dernier inconnu doit être votre connaissance, était-ce un ami à vous ?
- Pas vraiment, je ne l'ai jamais rencontré et nous n'avons eu que des relations téléphoniques, mais c'était quelqu'un que j'appréciais beaucoup.
- Il serait peut-être temps, Monsieur Gourdon, que nous puissions nous rencontrer. Pour l'instant je n'ai fait qu'émettre un avis de recherche. Mais si vous persistez à vous soustraire à nos demandes, alors je demande au juge de délivrer un mandat d'arrêt à votre rencontre.
- Je vous ai dit que dès lundi matin je serais dans vos locaux.
- Non Monsieur Gourdon, ce n'est pas vous qui décidez de la date et du lieu de notre prochaine rencontre. Je vous attends immédiatement au commissariat.
- C'est inutile de me menacer, je ne peux pas me déplacer. Il est impératif que je reste là où je suis jusqu'à demain soir.
- Très bien, vous ne voulez pas être raisonnable. Je prends alors toutes les dispositions pour vous faire rechercher et vous amener devant le juge par la contrainte. Ça ne va pas plaider en votre faveur.
- J'espère que vous connaîtrez un jour la raison de mon entêtement. Et ce jour-là vous me direz : Merci Monsieur Gourdon. Je suis obligé de raccrocher, à lundi Lieutenant Lemoine.

Tous morts ! Sylvain réalisa seulement après avoir raccroché qu'il avait échappé au sort de Gabriel. Car il ne faisait aucun doute que si Camille ne l'avait pas retenu, il ferait lui aussi partie des cadavres. Le grand nettoyage venait de commencer. Camille avait suivi la conversation, elle était consternée :

- Je connaissais très bien Gab, c'était un garçon épatant. Et dire que c'est probablement un des nôtres qui a commandité ces meurtres, effectivement la vie sur la planète Terre doit libérer les pulsions malsaines enfouies au plus profond de certains d'entre-nous. Il est temps d'arrêter tout cela.

Un peu avant vingt-deux heures, Sylvain s'installa devant l'ordinateur sur l'écran duquel s'affichait la page d'accueil du site Voyages-au-bout-du-monde.info. Il réactivait la page régulièrement et brusquement le message « désolé, impossible d'accéder à cette page » s'afficha sur l'écran.

- Hourrah ! cria Sylvain, ça a fonctionné. Le site ne répond plus.
- Ouf ! soupira Camille, encore sous le coup du décès de Gabriel, elle avait du mal à vraiment se réjouir. Et maintenant ?
- Eh bien je viens de me connecter directement sur le serveur. Pour l'instant il ne se passe rien. Huith ne doit pas passer son temps devant l'ordinateur. Ce qui s'affiche sur mon écran est l'exact reflet de

ce qui s'affiche sur l'écran du serveur. Dès que Huith va effectuer une opération, je vais le voir en direct.

Il était plus de vingt-trois heures lorsqu'enfin un l'écran s'anima. Sylvain appela Camille que le chagrin avait terrassée

- Ça y est, Il est là. Après avoir constaté que son site a disparu du répertoire où il se trouve habituellement, il parcourt maintenant tous les répertoires de son serveur pour tenter d'y trouver quelque chose qui n'existe plus. Il va bientôt envisager une restauration à partir de la sauvegarde qui a été effectuée hier soir.

Il fallut attendre quelques minutes avant que Huith ne se décide à charger la sauvegarde.

- Il vient de connecter la sauvegarde. Là encore il fouille les répertoires et ne trouve pas le site. Il va probablement charger la sauvegarde d'avant-hier.
- Tu penses qu'il va toutes les essayer ?
- Je n'en sais rien. Voilà, il vient de constater que la deuxième sauvegarde est aussi inutilisable que la précédente. Mais, que fait-il ? Il vient de lancer l'arrêt de l'ordinateur ! Pourquoi fait-il ça ?

Camille ne disait pas un mot, laissant Sylvain tenter de comprendre la démarche de Huith. Il ne lui fallut pas très longtemps pour émettre l'hypothèse la plus probable :

- Il doit avoir un ordinateur de secours.
- Et que peux-tu faire, demanda Camille.
- Rien. Enfin pas complètement rien mais si cet ordinateur contient une copie du site, dans quelques minutes il sera de nouveau accessible. Pour que je puisse le détruire il faut que je recommence les manipulations que j'ai entreprises pour accéder au premier serveur, ça va prendre beaucoup trop de temps, le site aura été visible pendant au moins deux heures.
- Alors il n'y a plus qu'une seule solution, déclara Camille, aller chez lui et détruire l'ordinateur.
- Que racontes-tu, nous ne savons même pas où il habite. Si ça se trouve il est au Japon ou aux Etats-Unis.
- Peu importe où il se trouve, il y a un transporteur chez Gabriel et j'ai les clés de son appartement. Comme la police ne l'a pas identifié, nous aurons le champ libre.
- Raymond m'avait dit qu'il détenait le seul transporteur sur la Région ?
- C'est encore pour nous protéger qu'il ne te l'a pas révélé. Si tu avais de nouveau été prisonnier tu n'aurais pas pu dire ce que tu ne savais pas. Es-tu partant pour affronter Huith ?
- Oui, mais est-il seul ?
- Je n'en sais rien mais détruire ce serveur est la seule chance qu'il nous reste d'arrêter son opération. Tu es prêt ?

Sylvain réalisa à ce moment qu'ils venaient de passer de façon naturelle, l'un et l'autre, au tutoiement.

Ils se rendirent chez Gabriel, il n'y avait pas de policier aux alentours. Camille connaissait, parfaitement l'appartement et conduisit Sylvain dans la pièce où se trouvait le transporteur. Sylvain demanda :

- Tu as son adresse ?
- Oui, Raymond me l'a communiquée lorsqu'il m'a téléphoné ce matin. Il faut que tu passes en premier car tu ne sais pas manipuler l'appareil. Il faut espérer que le transporteur se trouve dans une pièce isolée, un fois arrivé le capot va s'ouvrir. Là, c'est quitte ou double, ou il n'y a personne dans la pièce et tu sors tranquillement, ou il y a Huith ou d'autres et là c'est un peu foutu. Tu y vas quand même.
- Oui, allez ne tardons pas.

## CHAPITRE 40

C'est un endroit totalement sombre que Sylvain découvrit lorsqu'il leva le couvercle du sarcophage. Il sortit prudemment de la boîte, ne sachant pas où il mettait les pieds, et referma le couvercle. Quelques instants plus tard le couvercle se soulevait à nouveau et Camille, sans sortir, appela à voix basse :

- Sylvain ?
- Je suis là, je n'ai pas bougé. Penses-tu que je puisse faire un peu de lumière avec mon téléphone ?
- Apparemment nous n'avons déclenché aucune alarme. Eclaire.

Sylvain sortit son téléphone et actionna la fonction « lampe ». Ils se trouvaient dans une petite pièce dont le centre était occupé par le transporteur, c'était le seul objet présent, pas même une chaise devant l'écran de contrôle. Deux ouvertures sur un des murs : une fenêtre occultée par un volet roulant et une porte apparemment blindée. Sylvain se dirigea vers elle et, doucement, fit pression sur la poignée. La porte était verrouillée. Camille et lui se regardèrent sans savoir quoi faire.

- Nous sommes bien avancés, déclara Camille.
- C'est rageant, répondit Sylvain. Huith doit mettre en fonction un ordinateur de secours qui est probablement déjà opérationnel, nous sommes certainement à quelques pas de l'endroit où il se trouve et nous ne pouvons rien faire. Faisons du bruit, ça le fera venir.
- Non, j'ai une meilleure idée. Nous allons déclencher l'alarme du transporteur, ça va effectivement le faire venir mais sans l'alerter.
- Il y a une alarme ?
- Oui, pour le cas où une transmission se déroulerait anormalement ou bien si le couvercle ne veut pas s'ouvrir.

Je vais mettre l'alarme et nous nous cachons derrière la porte. Huith va se diriger directement vers le panneau de contrôle, nous en profitons pour sortir et refermer la porte. Et nous voilà maîtres de la place et tranquilles pour le sabotage. Prépare toi, je mets l'alarme.

Un bruit de sirène emplît la pièce, Camille et Sylvain se placèrent derrière la porte et, comme l'avait prévu Camille, il ne se passa que quelques secondes avant qu'un homme entre et se précipite vers l'écran de contrôle du transporteur. Camille et Sylvain sortirent rapidement de la pièce et refermèrent la porte à clé derrière eux. Aussitôt l'homme enfermé tambourina à la porte. Cependant une voix se fit entendre dans une pièce contigüe. Sylvain reconnut les accents de la langue des Galphaiens, il interrogea Camille du regard. Elle lui fit signe d'avancer, ils entrèrent dans la pièce et se trouvèrent en face de Huith qui venait s'enquérir des raisons du vacarme qui émanait de la pièce contenant le transporteur. Huith stoppa net, complètement effaré. Son teint pourtant très foncé s'éclaircit, il dut s'appuyer sur le dossier d'une chaise pour ne pas défaillir. Son étonnement n'avait d'égal que celui de Camille et de Sylvain qui étaient persuadés de l'avoir enfermé. Devant ce monstre qui venait d'envoyer six personnes à la mort sans état d'âme mais qui maintenant semblait anéanti, Sylvain pensa : « Le voilà, le puissant galphaien créateur de l'espèce humaine, comme il a l'air vulnérable en ce moment ».

Camille s'adressa à Huith et traduisit :

- Je viens de lui dire de retourner dans la pièce d'où il vient. Tu vois, cet homme si génial, si intelligent, si intraitable envers les autres, si persuadé de sa puissance, comme il devient misérable en cas d'échec. Il va se reprendre rapidement et il faut s'en méfier. Je vais lui demander qui nous avons enfermé.

Ils étaient maintenant dans une immense pièce qui devait être l'espace de travail de Huith, un large bureau trônait près du mur opposé. Huith se dirigeait vers lui mais Sylvain le rattrapa et lui barra le passage. Le galphaien n'était pas un athlète, et même plutôt malingre comparé à la plupart de ses compatriotes. Malgré cela Sylvain n'était pas certain de l'emporter s'il forçait le passage mais Huith n'en fit rien. Il se retourna vers Camille et lui répondit. Camille traduisit :

- Il dit que c'est Nep qui est enfermé dans la pièce du transporteur. Il demande aussi si c'est nous qui avons supprimé le site sur son serveur. Je lui ai répondu que oui et que nous allions l'empêcher de le remettre en fonction.

Huith reprit la parole durant de longues minutes, Camille écoutait calmement sans rien dire, Sylvain attendait la traduction qui vint enfin :

- Je ne te traduis pas tout ce qu'il vient de me dire, en gros son discours est le même que celui que nous a servi Nep le jour de l'assemblée. Sauf que Nep est profondément haineux vis-à-vis de l'espèce humaine terrienne, Huith est un illuminé dangereux qui rêve de puissance spirituelle qui se veut le sauveur de notre civilisation. Le véritable ennemi, ce n'est pas Huith, c'est Nep. Et nous le tenons lui aussi à notre merci. Mais l'important pour le moment c'est de neutraliser tous les ordinateurs présents ici. Tu peux t'y mettre Sylvain, je garde un œil sur Huith.

Sylvain repéra sur une table de travail les deux ordinateurs, il avait vu juste, Huith avait prévu un serveur de secours. Il s'attabla devant celui qui semblait être l'ordinateur auquel il avait eu accès. Il entreprit un formatage total du disque, rendant l'ordinateur totalement inutilisable. Puis il se déplaça vers le second ordinateur et se prépara à la même opération. Alors Huith se précipita vers lui avant que Camille ne puisse intervenir. Sylvain, toujours assis sur sa chaise, n'eut pas le temps de se lever ni même de se retourner, Huith avait placé ses mains autour de son cou et serrait de toutes ses forces. Sylvain, coincé contre le dossier de la chaise, ne pouvait faire un geste pour se libérer. Camille revenue de sa surprise tentait de le faire lâcher prise mais rien n'y faisait. Sylvain qui commençait à étouffer compris que ce n'est pas en tentant de se dégager qu'il se déferait de Huith, il était toujours à portée de main de l'ordinateur, il tendit les bras et attrapa l'appareil, le tira vers lui et se préparait à le projeter au sol. Alors Huith lâcha prise, il se baissa et tenta de retenir l'appareil, il ne réussit qu'à amortir la chute. L'écran s'éteignit dès que l'appareil toucha le sol. Huith n'eut pas le temps de se relever, Sylvain lui avait attrapé un bras qu'il lui immobilisait dans le dos. Camille attrapa les cordons d'alimentation de l'ordinateur et ligota les pieds de Huith, Sylvain ayant réussi à ramener le deuxième bras dans le dos, ils lui lièrent les mains.

Sylvain ne put que constater l'impossibilité de remettre l'ordinateur en marche, le choc lui avait été fatal. Mais il ne fallait pas le laisser dans les mains de Huith, si le disque dur n'avait pas été abîmé, il suffisait de le brancher sur un autre ordinateur pour récupérer les données. Sylvain entreprit donc de démonter la carcasse bosselée et en sortit le disque. Il avisa sur le bureau une statuette probablement en bronze, il la prit et défonça le disque. Huith s'effondra.

Pendant ce temps Nep tambourinait toujours contre la porte de la pièce où il était enfermé. Camille s'avança et lui parla. Ce qu'elle lui dit ne dut pas lui convenir car il émit un rugissement digne du plus vigoureux des lions de l'est africain. Puis il se mit à hurler, Sylvain ne comprenait pas ce qu'il disait mais il mesurait la hargne qui l'animait. Il avait eu le tort de ne pas se préoccuper de Huith, celui-ci avait réussi à se défaire de ses liens et s'était précipité vers son bureau. Il revint vers Sylvain et Camille en brandissant un revolver qu'il braqua alternativement sur ses deux vis-à-vis. Il avait vite repris confiance et redevenait le Guide hautain et froid. Alors Camille prit la parole une nouvelle fois et la confiance s'effaça du visage de Huith. Camille renseigna brièvement Sylvain :

- Je viens de lui dire que nous connaissions son repaire et que Zed était en route accompagné de plusieurs de nos camarades pour investir cet endroit et s'emparer de lui. Il sera là dans peu de temps.

Hagard, Huith prit la parole en français :

- Vous venez de saccager un projet qui allait sauver la planète Terre et notre civilisation. Vous êtes des inconscients. Quelques terriens ont tenté avant moi de détruire les forces mauvaises qui règnent sur la planète Terre afin de bâtir un monde meilleur, mais ils n'en avaient pas le moyens, moi je les avais. Des millions de femmes et d'hommes étaient prêts à me suivre. D'une Eglise apparemment inoffensive j'ai fait en quelques années une arme de guerre. Cette guerre, aussi horrible soit-elle, est

le passage obligé vers la paix. Et vous venez de ruiner cela en quelques minutes. Vous qui vous prosternez devant des Dieux improbables vous venez de détruire le vrai Dieu, celui qui vous a créés, celui à qui vous devez la vie. Vous ne méritez pas de vivre, vous ne me méritez pas.

De l'autre côté de la porte Nep, qui s'était arrêté de hurler, s'adressa à Huith. Lorsqu'il eut terminé Huith fut encore plus abattu, hochant la tête, les traits crispés, les bras pendant, le revolver toujours tenu dans la main droite. Il se redressa et hurla :

- Que le feu de l'enfer vous fasse tous périr dans les pires souffrances, tous.

Il leva le revolver, hésita l'espace d'un instant puis il le plaça dans sa bouche et tira. Il s'écroula. Camille et Sylvain sursautèrent, ils n'avaient pas eu le temps, ni l'un, ni l'autre de prendre conscience du danger qui les avait menacés durant quelque secondes. Camille surmonta son dégoût pour le cadavre dont la tête avait explosé, elle prit le revolver. Sylvain, abasourdi, lui demanda ce qui avait déclenché cette réaction.

- Déjà, le fait qu'il croit que Zed allait bientôt arriver l'avait ébranlé mais ce que lui a dit Nep ensuite l'a achevé, dans tous les sens du terme. Nep l'a carrément insulté, lui disant qu'il était comme les dictateurs terriens, un personnage fantoche qui n'avait de puissance que dans la parole et qui était incapable de surmonter un échec. Il se passait de lui et allait dominer la planète Terre non pas par la religion mais par la terreur.

Maintenant que nous sommes armés nous allons nous occuper de ce salopard. Sylvain, prends le revolver, je ne suis pas à l'aise avec ça dans la main. Je vais ouvrir la porte de la pièce et me mettre en retrait. Nous essayons de faire sortir Nep et nous l'attachons. Mais surtout n'hésite pas à tirer s'il esquisse la moindre tentative de rébellion. Tâche simplement de ne pas le tuer mais de le rendre inoffensif.

Camille ouvrit la porte et se recula de quelques pas. Rien ne se passa. Elle revint alors près de la porte et passa la tête, aussitôt elle se précipita dans la pièce. Sylvain mit une demi seconde à réagir et la rejoignit. Nep n'y était plus. Camille pianotait sur le générateur de destination du transporteur. Lorsqu'elle eut terminé elle se retourna vers Sylvain avec un grand sourire :

- Nep a voulu s'enfuir grâce au transporteur. Lorsque je suis entré dans la pièce il refermait le couvercle. J'ai aussitôt modifié la destination.
- Tu l'as envoyé où ?
- Sur Orix, avec les dinosaures.

Sylvain se mit à rire, aussitôt accompagné par Camille. Mais un doute lui vint :

- Dès qu'il sera sur place il va programmer une autre destination sur le transporteur qui l'a amené.
- Non, car je viens de lancer un avis de non-circulation à la base de commandement des transporteurs. Tout comme Laam, la seule destination qui lui est autorisée maintenant, c'est Galpha.
- Superbe, s'exclama Sylvain bien que l'évocation de Laam assombrisse sa joie. Il nous reste à revenir chez nous maintenant. On laisse cet appartement en état ?
- Oui, nous ne pouvons rien faire d'autre. Il n'y a qu'un seul souci, tu as touché à bien trop de choses pour que nous puissions effacer tes empreintes. Remets le revolver dans la main de Huith. Il faut espérer qu'il n'y aura pas de relation entre ce suicide étrange et les affaires grenobloises.
- Nous rentrons et nous appelons Zed pour lui conter cette folle soirée. Sais-tu où nous sommes en ce moment ?
- Oui, j'ai regardé par une fenêtre du bureau de Huith, nous sommes à Paris avec vue sur les Champs-Élysées.
- Alors partons sans tarder, j'entends des pas et des voix dans la pièce à côté.

Aucune mauvaise surprise ne les attendait lorsqu'ils furent de retour dans l'appartement de Gabriel, la police ne l'avait donc pas encore identifié. Sylvain était pressé de retourner dans la maison de Laam mais Camille lui demanda d'être patient quelques minutes :

- Il faut que je déconnecte les deux transporteurs, celui qui se trouve chez Huith et celui-ci. Ils vont être l'un et l'autre des objets de curiosité et d'extrapolation de la part des enquêteurs. Il ne faut pas qu'ils puissent en deviner l'usage.

Cela ne prit que quelques minutes. De retour chez Laam, Camille appela Raymond et lui fit un rapport détaillé des événements de la journée.

## CHAPITRE 41

Raymond et Jean déjeunaient tranquillement ce dimanche matin. S'il n'y avait eu l'assassinat de Gabriel, les nouvelles auraient été excellentes, le danger mondial était pour l'instant écarté. Pourtant une frustration profonde empêchait Raymond d'être pleinement satisfait, il s'en confia à Jean :

- Tout cela est parfait mais il reste une grande interrogation : quel stratagème immonde avait germé dans la tête de Huith qui lui permette de mener à bien son projet. Nous savons que des milliers de cellules à travers le monde étaient prêtes à intervenir pour lancer son opération mais aucun des chefs ne savaient encore quels étaient les objectifs ni quels moyens ils devaient utiliser. D'après mes renseignements il y avait d'autres groupes à l'effectif beaucoup plus restreint, seulement deux ou trois personnes, qui devaient se joindre aux cellules pour leur fournir les informations et le matériel indispensables. Les seuls attentats que nous pressentions étaient une attaque massive des centres de production d'électricité suivie immédiatement de l'action principale dont nous ne savons rien et dont nous ne saurons peut-être jamais rien. Même Nep ne savait pas ce que Huith avait imaginé.

Louis, l'agriculteur qui hébergeait Raymond et Jean, entra dans la pièce et tendit le journal à Raymond :

- La journée d'hier a été riche en événements, la première page y est entièrement consacrée plus deux pages à l'intérieur. J'ai fait le tour des points de contrôle qui avaient été mis en place, tout le monde a déserté, il n'y a plus aucun mercenaire sur les routes sortant de Mens.
- C'est déjà une bonne chose. Merci Louis.

Raymond ouvrit le journal. Les deux événements bénéficiaient d'un titre commun : « L'Eglise Harmonique Universelle décapitée ». La Une était partagée en deux colonnes, chacune retraçant un des événements de la veille, c'est le massacre du Sappey-en-Chartreuse qui occupait la colonne de gauche, Raymond entama la lecture :

*« Le célèbre prédicateur Edmond Moréno assassiné dans une villa au Sappey-en-Chartreuse. C'est avec stupéfaction que nous apprenons le décès de l'abbé Moréno, prédicateur ô combien apprécié de l'Eglise Harmonique Universelle. La police, avertie par un appel téléphonique annonçant une possible agression sur une personne présente, s'est rendue dans une villa isolée du Sappey. A son arrivée ce n'est pas une mais six victimes d'assassinat qui ont été découvertes. Parmi celles-ci quatre sont directement liées à l'Eglise Harmonique Universelle, l'abbé Moréno, son second au sein de l'administration de l'Eglise et deux de ses fidèles serviteurs. Deux autres hommes, assassinés eux aussi, sont apparemment les tueurs des quatre premiers. Un homme ayant pu s'échapper de la villa au moment de l'arrivée de la police est probablement l'assassin de ces deux hommes. Nous n'avons pour l'instant aucun élément nous permettant de connaître le mobile de ces crimes. Ayant par ailleurs appris le possible suicide du Guide suprême de l'Eglise, il semble que les deux événements puissent être reliés... »*

Raymond ne poursuivit pas la lecture de cet article qui ne contenait que les suppositions les plus farfelues de divers fidèles ou proches de l'Eglise. Il lut le second article :

*« Nous apprenons la mort mystérieuse du Guide de l'Eglise Harmonique Universelle. Il pourrait s'agir d'un suicide mais les événements s'étant produits le même jour dans les environs de Grenoble, impliquant le haut responsable pour la France de l'Eglise qui a été assassiné, laissent les enquêteurs perplexes quant à cette possibilité. Personne ne connaissait cet homme qui était le gourou mondial de cette nouvelle religion qui, ayant eu la France comme pays d'émergence il y a une dizaine d'années, avait progressivement gagné la plupart des pays du monde, au point de revendiquer aujourd'hui plus de deux milliards d'adeptes. Nous ne savons rien des raisons qui ont prévalu pour que cet homme, dont on connaît aujourd'hui le nom de Jack Ripper, soit resté dans l'anonymat si longtemps alors que plus d'un quart de la population mondiale voyait en lui le sauveur de l'humanité. Bien que suspect, ce décès par balle avec un revolver lui appartenant dans son*

*bureau fermé de l'intérieur, semble pourtant être un suicide mais aucun document ne semble avoir été retrouvé pouvant expliquer ce geste. Le Guide annonçait depuis plusieurs mois un événement qui allait bouleverser l'ordre du monde, est-ce cette promesse inconsidérée qui l'a poussé à mettre fin à ces jours ? Nous en saurons plus dès que l'enquête qui commence aura permis d'établir les motivations de ce geste ou bien les raisons d'un possible assassinat. »*

Là encore Raymond ne s'attarda pas sur les supputations extravagantes des quelques personnes influentes de l'Eglise. Son téléphone sonna, il décrocha et fut surpris par l'appel :

- Bonjour Zed, c'est Paul.
- Bonjour Paul,
- Joli travail hier. Mais nous avons perdu Gab.
- Oui, cela tempère largement notre joie. Mais je suppose que si Huith avait réussi son coup, la plupart de ceux qui pesaient quelque poids dans l'Eglise allaient disparaître. Je suppose que tu ne m'appelles pas uniquement pour me féliciter, d'autant plus que je ne suis pour rien dans les derniers événements. Kaam et notre ami Sylvain ont été extraordinaires.
- Est-ce qu'ils ont conscience de l'importance de l'acte salvateur qu'ils viennent de réaliser ?
- Je peux répondre pour Kaam, elle en a conscience. Quant à Sylvain, je ne sais pas jusqu'à quel point il croyait réellement au danger qui menaçait les terriens et ceux des nôtres qui le combattaient. Aujourd'hui c'est un héros mondial, mais même lui ne le sait pas.
- Je veux le rencontrer, très vite. Maintenant que le grand danger est écarté il faut que nous accélérions la phase de pacification et peut-être ton héros a-t-il un rôle à y jouer. Est-ce que ce serait possible demain ?
- Notre transporteur est hors d'usage, le plus près est celui de Gabriel mais la police va finir par découvrir le lieu de son domicile, il serait dangereux de nous y rendre. Le transporteur le plus près est à Lyon. Nous pouvons prendre un train pour Lyon vers neuf heures, être à Lyon à dix heures trente, nous rendre chez Dob et emprunter son transporteur pour se rendre... où ? Chez toi ou à ton bureau ?
- Chez moi, il faut rester discret pour l'instant. Le moment de la Révélation, notre Apocalypse à nous, n'est pas encore arrivé. Dis à Kaam de venir aussi que je la félicite.
- Très bien Paul, à demain.
- A demain Zed.

Raymond appela aussitôt Sylvain :

- Demain nous allons à Paris.
- J'en viens et le séjour a été mouvementé. Qu'allons-nous faire à Paris ?
- Nous allons rencontrer le Galphaien le plus influent sur ta planète.
- Je pensais l'aventure terminée. J'ai d'ailleurs envoyé un message à l'ensemble des fidèles de l'Eglise leur annonçant la fin de la rigolade.
- Qu'est-ce que tu as fait ?
- J'ai embarqué hier la sauvegarde intacte du site de Huith et je l'ai installé sur l'ordinateur qui est ici. J'ai ensuite mis un message sur la page Strasbourg annonçant le suicide du Guide et l'arrêt de toutes les actions en cours. J'ai transféré tout ça sur un serveur public et j'ai remis le site en service. Maintenant tous les chefs de l'Eglise peuvent consulter ce message.
- Mais tu as pris cela sur toi, sans rien demander à personne ?
- Oui, il serait temps que toi et les autres Galphaiens prennent en compte les avis d'un terrien avant de vouloir régir notre monde. C'est la Terre et les Terriens qui étaient les principales victimes du projet de Huith, alors laissez un peu le seul Terrien informé de la situation décider de ce qui est bon ou pas pour sa planète et ses habitants. Ok ?

Raymond n'en revenait pas. Il ne put que répondre :

- Ok. Tu viens avec moi demain ou pas ?
- Camille vient aussi ?
- Oui.
- Alors je viens.

## CHAPITRE 42

Camille et Sylvain attendaient Raymond sur le quai de la gare de Grenoble. Sylvain avait tenté auprès de Camille d'en savoir plus sur « le Galphaiën le plus influent sur la planète Terre » mais elle ne put rien lui apprendre. Elle n'avait pas la connaissance de Raymond concernant les galphaiëns présents sur la Terre. Elle attendait, comme lui, de rencontrer ce personnage pour savoir qui il était et si elle le connaissait. Raymond arrivait, ils montèrent dans le train qui les amènerait à Lyon. Sylvain se félicita de retrouver un moyen de transport habituel, bien sûr c'était beaucoup moins rapide que les transporteurs mais dans le train il était possible de contempler les paysages et de laisser libre cours à ses pensées. Dans son cas, ce ne fut pas apaisant, la moindre période d'inactivité ramenait son esprit vers Laam. Une heure et demie de train, une heure et demie de profond découragement. C'est encore Lamartine qui lui vint à l'esprit, non pas pour le rasséréner mais pour ajouter à sa peine : « *Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé !* », voilà ce vers de Lamartine qui lui revenait en boucle, ce cher Lamartine qui lui fournissait encore de quoi pleurer sur son sort avec ces autres vers de son poème « L'isolement » :

*Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,  
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux !  
Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire ;  
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,  
Et ce bien idéal que toute âme désire,  
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour !  
Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,  
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi !  
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?  
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.*

Seul bémol entre sa situation et le dernier vers du poème, lui n'avait pas « rien de commun » entre la Terre et lui. Il avait des parents, des amis, qui d'ailleurs devaient bigrement s'inquiéter sur son sort en ce moment. Peut-être le lieutenant Lemoine avait-il repris contact avec ses parents à la suite de son appel de samedi ?

Ils étaient arrivés à Lyon. En quelques minutes de métro et de marche ils furent chez Dob. Celui-ci les accueillit chaleureusement, ne pouvant stopper le flot de remerciements et d'éloges pour leur formidable désintégration de la tête de l'Eglise Harmonique Universelle. Il ne formula qu'un seul regret :

- Dommage que vous n'ayez pas pu coincer Nep !
- Là où il est, il ne peut plus nuire à grand-monde, répondit Camille. Il devra vivre terré dans la base où bien servir de déjeuner au premier tyrannosaure ou smilodon qui l'apercevrait.
- Merci pour les félicitations mais Paul nous attend, interrompit Raymond. Dob, tu nous conduis à ton transporteur.

Tout comme chez Huith, une pièce était entièrement réservée à l'appareil.

- Je passe le premier, dit Raymond. Ensuite vous faites comme vous voulez.

Ils se retrouvèrent tous les trois dans une pièce identique aux deux précédentes, celle de Huith et celle de Dob : un transporteur et son tableau de contrôle, ici quand même une chaise, et rien d'autre. Une porte s'ouvrit, une femme se présenta et les invita à la suivre. Ils parcoururent un long couloir, traversèrent une immense salle à manger et entrèrent dans un petit salon douillet meublé d'une table basse autour de laquelle se trouvaient quatre profonds fauteuils. La femme les laissa là, leur demandant de se mettre à l'aise et de s'asseoir.

Ils patientèrent quelques minutes puis un téléviseur fixé sur un mur s'alluma, l'image d'une personne masquée apparue sur l'écran, seuls ses yeux étaient apparents. Elle prit la parole :

- Bonjour mes amis. Je vous souhaite la bienvenue chez moi. Vous voudrez bien m'excuser d'apparaître masqué mais il est trop tôt pour que vous connaissiez mon identité. Seul Raymond sait qui je suis, nous nous entretiendrons d'ailleurs en tête à tête avant votre retour dans notre si belle région alpine. Nous aurions pu nous contenter d'une connexion vidéo mais je tenais absolument à vous voir « en chair et en os » ce qui est le cas malgré les apparences.  
Ce que vous avez fait hier est formidable, le mot est faible. Dès que les événements d'hier ainsi que ceux qui vont survenir très rapidement seront oubliés, alors le monde saura ce qu'il vous doit. Nous n'avons pas une idée précise des actions que voulait mener Huith mais il est certain que le mot « Apocalypse » qu'il employait et demandait à ses prédicateurs d'employer, n'était pas trop fort. Je tenais à vous exprimer toutes mes félicitations et même mon admiration. Sylvain et Camille, vous êtes des héros.

Profitant d'un moment de silence de leur hôte, Sylvain répondit :

- Je ne pense pas être un héros. Je me suis retrouvé bien malgré moi dans une aventure qui m'a constamment dépassée. A chaque fois que je pensais avoir intégré les folles situations et les encore plus folles explications qui, chaque jour, m'étaient imposées, il en arrivait d'autres encore plus surprenantes. Je pensais que le suicide de Huith et la déportation de Nep allaient enfin me permettre de retrouver pied dans une vie normale. Mais la réponse est non puisque je suis là aujourd'hui.

L'hôte avait attendu patiemment que Sylvain termine avant de reprendre la parole :

- Vous dites n'être pas un héros, vous ne l'étiez pas il y a seulement quelques jours. Personne n'est un héros permanent. Les héros sont des personnes comme vous, des personnes ordinaires qui soudainement se trouvent confrontées à des situations extraordinaires et qui y font face. C'est cela être un héros. Vous n'êtes pas un héros simplement par votre engagement physique dans le combat que vous avez mené sans vraiment savoir s'il était aussi le vôtre, vous êtes aussi un héros parce que vous avez su très rapidement dépasser les limites de vos certitudes pour accepter l'improbable. Aujourd'hui encore des gens doutent de l'origine du vivant, plus près de nous certains refusent toujours de croire que l'homme est allé sur la lune et qu'il va très prochainement visiter la planète Mars. Vous, en moins d'une semaine, avez admis bien plus que tout cela. Vous n'êtes plus un homme ordinaire, vous êtes le seul terrien à ce jour qui connaisse notre existence et, un peu, de notre histoire. Cela ne fait-il pas de vous quelqu'un d'extra ordinaire ?
- Vous avez certainement raison, mais si j'avais eu conscience des risques avant de m'engager, y serais-je allé ?
- Il aurait probablement fallu beaucoup plus de temps qu'il ne s'en est passé pour vous convaincre de l'utilité de notre combat, mais je suis certain que ce que vous avez accompli par obligation face aux diverses situations dans lesquelles vous vous êtes trouvé engagé, vous l'auriez aussi effectué en ayant conscience des enjeux et des dangers.
- Pas sûr ! J'ai éprouvé une grande affection durant ces événements, et une immense peine, toujours aussi présente. J'ai été très proche de tout laisser tomber.
- Je vous arrête. Je conçois la profondeur de votre chagrin mais avez-vous sérieusement songé aux difficultés qu'il vous aurait fallu vaincre pour espérer vivre quelques années du bonheur que vous souhaitiez : tout vous sépare, Laam et vous, hormis un sentiment, si beau soit-il. Soyez pragmatique, avez-vous l'envie de vous suicider ?
- Non.
- Vous me rassurez. Alors ne regardez pas en arrière, allez de l'avant. Si vous le voulez bien, nous allons arrêter là les commentaires sur ce qui s'est passé et parler justement d'avenir. Sylvain, si je vous ai fait venir, c'est parce que j'ai besoin de vous. Une fois que vous serez retourné dans votre sublime Trièves Raymond vous expliquera l'objectif de cette mission et les conditions de sa réalisation. Vous

nous direz ensuite si vous l'acceptez. Si tel est le cas, vous aurez alors conscience que vous pouvez prendre des risques énormes en connaissance de cause.

- Et pourquoi est-ce moi qui doit tenir ce rôle ?
- Parce qu'aucun d'entre nous, pour des raisons diverses, ne peut faire cela. Seul un Terrien peut remplir cette mission, et vous êtes le seul terrien qui puisse l'accepter immédiatement parce que vous seul savez qui nous sommes et quel combat nous menons. Cette mission se réalisera mercredi prochain, c'est-à-dire après-demain. Si elle ne se produit pas à cette date, alors il faudra attendre plusieurs années avant de connaître à nouveau des circonstances favorables à son exécution. Voilà, je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire, je n'attends plus que votre réponse concernant ma demande. Je compte sur vous Sylvain. Avez-vous une question ?
- J'en ai beaucoup, mais je vais attendre les explications de Raymond, je suppose qu'il répondra à la plupart d'entre-elles.
- Dans ce cas au revoir Sylvain.
- Au revoir Monsieur.
- Appelez-moi Paul, nous sommes amenés à nous revoir. Je vous considère comme un ami, j'espère que la réciproque sera vraie après l'épisode de mercredi. Nous allons vous laisser seuls un moment avec Camille, j'ai besoin de m'entretenir avec Raymond. Je t'attends Raymond.

Raymond devait avoir l'habitude de fréquenter ce lieu car il se leva et sortit par une porte opposée à celle par laquelle ils étaient entrés.

Raymond se retrouva dans un couloir et toqua à une des portes qu'il desservait. Il entra sans attendre d'y être invité et se retrouva face à l'homme qui venait de les entretenir, il avait ôté son masque. C'était un homme jeune, la quarantaine tout au plus, svelte mais pas vraiment l'allure d'un sportif, un teint mat qui faisait ressortir un sourire bienveillant. Ils se congratulèrent rapidement. Ce fut Raymond qui entama la conversation :

- Tout est prêt ?
- Oui, il ne manque plus que l'accord de Sylvain. Tu penses qu'il va accepter ?
- Oui, pour au moins deux raisons. La première est qu'il a eu quelques heures de repos qui lui ont permis de prendre la dimension de ce qui a été réalisé, en partie grâce à lui. Il a aussi compris aujourd'hui que ce n'est qu'une étape, que tout reste à faire. Il n'est pas du genre à s'arrêter en cours de route. Deuxièmement il n'a pas perdu espoir de revoir Laam un jour, et le seul lien qu'il puisse y avoir entre Laam et lui, c'est Kaam et moi. S'il s'éloigne de nous, il sait qu'il ne la reverra jamais. Même si son inconscient lui dit que quoi qu'il fasse il ne la reverra pas.
- Et tu le sens à la hauteur de ce qu'on lui demande, il y a un risque énorme.
- Il ne reculera pas.
- Alors à mercredi, sur Orphée.
- A mercredi, si tout se passe bien.

## CHAPITRE 43

Sylvain avait très mal dormi cette nuit-là. L'opération conçue par Paul lui paraissait extravagante. Bien qu'il comprenne la stratégie de l'homme avec lequel il s'était entretenu hier, s'il en connaissait maintenant l'objectif et qu'il le partageait, il ne voyait pas clairement comment l'action audacieuse qu'il avait pour mission d'exécuter allait permettre de l'atteindre. Cette périlleuse mission qui lui avait été confiée comportait un risque énorme s'il était démasqué. Que risquait-il ? Il n'en savait rien et mieux valait qu'il ne le sache pas avant d'intervenir. Il devait maintenant passer la journée à apprendre le maniement de l'appareil avec Camille, ce qui serait une formalité, puis avec Raymond s'imprégner des lieux qu'il allait devoir traverser. Là était la grande difficulté, il allait devoir circuler dans un lieu immense, inconnu et totalement investi par les services de sécurité de plusieurs états comme s'il y passait habituellement ses journées.

Il se leva et rejoignit Raymond et Jean qui déjeunaient. Leur discussion semblait tourner autour d'un article paru dans le journal du jour. Lorsqu'il demanda quelle était la nouvelle qui les mettait tant en émoi Raymond lui tendit le journal et lui dit :

- Il n'y a pas une mais deux nouvelles inquiétantes, lis.

Sylvain s'empara du journal et commença la lecture de l'article du haut de page.

*« Hécatombe après le suicide du gourou de l'Eglise Harmonique Universelle. Une vague de suicides s'étend depuis hier sur l'ensemble de la planète chez les adeptes de l'Eglise Harmonique Universelle. Les Etats-Unis et le Brésil sont les deux pays les plus touchés mais l'Italie, l'Espagne, La Grande-Bretagne, l'Allemagne, la France, la Russie, l'Amérique du sud, comptent tous des centaines de morts principalement par absorption de substances létales comme le phénobarbital ou par incinération collective. Aucune des autorités de tous ces pays ne semblent pouvoir stopper cette épidémie, chaque heure qui passe, ce sont des centaines de décès supplémentaires qui sont recensés dans chaque pays. Il semble que les fidèles soient encouragés à cet acte extrême par une minorité de cadres de l'Eglise. Quelles en sont les raisons, nul aujourd'hui ne peut répondre à cette question. En France, des enquêtes sont ouvertes dans la vingtaine de communes où se sont déroulées des scènes extrêmement violentes, quelques témoins choqués racontent leur vision d'adultes administrant à des enfants les substances mortelles puis se donnant ensuite la mort. Les scènes d'incinération sont les plus horribles, des femmes se jetant dans les brasiers en serrant leurs jeunes enfants dans leurs bras... »*

Sylvain ne put pas aller plus loin, il était sidéré :

- Mais c'est moi qui ai déclenché tout cela !
- Non Sylvain, lui répondit Raymond. Celui qui a déclenché tout cela, c'est celui qui a fanatisé tous ces pauvres gens. Aujourd'hui, ce sont des centaines de personnes qui se donnent la mort, demain peut-être des milliers, mais si tu n'avais pas fait ce que tu as fait, c'auraient été des millions, voir des milliards d'habitants de ta planète qui auraient probablement succombé.
- Là où le bât blesse, c'est justement avec ce « probablement ».
- C'est vrai, tant que nous n'aurons pas découvert quel procédé voulait mettre en œuvre Huith ni l'ampleur des résultats qu'il en attendait, nous sommes toujours dans la conjecture. Nos suppositions sont quand même étayées par des faits relativement graves : embrigadements de milliards de personnes dans le monde, recrutements d'individus aux passés plus que douteux, accumulation de matériels et d'armes volés, assassinats et tentatives d'assassinats, etc... Nous savons depuis hier que de nombreux états commençaient à douter du caractère inoffensif et bienfaisant de l'Eglise, seulement les prédicateurs avaient pour mission de recruter un maximum de politiciens qui retardaient, ou même empêchaient, toutes investigations qui auraient permis de soupçonner une activité délictueuse.

Maintenant lit le second article, il est encore plus préoccupant pour nous.

Sylvain reprit le journal :

*« Suicide de Monsieur Jack Ripper, Guide suprême de l'Église Harmonique Universelle. Ce suicide, dont les enquêteurs doutent encore, est entouré de nombreux mystères. Tout d'abord l'activité publique de Monsieur Ripper, il assurait la direction d'un vaste réseau mondial d'agence de voyages, entreprise particulièrement rentable et cotée en bourse. Ensuite l'anonymat dans lequel il se tenait pour assurer son rôle de Guide suprême de l'Église Harmonique Universelle. Le suicide par lui-même est un mystère, pas de signes apparents de fatigue ou de dépression d'après d'une part les employés de l'entreprise de voyage, d'autre part par les prédicateurs qui n'échangeaient avec lui que par l'intermédiaire de messages passant par un site touristique. Et puis il y a ce mystérieux appareil trouvé dans une pièce contigüe à son bureau et près duquel il s'est tiré une balle dans la tête. Aucun des techniciens consultés n'a su identifier cet appareil. Enfin, à ce jour, aucune personne ne s'est manifestée en revendiquant un quelconque lien de parenté avec la victime. La police a décidé de faire pratiquer une autopsie de Monsieur Ripper. »*

Sylvain arrêté là sa lecture et demanda :

- Qu'est-ce qui te préoccupe dans cet article ?
- L'autopsie. Nous avons une morphologie externe parfaitement identique aux terriens, en fait je devrais plutôt dire que ce sont les terriens qui ont une morphologie parfaitement identique à la nôtre. Malheureusement une autopsie va révéler quelques différences organiques qui vont intriguer d'abord les médecins légistes, ensuite l'ensemble du monde médical. Comme, en plus, la police ne va trouver aucune trace administrative d'un quelconque Jack Ripper, les suppositions les plus fantasques vont circuler, dont celle que nous cherchons à éviter pour encore quelques semaines ou quelques mois : notre présence sur la planète Terre.
- Pourquoi cela n'aura-t-il plus d'importance après ce laps de temps ?
- Parce que l'audacieuse action que tu vas commettre demain va occuper le monde pendant une durée que nous ne sommes pas vraiment capables d'estimer aujourd'hui. Dès que la fièvre atteindra son apogée, alors nous révélerons notre existence aux habitants de la planète Terre.  
Allez, tu as du travail maintenant. Camille t'attend.

Sylvain et Raymond travaillèrent jusqu'à tard dans la nuit. Après avoir étudié chaque recoin du bâtiment qu'il allait devoir parcourir, après avoir tenté d'envisager tout ce qui était susceptible d'enrayer son action et avoir avec Raymond mis au point les parades nécessaires, Sylvain décida qu'ils devaient s'arrêter là, il fallait qu'il dorme pour être en pleine possession de ses moyens.

## CHAPITRE 44

Deux heures suffisaient pour rejoindre Annecy depuis le village de Mens mais il fallait arriver tôt. Aussi Raymond et Sylvain se levèrent à cinq heures, prirent un rapide petit déjeuner et partirent vers cinq heures trente. Tout au long de la route Raymond réexpliqua minutieusement les trajets à l'intérieur du bâtiment et toutes les actions à mener. A sept heures ils étaient sortis de l'autoroute et attendaient sur le parking. Le téléphone de Raymond sonna :

- Raymond, vous êtes sur place ?
- Oui Paul, nous attendons la voiture.
- Elle ne va pas tarder, le chauffeur est parti il y a cinq minutes. Sylvain est calme ?
- Oui, il connaît parfaitement le maniement de l'appareil, il a visualisé sur notre plan le trajet qu'il devra parcourir, là où il devra s'installer et la disposition dans la salle. S'il n'y a pas d'imprévu, tout est calé.
- Alors bonne chance. Nous nous retrouvons tous sur Orphée en fin de journée.

Paul raccrocha. Afin que Sylvain n'ait pas de craintes, Raymond avait mis le haut-parleur de son téléphone.

- Il y a un endroit que tu ne m'as pas montré, ce sont les toilettes.
- Il va falloir que tu prennes tes dispositions avant d'entrer dans le palais des congrès car une fois en place il est hors de question que tu t'éloignes de l'ordinateur. Cela paraîtrait suspect que tu partes aux toilettes avec un ordinateur sous le bras.
- Je vais y aller maintenant et je ne toucherai pas aux viennoiseries ni au jus de fruit en attendant le début des rencontres.
- Voilà ta voiture qui arrive, presse-toi.

De retour des toilettes Sylvain prit la sacoche qui contenait le pseudo-ordinateur que lui tendait Raymond. Raymond lui rappela la dernière consigne :

- Surtout ne sois pas curieux, ne t'attarde pas, file dès que tu auras réalisé l'opération. Il va se passer au moins deux ou trois minutes de flottement, tu dois t'éclipser immédiatement. Si ça tourne mal et que tu te fais attraper, ne panique pas, ne tente pas de t'enfuir, nous pourrons te récupérer quelques jours plus tard. Tu as l'habitude des interrogatoires maintenant, tu feras comme tu sais si bien faire : inventer. Mais tout va bien se passer, une fois la mission terminée ton chauffeur te reprend et t'amène au bout de l'avenue d'Albigny, je t'attendrai à l'intérieur de l'office de tourisme. Bonne chance.

Sylvain, sa serviette à la main, s'approcha de la Mercédès qui venait d'arriver. Le chauffeur avait ouvert la porte arrière, Sylvain s'installa et referma la porte. Le chauffeur lui tendit une enveloppe :

- Voici votre badge, votre carte d'accréditation et votre passeport au nom de Michel Martin. Vous n'avez aucun papier d'identité sur vous ?
- Non, j'ai juste un portefeuille vide de document.
- Très bien, accrochez votre badge dès maintenant, il y a des contrôles sur toutes les rues qui mènent au Palais des congrès. Vous êtes prêt ?
- Oui, allons-y.

La voiture quitta le parking. Effectivement, ils furent contrôlés quatre fois avant d'arriver devant l'entrée. Le chauffeur s'arrêta, Sylvain allait sortir quand le chauffeur l'arrêta :

- Attendez que le portier vous ouvre la porte, vous êtes un officiel, ne l'oubliez pas. Je vous dis bonne chance. Je suis garé sur le parking qui se trouve juste en face. Ne traînez pas en sortant, tout va être bouclé très vite. Bonne chance.
- Merci.

Le portier avait ouvert la porte, Sylvain en sortit, tenant sa serviette à la main.

A l'entrée du palais il fut encore contrôlé, cette fois ce ne fut plus simplement une présentation de badge et d'identité, il fallut passer un portique, déballer l'ordinateur et subir une fouille. Un nouveau contrôle d'identité se trouvait au bas de l'escalier qui menait au niveau 1, puis encore un lorsqu'il s'engagea dans le couloir qui menait à la régie vidéo et lumière et enfin un dernier quand il voulut y entrer. Une fois-là, il se trouva en présence de plusieurs techniciens s'affairant autour de matériel qu'il salua d'un simple geste, beaucoup ne parlaient pas français. La cabine surplombait la salle Europe où allait se tenir la conférence. Un siège, placé près d'une vitre qu'il savait sans tain, permettait une vision parfaite de toute la salle, sur le dossier une étiquette indiquait « Réservé M. Michel Martin ». Il prit place, il était huit heures, Sylvain avait deux heures à patienter. Il observa la salle, il positionna son siège de façon à être exactement dans l'alignement de la grande table ovale autour de laquelle allaient se placer dans moins de deux heures maintenant une Chancelière, treize Présidents, un Président du Conseil, une Présidente de la commission européenne, un Président du Conseil européen, sept Premiers ministres et un Roi, tous présents pour ce G26. Il se remémora plusieurs fois les gestes qu'il aurait à accomplir lorsque le signal lui serait donné, c'était relativement simple et tout lui paraissait conforme à la visite virtuelle renouvelée plusieurs fois avec Raymond hier. Il n'y avait plus qu'à attendre.

A neuf heures cinquante un homme entra dans la salle, il s'agissait du Président Seldon. Le français, à qui revenait l'initiative de ce sommet exceptionnel, fit le tour de la salle, inspectant chaque emplacement comme l'avaient fait avant lui les responsables de l'organisation, puis il se plaça près de l'entrée de la salle pour accueillir chaque membre ainsi que les ministres qui les accompagnaient. Pour cette session ils étaient peu nombreux par rapport à la cohorte habituelle, ce qui avait permis de tenir ce G26 à Annecy.

Petit à petit, la salle se remplissait, de petits groupes se formaient plus par affinité de langues que par intérêt politique. Les portes se fermèrent. Un huissier invita chacun à occuper la place qui lui était réservée, les Chefs d'état autour de la table, les ministres et accompagnants à la périphérie, installés sur des gradins à trois niveaux équipés de tablettes de travail. Le silence se fit rapidement et chacun s'équipa du casque qui permettait l'écoute de la traduction simultanée. C'est le Président Seldon qui prit la parole en premier pour souhaiter la bienvenue à toutes les Cheffes et tous les Chefs d'état présents. Il rappela l'objet unique de ce sommet qui était la mise en place rapide d'une aide massive financière, technique et matérielle aux pays qui voyaient leurs populations migrer de plus en plus grand nombre, principalement vers l'Europe. C'avait été une grande victoire du Président français d'avoir pu organiser ce sommet exceptionnel alors que de nombreux pays refusaient tout à la fois d'accueillir des migrants mais aussi de participer à l'effort nécessaire pour qu'ils trouvent les ressources et les conditions de vie indispensables à leur maintien chez eux. La victoire ne serait totale que si tous les pays représentés acceptaient le principe de cet effort et permettaient de le matérialiser alors que tous n'étaient pas directement concernés, il avait fallu batailler ferme pour que la Russie, la Chine, la Turquie, les Etats-Unis et quelques autres acceptent l'invitation et veuillent bien consentir à une participation au projet. C'était maintenant le tour de chaque chef d'état de présenter ses propositions.

Cela faisait plus d'une heure que le tour de table avait commencé lorsque la Présidente de la commission européenne, consultant son téléphone portable, se leva et sortit de la salle. C'était le signal qu'attendait Sylvain. Il leva le couvercle du pseudo-ordinateur, sortit de sa poche un objet qui ressemblait à un stylo et le pointa vers la table des Chefs d'état. Un point lumineux se posa au sol juste derrière le Président des Etats-Unis qui se trouvait le plus près de la cabine vidéo. Sylvain fit décrire très vite le tour de la table au rayon lumineux et lorsque le tour fut bouclé, il appuya sur la touche « entrée » de l'ordinateur. Aussitôt l'ensemble des Chefs d'état disparurent. L'ensemble, non ! Le Président du conseil italien s'était levé après que Sylvain eut passé le rayon derrière lui, il restait planté là, seul devant le parterre des ministres stupéfaits. Sylvain repointa son stylo, entoura le Président italien et appuya à nouveau sur la touche « entrée ». Le Président du conseil italien disparut à son tour.

Un grand silence s'installa instantanément dans la salle. Les ministres restaient interdits. Puis, leur ahurissement passé, certains commencèrent à prendre peur, des cris jaillirent, certains n'osaient pas bouger, d'autres quittèrent leur place promptement et se ruèrent vers la sortie. Sylvain remballa son ordinateur, se leva calmement et sortit de la cabine vidéo tandis que les techniciens se pressaient près de la vitre pour constater l'in vraisemblable disparition. Il traversa le couloir sans être inquiété et se mêla à la foule des ministres qui quittaient la salle précipitamment, débordant les policiers placés aux points de contrôle. Ils furent très vite à l'extérieur et Sylvain se hâta, mais sans courir, vers la Mercédès qui l'attendait. Le moteur tournait déjà, la portière arrière était ouverte, Sylvain s'engouffra dans la voiture qui démarra sans même attendre que la porte arrière fut claquée. Déjà des sirènes hurlaient, ils purent quitter l'enceinte du Palais des Congrès juste avant l'arrivée en force de nombreux cars de police. L'avenue d'Albigny, vide de circulation, fut remontée à très vive allure. Le chauffeur s'arrêta devant l'office de tourisme pour laisser descendre Sylvain. Avant de repartir le chauffeur leva le pouce et lui lança :

- Bravo !

Sylvain n'eut pas à entrer dans l'office de tourisme, Raymond qui guettait l'avait vu arriver, il se tenait caché dans le sas d'entrée, il lui tendit une mallette qui contenait des vêtements :

- Planque toi derrière moi et change toi vite.

Dès que Sylvain eut changé de vêtement, Raymond le prit par le bras et l'entraîna vers le parking proche où était garée sa voiture. Ils quittèrent Annecy très vite avant que toutes les rues ne soient bloquées.

- Comment ça s'est passé, demanda Raymond.
- Comme sur des roulettes. J'ai juste failli louper le Président du conseil italien qui est sorti du cercle avant que j'appuie sur le déclencheur. J'ai dû faire un voyage uniquement avec lui. Les personnes restantes se sont vite affolées et ruées vers la sortie, j'ai profité de l'affolement et quitté le Palais sans encombre.
- Parfait, on rentre vite à Mens et on embarque pour Orphée.
- Tu n'as pas voulu perdre du temps à me parler de cette planète hier. Nous avons deux heures devant nous, enfin un peu moins si tu continues à conduire à cette vitesse, dis-moi la suite du programme et pourquoi Orphée ?
- Orphée est une planète qui n'a pas eu besoin de nous pour se peupler. Elle bénéficie d'une atmosphère tout à fait respirable, elle est riche en eau, dotée de paysages agréables et variés, elle est couverte d'une végétation luxuriante et possède une faune diverse dépourvue de très grands prédateurs. En revanche elle est vide de toute présence véritablement intelligente. Nous l'avons découverte il y a peu, nous venons juste d'y installer une base. Pour le reste tu verras sur place, Camille s'y trouve déjà.

Dès qu'ils furent de retour à Mens, ils déjeunèrent rapidement et se transportèrent sur Orphée. Jean, en contact récent avec Camille les informa de la réussite du transfert :

- Maintenant nous savons que notre prototype de transport collectif fonctionne parfaitement, se félicita Raymond
- Pourquoi, il aurait pu mal fonctionner, demanda Sylvain.
- C'était notre premier essai en situation définitive. Avant, nous n'avions fait que des tests restreints, peu de personnes, peu de distance, répondit Raymond.
- Et si ça s'était mal passé, il se serait produit quoi ?
- On peut tout imaginer : rien ne marche et tout le monde reste en place ; ça marche au départ mais pas à l'arrivée, les gens partent et n'arrivent pas, on les a perdus ; ça marche mais ça boite, le pire des cas, une partie part mais il reste l'autre partie sur place.
- Quand tu dis « une partie », c'est une partie du lot ou une partie de chaque individu ?

- C'est une partie de chaque individu, c'est arrivé lors de nos essais des premiers transporteurs, ce n'est pas joli à voir.
- Et si ça avait foiré et que l'on me prenne au Palais des congrès, je devenais quoi moi, s'enquit Sylvain.
- Tu aurais été arrêté par la police française donc pas de danger de maltraitance. Ensuite nous t'aurions récupéré dans quelques jours, comme je te l'avais dit.
- Je ne vois pas comment, j'aurais été embarqué sans ménagement, enfermé au secret, interrogé sans ménagement, torturé peut-être ?
- Je te dis que nous t'aurions récupéré, fais-moi confiance, tu sauras comment très rapidement.

## CHAPITRE 45

Lorsqu'accompagnés de Camille, Raymond et Sylvain sortirent des locaux de la base installée sur Orphée, un spectacle étonnant les attendait : à une centaine de mètres, les vingt-cinq chefs des principaux états de la Terre et un roi se trouvaient regroupés dans un enclos aux hauts murs transparents. Quelques-uns étaient assis sur des sièges disposés un peu n'importe comment, ils avaient dû bousculer l'ordre initial, d'autres debout, discutaient entre eux par petits groupes. Certains semblaient très abattus, d'autres énervés, assez peu restaient stoïques.

Lorsqu'ils virent Camille, Raymond et Sylvain se diriger vers eux, tous se rapprochèrent de la paroi de l'enclos et plusieurs se mirent à parler en même temps. Raymond leva la main pour leur faire signe de se taire et d'écouter, ce qui ne les calma pas tous, ils avaient depuis longtemps perdu l'habitude qu'on les commande. Raymond attendit donc patiemment que le silence s'installe, puis il prit la parole en français :

- Mesdames, Messieurs, bienvenue sur Orphée.

Camille traduisait d'abord en anglais, puis voyant le regard interrogateur de quelques Chefs d'état, elle entreprit de traduire dans leur langue ceux qui ne comprenaient ni l'anglais, ni le français. Un brouhaha se fit aussitôt entendre et Raymond leva à nouveau la main. Lorsque les excités se furent calmés Raymond poursuivit :

- Vous être sur une planète hors du système solaire. Ne m'interrompez pas, je sais que vous pensez plutôt être les victimes d'un complot terroriste. Mais, déjà, rien que la façon dont vous êtes arrivés ici devrait vous faire comprendre que ce procédé n'est pas terrien. Connaissez-vous sur votre planète un moyen de transport qui vous emmène dans un endroit très éloigné de votre point de départ en seulement quelques secondes ?
- Vous avez dû nous endormir, proposa immédiatement le Premier ministre japonais qui était un des plus calmes avec le Président français.
- Oui, c'est ça, renchérit le Président brésilien, vous nous avez endormis et transportés dans ce lieu. Mais nos services de renseignements sont très performants. Je vous propose de nous libérer immédiatement et nous en tiendrons compte au moment de votre procès. Sinon, c'est la mort qui vous attend, vous et tous vos complices.

De nouveau les commentaires fusaient. Raymond, sans répondre au Président brésilien, patientait à nouveau. Lorsqu'il put reprendre il leur montra du doigt l'orée du bois proche :

- Connaissez-vous ce genre d'animal sur la Terre ?

C'était reparti pour les hypothèses les plus farfelues, certains Chefs d'état ne manquaient pas d'imagination. Voyant que ses tentatives d'explications restaient vaines, il attendit à nouveau le silence et demanda à Sylvain d'ouvrir l'ordinateur qu'il avait pris avec lui. Il lui demanda de faire une démonstration en le transportant à quelques mètres.

- Joli tour, parfaitement réalisé, hologramme ? demanda le Mexicain.
- Sylvain, envoie moi dans l'enclos, commanda Raymond.

Une fois dans l'enclos Raymond demanda à l'Argentin qui se trouvait le plus près de lui de venir lui serrer la main, ce qu'il fit. Raymond demanda :

- Vous pensez vraiment que c'est un tour de prestidigitation maintenant ?

Puis voyant que quelques-uns s'approchaient il demanda rapidement à Sylvain de le ramener. Il fut de nouveau hors de l'enclos mais en compagnie de l'Italien qui s'était approché de Raymond afin de le toucher et s'était introduit dans le cercle.

- Décidément, lui dit Sylvain, lorsqu'il faudrait que vous soyez dedans vous êtes dehors, et lorsque vous devriez être dehors, vous êtes dedans. Vous voyez, il n'y a pas besoin de vous endormir pour vous déplacer.

Sylvain s'empressa de renvoyer l'Italien rejoindre ses compagnons d'infortune. Sans encore vouloir croire à leur transfert sur une autre planète, certains comprenaient qu'ils se trouvaient dans un environnement complètement différent de tout ce qu'ils connaissaient. Voyant que Raymond attendait le silence pour poursuivre ses explications les plus calmes demandèrent aux autres de se taire et d'écouter. C'était étonnant de voir ces hautes personnalités qui avaient dirigé les plus grands pays de la planète se comporter comme des écoliers. Le calme revint et Raymond put alors poursuivre sans être interrompu :

- Vous vous demandez pourquoi nous vous avons amenés ici, voilà les raisons : il y a quatre jours sur votre planète, le Guide Suprême de l'Eglise Harmonique Universelle, dont vous avez probablement tous entendu parler je suppose, je sais même que certains ici étaient très proches de ses idées et en contact étroit avec ses prédicateurs, donc je disais que le Guide suprême s'est suicidé après que nous ayons déjoué l'attentat qu'il préparait de longue date. Si nous ne l'avions pas stoppé, c'est un holocauste planétaire qui se préparait. Je vois, certains mettent une nouvelle fois en doute mes propos. Pourtant plusieurs d'entre vous avez été mis en garde contre les activités parfois étranges de cette Eglise, et d'autres se doutaient déjà du caractère dangereux de cette secte.
- Je confirme ce que vient de dire ce Monsieur, c'est le Président français qui avait pris la parole. Mes renseignements généraux m'avaient mis en garde contre une action violente de leur part, notamment après la découverte d'un dépôt d'armes et de voitures volées dont le principal prédicateur pour la France connaissait l'existence et était peut-être lui-même le commanditaire des vols de ce matériel.
- J'avais ces mêmes renseignements, renchérit le Président du Canada.
- En Afrique du Sud, ce sont des dizaines de drones militaires qui ont été dérobés. Nous aussi soupçonnions des membres de cette secte mais toutes nos tentatives d'enquête ont été sabotées.

D'autres confirmèrent avoir été alertés sur l'opacité des mouvements financiers de l'Eglise.

- Que venez-vous faire là-dedans, vous les extra-terrestres, interrogea hargneusement le Président Américain, aussitôt soutenu par son homologue brésilien.
- L'homme qui se faisait appeler Guide suprême n'était pas un terrien, mais un des nôtres. Comme beaucoup de nos compatriotes qui ont vécu quelques temps sur la planète Terre, il s'était fait corrompre par l'ambiance délétère qui y règne. Il avait troqué nos mœurs pacifiques et tolérantes contre les vôtres, agressives et revanchardes. Si nous n'avions pas détruit les moyens de son action nous ne serions pas là en ce moment à parler tranquillement.

En effet, la discussion prenant un tour plus politique, les esprits devenaient plus ouverts et les échanges moins emportés. Raymond laissa les conversations se poursuivre jusqu'à ce que le Président américain reprenne son ton hargneux et hautain :

- Bon, puisqu'il n'y a plus de risque, on fait quoi ici ?
- Le danger n'est pas écarté, de nombreux fidèles de l'Eglise veulent poursuivre la besogne du Guide. Sur la planète Terre vous êtes tous en danger, ici vous êtes à l'abri.
- C'est quoi ces conneries, j'ai pas besoin de vous pour me protéger, alors vous me ramenez tout de suite d'où je viens.

Le Président des Etats-Unis, un fou furieux qui avait été élu, puis battu au terme de son premier mandat, et ensuite réélu, avait sorti un revolver de sa sacoche et le pointait sur Raymond. Un homme qui avait une arme à feu en main perdait instantanément une part d'humanité. Celui-là en avait déjà très peu avant, il ne lui restait donc que la rage, il bavait lorsqu'il parlait :

- Vous nous sortez de là au plus vite ou je vous tue.
- Si vous me tuez, vous ne risquez pas de regagner votre pays, je suis le seul à pouvoir vous faire regagner la planète Terre.
- Et une balle dans un genou, ça va vous décider ?
- J'avais prévu des réactions de ce genre, et particulièrement de vous. La matière qui nous sépare n'est pas du verre ordinaire, elle est à l'épreuve des balles.

Le Président américain n'hésita pas, il tira. Effectivement, la balle ne traversa pas la paroi. Raymond fit un discret signe de tête à Sylvain et poursuivit ses explications sans plus faire cas du coup de feu ni de son origine :

- Vous voyez ces maisons là-bas, elles vous attendent, chacun la vôtre. Si vous désirez que votre femme et vos enfants vous rejoignent, c'est possible, dites le moi et s'ils sont d'accord bien entendu, nous les ferons venir. Vous allez bénéficier d'un confort moins fastueux que celui dont vous avez l'habitude, mais dites-vous bien que, tel qu'il est, il ravirait la quasi-totalité des habitants de votre planète.

Pendant que Raymond parlait, Sylvain avait fait le tour de l'enclos et du rayon de son stylo avait entouré le Président américain sans que celui-ci s'en aperçoive. Dès que le bouton fut enfoncé le Président le plus puissant de la Terre se trouva perché sur la plus haute branche d'un arbre à proximité. N'ayant pas bien compris ce qui lui arrivait, il se retourna brutalement et faillit choir. Raymond l'invectiva :

- Attention, Monsieur le Président, votre situation n'est pas très stable, vous êtes un spécialiste mais quand même, vous risquez de vous casser un membre si vous tombez.
- Dès que je retourne chez moi, je lance un mandat d'arrêt international à votre rencontre et je vous promets un jugement rapide et une mort lente.
- Pour l'instant vous êtes ici et vous n'en sortirez que quand je l'aurais décidé et surtout, quand vous serez débarrassé de votre revolver, veuillez, je vous prie, le jeter à terre. Et tenez-vous donc tranquille si vous ne voulez pas que je vous enferme.

L'action de Sylvain en avait enchanté plus d'un : le Président russe petit sourire aux lèvres, et son homologue iranien hilare, ne cachaient pas leur amusement ; le Président chinois, plus discret affichait un demi sourire. Seuls le roi d'Arabie Saoudite, agacé, le Président Turc, hargneux, et le Président brésilien, en rage, ne semblaient pas participer à l'amusement général. Le Premier ministre britannique, éberlué, semblait encore se demander ce qu'il faisait là. La Chancelière d'Allemagne, le Président de la commission européenne, les Présidents français, suisse et suédois devisaient entre eux sans plus s'occuper du sort du grotesque personnage qui vitupérait dans son arbre. Les autres Présidents, isolés, attendaient la suite.

- Bien Madame, Messieurs, je vous invite à rejoindre votre habitation temporaire, votre nom se trouve affiché sur la porte. Nous vous servirons une collation dès que vous serez installés. Je reviendrai périodiquement vous informer de la situation sur la planète Terre. J'informerai aussi votre famille de votre mise en sécurité et de votre excellente santé. Avez-vous des questions ?

Bien sûr qu'ils avaient des questions, tous en avaient. Il se passa plusieurs heures avant que, résignés pour certains, accablés pour d'autres, enragés pour quelques-uns, ils rejoignent un à un l'habitation qui leur avait été attribuée. Après qu'il eut jeté son revolver et que Sylvain l'eut récupéré, le Président américain fut descendu de l'arbre mais envoyé directement dans sa maison qui fut fermée malgré ses beuglements en attendant qu'il se calme.

Raymond fit le tour des habitations pour un dernier contrôle, accompagné de ceux qui allaient prendre en charge tout ce beau monde. Puis il revint vers Camille et Sylvain :

- Il est temps de revenir sur la planète Terre, nous allons nous aussi profiter du transporteur collectif, tu viens Sylvain.
- Tu es certain que nous pouvons l'utiliser en toute confiance ?
- Oui, nous ne serons que quatre.
- Quatre ?
- Oui.
- Qui est la quatrième personne ?
- Le voilà qui arrive. Tu vas comprendre pourquoi ton enfermement n'aurait pas été un calvaire si notre affaire avait capoté.

Sylvain ne put le croire, il voyait bien venir à eux cette personne, mais comment se faisait-il qu'elle revienne avec eux sur Terre. Raymond fit les présentations :

- Sylvain, je te présente quelqu'un avec qui tu t'es entretenu lundi sans connaître son identité. Aujourd'hui il peut se présenter à toi sans masque, voici Paul Seldon, Président de la République française.
- Bonjour jeune Sylvain, comment allez-vous depuis notre conversation de lundi.
- Bonjour Monsieur le Président, je vais bien merci.
- Ne m'appellez pas « Monsieur le Président », je vous avais demandé de m'appeler Paul.
- Oui, mais quand vous m'avez demandé cela, vous n'étiez pas un Président. Vous m'avez trompé en vous faisant passer pour un galphaïen.
- Mais je suis un galphaïen.

Combien de fois Sylvain s'était retrouvé dans cette situation d'étrangeté depuis une quinzaine de jours, il ne savait plus !

- Pas un seul jour ne se passe sans que la situation ne se complique. Il va falloir m'expliquer.
- Nous allons faire cela dès que nous serons de nouveau chez nous. Raymond emmène nous dans le Trièves.

## CHAPITRE 46

Dès qu'ils furent revenus sur Terre, dans la base au village de Mens, Jean les accueillit. Il avait préparé un repas avec même un poulet rôti fourni par Daniel, spécialement pour Sylvain. Paul étreignit Jean :

- Voilà longtemps que nous ne nous étions pas vus, comment vas-tu Olin ?
- Comme tu le vois, je vais bien Jove. Allez, mettez-vous à table.

Pendant qu'ils dinèrent, Jove, Paul pour les terriens, résuma rapidement son parcours pour éclairer Sylvain :

- Je ne suis pas un pur galphaïen, ma mère est terrienne. Eh oui, n'en déplaise à Nep, Huith et compagnie, il existe déjà des rapports très proches entre quelques-uns d'entre nous et les Terriens. C'est pour cela que je pouvais lundi parler de l'union quasi impossible entre un galphaïen et une terrienne, et inversement. Je suis né en France, j'y ai fait mes études avec quelques rapides séjours sur Balac 1 qui nous sert de base de retrouvailles puisque la différence de temps en Galpha et la Terre ne permet pas de séjourner sur la planète mère si on souhaite revenir sur la Terre ensuite et y reprendre le cours de sa vie. Mon père, en voyant sa vie défiler à grande vitesse sur la planète Terre, est retourné vivre sur Galpha. Je suis devenu Président de la République vraiment par hasard, cela ne faisait pas partie de mes objectifs. Les premières années ont été difficiles, mais à force de patience j'ai réussi à faire comprendre mon action en France. Durant ce temps Ross, Zed et beaucoup d'autres ont élaboré et bâti notre programme de pacification de la planète Terre sur cet exemple. J'arrête de parler de moi, l'urgence est ailleurs. Je suppose que la confusion est grande dans le monde entier ? Tu as pu suivre les actualités Olin ?
- Bien sûr. Comme prévu, personne ne comprend rien à cette disparition soudaine. Les hypothèses les plus extravagantes circulent, c'est la plus extravagante de toutes qui fait défaut. Des enquêteurs de nombreux pays arrivent à Annecy. Celle qui a dû maudire le plaisantin qui l'a appelée au téléphone lui disant que son mari venait d'avoir un grave accident, c'est la Présidente de la Commission européenne. Son départ précipité juste avant la disparition des Chefs d'état lui a valu une journée complète d'interrogatoire. Heureusement pour elle, le message a été authentifié sans qu'on sache pour l'instant qui l'a émis. Depuis, elle ne regrette pas cet appel qui lui a permis d'être encore présente. Les enquêteurs se posent quand même la question de savoir si la personne qui a passé cet appel a voulu soustraire la Présidente à cet attentat. L'option qui obtient la faveur de plusieurs enquêteurs se focalise autour de la plate-forme élévatrice se trouvant sur la scène en fond de salle, les ministres présents sur les gradins auraient été abusés par des murs de lumière occultant le centre de la salle, leur faisant croire que les Chefs d'état avaient subitement disparu, ce qui aurait permis à des terroristes de pousser les Chefs d'état vers la plate-forme pour se glisser sous la scène et ainsi disparaître par les sous-sols. Ce qui alimente cette version, c'est la présence d'un homme que personne ne connaît, il était présent dans la cabine vidéo et manipulait ce qui semblait être un générateur de rayon laser. Certains enquêteurs supposent que c'est lui qui a permis l'apparition de ces murs de lumière. Il a quitté la cabine dès la disparition des Chefs d'état. La vidéo-surveillance le montre sortant parmi la foule des ministres et rejoignant une voiture qui l'attendait sur le parking du Palais des congrès. La voiture est sortie très vite et a laissé son passager devant l'office de tourisme où il se perd. L'accréditation de cet homme est un faux mais malgré tout bien enregistré sur la liste des personnes disposant de l'autorisation de circuler librement autour de la salle Europe.
- Mon directeur de cabinet a bien travaillé, conclut Paul. Est-ce qu'on peut reconnaître Sylvain sur les vidéos ?
- D'après ce que j'ai pu voir aux informations télévisées, non. Mais les images prises à l'intérieur du Palais des Congrès n'ont pas été diffusées.
- Et maintenant, interrogea Sylvain.

- Maintenant, c'est Jove qui poursuivait l'explication, il va falloir que tu te caches pour quelque temps, une fois de plus. Pour le reste, tous les enquêteurs vont se perdre en conjectures pendant plusieurs semaines.
  - Ça veut dire que ceux qui sont là-haut s'y trouvent pour un bon moment, interrompit Sylvain.
  - Oui, reprit Jove. Zed leur a fait croire que cette soi-disant mise en sécurité allait durer seulement quelques jours ou semaines, or il est possible que nous les gardions là jusqu'à la fin de leurs jours. C'est dommage pour certains, ce n'est pas assez contraignant pour d'autres, mais si nous voulions atteindre notre objectif il fallait que tous soient embarqués. Les Chefs d'état vont redevenir de simples citoyens, il va falloir qu'ils travaillent pour assurer leur subsistance, ils vont devoir se réorganiser en communauté, les grandes gueules vont tenter de reprendre le pouvoir qu'ils viennent de perdre mais ils sont minoritaires, ils vont devoir composer, ça va les changer. Nous allons observer tout cela avec beaucoup d'intérêt. Nous pourrions suivre régulièrement l'évolution de leur situation car nous avons une espionne dans le groupe, c'est la Chancelière allemande. Elle a accepté de rester dans le groupe pour nous informer de tout ce qui va s'y passer.
  - Elle ne va pas vouloir revenir sur terre, s'étonna Sylvain ?
  - Pas pour l'instant. Mais elle aussi est galphaienne, elle était préparée à cette mission. La seule terrienne que nous avons exclue de la transportation est la Présidente de la Commission européenne, d'une part parce que sa disparition n'aurait pas eu le même impact que celle des Chefs d'état et deuxièmement par ce que sa sortie de salle était un moyen simple et efficace pour avertir Sylvain qu'il pouvait opérer.
  - Pourquoi avez-vous choisi ce moment pour m'avertir ?
  - Parce que c'était la relève des policiers aux contrôles, donc une surveillance interne relâchée quelques instants.
- Je continue mon explication. La cueillette n'est pas terminée, il reste quelques dirigeants dont la disparition ne peut être que bénéfique pour les pays qu'ils dirigent leurs habitants et même la planète. Maintenant que nous savons que le transporteur collectif fonctionne parfaitement nous allons mettre en service tous les modèles déjà construits et nous réaliserons dans quelques jours une journée enlèvements pour que tous ceux dont nous pensons qu'ils entraveraient notre action future rejoignent leurs confrères sur Orphée. Ça va ajouter à la confusion mondiale.
- Ce n'est pas un peu compliqué d'enlever des personnes déjà très surveillées mais qui vont l'être encore plus maintenant, demanda Sylvain.
  - Si nous restions sur le procédé actuel qui consiste à délimiter le périmètre sur lequel s'applique le transport avec une délimitation laser, oui ce serait très compliqué. Mais les modèles qui vont être disponibles utiliseront un simple fléchage, éventuellement multiple, la distance efficace entre le porteur du transporteur et la cible sera largement augmentée. De plus tu as pu constater que nous n'avons plus besoin de transporteur récepteur, l'émetteur suffit. Nous avons mis au point un système de coordonnées géographiques universel, permettant d'accéder à toutes les planètes connues.
  - Superbe, dit Sylvain. Mais je reviens à la situation actuelle. Pendant tout le temps du chaos, tu ne pourras pas reprendre tes fonctions, que vas-tu faire ?
  - Je vais faire comme toi, vivre caché durant quelques semaines, peut-être quelques mois. Cela va dépendre de la vitesse de réaction des grands états et de notre capacité à les noyauter encore plus qu'ils ne le sont aujourd'hui. Je pense qu'il va falloir un bon mois pour que les grands pays commencent à envisager de remplacer leurs dirigeants. Certains comme les Etats-Unis ont déjà une solution de rechange mais dans ce pays où l'on peut devenir Président en ayant quelques millions de voix de moins que le concurrent, le Vice-président fera le voyage lors de notre opération enlèvement. Les Etats-Unis se retrouveront donc à égalité avec la plupart des autres pays. Petit à petit nous allons nous immiscer dans les organes de direction et rapidement faire ce que j'ai réussi, devenir les dirigeants des plus grands pays de la Terre, sans révolution, sans guerre, sans massacre, sans purge.

- En combien de temps crois-tu que vous pourrez réaliser cela ?
- Une année devrait suffire, si nous ne rencontrons pas d'obstacles comme Huith ou Nep. Notre implantation sera favorisée par le désordre provoqué par la disparition des Chefs d'état mais aussi par l'annonce de notre existence.

Sylvain sursauta :

- Comment, vous allez annoncer votre présence sur la Terre ?
- Bien sûr. Cela va encore ajouter à la confusion générale, les terriens, dans leur grande majorité, vont avoir besoin d'un long moment de calme et de stabilité, nous allons leur offrir tout ça, si tout se passe comme nous l'envisageons. Cela va aussi dépendre de la pugnacité de Zed.

Zed, connaissait l'intégralité des dispositions prises et n'écoutait donc que d'une oreille distraite, il sursauta en entendant son nom :

- Que veux-tu dire, Jove ?
- Je veux dire qu'à partir d'aujourd'hui, Ross et moi avons décidé d'étendre ta mission de pacification à l'ensemble de la planète et non plus seulement à la France.
- Merci, c'est une belle promotion, mais quelle responsabilité !
- Tu sais que les nôtres sont déjà impliqués dans de nombreuses structures et qu'à certains endroits il suffira d'un petit coup de pouce transporteur pour faciliter la transition. Il faut bien peupler Orphée ! Il y a une autre proposition que j'aimerais annoncer dès ce soir. Notre ami Sylvain a fait un boulot énorme depuis le début de cette aventure, mais aujourd'hui il n'a plus de travail car son employeur l'a probablement remplacé, de plus il ne va pas pouvoir réapparaître avant longtemps. Aussi Sylvain, si tu acceptes, nous aimerions que tu assistes Zed dans cette tâche énorme, faire de la planète Terre un havre de paix et de bonheur de vivre, pour tous. Qu'en dis-tu Sylvain ?
- J'en dis que j'accepterais volontiers, mais à une condition.
- Laquelle ?
- C'est que Laam revienne sur Terre.
- Comme je te l'ai dit, ce n'est pas une bonne idée. Mais je laisse Zed prendre la décision.
- Non Sylvain, comme vient de le dire Jove, il va falloir une année pour pacifier cette planète, peut-être beaucoup plus. Laam s'est très vite intégrée, trop vite même, je ne veux pas que ma fille devienne ce qu'elle était en train de devenir : une terrienne, avec toutes les tares qui vont avec.
- C'est ton dernier mot, Zed, demanda Sylvain.
- Oui, c'est mon dernier mot.
- Alors je refuse la proposition de Jove.
- C'est très dommage, déplora Jove, et pour nous, et pour toi. Mais je respecte ta décision. Nous resterons amis et je te trouverai un autre poste.
- La journée a été longue et éprouvante, si nous allions nous coucher, proposa Olin.

Tous approuvèrent et gagnèrent leur chambre.

## CHAPITRE 47

Le lendemain matin, autour de la table du petit déjeuner, tous suivaient les émissions des chaînes de télévision françaises qui ressassaient sans interruption depuis hier les maigres informations obtenues des autorités. La première inquiétude des Français était la conduite de l'état. Durant la cinquième République, la vacance de la Présidence s'était produite deux fois, l'une lors de la démission du Général de Gaulle, l'autre au décès du Président Pompidou. Selon la Constitution française, c'est le Président du Sénat qui doit assurer l'intérim, c'est ce qui avait été fait lors de ces deux premières vacances et qui se ferait très prochainement maintenant. Le Président du Sénat deviendra donc le Président par intérim tant que le Président élu n'aura pas réapparu. Là où il y a un flou constitutif, c'est concernant la durée de cet intérim, rien n'indiquant dans la Constitution le temps qui doit s'écouler avant que l'on ne considère qu'il faille procéder à une nouvelle élection.

A la télévision la présentatrice répétait le peu qu'avaient pu obtenir ses collègues envoyés sur place :

*« Au niveau de l'enquête, pas de grandes avancées, l'enlèvement par des terroristes, qui ne se sont pas manifestés jusqu'à présent, semble perdre peu à peu de sa pertinence, ce qui ajoute à la confusion car c'était la seule qui permettait un scénario plausible.*

*Le véhicule utilisé pour évacuer l'homme inconnu qui se trouvait dans la cabine vidéo et qui s'est enfui a été retrouvé dans la commune de Cruseilles, à vingt kilomètres d'Annecy, sur la route de Genève. L'inspection de cette voiture de location n'a pour le moment rien révélé. Là encore sans aucune certitude, il semble que le chauffeur de la Mercedes soit passé en Suisse à bord d'un autre véhicule. La police suisse alertée ne dispose d'aucun renseignement, le chauffeur reste introuvable.*

*Un incident étrange vient s'ajouter aux mystères déjà nombreux, les images vidéo de l'intérieur du Palais des congrès sont toutes inexploitable, il s'agit probablement d'un acte volontaire de sabotage. Les enquêteurs ont immédiatement orienté leurs soupçons vers l'homme présent dans la cabine vidéo mais toutes les personnes sur place sont formelles : l'homme n'a pas approché le poste de contrôle, il est resté sur son siège jusqu'à l'arrivée des Chefs d'états, à ce moment il s'est simplement levé et est resté debout sans bouger de sa place jusqu'à son départ. Le brouillage des images vidéo implique donc une complicité locale.*

*Quant à la fuite de l'homme, son entrée dans l'office de tourisme est parfaitement visible par une caméra extérieure, mais de trop loin pour qu'on puisse distinguer un visage, seuls l'aspect général et l'habillement permettent aux enquêteurs d'affirmer qu'il s'agit bien de l'homme recherché. Les enquêteurs espéraient récupérer des images de l'intérieur de l'office de tourisme mais l'homme n'a pas poussé la seconde porte du sas. On suppose qu'il a changé d'apparence dans le sas et est ressorti par où il était entré.*

*Les enquêteurs ont levé tous les doutes sur la possibilité d'implication de la Présidente de la Commission européenne.*

*Cet événement incompréhensible n'a fait qu'amplifier l'autre phénomène qui inquiète les autorités mondiales : la vague de suicides dans tous les pays où était implantée l'Eglise Harmonique Universelle s'amplifie. On dénombre aujourd'hui plus de quatre cent mille suicides dans le monde. Dans de nombreux pays, quelques cadres de l'Eglise qui usent de leur pouvoir psychologique sur les fidèles les plus fragiles pour les pousser au suicide ont été arrêtés. Mais beaucoup poursuivent leur œuvre de mort sans être inquiétés. Bien qu'aucun lien ne semble relier ces deux événements leur simultanéité interroge les enquêteurs. »*

Jove éteignit le téléviseur.

- Nous n'avions pas envisagé cette épidémie de suicides. Il est vrai que nous n'avions pas non plus imaginé que Huith puisse se suicider. Je suppose que les cadres interpellés, qui pour la plupart doivent être des nôtres embrigadés par Huith et Nep, l'ont été grâce à des informations émanant de nos agents sur place qui les connaissaient bien. Nous ne pouvons rien faire pour enrayer ce carnage. Il ne nous reste plus qu'à attendre le moment propice pour nous découvrir et entamer notre croisade pacifique.

- Il ne faudrait pas trop attendre, répondit Zed, les manifestations de joie dans quelques pays débarrassés de leur autocrate risquent d'être bientôt réprimées, les dictateurs prêts à prendre la place des anciens ne manquent pas.
- Oui, dit Jove. C'est là où notre tâche va être délicate, savoir à quel moment nous devons intervenir pour chacun des pays. Pour l'instant, nous devons encore libérer un certain nombre d'Etas dont les dirigeants ne sont pas adhérents du G26.

Sylvain écoutait ces commentaires d'une oreille distraite, il avait besoin d'exercice :

- Je vais aller faire un petit footing autour de la ferme. Le temps se prête au camouflage, il fait très froid, je vais donc mettre un bonnet et une écharpe pour éviter d'être reconnu. Quelqu'un veut venir avec moi ?
- Ce n'est peut-être pas raisonnable, lui répondit Zed.
- Je ne vais pas pouvoir rester enfermé ici durant plusieurs semaines ou plusieurs mois sans prendre l'air de temps en temps. Tout autour de nous, il n'y a que des forêts, des prairies et des champs. Même si je croise quelques agriculteurs ou bûcherons, ce ne sont pas eux qui vont me reconnaître. Nos besoins en nourriture risquent plus d'attirer l'attention lorsque Louis ira faire des courses que nos balades alentour. Le village de Mens abrite de nombreux sportifs qui parcourent les environs à vélo, en courant ou tout simplement en marchant, je ne déparerais pas dans le paysage.
- Sylvain a raison dit Kaam. D'ailleurs ce n'est pas Louis qui va aller faire les courses, mais moi. Je suis inconnue dans le village, j'irai aussi chez Daniel qui pourra nous ravitailler en légumes et en produits carnés pour Sylvain. Je vais d'ailleurs y aller maintenant, moi aussi j'étouffe à rester enfermée.

Sylvain n'était pas vraiment équipé pour un footing mais ses chaussures étaient suffisamment souples pour supporter quelques kilomètres en petite foulée. Kaam et lui sortirent ensemble, Kaam demanda :

- Où penses-tu aller ?
- Je vais suivre la petite route qui monte jusqu'au hameau de Menglas, ensuite un chemin permet l'accès au sommet de la montagne qui nous domine, le Châtel. Je ne vais pas aller jusque là-haut, je ferai demi-tour dès que la fatigue se fera sentir, ça grimpe.
- Eh bien bonne balade, rentre avant le déjeuner.

Ils se quittèrent. Sylvain entama la montée à petite vitesse. Il pensait à Laam, comme il aurait été heureux de lui faire découvrir les plaisirs de la marche en montagne, la sensation de quiétude qu'elle procurait !

En cette matinée de milieu de printemps, l'air était sec, la température fraîche et le ciel d'un bleu lumineux, pas un bruit ne venait troubler un silence profond, comme si tout s'était arrêté, même les oiseaux restaient cachés. Il avait passé le hameau et progressait maintenant sur un large chemin de bucheronnage. Subitement, il tendit l'oreille. Était-ce son imagination constamment sollicitée depuis plusieurs jours qui lui envoyait des signaux purement internes, devenait-il paranoïaque ? Il lui semblait entendre un sifflement dont il connaissait bien l'origine : un drone ? Ne voulant pas donner foi à son esprit trop inventif il poursuivit son ascension, il rejoignit bientôt un sentier plus étroit et abrité. Il abaissa la cadence afin de souffler un peu, le sifflement avait cessé. Un renardeau traversa le chemin, Sylvain s'arrêta pour le regarder s'éloigner tranquillement, sans peur apparente, la saison de la chasse était passée. Était-ce l'instinct, la peur, le hasard, qui le fit se retourner ? Il n'eut pas le temps d'y réfléchir car il voyait venir vers lui son bourreau, celui qui l'avait capturé et qui lui avait tranché un doigt. Il était encore loin mais Sylvain le reconnut sans peine, il avançait d'un bon pas mais sans hâte, il s'appuyait sur un étrange bâton recourbé que Sylvain distinguait mal. Sylvain hésita, que fallait-il faire ? Aller à sa rencontre et se résoudre à un probable combat, car il ne doutait pas que l'homme soit volontairement sur sa trace, ou bien fuir immédiatement. Il choisit la seconde solution, il était jeune, en pleine forme, l'autre devait accuser dix années de plus que lui, il avait donc une chance de le semer. Il reprit son ascension sur le chemin très pentu à cet endroit en regardant fréquemment en arrière. Il aurait pensé distancer rapidement son suiveur mais apparemment Gaubert calquait son pas sur le sien, la

distance qui les séparait restait constante. Sylvain força l'allure sans se retourner durant une bonne minute et quand il se retourna, il fut stupéfait, l'homme avait réduit leur écart de moitié. Sylvain se mit alors à courir, sans réfléchir, jusqu'à ce que ses poumons ne puissent plus suivre le rythme. Il ralentit et tourna la tête, Gaubert se tenait à trente mètres de lui, il s'était arrêté et tenait maintenant devant lui ce que Sylvain avait d'abord pris pour un bâton, c'était un arc. Et Gaubert le bandait. Sylvain se précipita dans le sous-bois, il eut le temps d'entendre une flèche se planter dans le tronc d'un arbre à quelques pas. Il reprit sa course dans les bois mais cette forêt de hauts sapins sans basse végétation n'offrait que peu d'abris. Il se retourna et s'aperçut que Gaubert avait repris sa poursuite sans se rapprocher mais sans non plus marquer de signes de fatigue. Sylvain comprit qu'il attendait qu'il reprenne sa course vers le sommet, la pente ferait immédiatement diminuer l'écart qui les séparait, alors Gaubert pourrait s'arrêter et le viser à faible distance. Sylvain décida alors de dévaler la pente plutôt que de rester à altitude constante, il piqua droit en descente. Il parcourait six à sept mètres à chaque grande enjambée. En se retournant il vit que son poursuivant, gêné par son arc qui accrochait les branches, perdait du terrain. Malheureusement cela ne dura pas, il avait atteint l'orée du bois et se trouvait sur un plateau herbu totalement dégagé et plat. Il reprit sa course en direction d'une nouvelle étendue boisée à une centaine de mètres. Un choc violent sur le bras le fit hurler, une flèche venait de lui traverser le biceps. Il venait juste d'atteindre le bois et de nouveau, sans réagir à cette blessure qui laissait son bras ballant et lui faisait horriblement mal, il tenta d'accélérer mais ses poumons et son cœur ne pouvaient plus suivre ce rythme effréné, il dut ralentir. A ce moment une douleur encore plus vive lui traversa la cuisse, il s'affala et ne put se redresser. La flèche avait probablement brisé le fémur car sa cuisse affichait un angle très inhabituel. Il vit Gaubert arriver, lui aussi trempé de sueur et soufflant. Il s'arrêta à deux mètres de Sylvain et contempla sa proie un moment, un large sourire aux lèvres. Lorsqu'il eut repris une respiration normale il dit tranquillement :

- Alors Monsieur Gourdon, on joue au petit soldat, on se prend pour le héros qui va sauver le monde.

L'effroi surpassa la douleur. Sylvain, incapable de bouger, songea à la mort. Gaubert s'approcha tout près.

- Je vais vous tuer Monsieur Gourdon. Mais pas tout de suite, je n'aime pas les poursuites interminables, il m'a fallu attendre trop longtemps pour savourer ce moment, alors je vais vous faire attendre, vous aussi, l'instant de votre mort. Ça fait très mal, n'est-ce pas, une flèche plantée dans la cuisse, je suis trop près pour vous casser le second fémur avec une autre flèche mais regardez, voyez cette grosse pierre, elle va faire parfaitement l'affaire.

Sylvain tenta de se lever, il ne pouvait pas se laisser abattre sans rien tenter, mais il lui était impossible de tenir debout, s'il insistait à vouloir se redresser la douleur lui ferait perdre connaissance. Malgré tout, l'angoisse ne le paralysait pas, il fallait qu'il bouge. Gaubert regardait en souriant Sylvain qui se trainait vers un arbre pour s'aider d'un appui. La douleur redoublait à chaque effort, les flèches plantées dans son bras et sa cuisse se prenaient dans les branches basses et les roches et lui infligeaient une souffrance qui le mettait à la limite de la syncope. Enfin il atteignit un tronc, serra les dents pour ne pas hurler, et tenta de se relever en s'aidant de son bras valide mais la douleur était trop vive, il retomba lourdement. Gaubert n'avait pas bougé durant cette reptation inutile, il resta encore un moment silencieux en contemplant Sylvain, puis il s'empara de la lourde pierre qu'il avait désignée et s'approcha. Un bruit feutré l'interrompit, il se retourna, inspecta les environs immédiats. Rien ne bougeait, un animal peut-être ? Il leva haut la main qui portait la pierre, mais il ne put se décider à frapper immédiatement, il jouissait de la peur intense qu'il discernait dans les yeux de Sylvain, son sourire s'épanouit, il adorait ce sentiment de toute puissance face à une victime tenace mais enfin en son pouvoir. Encore un fois, un bruit lui fit tourner la tête. Son instinct de guerrier et de chasseur était en alerte. Il reposa la pierre, sortit son couteau à cran d'arrêt et dégagea la lame, il décrivit un cercle tout autour de l'endroit où Sylvain se trouvait, inspectant chaque arbre, des hêtres de bonnes taille qui pouvaient facilement cacher un homme, il ne vit personne. Il revint vers Sylvain, attendit un long moment, scruta attentivement les environs, pas un mouvement, pas un bruit. Probablement était-il trop perceptif, il se raisonna, si quelqu'un les avait suivis jusque-là, il s'en serait rendu compte bien avant. Il regarda à nouveau

Sylvain, la blessure au bras ne saignait plus, en revanche la jambe était baignée de sang, peut-être avait-il tranché l'artère fémorale ? Il fallait qu'il se décide à achever sa victime, sinon il mourrait sans autre douleur, complètement vidé. Il reprit la lourde roche et s'approcha.

- Voilà, c'est fini pour vous Monsieur Gourdon. Vous êtes le premier mais pas le dernier, tous vos amis vont subir le même sort que vous. Je regrette simplement de ne plus voir votre charmante copine, comme j'aurais aimé faire durer son agonie le plus longtemps possible. Peut-être votre disparition la fera-t-elle réapparaître ? Quelle jouissance ce serait pour moi de lui conter votre triste fin. Allez, adieu Monsieur Gourdon, cette pierre va vous fracasser la tête, voyez, je suis accommodant, je ne vais pas vous faire souffrir plus longtemps.

Absorbé par son discours et alors qu'il se décidait enfin à abattre la pierre son bras se trouva bloqué. Il voulut se retourner mais un choc violent sur l'épaule droite fit craquer l'os de la clavicule et lui fit lâcher la pierre. Dans le même temps un coup violent à l'arrière de ses deux genoux le faisait plier, l'empêchant de se projeter en avant, un coup sur la tête entama le cuir chevelu qui se mit aussitôt à saigner et qui, surtout, amoindrit ses capacités de réplique. Il se retourna pourtant et tenta avec son bras gauche de fouiller dans sa poche droite pour récupérer son couteau. L'agresseur ne lui laissa pas le temps de le récupérer, avant qu'il puisse esquisser le moindre geste un nouveau coup sur l'épaule gauche cette fois eut le même effet que le premier coup : clavicule brisée. Il eut un moment d'étonnement, c'était bien la première fois qu'il se trouvait bêtement maîtrisé, de plus par un adversaire qui ne semblait pas particulièrement robuste. Il resta un moment debout, les bras ballants, dans l'impossibilité du moindre mouvement. Une forte poussée sur le torse bloquée par une jambe de l'agresseur le fit choir sur le dos. Gaubert réussit malgré tout à se soulever et vit au-dessus de lui un individu dont le visage était caché par un foulard et un bonnet, seuls les yeux apparaissaient. Il y devina toute la haine qui animait son agresseur. Il arriva en pliant les genoux à positionner ses jambes sous lui et à se redresser à la force des cuisses mais il ne pouvait plus rien tenter, ses deux bras pendaient lamentablement de chaque côté de son corps. L'individu masqué s'approcha, effectua un balayage des jambes et Gaubert se retrouva à nouveau au sol, grimaçant mais sans qu'aucun son ne sorte de sa bouche.

Sylvain avait observé la scène tout à la fois rempli de soulagement à en hurler, mais aussi souffrant terriblement à en hurler encore plus fort. Les deux hurlements qui se préparaient n'eurent pas lieu, l'individu masqué avait ôté son foulard et son bonnet, alors ce fut un vrai cri de soulagement qui sortit de la bouche de Sylvain :

- Laam !

C'était en effet Laam qui était là devant lui. Il s'évanouit.

## CHAPITRE 48

Lorsque Sylvain se réveilla, il était dans un endroit qui ne lui était pas vraiment familier mais qu'il connaissait quand même. Lorsqu'une femme vêtue d'un long tablier blanc et masquée s'approcha de lui, il la reconnut malgré le masque :

- Ambr ?
- Oui c'est bien moi.
- Vous parlez français maintenant ?
- Oui, votre passage m'a donné l'envie d'apprendre votre langue.
- Et en si peu de temps, vous parlez correctement. Quel peuple étrange et fascinant vous êtes ! Les terriens pourront-ils un jour être aussi performants ?
- Ne vous excitez pas, vous êtes soigné mais pas guéri. Je viens de réparer quelques éléments de votre anatomie qui avaient beaucoup souffert. Tout s'est très bien passé pour votre bras comme pour votre cuisse, dans quelques semaines, vous pourrez à nouveau marcher et même courir, il n'y paraîtra plus.  
Il va vous falloir beaucoup de repos maintenant. Flor va vous ramener à votre chambre, on vous y attend mais soyez sage.
- Vu comme je suis enrubanné je ne risque pas de faire des folies. Merci d'avoir, une fois encore, rétabli mon intégrité physique.
- N'en prenez pas l'habitude.

Flor poussa le brancard jusqu'à la porte de la chambre qui était ouverte, Laam se tenait debout à l'entrée. Dès que le brancard eut passé l'entrée elle se précipita vers Sylvain, ils échangèrent un long baiser, le plus tendre et le plus délicieux baiser jamais éprouvé par Sylvain. Laam aida Sylvain à s'asseoir dans un fauteuil. Malgré sa hâte de savoir comment il se faisait que Laam soit revenu sur la Terre, il l'attira à lui et ce second baiser fut encore plus long et plus délicieux que le précédent.

Lorsqu'il eut repris son souffle, il put enfin demander des explications. Laam ne se fit pas prier :

- Kaam ne supportait pas de me voir malheureuse, elle est allée supplier Ross de lever l'interdiction de retourner sur la planète Terre et Ross accepta de se faire complice de ce manquement aux ordres de Zed. Je suis donc revenue sur la planète Terre avec Kaam.
- Pourquoi n'es-tu pas venue me rejoindre alors que j'habitais chez toi avec Kaam ?
- C'était trop tôt. Tu étais complètement absorbé par l'opération de destruction du site internet de Huith, si je m'étais montré à ce moment cela t'aurait distrait de cette tâche essentielle. Ensuite tout s'est enchaîné, il n'y a pas eu un seul instant où j'ai pu reprendre le contact. Lorsque vous êtes revenu à Mens, je me suis fait héberger par Daniel, je ne voulais pas que Zed sache que j'étais revenue. J'ai suivi les informations et Kaam m'avait expliqué ton implication dans la vaste opération montée par Jove et Raymond. J'ai tremblé pour toi toute la journée de mercredi. Enfin jeudi Kaam est venue me trouver en me disant : « Allez, va le rejoindre. Fais vite, il part courir en passant par le hameau juste au-dessus et ensuite il prend un sentier qui mène au sommet de la montagne qui nous domine ». Je m'étais préparée à une sortie de ce genre, j'ai donc pris la voiture de Daniel, je suis allée jusqu'au hameau. En y arrivant, à l'entrée du chemin que tu avais dû emprunter, une voiture était garée, un homme sortait du coffre arrière un arc. Lorsqu'il s'est relevé, je l'ai reconnu, c'était l'homme qui observait l'intervention des forces de l'ordre à l'entrepôt. Je ne me suis donc pas arrêtée et je me suis garée un peu plus loin. Dès que je l'ai vu s'engager dans le chemin, je l'ai suivi d'assez loin et bientôt nous t'avons rattrapé, tu trottais comme tu dis parfois. Je ne savais pas quoi faire. Lorsque tu as cessé de courir, j'ai vu l'homme bander son arc et te viser. Avant que j'aie le temps d'ouvrir la bouche pour t'avertir tu avais filé dans le sous-bois. L'homme reprit sa poursuite, et moi aussi. Je me demandais comment intervenir, si j'accélérais l'allure et que je rattrapais l'homme, plus fort que moi,

et probablement pourvu d'autres armes que son arc, il n'aurait aucun mal à se débarrasser de moi. Il fallait que j'attende de pouvoir m'approcher assez près à un moment où il serait occupé à armer son arc. Lorsque cette situation s'est présentée j'étais encore trop loin pour intervenir, j'ai vu la flèche partir mais sans voir le résultat. Cela m'a fait accélérer, j'ai alors pu voir la seconde flèche partir et t'atteindre à la cuisse, la rage a surmonté ma peur. Je me suis approchée en prenant soin de me cacher derrière le tronc des arbres. Heureusement ce salopard a pris son temps avant de poursuivre son action, et le temps qu'il a pris pour scruter les environs m'a permis de reprendre mon souffle, j'étais encore trop loin pour qu'il me trouve. Heureusement, lorsqu'il a levé la pierre, son orgueil et son sadisme lui ont fait prendre son temps pour faire durer un peu plus la satisfaction que lui apportait cette situation, j'ai pu m'approcher sans bruit. Lorsqu'il s'est décidé à l'abattre, j'étais juste derrière lui et j'ai pu bloquer son bras. Je m'étais, moi aussi, munie d'une lourde pierre que j'ai abattue de toutes mes forces sur son épaule. Il s'est retourné et j'ai aussitôt effectué la même opération sur l'autre épaule. C'est bien dommage que tu n'aie pas été vraiment en mesure de te réjouir du spectacle de cet assassin debout, les bras pendant le long de son corps, incapable de faire un geste pour se défendre, totalement à ma merci. Je voyais la rage froide dans ses yeux, sa bouche grimaçait de douleur sans qu'il lâche un seul son. Il tenta de s'échapper mais je l'ai rejeté à terre. J'ai tout de suite appelé Kaam pour qu'elle m'envoie de l'aide. Tu étais évanoui et le sang pissait de ta blessure à la cuisse, j'ai arraché, non sans mal, la chemise de ton tortionnaire pour te faire des pansements compressifs afin d'arrêter l'hémorragie. Il fallait en même temps que je gère l'autre ordure, il était arrivé à se mettre debout et tentait de s'échapper, j'ai dû le faire chuter à nouveau. Afin de pouvoir te soigner sans être constamment obligée de l'empêcher de fuir, je l'ai tiré près d'un petit arbre, j'ai positionné ses jambes de chaque côté du tronc et j'ai attaché ses chevilles entre elles à l'aide de ses lacets. Ça n'a pas été sans mal, il se débattait comme un furieux mais il n'était pas question de le voir repartir.

Zed et Olin sont arrivés après un long moment. Zed et moi avons pu te transporter jusqu'à leur voiture, Olin s'est occupé de l'assassin.

- Vous en avez fait quoi ? interrompit Sylvain.
- Nous l'avons amené avec nous sur Balac 1. Ambr lui a réparé ses deux épaules et nous l'avons aussitôt après envoyé rejoindre Nep sur Orix, ils vont pouvoir s'entraider à chasser l'urus.
- Vous n'avez pas peur qu'ils arrivent à quitter Orix ces deux-là ?
- Ross a fait modifier les autorisations de transport de Nep, il ne peut plus quitter Orix. Ils n'auront pas accès à la base, ils sont donc coupés de toute relation humaine et doivent maintenant apprendre à vivre seuls. La sanction n'est pas à la hauteur de leurs crimes, mais ce sont les règles galphaiennes qui sont appliquées, pas les règles terriennes.

Maintenant que tu sais tout, je te laisse te reposer un moment, je viendrai t'apporter un repas dans une heure. J'ai toutes les instructions nécessaires pour assurer tes soins, nous repartirons donc sur la Terre en fin de journée.

- Nous sommes seuls ici, je veux dire Zed et Kaam sont restés sur la Terre ?
- Oui, ils suivent de près l'évolution de la situation.
- Comment Zed a réagi lorsqu'il a su que tu étais revenue sur la Terre ?
- Il a d'abord été furieux, mais Kaam l'a rapidement calmé en lui annonçant qu'elle était la responsable de ce retour, et qu'elle l'avait permis en concertation avec Ross.
- Et toi, que penses-tu faire maintenant ?
- Comme tu le sais, Jove a demandé à Zed de rester sur ta planète pour poursuivre la pacification et en prendre la responsabilité mondiale, il a accepté ce poste. Kaam va donc elle aussi séjourner sur la planète tant que Zed y sera. Je vais donc faire de même, ça nous laisse quelques années pour décider ensemble de notre avenir commun.
- Quelle immense chance j'ai eu de te rencontrer. Je t'aime.

- Moi aussi je t'aime. Allez, encore un petit bisoux et je te laisse te reposer, tu n'es pas en état de m'aimer plus encore.

## CHAPITRE 49

Quelques jours plus tard, Kaam, Laam, Zed, Olin et Sylvain étaient réunis dans la pièce principale de la ferme de Louis. La télévision restait allumée en permanence. Les nouvelles étaient bonnes, tout se déroulait à peu près comme prévu. Les habitants des états anciennement sous le contrôle de dirigeants dictateurs, même si tous auraient rejeté ce terme, commençaient à entrevoir un espace de liberté perdu depuis bien longtemps, les administrations de leurs pays, encore déstabilisées par la perte de leur unique pilote, voyaient se lever contre elles les opprimés et bâillonnés d'hier.

L'épidémie de suicides semblait s'éteindre lentement.

Après un conseil des sages sur Balac 1, Ross avait permis qu'on déroge à la règle initialement fixée d'entreprendre un transfert global des tyrans encore en exercice sur Orphée, les grands despotes y étaient déjà, les petits et leurs hommes liges pouvaient suivre les uns après les autres avant même la stabilité attendue. En revanche il avait été admis, sur proposition de Sylvain, que les modérés parmi les déportés actuels puissent être rapatriés dès que la situation serait normalisée dans leur pays.

Sylvain avait retrouvé l'usage de son bras et de sa jambe. Lors des conseils, il prenait de plus en plus d'assurance et se trouvait maintenant à égal niveau de décision avec Zed lorsque des actions importantes étaient décidées. Ce jour-là, il s'adressa à Jove :

- Puisque Zed a permis à Laam de rester sur la Terre, est-ce que ta proposition concernant le poste d'adjoint à Zed tient toujours ?
- Elle tient toujours, je savais qu'en proposant à Zed le poste de responsable mondial de la pacification, il ne pourrait pas rester longtemps sans voir sa fille. D'autant plus que si elle était repartie sur Galpha, leurs retrouvailles auraient été compromises du fait de la différence de l'écoulement du temps sur nos deux planètes. Maintenant que Laam t'est revenue, acceptes-tu alors cette mission ?
- Oui, je l'accepte avec enthousiasme. Une aventure se termine, une nouvelle commence ô combien passionnante. Mais j'aimerais quand même faire une remarque et une demande.
- Je t'écoute.
- Vous êtes un peuple très performant techniquement, je me demande comment vous vous y prenez pour être aussi pointus tout en étant aussi bordélique ?
- Que veux-tu dire ?
- Je veux dire que vous agissez sans trop de préparations préalables, sans vraie planification. Vous êtes habitués aux génies qui n'ont besoin que de leur tête pour aboutir à des process très complexes. Votre naturel pacifique vous fait oublier la difficile approche de la nature humaine terrestre. Lorsqu'il va falloir faire admettre votre suprématie mondiale, il va falloir plus de méthode et plus de diplomatie.
- Crois-tu, gentil Sylvain, que je t'ai proposé ce poste uniquement parce que tu es sympathique ? Je suis persuadé que tu as ces qualités qui nous manquent, ton expérience professionnelle t'y oblige. J'espère que tu me prouveras que j'ai fait le bon choix.
- Merci Jove. J'espérais cette réponse. Je ferai tout ce qui est en mon possible pour ne pas te décevoir.

Laam était entrée dans la pièce au cours de la conversation. Elle laissa éclater sa joie après l'accord de Jove. Sylvain et Laam allaient sortir quand Jove les interpella :

- Laam, je compte sur toi pour la protection rapprochée de Sylvain.
- Je le tiens à l'œil et je ne le quitte plus.

## CHAPITRE 50

C'était le milieu du mois de mai. La main dans la main, Laam et Sylvain parcouraient le chemin qu'ils avaient emprunté quelques semaines auparavant dans des conditions beaucoup moins romantiques. Ils avaient décidé de ne pas s'arrêter en route et de monter jusqu'au sommet de cette montagne qui dominait le village de Mens. De là-haut les randonneurs découvraient les nombreuses chaînes montagneuses qui encerclaient le Trièves : à l'ouest, le Vercors ; au nord, la Chartreuse et le massif de Belledonne ; à l'est les Ecrins et le Dévoluy ; enfin au sud, les Monts de la Drôme. Le calme du lieu, dans cet environnement imposant, contrastait avec le chaos qui agitait le monde depuis des semaines.

Là, ils s'allongèrent et ne surent pas à ce moment précis qu'ils allaient concevoir la prochaine Présidente d'un monde apaisé.

**FIN**